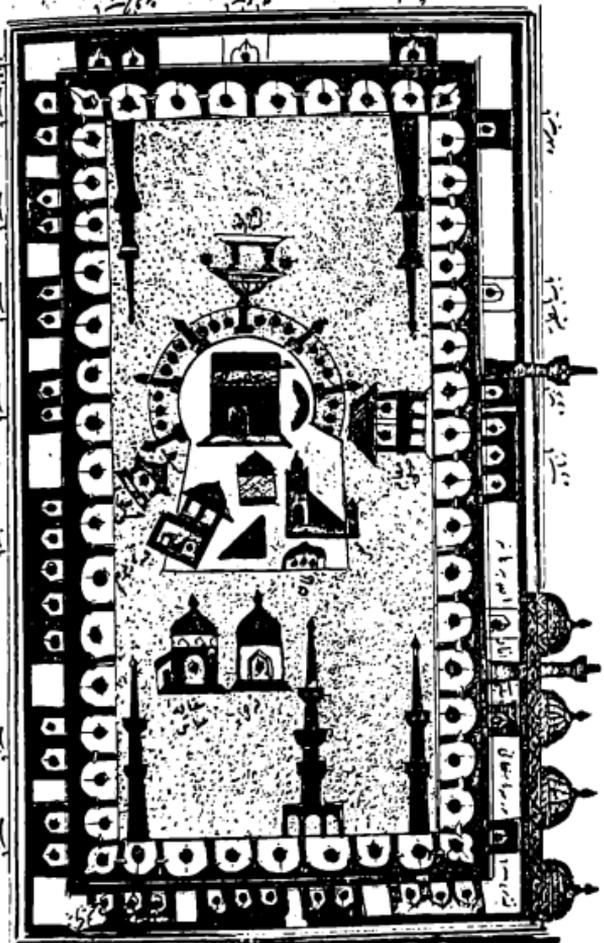


NODE
28002

10123-82,
0556-V



SEFER NAMEH

RELATION DU VOYAGE

DE

NASSIRI KHOSRAU

EN SYRIE, EN PALESTINE, EN ROYPTE, EN ARABIE
ET EN PERSE,

PENDANT LES ANNÉES DE L'HÉGIRE 437—444 (1035—1042)

PUBLIÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

CHARLES SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT, PREMIER SECRÉTAIRE INTERPRÈTE DU GOUVERNEMENT,
ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

10123
28002
GLAMOUX

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

26, RUE BONAPARTE, 26.

1881



INTRODUCTION.

Avant de donner une analyse succincte du Sefer Namèh et d'en faire remarquer l'importance, je ne crois pas inutile de dire quelques mots sur son auteur. Je ne le fais pas sans éprouver quelque appréhension, car nous ne possédons sur la vie de Nassiri Khosrau que des renseignements fort incomplets, et ses écrits et ses idées ont été l'objet des appréciations les plus contradictoires. Parmi les écrivains orientaux, les uns, le considérant comme un homme remarquable par la pureté de ses sentiments religieux, lui prodiguent des louanges hyperboliques; les autres le traitent d'impie et de blasphémateur, comme professant des opinions matérialistes et ne reconnaissant aucune des lois divines. On lui attribue quelques vers dont le fond et la forme sont également grossiers et qui feraient croire qu'il niait

C10

N 2548s

la résurrection de la chair, un des dogmes fondamentaux de l'islamisme. Nassiri Thoussy a, dit-on, par un quatrain, réfuté les vers de Nassir¹. On l'a accusé aussi de croire à la métempsycose; on a prétendu qu'il était Dehery (libre-penseur) ou Barzakhy, c'est-à-dire déiste, n'inclinant vers les croyances d'aucune des sectes de l'islamisme. On a dit encore qu'il était chiite Esna achary (reconnaissant les douze Imams) ou Saba'y, c'est-à-dire Bathinien, n'admettant que les sept premiers Imams, et enfin qu'il avait été affilié aux Ismaéliens, avait fait de la propagande pour eux et en avait reçu le titre ou le surnom de Houdjet².

مردی کبراً بدشت کزک درید
 زو بخوردند کزکس و زاعان
 این یکی زید بر سر کهار
 و آن دیگر زید در بن چاهان
 این چنین کس بچشر زنده شود
 نیز در ریش مردک نادان
 کفنه نصیر الدین طوسی
 اینچنین کس بچشر زنده شود
 کز نماید عنصرش جو جو
 ز اولین بار نیست مشکتر
 نیز بر ریش ناصر خسرو

¹ Riza Qouly Khan, dans sa description du Khorassan, insérée dans le tome IX du *Rouset ou Beyay Nassiry*, dit qu'il existe dans les mon-

Les mêmes divergences d'opinion se produisent au sujet de la date et du lieu de sa naissance; quelques biographes le disent originaire d'Isfahan, d'autres du Khorassan, mais sans désigner la ville dans laquelle il aurait vu le jour.

Les accusations de matérialisme et d'impiété portées contre Nassiri Khosrau me semblent absolument fausses pour la dernière période de sa vie et il est facile d'établir, par des citations de ses ouvrages, que, s'il a quelquefois, dans le Rouchenay Namèh, exposé des doctrines qui étaient examinées et discutées dans le monde savant musulman, il n'a jamais cessé, à partir du jour où il renonça à ses écarts passés et où il résolut de se rendre à la Mekke, d'affirmer sa croyance aux dogmes fondamentaux de l'islamisme et de recommander les préceptes de la morale la plus pure.

tagnes de Badakhchan et dans celles des Hazarèh et de Bamiàn, des chiites ismaéliens qui suivent les doctrines des Day et spécialement celles de Châh Seyyd Nassiri Khoerau Alewy. Cette branche des Ismaéliens porte le nom de Nassiryèh ou sectateurs de Nassir. Cf. *The Rosheniah sect and its founder Baysid Ansari* by J. Leyden, dans les *Asiatic researches*, Londres 1812, tome XI, page 426.

Le mot Houdjet a la signification de preuve, argument, sentence ou titre juridique; s'appliquant à un homme, il a le sens de juge ou d'arbitre dont la parole doit être considérée comme un arrêt. Un docteur célèbre par la pureté de sa doctrine, Mohammed Zein ed Din Ghazaly, qui vécut à peu près à la même époque que Nassir (450—606) [1058—1111], fut qualifié de Houdjet ou Islam (L'arbitre de l'islamisme).

Quant à ce qui concerne la vie de notre auteur, il me paraît convenable de rapporter tout d'abord les passages des écrivains persans qui nous ont donné quelques détails sur sa personne, car je n'ai trouvé dans les auteurs arabes aucun fait qui lui fût relatif¹.

Zekerya ibn Mohammed el Qazwiny rapporte une sorte de tradition fabuleuse sur Nassiri Khosrau dans le traité géographique qu'il publia en 674 (1276) sous le titre de «Açar oul bilad ou Akhbar oul bilad» (Monuments des pays et histoire des peuples). Dans l'article consacré à Yemgan, place forte située dans les montagnes de Balkh, Qazwiny raconte, en s'appuyant sur le témoignage de l'émir Houssam ed Din Aboul Moueyyed ibn Na'aman, que Nassiri Khosrau avait été roi de Balkh² et que, le peuple de cette ville s'étant révolté contre lui, il s'était réfugié à Yemgan qui lui offrait toute sécurité à cause de la solidité de ses fortifications; il y fit planter des jardins et y bâtit des palais et des bains. Ces édifices, élevés par des moyens magiques, sont, de la part de l'émir Houssam ed Din, l'objet d'une

¹ La Bibliothèque nationale de Paris conserve une histoire des Chérifs de Balkh, écrite primitivement en arabe et traduite au XIII^e siècle en persan. Le nom de Nassiri Khosrau ne s'y trouve pas cité. Fadhavi Balkh, fond persan, 116.

² Le titre de Châh, donné à Nassiri Khosrau par ses sectateurs, a, sans doute, donné naissance à cette allégation.

description merveilleuse, et il assure que, de son temps, ils étaient encore entre les mains des héritiers de Nassir qui avait constitué pour leur entretien des legs considérables.

Un historien du XIV^e siècle, Hamdoullah Moustaufy (750 [1349]), a publié une sorte de chronique générale à laquelle il a donné le nom de Tarikhi Gouzidèh (Histoire choisie). Il consacre quelques lignes à Nassiri Khosrau. «Nassiri Khosrau, dit-il, est, parmi les chiïtes, l'objet d'une vénération exagérée. Les gens qui appartiennent à cette secte considèrent ses paroles comme des arrêts حکم. Il connaissait à fond les sciences naturelles et philosophiques. Il était contemporain du Fathimite Mostansser et il faisait de la propagande pour Nezar. Il vécut près de cent ans. Il naquit en l'année 385 (995). Il a composé des poésies sublimes, mais elles ne sont point exemptes de fanatisme. Le Rouchenay Namèh est une de ses compositions poétiques.»

Daoulet Châh qui écrivait à la fin du XV^e siècle son Tezkiret ouch Chouara, y a donné place à quelques poésies de Nassir, mais il se borne à dire, en fait de renseignements biographiques, que Nassiri Khosrau aurait été le contemporain de sultan Mahmoud le Ghaznévide et d'Abou Aly ibn Sina (Avicenne) auquel l'auraient uni les liens

de l'amitié; mais il s'empresse d'ajouter que les assertions émises sur lui, sont des contes populaires et qu'il n'en a trouvé trace, ni dans les livres d'histoire, ni dans aucun autre ouvrage. «J'ai questionné au sujet de Nassiri Khosrau, ajoute Daoulet Châh, le prince de Badakhchan, Châh Sultan Mahmoud; il m'a répondu que tout ce que l'on débitait sur son compte était un tissu de fables indignes de toute créance.»

Djamy ne paraît pas avoir eu sous les yeux les œuvres de Nassir, ou du moins son *Sefer Namèh*. «Nassiri Khosrau, dit-il dans son *Beharistan*, a usé avec une grande habileté de toutes les ressources de l'art poétique. Il possédait, d'une manière complète, les sciences naturelles, mais on l'accuse d'avoir eu des opinions religieuses erronées et d'avoir été enclin à l'irreligion et à l'impiété. Il a écrit une relation de ses voyages dans la plus grande partie des contrées de la terre, et il y fait le récit en vers des entretiens qu'il a eus avec des savants'. Djamy termine sa notice par quelques vers de Nassir cités par Aïn oul Qoudhat».

' Der Frühlingsgarten von Mewlana Abdurrahman Deschami, aus dem Persischen übertragen von O. M. von Schlecht-Waschrd, Vienne 1864, in-8, page 77, et dans l'édition du *Beharistan* de Constantinople, 1285 (1868), page 78.

* Le cheikh Mohammed Hamadany, plus connu sous le nom de Aïn el

Khondemir, dans son *Habib ou Sier*, ne dit que peu de mots de Nassiri Khosrau et assure qu'il naquit en 358 (968). L'auteur du *Dabistan* oul *Mezahib* reporte la naissance de notre auteur à une année plus tard; ce dernier écrivain paraît avoir connu le *Sefer Namèh*, car il précise avec exactitude la durée du voyage de Nassiri Khosrau en Égypte et à la Mekke, et il donne, sur les motifs qui le forcèrent à s'enfuir du Khorassan et à se réfugier dans le Badakhchan, quelques courts détails qui me semblent exacts. Enfin Riza Qouly Khan a inséré, dans son *Medjma' oul fousseha* (*La réunion des hommes éloquents*), un certain nombre de pièces de poésies tirées du *divan* de Nassir; il ne nous fait connaître aucun fait nouveau, et fixe seulement à l'année 394 (1003) la date de la naissance du poète.

Un écrivain chiïte, Taqy ed Din Mohammed Kachy', a traduit en persan une autobiographie

Qoudhat (le qadhi par excellence) (626 [1180]), a publié sous le titre de «Zoubdet oul haqaïq fi kechf il dayaïq» (*La crème des vérités pour arriver à la découverte des maîtres les plus subtiles*) un ouvrage mystique de grande réputation.

' Taqy ed Din Mohammed ibn Cheref ed Din, dont le surnom poétique est Zûry, naquit à Kachan vers l'année 946 (1539). Il a publié, sous le titre de *Khila'et oul eok'ar* ou *zoubdet el eskar*, la biographie des poètes persans depuis l'époque de Sebektékin. Celle de Nassiri Khosrau se trouve dans le premier rouk' ou division de l'ouvrage.

que Nassiri Khosrau aurait écrit en arabe dans les derniers jours de sa vie et à laquelle il aurait donné le titre de *Rissalet en Nedamèh fi zad-il qiamèh رسالة الندامة في زاد القيامة* (Traité du repentir pour servir de viatique au jour de la résurrection). Cet opuscule est rempli de détails fabuleux; il est cependant possible d'en tirer quelques renseignements utiles. Hadji Louthf Aly beik Azer a cru devoir l'insérer en entier, dans la biographie des poètes qu'il a composée¹.

Je donne ici la traduction du passage relatif aux études faites par Nassir; il me paraît curieux, comme donnant le tableau des études auxquelles devait s'être livré celui qui pouvait aspirer au titre de Hekim; je me contenterai d'une analyse succincte pour la partie embrassant les épisodes mensongers des voyages de Nassir en Égypte, à Bagdad et dans le Guilan.

• Voici ce que dit l'humble esclave Aboul Mouï'n Nassir, fils de Khosrau, descendant d'Aly; il implore la miséricorde de Dieu pour ses péchés et il espère que ses fautes trop nombreuses lui seront pardonnées. Lorsque je pus distinguer ma main gauche de ma main droite, j'éprouvai le désir d'acquérir toutes sortes de connaissances. J'eus le bon-

¹ *Atchekedih, Bombay 1277 (1860), pages 187-198.*

heur d'apprendre, à l'âge de neuf ans, le *Qoran* par cœur et de pénétrer les mystères des révélations que Dieu a faites à notre Prophète. Je passai ensuite cinq années à m'occuper de la lexicologie, de la grammaire et de la syntaxe, de la prosodie et de la poétique, des étymologies et des traités relatifs au calcul et aux comptes.

À l'âge de quatorze ans, j'abordai l'étude de l'astrologie, de l'astronomie, de la divination par le sable¹, de la géométrie d'Euclide, de l'almageste d'après les méthodes différentes des maîtres de l'école de Baçrah et des Grecs modernes, des Indiens, des Grecs de l'antiquité et des Babyloniens.

De quatorze à dix-sept ans, j'étudiai la jurisprudence, les traditions, les commentaires du *Qoran*, le *Nassikh* ouel *Menssoukh*², les différentes manières de psalmodier le *Qoran*, le *Djami* ouel *Kebir*, le *Seïr Kebir* de l'Imam Mohammed, fils de Hassan

¹ La divination par le sable a été, selon les traditions orientales, révélée au prophète Idria. Hadji Khalfa, dans son *Dictionnaire bibliographique*, tome III, page 479, donne la liste des principaux ouvrages publiés sur cette matière.

L'almageste de Ptolémée a été traduit en arabe par Qourrah ibn Çabit.

² Les ouvrages qui portent le titre de el *Nassikh* ouel *Menssoukh* fil Hadîc ont pour objet l'examen critique des traditions du Prophète. Les plus célèbres sont ceux d'Abou Bekr Mohammed ibn Oeman, surnommé el Dja'ad, d'Ahmed ibn Ishaq el Anbari, mort en 818 (930), d'Abou Dja'fer Hamd ibn Mohammed el Nahhas, mort en 838 (949), et d'Abou Mohammed Qasim ibn Aqlagh en Nahay, mort en 840 (951).

Cheïbany, de la secte Hanéfite¹, et j'appris par cœur le Chamil, publié par mon aïeul Aly, fils de Moussa et Riza. Je ne trouvai que de légères différences entre ces ouvrages, celui de mon aïeul et ceux de Cheïbany. Je lus un grand nombre de livres usuels, traitant de l'art épistolaire et de sujets historiques, et neuf cents commentaires du Qoran que j'étudiaï, soit sous la direction d'un maître, soit seul.

A l'âge de trente-deux ans, j'appris les langues dans lesquelles ont été écrits les trois livres révélés, le Pentateuque, les Psaumes et l'Évangile, et je passai six années à les lire et à les méditer avec des maîtres, tels que Semraquis, Himourays et Bethlemious Afghar. Après avoir affermi mes connaissances dans l'étude des différentes sectes, j'abordai la grande logique, les Apophthegmes de Djamasp² sur les connaissances divines et naturelles; le grand canon de la médecine³, les mathématiques transcendantes, l'économie commerciale et politique et le carré magique صددرصد que Dieu révéla au prince des fidèles

¹ Le Djami' oul Kebir et le Seïr oul Kebir sont deux grands traités de jurisprudence selon le rite Hanéfite, composés par l'Imam Abou Abdillah Mohammed ibn Hassan esh Cheïbany, mort en 166 (802).

² Trois ouvrages sont attribués à Djamasp : l'un a été composé pour Ardechir et traite des sciences naturelles et de l'alchimie, le second est relatif à l'astronomie judiciaire, le sujet du troisième est inconnu.

³ C'est le grand canon d'Avicenne, dont le texte arabe a été imprimé à Rome en 1682 en un volume in-folio.

Aly, fils d'Abou Thalib, lorsqu'il arracha la porte de Khaïbar⁴.

A partir de l'âge de quarante-quatre ans, j'employai six années à étudier la cabale, la magie et la sorcellerie et tout ce qui a trait aux sciences occultes et aux opinions diverses des rationalistes sur les origines et la fin du monde. Je me rendis maître des mystères contenus dans l'ouvrage de Qostha, fils de Louqa, de Ba'albek⁵, qui avait recueilli les paroles de Jésus, sur qui soit le salut! Je fus assuré alors, qu'il n'y avait plus de sciences que je ne connusse, et que j'avais soulevé tous les voiles de la nature.

Les décrets de la destinée me jetèrent ensuite en Égypte; j'y exerçai les fonctions de vézir et j'y acquis une situation considérable.⁶

⁴ Les Persans ont différents carrés magiques auxquels ils attribuent des vertus particulières. Le carré de Cent sur cent donne à celui qui en subit l'influence une vigueur et un courage qui doivent le faire triompher dans toutes ses entreprises. Grâce à lui, Aly put arracher la porte du château de Khaïbar et, la soutenant de son bras, faire passer sur elle la troupe des assiégeants.

⁵ Qostha, fils de Louqa (Constantin, fils de Luo), natif de Balbek, florissait au III^e siècle sous le règne du khalife Mou'atacm billah. Il alla en Grèce pour y étudier les sciences et, revenu en Syrie, il s'occupa sans relâche de traduire en arabe les ouvrages grecs. Qostha mourut en Arménie. Casiri a donné la liste d'un certain nombre d'ouvrages de Qostha.

Casiri Bibliotheca arabico-hispana Escorialensis, Madrid 1760, in-f°, tome I^{er}, page 420. Wenrich, De auctororum graecorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armeniacis, persianicis commentatio. Leipzig 1842 passim.

Nassiri Khosrau aurait été, selon l'auteur du *Rissalet en Nedamèh*, chargé de l'éducation de Nezar, fils aîné et héritier désigné du khalife Mostanser billah. Mais ce prince, irrité contre Nezar, le déposa de sa dignité et appela à lui succéder son fils Ahmed qui prit le surnom de Mousté'aly billah. Les partisans des Fathimites se divisèrent alors en deux partis; celui de Mousté'aly étant devenu le plus puissant, Nassir aurait alors été contraint de s'enfuir d'Égypte et de se réfugier à Bagdad où il aurait été favorablement accueilli par le khalife el Qaïm billah; il aurait même été le vézir de ce prince. Privé de sa charge, il aurait été chargé d'une mission auprès du chef de la secte des Ismaéliens et se serait rendu dans le Guilan en compagnie de son frère Abou Sayd. Bien reçu par le Day, celui-ci lui aurait demandé s'il n'était point ce fils de Khosrau dont la réputation de savant, versé dans la connaissance des sciences naturelles et occultes, était universelle. Nassir aurait d'abord essayé de nier, mais le Day lui aurait remis entre les mains un de ses ouvrages de métaphysique et de théodicée, intitulé *Ikssir A'zhem* (le grand élixir), et il l'aurait prié d'en commenter certains passages. Nassir aurait, sur ces entrefaites, été reconnu par un de ses anciens disciples, et le chef des Ismaéliens,

au comble de la joie d'avoir auprès de lui un personnage aussi illustre, l'aurait pressé dans ses bras, en se félicitant de son heureuse fortune, et aurait refusé de le renvoyer au khalife qui le réclamait. C'est pendant son séjour dans le Guilan que Nassir aurait rédigé un commentaire sur le Qoran, d'après les doctrines des Ismaéliens. Revêtu de la dignité de vézir, avec un pouvoir absolu, il aurait résigné ses fonctions entre les mains de son frère, pour pouvoir se livrer entièrement à la magie et à l'évocation des esprits qu'il soumettait à sa puissance. Résolu à s'enfuir du Guilan, il suscita au Day, par le moyen des esprits, une maladie dont aucun médecin ne put reconnaître le caractère. Celui-ci, se voyant la victime d'un sortilège, consulta Nassir et l'accusa d'être la cause de sa mort. Nassir demanda alors au fils du chef des Ismaéliens la permission d'aller cueillir, dans les environs de Damas, une plante qui devait assurer la guérison du malade. Il put s'éloigner, malgré l'opposition des ulemas et des jurisconsultes, et on lui donna une escorte de trois cents hommes. Après avoir franchi vingt et un fersengs et avoir atteint le Qouhistan, Nassir, sur le conseil de son frère, eut recours, par une invocation, à l'influence de la planète de Mars, et les gens qui l'accompagnaient, transportés de fureur, s'entr'égorgèrent jusqu'au dernier. Il put gagner

alors le Khorassan et la ville de Nichapour où il était inconnu, et alla loger dans une mosquée, avec son frère et un disciple qui s'était attaché à lui. Sa présence dans la ville fut signalée par un homme qui l'avait vu à Misr, et auquel il donna trois mille miçqal d'or pour acheter son silence. Mais son disciple, qui avait eu une discussion religieuse avec des ulémas, fut désigné à la colère populaire et massacré par la foule. A la suite de cette aventure tragique, Nassir s'éloigna de Nichapour avec son frère, et alla se réfugier dans la province de Badakhchan. Malgré la bienveillance et l'appui que lui accordait le gouverneur de Badakhchan, Yssa ibn Assad el Alewy, qui en avait fait son vèzir, il eut à subir une nouvelle persécution. Le commentaire qu'il avait rédigé selon les doctrines des Ismaéliens, avait été apporté dans cette province; Nasr ullah Sawery qui jouissait d'une grande réputation de science et de sainteté, était un sunnite fanatique; il dénonça les propositions contenues dans cet ouvrage et rendit contre leur auteur une sentence de mort. Nassir dut s'enfuir de Badakhchan et se réfugier, avec son frère, dans une caverne située près de la ville de Yemgan. Il y vécut pendant vingt-cinq ans, se livrant aux pratiques de la dévotion la plus austère. Les gens du peuple croyaient, les uns, qu'il ne mangeait qu'une fois tous

les vingt-cinq jours, les autres, que l'odeur de la nourriture suffisait à le soutenir.

Dans les derniers jours de sa vie, une voix céleste le prévint de sa fin prochaine : « Fils de Khosrau, descendant d'Aly, lui dit-elle, tu as joui de tous les biens dans les pays créés par Dieu; tu as eu, avec ses serviteurs, des rapports de toutes sortes, le Tout-Puissant t'a fait atteindre, dans sa bonté, les limites extrêmes de la vie; tu as parcouru la voie de toutes les sectes, les esprits t'ont obéi, ton âme s'est confondue dans celles des descendants d'Aly : voici l'instant du départ, voici le moment où doit prendre fin toute discussion! » C'est après avoir reçu cet avertissement que Nassiri Khosrau aurait écrit sa biographie, afin qu'elle pût servir d'exemple et de leçon à ceux qui viendraient après lui. Puis, il annonça à son frère, que Dieu le rappellerait à lui un vendredi du mois de Reby oul ewel, alors que le soleil se trouverait dans le signe du Lion et la lune dans celui du Cancer. « Ô mon frère, lui dit-il, lorsque s'accomplira la parole de l'Éternel qui a dit : « Ô âme rassurée sur ton sort, retourne vers Dieu, satisfaite et agréable à Dieu » ne néglige point de faire connaître les pages que je viens d'écrire à ceux qui professent l'islamisme. Sache, ô mon frère, que le Dieu très-

¹ Qoran, chap. LXXXIX, verset 28.

saint est toute justice et toute vérité; lui seul réunit tous les attributs de la perfection; lui seul est exempt de l'amoindrissement et de la destruction. Il a inspiré les livres saints et il a envoyé ses prophètes et ses anges vers les hommes. La résurrection de la chair, au jour du jugement, est une vérité, car Dieu est le créateur de la partie et du tout. La descente de Djibrayl du ciel pour porter les révélations divines au Prophète est une vérité. Le passage sur le Sirath et les tourments du tombeau sont des vérités. Le plus parfait des prophètes a été celui dont nous suivons la loi, et parmi les khalifes qui lui ont succédé, le plus généreux, le plus instruit, le plus vaillant, celui qui est leur chef, est notre noble aïeul, Aly, fils d'Abou Thalib, le prince des croyants, que les bénédictions et la paix de Dieu reposent sur lui! Puis, après avoir rappelé une discussion qu'il aurait eue avec Fariaby au sujet de la résurrection, il fit à son frère les recommandations nécessaires sur la manière dont il voulait être enterré, et le chargea d'annoncer sa mort au prince, aux docteurs de la loi et aux savants. Il lui donna aussi l'ordre de brûler l'ouvrage qu'il avait composé sur la science des anciens Grecs, et celui qu'il avait écrit sur la magie et les choses surnaturelles, bien que ce dernier livre eût une grande réputation; enfin il le pria d'envoyer à

son cousin Mançour son Qanouni Azhem, et de remettre au maître des sages, Yssaïbn Assad el Alewy, son Zadel Mussafirin (Le viatique des voyageurs), au qadhi de Badakhchan, Nasr oullah, son traité de jurisprudence intitulé el Destour el A'zhem (Le grand manuel), et le recueil de ses poésies à Châh, fils de Guiv, de Yemgan. Il laissait tous les autres livres à son frère, en lui permettant d'en disposer comme il l'entendrait. J'omets les autres recommandations qui sont empreintes de merveilleux. La relation se termine par le récit de l'agonie de Nassir qui expira après avoir prononcé la profession de foi chiïte, attestant qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, que Mohammed est son prophète et qu'Aly est le vicaire de Dieu.

Telle est la légende merveilleuse que Hadji Louthf Aly beik a cru devoir insérer en entier dans son Atech Kedèh, et à laquelle des écrivains sérieux n'ont pas craint d'emprunter quelques détails. Je vais maintenant essayer de donner, sur la personnalité de Nassiri Khosrau, quelques notions précises que je tirerai, soit de son Sefer Namèh, soit du recueil de ses œuvres poétiques.

Il paraît hors de doute que l'auteur du Sefer Namèh et du Rouchenay Namèh descendait, à la huitième génération, de l'imam Aly er Riza, fils de

l'imam Moussa dont le tombeau, à Mechhed, est l'objet d'une vénération particulière. Ses ancêtres quittèrent Bagdad pour venir s'établir à Balkh ou à Qobadian, qui étaient à cette époque rattachés à la province du Khorassan. Lui-même désigne la ville de Balkh comme la résidence de sa famille. « Ô brise de l'après-midi, s'écrie-t-il, si tu passes sur le pays de Balkh, passe sur ma maison et enquiers-toi de l'état des miens. »

ای باد عصر کر کزری بر دیار بلخ • بگذر بخانه من و آنجا مجوی حال

Il vit le jour en l'année 394 (1003), ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Il s'était écoulé trois cent quatre-vingt-quatorze ans depuis l'Hégire, quand ma mère me déposa dans cette demeure poudreuse. Je poussai, ignorant de tout, et semblable à une plante qui naît de la terre noire et de l'eau que l'on verse sur elle goutte à goutte. Je passai de l'état végétatif à l'état animal, et j'eus, pendant quelque temps, comme un petit oiseau qui n'a point encore ses plumes. C'est à la quatrième période que je sentis que j'appartenais à l'humanité, lorsque mon être, voué à la tristesse, put articuler des paroles. »

بگذشت ز هجرت پس بسید نود و چار • نهاد مرا مادر بر مرکز اغرب
بالسند • بیدانش مانند نباتی • کز خاک سیاه زاید و آب مقطر

زحر نباتی برسیدم • بستوری • یک چند همی • بودم چون مرغی کی بر
در حال چهارم اثر مردمی آمد • چون ناطقه ره یافت درین جسم مکندر •

Avant de faire partie de l'administration des finances à Mero Chahidjan, il avait déjà entrepris des voyages dans le Moultan et dans le nord de l'Inde, et peut-être avait-il été au service de sultan Mahmoud le Ghaznévide et de son fils Mess'oud, dont il nous dit avoir vu la cour. Quoi qu'il en soit, il était un des fonctionnaires de Thoghroul beik et son frère, Aboul Feth Abdoul Djelil, était attaché au vèzir de l'émir du Khorassan, Djaghry beik, frère de Thoghroul, quand, en 437 (1045), un saint personnage lui apparut en songe et lui reprocha sa vie dissipée, ses erreurs et ses transgressions continuelles des

• Djelil ed Din Roumy a exposé la même doctrine dans son Memeury.

از جادی مردم و نامی شدم • از نما مردم و میوان سرزدم
مردم از حیوانی و آدم شدم • از چه رسم کی نمرود کم شدم
بار دیگر من بسیرم از بشر • تا بر آدم از ملائکه بال و پر
بار دیگر از ملک پران شوم • آنچه اندر وهم ناید آن شوم
بار دیگر بایدم جستن ز جسم • کل شی هالک الا وجهه

• Je quittai la maîtresse pour vivre et pousser comme une plante; je passai ensuite de l'état végétatif à l'état animal, puis je fus doué des traits distinctifs de l'homme. Que puis-je craindre? Comment redouterai-je d'être anéanti par la mort! Je mourrai et quitterai l'humanité pour rouir aux anges et leurs plumes et leurs ailes. Je m'élèverai alors, dans mon vol, plus haut que les anges, dans une région que l'esprit ne peut concevoir. Une fois encore, je m'élancerai plus haut que les cieux. « Tout disparaîtra et périra excepté sa face. » Quran, chap. 26, vers. 88.

lois divines. Nassir demanda quelle voie il devait suivre et; sur un signe qu'il crut lui indiquer la direction de la Mekke, il se démit de son emploi, rendit ses comptes et se mit en route avec son frère, nommé Abou Sayd selon l'auteur du Rissalet en Nedamèh, et un petit esclave indien, pour un voyage qui devait durer sept ans. Nassir en parle, en termes généraux, dans une pièce de poésie, et il y dit, comme dans sa relation, qu'il avait plus de quarante ans lorsqu'il partit du Khorassan.

• La voûte céleste avait mesuré pour moi quarante-deux ans; mon être doué de la parole avait cherché à connaître la raison suprême. J'avais écouté les leçons d'un savant sur l'ordonnance du firmament, la rotation des jours et tout ce qui a été créé; j'avais lu tous les livres. Je me trouvais supérieur à tous mes semblables, mais je me dis qu'il devait y avoir un être plus parfait que toutes les créatures : tels le faucon parmi les oiseaux, le chameau parmi les animaux, le palmier parmi les arbres et le rubis parmi les pierres; tels aussi le Qoran parmi les livres et la Ka'abah parmi les édifices; ainsi le cœur est la partie la plus noble de l'homme et le soleil le premier des astres.

Le chagrin causé par l'ignorance avait donné à mon visage la couleur de la rose jaune; il avait courbé

prématurément comme une voûte le cyprès de ma taille. L'homme est comme le musc, mais la science est le parfum; le savant est semblable à une mine et la science en est la pierre précieuse.

Je quittai le lieu où je résidais et j'entrepris un voyage. J'oubliai ma demeure, les jardins et les pavillons de plaisance. J'avais, pour donner satisfaction à mon désir, étudié le persan, l'arabe, l'indien, le turc, le sindien, le grec, l'hébreu, la philosophie de Many, et les doctrines des Sabéens et des rationalistes.

Souvent, dans le cours de mon voyage, je n'ai eu que la pierre pour matelas et pour oreiller; souvent les nuages m'ont servi de tente et de pavillon. Tantôt je descendais dans les profondeurs de la terre, jusqu'au poisson qui la supporte; tantôt, sur les sommets des montagnes, je m'élevais plus haut que les Gémeaux. J'étais parfois sur la mer, et parfois sur les monts. Souvent je parcourais des pays sans route tracée; j'étais, tantôt dans un endroit habité, tantôt dans un désert de sable. Je traversais des rivières, je franchissais des défilés; j'avais quelquefois, comme le chameau, une corde au cou, quelquefois, comme le mulet, je fléchissais sous le poids d'une charge. J'allais de ville en ville, questionnant et m'informant (de la vérité), la cherchant dans ma course d'une mer à une terre.

Nassiri Khosrau termine son récit par une allégorie qui me semble indiquer son arrivée à Misr et son initiation aux doctrines qui y étaient professées. Il trouve une ville s'élevant dans une plaine couverte de fleurs, et dont l'eau était aussi douce que le miel. Il aborde celui qui en garde la porte; il se fait connaître et exprime ses désirs. Bannis tout souci, lui est-il répondu, car de ta mine vont sortir des pierres. «Ce lieu, demande-t-il, est donc un firmament plein de joyaux? Non, c'est le paradis qui renferme de ravissantes beautés.»

Lorsque Nassir entreprit son voyage, l'Orient était à la veille de subir une grande transformation politique. Le fondateur de la dynastie des Seldjoukides avait porté à celle des Ghaznévides des coups qui en précipitaient la ruine; il allait étendre ses conquêtes au cœur et dans la partie occidentale de la Perse. L'émir Djestan ibn Ibrahim qui prenait les titres de Merzban du Deïlem et de Guil du Guilan¹, Abou

¹ Cette pièce de vers fait allusion aux études philosophiques poursuivies par Nassir et aux doctrines professées par lui avant sa conversion et son voyage. Elle a été insérée par Riza Qouly Khan dans son *Medjma' ouï Fousseha*, et elle est précédée de l'indication suivante : Il (Nassir) fait mention de certaines circonstances de sa jeunesse از حالات جوانی خود فرموده.

² Le titre de Merzban était donné aux gouverneurs militaires et spécialement à ceux du Masanderan et des places frontières. Celui de Ouïli Guilan avait été, dans le premier et dans le second siècles de l'Hégire, porté par les

Mançour Vehssoudan, et Nasr ed Daoulèh Ahmed de la dynastie des Benou Merwan, gouvernaient le Deïlem, l'Azerbaïdjan et la Mésopotamie, mais ils n'allaient pas tarder à devenir les vassaux et les tributaires de Thoghroul beik. La puissance des Fathimites d'Égypte était, d'autre part, arrivée à son apogée. Malgré les révoltes fréquentes des chefs de la famille des Benou Merdas, dans le nord de la Syrie, et les troubles causés dans la Palestine par la tribu arabe de Thay, l'autorité de Mostansser billah était, en dehors de l'Égypte, reconnue en Syrie, dans le Hedjaz, dans la province d'Ifrighiah et en Sicile. A cette époque, le sud de la Perse, le Fars et la province d'Ahwaz étaient le théâtre des hostilités qui avaient éclaté entre les fils d'Abu Kalindjar Firouz Izz el Moulouk de la dynastie des Bouydes.

Nassir avoue n'avoir trouvé l'ordre et la sécurité publics assurés que dans le Khorassan et en Égypte. Mais ce dernier pays devait, peu de temps après son départ, être éprouvé par les plus épouvantables fléaux. Dans le cours de ses pérégrinations, nous voyons notre auteur rechercher la société des gens instruits et des savants. A Sinnan, il est, sous ce rapport,

prince de la dynastie persane des Dabouyèh dont l'origine remontait à Djamasp, oncle de Nouchirevan. Dabouyèh mourut en 86 de l'Hégire (676); sa dynastie prit fin en 141 (758).

mal servi par la fortune; il y rencontre un certain Oustad Aly Nessay dont la vanité le choque et dont il ne parle qu'avec mépris. Il cite, au contraire, avec éloge le nom d'Aboul Fazl Khalifèh avec lequel il se trouva en rapport à Chemiran. A son arrivée à Tébriç, il reçoit la visite du poète Qathran dont les œuvres nous ont été conservées et dont quelques pièces de vers ont été attribuées à Roudeky. Qathran désirait avoir l'explication de certains passages de Mendjik et de Daqiqy, écrits en parsy, ou dialecte du Khorassan, et il lui lut quelques-unes de ses compositions. Ce fait nous prouve que la réputation de Nassir comme poète avait franchi les limites de son pays natal, et je suis porté à croire, bien que je n'aie d'autre base que la date de 420 donnée par le manuscrit de Gotha, que Nassiri Khosrau avait déjà publié son Rouchenay Namèh et d'autres poésies.

L'auteur de sa prétendue autobiographie, malgré son zèle chiïte, confesse que Nassir avait appartenu à toutes les sectes. Je pense qu'il suivit le rite sunnite jusqu'au jour où il se fit initier aux doctrines chiïtes, professées par les Fathimites. Il fait remarquer en effet dans sa relation, et non sans quelque surprise, que les habitants de Tripoli et de Sour (Tyr) étaient chiïtes. Il trouva dans cette dernière ville un qadhi sunnite et il en fait l'éloge. Lorsqu'il cite le nom

du khalife Omar, il le fait suivre d'un vœu qui indique le respect qu'il a pour sa personne. En outre, Nassir, en parlant des Fathimites d'Égypte, emploie, pour les désigner, le mot de sulthan qui n'implique que l'exercice de l'autorité temporelle, tandis qu'il qualifie toujours les Abbassides de khalifes, mot désignant les successeurs légitimes du Prophète et les dépositaires de l'autorité spirituelle. C'est pendant la première période de la vie de Nassir que je place la composition du Rouchenay Namèh et de quelques pièces de vers qui ne figurent pas dans son Diwan. Je donne ici le texte et la traduction de l'une d'elles qui résume, sous une forme élégiaque, les traditions de l'islamisme relatives aux patriarches, aux prophètes, à Mohammed, à ses compagnons et à ses successeurs. On peut conclure de certains vers que Nassir était sunnite à l'époque où il les écrivit. Il reconnaît, à en juger par les termes qu'il emploie, Abou Bekr, Osman et Omar comme les successeurs légitimes du Prophète, et on peut supposer qu'il appartenait alors, comme un grand nombre d'habitants de Mero et de Nichapour, au rite d'Abou Hanifèh.

• La constitution du monde, l'ordre de la sphère céleste et les sept planètes ont été créées méthodiquement au moyen des quatre éléments; l'eau brillante et transparente, la terre opaque, le feu et l'air sont

quatre éléments doués de propriétés opposées. Ces quatre éléments ont été réunis pour constituer la substance de notre être et ils se retrouvent dans tout ce qui a été créé.

• Si ces quatre éléments opposés l'un à l'autre viennent à s'unir et à se fondre l'un dans l'autre, que devient leur antagonisme? Ils s'harmonisent dans un même endroit et c'est l'œuvre du destin. Une essence fondamentale forme la substance de notre être; et c'est elle qui a servi à la création de tout ce qui existe. Reconnais que le monde est un pont auquel tu viens d'arriver nouvellement; n'y élève pas de construction, abandonne tout et franchis-le rapidement.

• Ne te réjouis pas à cause de ce que tu possèdes, ne t'afflige pas pour ce qui aura échappé de tes mains. Ne sois point assuré contre la mort et ne fais pas fond sur la vie. Ne vends pas la religion pour de l'argent et ne te laisse pas prendre aux séductions du démon. Lis dans les livres anciens les noms des ancêtres : place devant toi l'histoire qui retrace les actions de ceux qui nous ont précédés.

• Qui as-tu vu épargné par la mort? De qui as-tu entendu parler comme ayant été oublié par elle, personnage illustre ou homme d'humble condition, grand ou petit? Si la vie avait pu être accordée à quelqu'un

pour l'éternité, certes le corps d'aucun prophète n'aurait été confié au sein de la terre. Qu'est devenu l'homme formé de terre pétrie par Celui qui a dit : « Que cela soit, et cela fut? » Qu'est devenu celui qui n'a point été engendré par un père et qui n'a point été nourri dans le sein d'une mère? Son nom est Adam et son surnom Aboul Becher. Il est né de la terre et il est l'auteur de tous les humains.

• Après avoir vécu neuf cent trente ans, il céda la place à son fils Chith (Seth) qui lui succéda, et dont la vie se prolongea pendant huit cents années. Il ne dura pas et la main de la mort le frappa de son poignard.

• Après lui, Idris vécut sept cent trente ans, et Dieu lui fit la grâce de l'enlever à la voûte azurée. La mission prophétique échut après lui à Nouh (Noé) qui fut un second Adam et un prophète. Sa vie dépassa le terme de mille années, consacrées exclusivement à l'adoration de Dieu et à appeler les hommes au bien.

• Salih passa cent quatre-vingts ans dans ce monde. Dieu fit sortir pour lui une chamelle du milieu d'un rocher. Que sont devenus et Salih et la chamelle et Houd? Le feu de la mort a dispersé les étincelles de leur désir. L'existence de Houd a duré deux cent cinquante ans, et la main du trépas l'a mis hors de

tout ce qu'il possédait. Ibrahim (Abraham) vécut cent quatre-vingt-quinze ans. Dieu, qui l'avait choisi, empêcha, par un effet de sa miséricorde, le feu de l'atteindre et de le brûler. Celui qui fut offert en sacrifice vécut cent trente-quatre ans. Ismayl était son nom et Hadjar (Agar) celui de sa mère. Il passa et s'en alla, et il donna le monde et sa possession à Ishaq (Isaac), son frère puîné. Celui-ci eut une existence de cinq cent vingt-quatre ans. Il fut, comme son frère aîné, atteint par la flèche du trépas.

• Vint le tour de Yaqoub (Jacob), qui vécut cent quatre-vingts ans : il partit en emportant de ce monde un cœur rongé par le chagrin. Youssouf (Joseph), qui lui succéda, eut, à la fois, le don de prophétie et le pouvoir ; il posséda la majesté, le rang suprême et la beauté. Il rendit l'âme à l'âge de cent vingt ans : le voile qui couvrait sa joue brillante comme la lune fut inopinément enlevé. Après Youssouf vint Eyyoub (Job), modèle de patience, puis Choueyb (Jéthro) avec ses deux filles nées sous une heureuse étoile. Il sortit de ce monde au bout de deux cent vingt-quatre ans, après avoir marié sa fille au Prophète qui a parlé à Dieu. Moussa (Moïse) lui succéda avec les signes et les miracles que l'Éternel lui accorda : ce furent la baguette, les tables de la loi, la parole adressée à Dieu, le visage et la main resplendissants.

• Il vécut cent vingt-trois ans et but à contre-cœur la coupe de la mort, sans avoir vu son désir se réaliser. On frappa ensuite la monnaie au nom de Daoud (David), par qui le monde reçut un nouvel ornement, un nouvel éclat et une nouvelle splendeur. Il vécut quatre-vingt-dix ans et, soudain, le Houma (phénix) de la mort fondit, un jour, sur l'aigle de son existence et le dépouilla de ses plumes. Le sceau de la royauté passa deses mains dans celles de Suleyman (Salomon), dont l'autorité s'étendit de l'orient à l'occident. L'air, les hommes, les animaux sauvages, les oiseaux, les djins et les péris, soumis à sa puissance, exécutaient ses ordres. Il mourut à l'âge de cent quatre-vingts ans, abandonnant le trône, l'anneau royal et la couronne.

• Après lui, Zekerya (Zacharie) vécut trois cents ans. Il fut scié en deux, après avoir été lié dans le tronc d'un arbre.

• Yahia (Saint-Jean-Baptiste) parut après lemeurtre de Zekerya ; il fut, par la pureté de ses mœurs et par sa piété, le plus parfait des hommes. Il demeura quatre-vingts ans dans ce bas monde ; et jamais sa pensée ne s'engagea dans la voie du péché.

• Après Yahia vint Yssa (Jésus) ; il vécut trente-trois ans et, à cet âge, il fut transporté dans la voûte azurée du ciel. Les révélations divines cessèrent

après lui, et, pendant six cents ans, le monde fut obscurci par l'irreligion et par les infidèles.

« Dieu montra alors de nouveau aux peuples le sceau de la prophétie, par l'entremise de cet envoyé doué de toutes les beautés morales et physiques et qui porta le nom de Mohammed et d'Aboul Qassim. Il est la partie la plus pure de la religion et il occupe parmi les prophètes, comme grandeur et dignité, le rang le plus élevé. C'est lui qui a allumé le flambeau de la puissance et de la religion de l'Islam. Il a étendu son autorité de l'Orient à l'Occident, sur les terres et sur les mers. Sa beauté a dissipé les ténèbres de l'infidélité qui obscurcissaient le siècle. Le drapeau de sa justice restera, à cause de la pauvreté qu'il avait acceptée, déployé jusqu'au jour de la résurrection¹.

« Bien qu'il eût en partage toutes les perfections, la gloire, la grandeur, le rang et la noblesse, il quitta à soixante-trois ans la demeure de ce monde. Si la considération, la gloire et le rang pouvaient assurer la durée sur la terre, certes, l'envoyé de Dieu aurait dû y rester jusqu'au jour du jugement. Si la loyauté et la sincérité, si la justice et l'équité donnaient l'immortalité, Abou Bekr Siddiq et Omar auraient dû vivre éternellement. La modestie aurait dû assurer

¹ Nasirî Khorrau fait allusion dans ce passage à la parole de Mohammed الفقر فخرى, la pauvreté fait ma gloire.

une existence sans fin à Siddiq (Abou Bekr), de même que la libéralité et la générosité à Hayder (Aly),

« Si la pureté, la chasteté, une vie de sainteté et de piété pouvaient préserver du trépas, Fathimèh y aurait échappé.

« Si la noblesse de la race et la distinction de la naissance avaient pu détourner les coups du destin, Chebir et Choubèir ne seraient point couchés sous la terre¹. Où est le prophète? où sont les Mouhadjir qui l'accompagnèrent, où sont les Ençars qui le protégèrent dans sa fuite, où sont les vertueux Cehabèh, ses compagnons, où sont les Tabi² venus après les Cehabèh?

« Où est le saut que fit Omeyyah Dhamiry³? où est Achqar⁴? Qu'est devenu le cri de guerre de l'oncle du Prophète⁵? Où est Djabir l'Ençary⁶? Où est Ou-

¹ Les mots Chebir et Choubèir désignent Hasean et Hussein, fils d'Aly et de Fathimèh. Mohammed avait béni leur mariage en disant : جمع الله شملكما وبارك شرككما, que Dieu réunisse vos embrassements et bénisse votre union!

² Omeyyah de la tribu des Benou Dhamir franchit d'un saut le fossé de Médine, lorsque la ville fut attaquée par les tribus arabes au mois de Cheval de l'an 6 de l'Hégire.

³ Achqar désigne un cheval alican doré. Le nom d'Achqar a été porté par le cheval de Laqith ibn Zourafèh qui périt à la journée de Houma, et par celui de Qoutalbah ibn Mouslim, gouverneur du Khorassan et conquérant de la Transaxiane.

⁴ Allusion à la conduite de Hamaah au combat d'Ohod.

⁵ Abou Abdillah Djabir ibn Abdillah Ençary a conservé un grand nombre de traditions du Prophète.

wéïs Qaran? OÙ est *Abou Obeïdah*, fils de *Djerrah*? OÙ sont *Malik Ejder*, *Zoubëir*, *Thalhah*, *Sa'ad* et *Say'd*, *Selman*, *Anas*, *Amir*, *Amr*, *Obeïdah*, *Abou Zherr*, *Emir 'Acim*, *Ammar*, fils de *Yassir*, *Miqdad*, *Çoheïb*, *Zahrèh*, *Zeïd*, *Qitadèh*, *Qanber*? Que sont devenus ces chefs et ces rebelles de la tribu de *Qoreïch*, ces infidèles qui repoussaient obstinément la vérité, *Welid*, *Harith*, *Abou Djehl*, *Outbah* et *Cheïbah*? OÙ sont *Içaf* et *Zoul Khimar* et *Antar*? OÙ sont *Mo'awièh*, *Yezid*, *Hicham*, *Omar*, fils de *Abdoul Aziz*, soutien de la religion? OÙ est *Abdoul Melik*, fils de *Merwan*? OÙ est *Mohanmed*, fils de *Merwan*, où sont et son royaume et ses armées? Qu'est devenu le faste

¹ *Oussèl Qaran*, compagnon du Prophète, périt selon les uns à la bataille de *Siffin*; il mourut selon les autres dans le désert au retour d'un pèlerinage de la *Mekke*.

² *Abou Obeïdah Amr*, petit-fils de *Djerrah* et *Fehry*, fut le lieutenant du khalife *Omar* en *Syrie* et mourut l'an 18 de l'Hégire (639).

³ *Malik ibn el Haric* et *Echter* fut un des partisans les plus dévoués d'*Aly*. Il fut tué à la bataille de *Siffin*.

⁴ *Abou Abdallah Zoubëir ibn el 'Aouam*, *Thalhah ibn Khouaïlid*, *Sa'ad ibn Mou'adh* qui garda le Prophète à la bataille de *Bedr*, *Sa'yd*, cousin d'*Omar*, *Selman le Prison*, *Abou Hamzah Anas ibn Malik*, *Amir ibn Çabil*, *Amr el Aey*, *Obeïdah ibn el Harith*, *Abou Zherr* et *Ghouffary*, *Acim ibn Amr* et *Temimy*, *Ammar ibn Yassir*, *Aboul Aoued*, *Miqdad el Kendy*, *Çoheïb ibn Sinan* et *Roumy*, *Zahrèh ibn Kelab*, *Zeyd ibn el Harithah* qui fut tué au combat de *Mouta*, *Qitadèh ibn Na'anam* étaient les familiers et les compagnons d'armes du Prophète. *Qanber* était l'éclaireur d'*Aly*.

⁵ *Welid ibn Outbah* fut tué par *Aly* à la bataille de *Bedr*. *Amr ibn Hicham* *Abou Djehl* eut la tête coupée ce jour là. Il était âgé de soixante-dix ans.

Outbah et *Cheïbah*, tous deux fils de *Rebyah*, furent tués le premier par *Obeïdah ibn Harith*, le second par *Hamzah*.

de Merwan, où est *Ibn Hakeïm*? où sont les arrêts de *Hedjdjadj* qui firent couler tant de larmes?

• Qu'est devenu *Abou Mouslim*, ce héros choisi par Dieu qui a coupé avec sa hache les racines de toutes les hérésies? OÙ sont les *Omeyyades* qui, dans le royaume de *Syrie*, goûtaient toutes les joies du pouvoir et donnaient carrière à leur passion pour l'or? Ils ont passé et ont été remplacés par les descendants d'*Abbas* dont beaucoup ont disparu, et l'on ne trouve plus de traces de leur existence. Que sont devenus *Haroun* et, après lui, *Mamoun*? OÙ sont *Mou'tacem* et *Mou'tashad*?

• Si la piété avait pu prolonger la vie, qui s'occuperait des beautés et des perfections qu'offre le monde?

• Je vais te nommer un à un les *Khosroës* et les

¹ Le texte persan donne fautiveusement le nom de *Acof* qui est celui du ministre de *Salomon*. Il faut lire *Içaf*. *Içaf ibn Souheïl* et *Djorhamy* fut surpris dans la *Ka'abah* avec *Naylah*, fille de *Dhèd*, et Dieu, en punition de leur crime, les changea en pierres.

Zoul Khimar *Soubay ibn el Harith* commandait avec *Karèb ibn el Aoued* la tribu de *Thaqif* dans la guerre que les *Hanozin* firent au Prophète.

Antar est le fils de *Cheddad el Abery* dont les aventures sont si connues.

Les noms des khalifes *Omeyyades* ne sont point tous rapportés exactement.

Les mots de « Le fils de *Hakeïm* » désignent *Merwan*, surnommé *el Houmar* (fâne) qui fut le dernier prince de la dynastie des *Omeyyades* en *Syrie*.

Hedjdjadj ibn Yousoouf est *Thaqif* fut le gouverneur de l'*Arabie* et de l'*Iraq* sous le khalife *Abd el Melik*. Les traits de sa ornaient sont trop nombreux et trop connus pour que j'en fusse mention.

² *Mou'tacem*, fils de *Haroun* et *Rechtid* et frère d'*Emin* et de *Mamoun*, fut le huitième khalife de la dynastie des *Abbasides*. *Mou'tashad* *billah*, fils de *Mouwaïffek billah*, est le seizième prince de cette maison.

émirs qui ont été dans ce monde; toi, de ton côté, compte-les. Ois sont Mohammed, fils de Manoun, et Mehdy, fils de Mamoun? et l'imam Ahmed, fils de Mançour¹, et l'imam Abou Djâfer²? Ois sont Yahia, Zoul Noun, Fazhyl, fils d'Iyazh, Cheqiq, Chibly, Soufian³ et Hatim le Sour⁴? Que sont devenus Hassan, Bayezid Besthamy, l'émir Edhem et le fils de ce personnage rempli de mérites⁵? Si la science avait pu préserver de la mort, nous n'aurions pas vu disparaître Abou Hanifèh Na'aman, Çabit, fils de Mondhar⁶. Parmi les savants de ce monde, grands

¹ Abou Bekr Ahmed ibn Mançour es Zennady, mort en 265 (879).

² Abou Dja'fer el Haddad (le forgeron), originaire de Bagdad, eut Djouacid pour disciple.

³ Yahia ibn Mowadh, mort à Nischapour en 268 (872).

Zoul Noun, disciple de l'imam Malik, fut célèbre par sa piété. Il mourut en 245 (859). Abou Aly Fazhyl, fils d'Iyazh, religieux mystique, naquit à Koufa et mourut en 187 (803). Abou Aly Cheqiq ibn Ibrahim el Balkhy se fit remarquer par sa science et sa piété. Il fut tué dans le Khatlan en 174 (790). Abou Bekr Chibly fut un juriconsulte éminent. Il embrassa les doctrines du mysticisme et mourut en 334 (945) à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Abou Abdér Rahman Hatim de Balkh, surnommé le sourd, mourut à Wachsghird en 281 (895). L'anecdote qui lui fit donner le surnom de sourd est rapportée par l'auteur de l'histoire de Balkh et par Djamy dans son *Nefhat oul ouwa*.

⁵ Hassan ibn Hamouyèh. Abou Yéhid Thefour Besthamy, mort en 281 (875). L'émir Edhem était prince de Balkh; son fils Ibrahim renonça aux biens de ce monde pour embrasser la vie religieuse. Il mourut en Syrie en 161 (778).

⁶ Abou Hanifèh Na'aman ibn Çabit, le fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes du rite sunnite, naquit à Koufa en 80 (699) et mourut à Bagdad en 150 (767). Je crois qu'il s'agit ici de Çabit ibn Qurrah el Harrany, philosophe, médecin et mathématicien, né à Harran dans la province de Beni Mondhar.

ou petits, humbles ou illustres, Abou Hanifèh était le plus grand. Ois sont Mohammed ibn Hassan, l'imam Abou Youssouf, interprète de la loi, Chafey, Malik, Zobeïr¹ et Zafer²? Si la sagesse et la philosophie avaient préservé du trépas, aucun sage, aucun philosophe ne se serait endormi sur l'oreiller de la mort. Que sont devenus Acef, fils de Berkhia, et Loqman³? Ois est Khadjèh Abouzourdjmîr, né sous une heureuse étoile⁴? Ois sont Mohammed, fils de Zekeria, et Djalimous (Galien)⁵? Ois sont les sages comme Djamas et Abou Aly (Avicenne)⁶? Que sont devenus les coups que le Sahib ed Da'wèh (Abou Mouslim) assénait avec la hache qu'il avait à sa selle⁷? Ois sont Ahmed Zoundjy⁸ et le petit forgeron (Abou Djafer el Haddad)⁹? Qu'est devenue l'opulence de Qaroun¹⁰? Ois

¹ Zobeïr ibn Bekkar, qadi de la Mekke.

² Mohammed ibn el Hassan ech Cheibany est l'auteur de différents recueils dont il a été fait mention précédemment. Abou Youssouf Yaqoub ibn Ibrahim el Koufy ezzerqa, sous le règne des khalifes Hadj et Haroun, les fondateurs de Qadhi oul Qoudhat. Abou Abdüllah Mohammed ibn Idris ech Chafey, fondateur de la secte orthodoxe qui porte son nom, naquit à Ghanaah en 160 (767) et mourut en 204 (819). Abou Abdüllah Malik ibn Anas, le chef de la secte des Malikites, naquit à Médine et mourut l'an 179 de l'Hégire (795). Abou Hodhail Zafer ibn Sabbah fut le disciple le plus distingué d'Abou Hanifèh. Il naquit à Koufa en l'an 110 (728) et il mourut en 148 (765).

³ Acef était le vizir de Salomon; Bosourdjmîr celui de Nouchirévan.

⁴ Abou Naer Ahmed el Zoundjy, père de l'imam Omar el Çaffar.

⁵ Abou Dja'fer el Haddad es Saghir (le petit) naquit au Kaire. Le surnom de Petit lui a été donné pour le distinguer d'Abou Dja'fer el Haddad el Baghdady dont il a été question plus haut. Cf. *Nefhat oul ouwa*, Calcutta 1859, pages 189—190.

est le pouvoir tyrannique de Cheddad? Où trouver Babek, Ardechir et Quicer (César)? Qui a connu Yezdedjerd, Afrassiab et Feridoum? Qui s'intéresse à Nouchirevan, à Iskender, au fils de Nouzer, à Behram, à Ardewan et à Arech'? Tu ne trouveras dans le monde aucun vestige de leur existence. La destinée se plaît à bouleverser les combinaisons des hommes et à détruire tous les projets arrêtés par eux. Sois assuré que personne ne pourra échapper à la main de la mort. Conforme ta conduite aux préceptes de Dieu et prépare tes provisions pour le voyage suprême. Si l'ange de la mort ne faisait point son apparition dans ce monde, aucun des souverains de la terre n'aurait abandonné son royaume. Si tu pouvais vivre mille ans ou un million d'années, l'ange de la mort viendra, à la fin, se saisir de toi.

« Si tu veux écouter les paroles et suivre les conseils de Nassir, tu te mettras en garde contre les vanités de ce monde qui ne mérite aucune estime. Prends garde! »

نهاد عالم وركب چرخ وهفت اختر شد آفریده بتریب از و چهار کمر
ز آب روشن و از خاک تیره آتش و باد چهار کوه و هرک ضد دیگر

¹ Ardewan fut tué près d'Istakhr par Ardechir, fondateur de la dynastie des Sassanides.

Arech est le nom d'un archer persan. Une flèche décochée par lui à Amol dans le Thabarestan alla tomber à Merv.

یکی جواهر اصلی قوام قالب ماست که خلقت همه خلقت یکسر آن کوه
آزمودن موافق خالد بن مخالف جیت موافقت یکجای درضا و قسدر
پلی شانش چهارتا تو نورسیده بدو مکن عارت و بگذار و نیز از و بکنر
بدانچه داری در دست شادمانه مینش و از آنچه از کف توفرت زو دریغ مخور
زمرک امن بجوی و بمر نیکه مکن بیم دین مفروش و زدبو عشوه مخر
زمانهای کهن نام کهنان بر خوان یکی جریده پیشینان به پیش آور
کرا شنیدی و دیدی که مرک داد امان زخاص و عام و بد و نیک از صفار و کبر
و کرچنانک باندی کس از جهان جاوید نهان نکشتی در خاک هیچ بیغایر
بگاشد آنکه بد از خاک پاک کن یکون نه نطفه پدرش بد نه مایه مادر
بنام آدم و کینت ابو البشر بد او که او زروی زینت و زوست اصل بشر
چو عمر خوش بسر برد هفتصد و سی سال سرد عمر بسر برده بدست بسر
بشیت آمد و دوران عمر هشتصد سال بقانکرد و بخورد از دست اجل خیمه
چو رفت مدت ادریس هفتصد و سی سال بشد ز فضل آلهی بکند اخضر
ز بعد اوبسوی نوح آمدش دعوت که بود آدم ثانی و بود پنجمبر
هزار سال چو بگذشت عمر نوح نبی بجز عبادت و دعوت نکرد کار دیگر
بقای صالح بد در جهان صد و هشتاد خدای نایقه فرستاد از میان جبر
بکاست صالح و کو نایقه و بگاشد هود ز آتش اجل اندر اصل زدن شرر
دو بست و بنجه و چار عمر هود بدست مرک برون شد همه هیا و هر
دو بست بود کم از پنج عمر ابراهیم کز زرت که زرجت فوختش آذر
ذبح چون صد و سی سال و چار سال زینت که بد بنام اسماعیل و مادرش حاجر
گذشت و رفت و چهار سیرد با اسحق سیرد ملک بدست برادر کهنتر
زینت با نصد و بیست و چهار سال اسحق بخورد تیر اجل چون برادر مهتر
رسید نوبت یعقوب با صد و هشتاد گذشت و رفت و پیرد از جهان دل غمخور
بیوسف آمد پس نوبت نبوت و ملسک جلال و جاه و مجالش بدرگشت ثمر
چو بگذشت از عمر عزراو صد و بیست بشد نقاب ناکه از رخ چو قمر
ز بعد یوسف ایوب صابر آمد باز شعب آمد و با دختران نیک اختر

دوست و بنجه و چارش زمر چون بگذشت • بشد و عیال کلیم شد دختر کلیم آمد و با خود نشان و میجر حق • عصا و لوح و کلام و رخ و کف انور بقای او بود صد سال و بیست سال و سه سال • ز شرب مرگ بنا کام خورد یک ساغر زدند سکه پس آنکه بدولت داود • مکر میکرد از و دهر زیب و زینت و فر بقاش بود نود سال ناگهان روزی • همسای مرگ بکند از عقاب عرش پر رسید از و بسلیحان چو باز خام ملک • ز باختر بگرفت او محکم تا خاور هوا و انس و وحوش و طیور و دیو و پری • شدند جله مر او را مطیع و فرمان بر بدهر چون صد و هشتاد سال عمر براند • نماند و مابند از و تحت و خام و افسر زبند او ز کربا بماند سیصد سال • که شد بریده بدو نیه در میان شجر بجای بد ز کربا که کشته شد بجای • خیاره که نیایک شد از جهان اخیر بدار دنی هشتاد سال عمر برانند • که بر طریق خطا خاطرش نکرد گذر زبند یحیی عیسی بماند سی و سه سال • زبند سی و سه شد او بکنید اخضر بریده گشت پس آنگاه وحی ششصد سال • سیاه شد همه عالم از کفر و از کافر شخای مهر نبوت نمود باز بخلق • از آن رسول نکو محضر نکو منظر محمد اسم و ابو القاسم و خلاصه دین • بجایه و مزینه از جمله انبیاء برتر سر چراغ دولت و دین محمدی افروخت • ز شرق و غرب جهان یکسره بهره ور و دود نور جالش زد هر ظلمت کفر • زدند رایت عدلش ز فقیر تا محشر بدان کمال و بزرگی و عز و جاه و شرف • بسال شصت و سه شد او ازین سرای بدر اصر بحرمت و عز و بجاه در عالم • کسی بماندی ماندی رسول تا محشر و کر بصدق بماندی کسی بدی صدیق • و کر بعدل بماندی کسی بدی عمر و کر بشرف بماندی کسی بدی صدیق • و کر بجمود و سخاوت کسی بدی حیدر و کر بیایگی و طهر و طهارت و عصمت • زمرگ رسته شدی فاطمه بدی اندر به نسبت و شرف را در جهان کسی ماندی • بزیر خاک نکشتی نهان شیر و شبیر رسول کو و مهاجر بجا و ککو انصار • کججا صحابه اخبار و تابع اخیر یکجاست جتن عمر امیه ضمیمه سیری • یکجاست اشقر و کلبلک عم پیغمبر یکجاست جابر انصار و کو اوس قرین • ابو عبیده جراح و مالک ازدر

زبیر و طلحه و سعد و سعید و سلمان کوه • انس و عامر و عبیده و بنو ذر امیر عاصم و عمار یاسر و مقداد • صحیح و زهره و زید و قتاده و قنبر یکجاستند صناید و سرکشان قریش • ز منکران که مرایشان بزند پس منکر ولید و حارث و بوجهل و عبه و شیبه • یکجاست آصف و کو ذوالحجار و کو عنتر یکجاست عاصبه و کویزید و کو هشام • یکجاست عمر عبد العزیز دین پرور یکجاست عبد الملک که پور مروان بود • یکجا محمد مروان و ملکت و لشکر یکجاست زینت مروان یکجاست ابن حکم • یکجاست حجت حجاج و معدن معبر یکجا شدت ابو مسلم آن سوار کزین • که بیخ جله خوارج بکند او پیر بنی امیه یکجاست که در ولایت شام • بملک شاد بودند و سد ام ازین زد بنی امیه گذشت و زبند او عباس • بسی شدند و از ایشان هنوز نیست اثر یکجاسته است چوهارون و بعد او مامون • یکجاست معنم و معتضد یکجاست دگر اگر بزهد زیادت شدی کسی را عمر • کرا بدی بجمال و کمال دهر نظر ز خسروان و امیران که در جهان بودند • کنون بخوانم یکیک تو نیز هم شمر یکجا محمد مامون و مهدی مامون • امام احمد منصور امام ابو جعفر یکجاست یحیی و ذوالنون و کو فضیل عیاض • شقیق و شبلی و سفیان یکجا و حاتم کر حسن یکجا شد و کو یزید بطنای • امیر ادهم و فرزند آن هنر پرور و کر بعم یافتی کسی نشدی • ابو حنیفه نعمان و ثابت منذر ز عالمان جهان هر یکجا زخرد و بزرگ • صغیر بوده و شهره ابو حنیفه کبیر محمد بن حسن کو امام ابو یوسف • شریح و شافعی و مالک زبیر و زعفران اگر بحکمت ماندی در این جهان باقی • یکی حکیم مخفی زمرگ بر بنسیر یکجاست آصف بن برخیا و کو نعمان • یکجاست خواجه ابو زر جهریک اختر محمد ز کربا یکجا و جالینوس • یکجا شدت چو جاماس و بو علی دیگر یکجاست ضرب تبر زین صاحب الصدوق • یکجاست احمد زنجی و خرد آهنگر یکجاست شوکت قارون و شدت شداد • یکجاست بابک و کو اردشیر و کو قیصر ز بزرگ در و ز آفراسیاب و افردین • خیرکراست ز نوسروان و اسکندر زبیر نوذر و بهرام و اردوان و آرش • دگر نه بینی از ایشان درین دیار اثر

قصا کنند همه ترکیب بندی تربیت • قدر کند همه احکام خلق زیر زیر
یقین بدانند که کن از دست مرگ جان نبرد • باز چاره کار و بیاز برک سفز
بملک ار ملک الموت نامدی نشدی • بملک جمله ملوکان کار برده بسر
اکر هزار بمانی و کر هزار هزار • بمابقت ملک الموت آیت برسر
زکف ناصر خسرو چو بشنوی بندی • حذر کنید از این روزگار سفه حذر

Nassiri Khosrau ne nous fournit aucun renseignement sur sa situation personnelle, pendant le temps de son séjour à Misr. Loin d'avoir été le ministre et le favori du khalife, il nous apprend qu'il vit Mostansser billah, âgé alors de dix-neuf ans, le jour où ce prince se rendit au bord du Khaliadj pour assister à la rupture de la digue. Ses relations paraissent avoir été modestes; lorsqu'il voulut pénétrer dans le palais, pour voir la salle où se donnaient les banquets d'apparat, il s'adressa à un employé de la chancellerie du khalife, qui eut recours lui-même aux bons offices d'un huissier. Nous possédons une ode de Nassir en l'honneur de Mostansser, auquel il accorde le titre d'imam, et dans laquelle il sollicite la générosité du prince. « Ô Nassir! que l'aide de l'Imam de la vérité te soit accordée dans ce monde! Ô Mostansser! ne refuse pas à cet esclave du Khorassan les marques de ta libéralité! » Il est probable qu'elle ne lui fit pas défaut; mais quelques mois après son départ de Misr, nous le voyons à

Aïdhab exercer les fonctions de khatib en proie au plus grand dénûment; il est obligé de solliciter les secours de l'agent d'un homme dont il avait fait la connaissance à Assouan. A Djouddah, le gouverneur de la ville l'exempte, comme savant, de la taxe que payaient les pèlerins, et il écrit à la Mekke pour qu'il en soit également affranchi dans cette ville. Sa misère fut profonde pendant son voyage en Arabie; et il ne put gagner Baçrah qu'en se soumettant aux conditions exorbitantes du Bédouin qui lui loua un chameau. Il put continuer sa route, grâce à la générosité de l'ancien vèzir d'un gouverneur d'Ahwaz. Enfin, après une absence de sept ans, il revit son frère Aboul Feth Abdoul Djelil et rentra à Balkh, décidé, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à visiter, après avoir pris quelque repos, les contrées de l'Orient.

Nous manquons de renseignements positifs sur la vie de Nassir depuis son retour en 444 (1052) jusqu'en 456 (1063), année pendant laquelle il dut s'enfuir du Khorassan. Un des écrivains qui se sont occupés de sa biographie prétend qu'il se rendit auprès du cheikh Aboul Hassan Aly el Kharagany, mais cette allégation ne supporte pas l'examen: le cheikh Aboul Hassan Kharagany était mort à Bestham en 425 (1033), dix-neuf ans avant le retour de Nassir. L'auteur du Dabistan oul Mezahib nous fournit,

sur les causes qui forcèrent Nassiri Khorrau à s'exiler du Khorassan, quelques indications qui paraissent exactes. « Nassir, dit l'auteur que nous citons, quitta le Khorassan, à l'époque du khalife Mostansser billah, pour se rendre en Égypte, où il demeura pendant sept années. Il faisait, tous les ans, le pèlerinage de la Mekke et observait rigoureusement les pratiques de la loi. A la fin, il revint de la Mekke dans le Khorassan, par la voie de Baçrah; il se fixa à Sabakh¹ et y travailla à faire reconnaître Mostansser en qualité de khalife et à répandre les doctrines des Ismaïliens. Mais quelques descendants du Prophète, animés à son égard des sentiments les plus hostiles, résolurent de le mettre à mort. Saisi de crainte, en proie à la terreur, il mena une vie errante et se cacha dans les montagnes de Badakhchan où il vécut vingt ans, se nourrissant d'herbes et ne buvant que de l'eau. Des ignorants ont prétendu qu'il avait été affilié aux Ismaïliens d'Alamout, et certains écrivains ont, dans leurs ouvrages, exprimé le regret de le savoir attaché aux erreurs de cette secte. Le fait est que les Ismaïliens d'Alamout n'ont jamais eu de rapport avec ceux de l'Occident. Nous l'avons

¹ Sabakh est une mauvaise leçon; il faut lire Chadiakh ou Chadakh, vaste faubourg de Nichapour. Yagout en a donné une intéressante description dans son Moudjén. Dictionnaire géographique de la Perse, traduit par M. Darbier de Meynard, pages 840-848.

entendu dire à des Ismaïliens eux-mêmes à propos de Nassir¹.

Pendant son séjour à Yengan, Nassir se livra à la propagation de ses idées. Encore aujourd'hui, à Badakhchan et dans les contrées avoisinantes, ses doctrines sont suivies par un nombre considérable d'adhérents. C'est dans cette retraite qu'il composa la plus grande partie des poésies qui forment son Divan; elles sont, pour la plupart, religieuses et consacrées à la louange d'Aly; d'autres renferment des préceptes de morale. Nous en trouvons plusieurs qui témoignent de la douleur que lui faisait éprouver l'exil, et bien qu'il affirme vivre à Yengan comme un roi, il ne peut refouler en lui les cuisants regrets causés par son éloignement du Khorassan. « Mon cœur est dans le Khorassan, bien que je réside à Yengan. » « Ô brise, s'écrie-t-il, salue pour moi le Khorassan! Fais parvenir mon salut aux gens de mérite et à ceux qui sont guidés par la raison, et non point aux hommes du vulgaire et aux ignorants! Rapporte-moi de leurs nouvelles, après leur avoir dit, en toute vérité, quelle est ma situation. Dis-leur que la fortune a, par ses perfidies, courbé comme une voûte,

¹ Dabistan oul Meczahid, Bombay 1224 (1809), page 855. Dabistan or the School of manners; translated by D. Shea and Ant. Troyer, Paris 1843, tome II, pages 419-420.

le cyprés de mon corps. Voilà le résultat de l'influence des astres!

سلام کنن زمن ای باد خراسارا • مر اهل فضل و خرد را نه عام و نادانرا
خبر بیاور از ایشان بمن چو داده بوی • ز حال من بحقیقت خبر مر ایشانرا
بکوشان که جهان سمر و من چو چنبر کرد • بگر خویش و خود اینست کار کیهانرا

Quelques vers plus loin, il apostrophe les habitants du Khorassan en des termes prouvant qu'il avait eu à se plaindre des rigueurs des autorités Seldjoukides à son égard.

• Pourquoi, leur dit-il, vous enorgueillissez-vous d'être soumis aux Turks? Rappelez-vous la grandeur et la puissance de Mahmoud, souverain du Zouboulistan. Où est-il, lui qui força, par la terreur qu'il inspirait, les princes de la dynastie des Ferighoun à abandonner le Gourgan? Après avoir ruiné l'Inde sous les sabots des chevaux turks, il fit fouler le sol du Khatlan par les pieds de ses éléphants.

ملك ترك چمر اغر • ابد ياد كنيد • جلال و دولت محمود زاولستانسرا
كجاست آنكه فرغونيان زهيت او • زدست خویش بدادند كورسكارا
چو هند را بسم اسب ترك ويران كرد • پای بيلان ببرد خاک ختلانسرا

Nassiri Khosrau mourut à Yemgan au mois de Reby oul ewvel 481 (Juin 1088), à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La date de sa mort nous est donnée par Hadji Khalfa, dans son Taqouim oul Tewa-

rikh, et rien n'autorise à en contester l'exactitude.

Je crois devoir, en terminant cette notice, résumer mes appréciations sur la vie et les œuvres de Nassiri Khosrau. Je suis loin de les donner comme définitives; elles pourront être modifiées par la découverte de documents nouveaux. Je le souhaite bien vivement, sans toutefois beaucoup l'espérer.

Selon moi, Nassiri Khosrau est né en l'année 394 (1003); les auteurs qui font remonter sa naissance trente ou quarante ans plus tôt, sont obligés de lui prêter une existence qui dépasse de beaucoup les limites extrêmes de la vie humaine. Il mourut en 481 (1088) à l'âge de quatre-vingt-sept ans et cette date ne me paraît pas devoir être contestée. La publication du Rouchenay Namèh a certainement eu lieu, à mon sens, avant l'année 437, époque à laquelle il abjura ses erreurs passées, fit vœu de pénitence et entreprit le voyage de la Mekke. La date de 420 (1029), donnée par le manuscrit de Gottha, ne me semble pas improbable*. Nassir avait, à cette

* Dans son Dictionnaire bibliographique, Hadji Khalfa donne cependant, à l'article du Seadeh Namth et à celui du Sefer Namth, la date de 431 (1039) comme étant celle de la mort de Nassiri Khosrau. Lexicon bibliographicum, Londres 1842, tome III, pages 598 et 600.

* Dr W. Pertsch, Die persischen Handschriften der k. k. Bibliothek zu Gottha, Vienne 1859, page 13.

époque, vingt-sept ans, et il a consigné dans cet ouvrage des opinions des écoles de Fariaby et d'Avicenne. Les chapitres qu'il a consacrés à la création du monde, à celle de l'homme, à l'état de l'âme avant la naissance et après la mort, contiennent des propositions qui ont servi de base aux accusations des écrivains qui l'ont taxé de matérialisme et d'impiété.

Le Rouchenay Namèh a été remanié ensuite, sinon par lui, du moins par un de ses adeptes, et il est facile de reconnaître ces interpolations, surtout dans les vers où se trouve le nom de Houdjet qu'il ne prit, je crois, qu'après son retour d'Égypte et son initiation aux doctrines-chiïtes¹. La date de 343 (954) qu'on lit dans certains manuscrits a, peut-être, été intercalée à la fin du XV^e siècle, lorsque se multiplièrent les copies du Rouchenay Namèh, du Seadet Namèh et des poésies de Nassiri Khosrau². Presque tous les manuscrits conservés en Europe remontent, en effet, à cette époque. La date basée sur la

¹ Je ne discuterai pas l'opinion de M. Etihé qui considère le Rouchenay Namèh comme ayant été composé au Kaire. Il est possible qu'il y ait été présenté au khalife Mostanser, bien qu'il soit écrit en persan et qu'il y ait été remanié et augmenté. Il n'est fait aucune allusion à ce prince dans l'exemplaire manuscrit que je possède. Je ne puis rien conclure de la présence du soleil dans le signe des Poissons et de celle de la lune dans le signe du Bélier. Les Persans célèbrent le Nawrouz le 21 mars, lorsque le soleil entre dans le signe du Bélier.

² Je possède deux exemplaires du Rouchenay Namèh et du Seadet Namèh qui ont été copiés l'un en l'année 880 (1466) et l'autre en 879 (1474).

position dans le ciel, des planètes et des étoiles, reste pour moi lettre close. Je ne puis m'empêcher, toutefois, de faire observer que cette manière de fixer la date des événements était fort à la mode à la fin du XIII^e siècle, ainsi qu'au XV^e sous les princes de la famille de Timour; les œuvres des poètes de ces deux époques nous en fournissent de très nombreux exemples.

Je ne crois pas que Nassir ait écrit deux relations de ses voyages, l'une en prose et l'autre en vers. Il avait parcouru le Turkestan, le Moultan et le nord de l'Inde avant l'année 437 (1045), comme il le dit dans son *Sefer Namèh*, et il annonce à la fin de cet ouvrage le projet de visiter les pays de l'Orient. Nassir, séjournant dans le Khorassan, désignait sous ce nom les contrées habitées par les peuples turks et mogols, la Kachgharie, le Tibet et la Chine; s'il avait voulu désigner l'Inde, il l'aurait nommée. La notice insérée par Djamy dans son *Beharistan* a pu faire croire à une relation versifiée des pérégrinations de Nassir; mais il suffit de lire les quelques lignes de Djamy pour acquérir la conviction qu'il n'avait pas eu le *Sefer Namèh* entre les mains; il n'en parle que par ouï-dire et les conversations de Nassir avec Aboul Fuzhl Khalifèh et Mohammed ibn Doust sont les seuls faits signalés par lui.

Le *Sefer Namèh* n'a point été non plus sous les yeux de Hadji Khalfa; les courtes indications contenues dans son dictionnaire bibliographique sont, on ne peut le méconnaître, empruntées au *Beharistan*.

Je ne crois pas, enfin, que Nassiri Khosrau ait parcouru les contrées situées à l'est du Khorassan, comme il en manifeste l'intention dans sa relation. A son retour dans sa patrie, il s'y consacra tout entier à la propagation des idées religieuses qu'il avait adoptées et le seul voyage dont il parle, dans ses œuvres poétiques, est celui que je publie aujourd'hui et qu'il entreprit, comme il le dit lui-même, à l'âge de quarante-deux ans.

Les exemplaires du *Sefer Namèh* ne paraissent pas avoir été fort répandus; le seul historien qui, à ma connaissance, fasse mention de cet ouvrage, est Khadjèh Nour ed Din Louthfoullah de Hérat, plus connu sous le surnom de Hafiz Abrou; il est l'auteur d'une grande histoire composée pour Mirza Baysonghor et intitulée *Zoubdet out Tewarikh* (La crème des histoires). Il rédigea, en outre, en 823 (1420) pour Mirza Châhroukh un traité géographique et une histoire de Perse qui ne paraissent pas avoir été achevés.

Hafiz Abrou cite dans sa préface les ouvrages qu'il a consultés; ce sont : *Le Messalik ila'l Memalik*

(Les routes qui conduisent aux différents pays) d'Ibn Khourdadbeh, le *Souwar oul Aqalim* (Les Figures des sept climats), écrit dans l'Inde par Mohammed ibn Yahia, le *Djihàn Namèh* (Le livre du monde), par Ibn Mohammed ben Nedjib Mekran, le *Sefer Namèh de Nassiri Khosrau* et le *Qanoun oul bouldan* (Le canon des pays), publié par un auteur dont le nom a été laissé en blanc.

Hafiz Abrou a copié textuellement, et il en prévient le lecteur, le passage de Nassir relatif à la ville de Ma'arrah et à Aboul Ala el Ma'arry; il lui a emprunté presque mot pour mot la longue description de la Mekke et celle de Tinnis et d'Ain ech Chems (Héliopolis, aujourd'hui Matharyèh).

Le *Sefer Namèh* a été rédigé avant l'année 453 (1061), d'après les notes que Nassir consignait, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, sur un cahier où il dessinait aussi les monuments qui attiraient son attention¹.

Il me semble superflu d'insister longuement sur l'intérêt que présente cette relation et sur ce que dit Nassir des édifices qui s'élevaient dans l'enceinte du Haram ech Cherif à Jérusalem, des marbres précieux et des mosaïques qui les décoraient, des portes de bronze couvertes d'arabesques en or incrusté

¹ Nassir nous apprend dans sa relation que Nasr oud Daoullah vivait encore lorsqu'il la rédigea. Ce prince mourut en 453 (1061).

(زرکوفه) ou en argent niellé (سیم سوخته); sur sa description de l'église du Saint-Sépulcre, qui venait d'être rebâtie et dans l'intérieur de laquelle il remarque des peintures protégées par des plaques de verre. Les détails qu'il nous donne sur la Ka'abah ne sont pas moins précieux. Il nous trace également le tableau le plus curieux de la prospérité de Tinnis, où se fabriquaient ces fines étoffes si renommées et ces tissus aux couleurs changeantes; de la richesse et de l'industrie de Misr (Vieux-Caire), où l'on travaillait l'ivoire, l'écaille et le cristal de roche, où l'on fabriquait un verre ayant la belle couleur de l'émeraude et des faïences à reflets métalliques. Il faut noter aussi les incidents de son pénible voyage à travers l'Arabie, et ce qu'il nous dit de l'organisation communiste des Qarmathes de Lahssa. Je termine ce rapide aperçu en faisant remarquer le mode des transactions commerciales à Baçrah; elles se faisaient au moyen de chèques ou billets payés par les banquiers ou changeurs chez lesquels les marchands déposaient leur argent.

Mouqaddessy nous apprend que le persan, parlé à Thous, à Nessa et à Balkh, était plus pur que celui des autres villes du Khorassan'. Le dialecte de

¹ Mouqaddessy, Descriptio imperii Moslemici, ed. de Goeje. Leyde 1877, pages 884-885.

Balkh était, au jugement d'un vèzir dont le nom n'est pas cité, celui qui convenait le mieux au style écrit. Le Sefer Namèh ne justifie cependant pas cette assertion. Cet ouvrage, dans lequel on remarque certaines formes propres à la langue de Nichapour, a, sans aucun doute, été rédigé très-rapidement. Le style se rapproche de celui de Bironmy, dans le fragment de l'histoire du Kharezm qui nous a été conservé par Beyyhaqy, de celui du traducteur du Tenbih oul Ghafilin (L'admonestation adressée aux négligents), Abou Leïs Nasr Samarqandy, et surtout de celui de Mohammed ibn Zafer qui abrégéa la traduction persane faite par Nerchakhy de l'histoire de Boukhara'.

Les phrases sont construites d'une façon peu régulière et surchargées d'incidentes, quelquefois dépourvues de verbes; la règle de l'accord des nombres est souvent méconnue. Les temps des verbes sont, dans certains passages, employés d'une manière peu correcte, et les pluriels ne sont point formés d'après une règle fixe et invariable. Je n'ai voulu apporter aucun changement dans le texte de l'auteur et je l'ai scrupuleusement reproduit; je me suis permis seulement de rétablir les noms des personnages et des villes

¹ The Tarikhi Bahaki containing the life of the Mas'ud etc. Edited by the late W. Morley Esq. Calcutta 1868, page 888.

qui, dans les manuscrits que j'ai eus entre les mains, sont défigurés de la façon la plus grossière. On ne remarque dans la relation de Nassiri Khosrau que trois mots turks. Ce sont ceux de *djar* (چار), proclamation, lecture à haute voix (page 77), de *goulavouz* (قلاووز, page 79), dans le sens de guide et correspondant à *khafr* خنفر, et *kunkadj* (ككاج, page 82), conseil, délibération. Il faut noter aussi le nom d'*Istanbol* (استنول), donné à Constantinople (page 40); je l'ai retrouvé dans un auteur du XII^e siècle, *Aboul Hassan Aly el Herewy* qui nous dit, dans sa description de Nicée, que cette ville relevait d'*Isthanbol*. مدينة نيقا من اعال استنبول على البرالشرق وهي المدينة التي اجتمع بها ابا. الملة المحجة. La ville de *Niqa* (Nicée) relève d'*Isthanbol* et est située sur la terre orientale : c'est là que se réunirent les Pères de la communauté chrétienne.

J'ai eu à ma disposition trois manuscrits, tous peu corrects. Je dois le premier à l'obligeance de feu M. H. Blochmann, directeur du *Medresséh* College de Calcutta. Le second est une copie de l'exemplaire qui se trouve à Delhy dans la bibliothèque de S. E. le *Nervab Zhia ed Din* : elle a été exécutée sur la demande de M. Ed. Thomas qui a bien voulu me la faire tenir, et je suis heureux de lui présenter ici tous mes remerciements. Le troisième

exemplaire est conservé au *British Museum*. Il a fait partie de la collection de M. W. Yule et M. Ch. Rieu en a donné une excellente description dans le *Catalogue des manuscrits persans du British Museum*. La copie de cet exemplaire porte la date du mois de *Ramazan 1102* (1691).

J'ai tâché de rendre la traduction du *Sefer Namèh* aussi claire que doit l'exiger le lecteur français. La construction singulière des phrases et l'emploi répété des mêmes mots, dans une même période, ont rendu quelquefois mon travail pénible. J'ai cru devoir ajouter les notes qui confirment l'exactitude du récit de *Nassiri Khosrau* ou y ajoutent quelques éclaircissements, et j'ai mis un soin particulier à les puiser dans les ouvrages des auteurs qui ont écrit à une époque peu éloignée de celle où *Nassiri Khosrau* rédigeait sa relation.

L'attention des orientalistes a été attirée, depuis peu d'années seulement, sur les œuvres de *Nassiri Khosrau*.

D'*Herbelot* lui consacre dans sa *Bibliothèque orientale* quelques lignes insignifiantes¹.

M. N. Bland n'en parle que d'une manière très-sommaire, dans l'article qu'il a consacré à l'examen de l'*Atech Kedèh*².

¹ *Bibliothèque orientale*, Mazerich 1776, in-f°, page 661.

² *Account of the Atech Kedah, a biographical work on the*

La notice donnée par M. A. Sprenger sur le *Divan de Nassiri Khosrau* que possédait la bibliothèque du roi d'Oudh, renferme quelques détails biographiques, mais ils sont empruntés au *Tezkiret de Taqy ed Din*¹.

Feu M. Dorn a, dans une liste d'ouvrages géographiques, cité le *Sefer Namèh*, et inséré dans les *Mélanges asiatiques* la traduction des passages relatifs au *Deïlem*².

M. le major A. R. Fuller a publié, dans le *Journal asiatique* de Londres, la partie du voyage de *Nassiri Khosrau* concernant la Palestine. Cette traduction a été faite sur le manuscrit du *Nevvab Zhiâ ed Din*, et elle a été revue sur l'exemplaire du *British Museum*³. Sir H. M. Elliot, frappé de l'intérêt que présente la description de *Misir* et du *Kaire*, avait fait traduire les passages qui s'y rapportent; ce travail resté manuscrit se trouve dans ses papiers.

Persian poets etc. Journal of the Royal Asiatic Society, Londres 1848, tome VII, pages 350—361.

¹ *A catalogue of the Arabic, Persian and Hindustani manuscripts of the libraries of the King of Oudh, compiled by A. Sprenger. Calcutta 1854, pages 428—429.*

² *Mélanges asiatiques, Saint-Petersbourg, tome VI (1868), page 674, et tome VII (1874), pages 33—36.*

³ *An account of Jerusalem translated for the late Sir H. M. Elliot, from the persian text of Nasir ibn Khwarrizmi's Safar Namah by the late major A. R. Fuller. Journal of the Royal Asiatic Society, New Series, London 1872, tome VI, pages 142—164.*

Enfin, dans le cours de l'année dernière, M. le professeur Ethé a inséré, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, le texte et la traduction en vers du *Rouchenay Namèh*¹. Cette publication sera suivie de la biographie de *Nassiri Khosrau* qui renfermera, sans doute, des détails fournis par des documents que je n'ai point été assez heureux pour avoir à ma disposition.

M. Fagnan a fait insérer dans le même journal le texte et la traduction du *Seadet Namèh* ou *Livre de la félicité*. Je n'ai point eu entre les mains le *Kenz oul Haqaïq* (*Trésor des vérités*), que *Hadji Khalfa* mentionne dans son *Dictionnaire bibliographique*, ni le *Zad el Moussafirin* (*Le viatique des voyageurs*) que je suppose être un traité de morale et de mysticisme.

Je termine cette notice en donnant de courts éclaircissements sur les mesures de distance et de longueur et sur les poids mentionnés par *Nassiri Khosrau*; ce sont ceux du *Khorassan*.

Le *ferseng* (فرسنگ, *feraseng*, pierre deboul) se divise en trois milles. Chaque mille est de quatre mille

¹ *Nâsir Chusrau's Rû'nandînâmâ oder Buch der Erleuchtung in Text und Uebersetzung, nebst Noten und kritisch-biographischem Appendix von Professor Dr. Hermann Ethé. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 1870, IV. Heft; 1880, III. und IV. Heft.*

coudées ou pas Hachimy, ce qui donne pour chaque ferseng douze mille coudées ou pas Hachimy, soit douze kilomètres 750 mètres.

Le guez représente l'espace que couvrent vingt-quatre mains ouvertes placées l'une à côté de l'autre. On peut dire qu'un guez égale un mètre vingt-cinq centimètres. L'ârech est la longueur de l'avant-bras depuis l'extrémité du doigt du milieu jusqu'à la jointure du coude.

La base des poids persans est le grain d'orge (djau) de moyenne grosseur et conservant sa pellicule, mais dont on a coupé, aux deux extrémités, la petite barbe qui dépasse le grain¹.

Huit djau ou grains forment un dang et six dang un miçqal.

¹ Quelques auteurs orientaux indiquent une subdivision du grain : ils disent que six crins de la queue d'un mulet ou soixante-dix graines de sénéol forment le poids d'un djau.

On est loin d'être d'accord sur l'évaluation du grain, et la concordance entre les poids qui en dérivent avec ceux de notre système métrique se trouve, par conséquent, impossible à établir d'une manière un peu rigoureuse. Je crois, cependant, arriver à une approximation suffisante, en regardant le djau persan comme équivalent à peu près au grain de la pharmacie, soit 0,053 gr. On obtient ainsi le dang = 0,318 gr., le miçqal = 2,544 gr., le syr = 38,16 gr., le men = 1826,40 gr. et le kharvar = 152 kilogr. 640 gr.

Des résultats assez différents sont donnés pour la Perse moderne par le docteur Schlimmer (Terminologie médico-pharmaceutique française persane. Téhéran 1874, p. 468). Querry (Droit musulman, tome I^{er}, page 146).

Les appréciations de M. O. Blau (Commerciale Zustände Persiens, Berlin 1858, p. 178) se rapprochent assez sensiblement de celles qui sont exposées plus haut. M. Blau estime que le miçqal représente 2,838 gr.

Il faut quinze miçqal pour un syr et quarante syr pour un men.

Enfin le kharvar (charge d'âne) représente le poids de cent men.

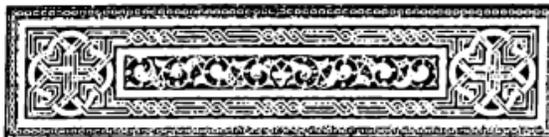
Nassir mentionne souvent le rathl, mais uniquement pour en faire remarquer les variations dans les différentes villes de la Mésopotamie et de la Syrie.

Il fixe la valeur des objets dont il parle en dinars maghreby ou dinars de l'Occident. Il désigne sous ce nom la monnaie d'or frappée dans le Maghreb et en Égypte par les khalifes Fathimites et avant eux par les Thoulonides. Ces pièces qui ont successivement porté le nom de Djëichy', Alhmedy et Mouïzzy étaient d'un titre fort élevé et par cela même fort recherchées dans tous les pays de l'islamisme. Nassiri Khosrau nous apprend que trois dinars maghreby valaient trois dinars et demi de Nichapour.

J'ai fait reproduire, pour les placer dans ce volume, quatre miniatures donnant les plans du Mesdjid el Agça de Jérusalem, de la mosquée de Médine où se trouve le tombeau de Mohammed, de l'espace compris entre Safa et Merwèh et enfin du Mesdjid el Haram et de la Ka'abah à la Mekke.

Ces dessins sont tirés d'un ouvrage en vers persans composé par Mouhyy sous le titre de Foutouh el Haremèïn. Il a été écrit au commencement du

XVI^e siècle et on trouve indiqués sur ces plans, surtout dans l'enceinte du Mesdjid el Haram, des monuments qui, n'existant pas à l'époque où Nassiri Khosrau se trouvait à la Mekke, ont, pour la plupart, été élevés par les sultans mamelouks d'Égypte.



AU NOM DU DIEU OLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX!

Voici le récit fait par Abou Mouyn ed Din Nassir, fils de Khosrau, originaire de Qobadian¹ et habitant la ville de Merw², que Dieu lui pardonne ses péchés!

J'occupais la charge de secrétaire; je faisais partie des fonctionnaires de l'État et j'étais, à ce titre, employé à la perception des finances et des revenus du Sultan. Je remplissais les devoirs que m'imposait ma place dans l'administration et j'avais acquis, parmi mes collègues, une certaine notoriété.

Au mois de Reby' oul akhîr l'année 437 (octobre-novembre 1045), époque, à laquelle Abou Souleyman

¹ Qobadian ou Qowadian est le nom d'un canton et d'une ville. Le canton de Qobadian s'étend sur le bord du Djihoun et il est limitrophe de la province du Saghaniân. La ville est située au-dessous de Tyrnaiz, non loin du confluent du Vekhehâb et de la rivière de Badakhehan, qui, avec d'autres cours d'eau, forment le Djihoun. Qobadian est moins grande que Tyrnaiz. On en exportait de la garance. Yaqout, *Moujsem oul boulan*, éd. Wûstenfeld, tome IV, page 106.

² Voy. Appendice I.

Djaghry beik, fils de Mikayl, fils de Seldjouk était émir du Khorassan, je partis de Merw pour une affaire administrative, et je me rendis à Pendjdih¹, dépendance de Merw er Roud². Ce jour là, la planète de Jupiter était en conjonction avec le point culminant du firmament. Dieu, que son nom soit exalté et sanctifié! exauce, dit-on, tous les vœux exprimés en pareil jour. Je me retirai donc à l'écart et je fis une prière, de deux rikaat, puis, je demandai que Dieu daignât m'accorder la richesse.

Lorsque je revins auprès de mes amis et de mes compagnons, l'un d'eux chantait un morceau de poésie persane. Il me vint en mémoire une pièce de vers que je voulus lui faire déclamer; je l'écrivis sur un papier pour la lui donner en le priant de la lire. Je ne la lui avais pas encore remise qu'il se mit, tout à coup, à la réciter mot pour mot. Cette coïncidence me parut

¹ Pendjdih ou les cinq villages. On désigne sous ce nom cinq villages très-rapprochés les uns des autres qui se trouvent dans la province de Merw er Roud. Ils étaient primitivement distincts les uns des autres, mais ils furent, ensuite, reliés entre eux par des agrandissements successifs, de sorte qu'ils semblent être les quartiers différents d'une même ville. Ce bourg porte également le nom de Fendj Dyth. Yaqout, *Dictionnaire géographique de la Perse*, traduit par M. Barbier de Meynard, Paris, 1861, page 116.

² Merw er Roud est le chef lieu du district de ce nom; les autres villes sont Qaar Abnef et Dizéh. Merw er Roud, dit Abou Isahq el Isthakhyr, a moins d'étendue que Bouchendj. Son territoire est traversé par une grosse rivière sur les bords de laquelle il y a un grand nombre de vergers et de vignobles. Le terroir est fertile et le climat salubre. Les habitants de Merw, au rapport d'el Mouqaddesay, ressemblent pour la physionomie et le langage à ceux du Gilardjistan. Selon Yaqout, le mot Merw désigne une pierre à feu de couleur blanchâtre, et Roud a, en persan, la signification de rivière. Abou Isahq el Isthakhyr, *Vie regnum, ed. du Goeje, Leyde, 1870*, pages 260 à 270. Mouqaddesay, *Descriptio Imperii molenicis, ed. du Goeje, Leyde, 1877*, page 322.

d'un heureux augure, et je me dis en moi-même: «Le Seigneur, que son nom soit béni et exalté! a exaucé mon vœu.» Je partis ensuite, et je me rendis à Djouzdjann¹ où je séjournai pendant un mois environ, me livrant continuellement aux plaisirs du vin. (J'en fais l'aveu, car) le prophète de Dieu a dit: «Dites la vérité, quand bien même elle vous serait préjudiciable.»

Une nuit, je vis en songe un personnage qui m'adressa la parole en ces termes: «Jusques à quand boiras-tu ce vin qui prive l'homme de la raison? Il vaudrait mieux que tu fisses un retour sur toi-même.» «Les sages, lui répondis-je, n'ont rien pu trouver de meilleur que le vin pour dissiper les soucis de ce monde.» «La perte de la

¹ Nassiri Khorasam désigne sous ce nom Enbar, la capitale de la province. Le Djouzdjann ou Djouzdjan est un vaste district de la province de Balkh qui s'étend entre cette dernière ville et celle de Merw er Roud. Les villes principales étaient: Yehoudiéh ou Djehoudan qui porte aujourd'hui le nom de Meïmenéh, Chibourghân, Ouchtroudj, San, Enbar et Eukhoud ou Endkhoudj qui était, déjà au IX^e siècle, occupée par une colonie de Kurdes. Aux IV^e et V^e siècles de l'Hégire, Enbar était la ville la plus considérable du Djouzdjann et la résidence du prince de la famille de Ferighoun qui gouvernait cette province. Elle était, comme la Mekko, bâtie entre deux montagnes dont les gorges ont quelque ressemblance avec celles qui s'ouvrent sur la cité sainte. Elle était entourée de vignobles et de vergers arrosés par des eaux courantes. Les maisons étaient construites en pisé. On tannait à Enbar des cuirs qui étaient exportés dans tout le Khorassan. Tout ce qui est nécessaire à la vie était à fort bon marché dans le Djouzdjann et les transactions commerciales y étaient très-actives. Les impôts de ce district s'élevaient, selon Qoudmah Ibn Djafer, au chiffre de deux cent vingt mille quatre cents dirhems. C'est dans le Djouzdjann qu'El Aqra', fils de Habis Ettemimiy, lieutenant d'Abnef, livra en l'année 83 de l'Hégire (s. D. 683) aux contingents du Thalikân et de Fariab la sanglante et désastreuse bataille dans laquelle Yahia, fils de Zeyd, fils d'Aly, fils de Hussein, fils du Khalife Aly perdit la vie. Le Djouzdjann fut annexé au Kharozm après le meurtre d'Aly, fils de Mamoum Ferighouny.

raison et de la possession de soi-même, répliqua-t-il, ne donne pas le calme à l'esprit; le sage ne peut donc recommander à personne de se laisser guider par la démenée. Il faut, au contraire, rechercher ce qui augmente l'esprit et l'intelligence. » « Comment, repris-je, pourrai-je me le procurer? » « Qui cherche trouve », me répondit-il, et, sans ajouter un mot, il m'indiqua d'un geste la direction de la qiblèh.

Lorsque je me réveillai, ce songe, présent à ma mémoire dans tous ses détails, fit sur moi la plus profonde impression.

« Je viens, me dis-je, de me réveiller du sommeil d'hier; il faut que je secoue aussi celui dans lequel je suis plongé depuis quarante ans. » Je résolus donc de réformer ma conduite et de changer ma manière de vivre. Le jeudi 6 du mois de Djoumaz y oul akhîr de l'an 437 (20 décembre 1045), qui correspond au quinzième jour du mois de Dey des anciens Persans, en l'année 410 de l'ère de Yezdedjerd¹, je me rendis à la grande mosquée, après m'être purifié par une ablution générale. J'y fis mes prières et j'implorai l'assistance de Dieu, afin qu'il me donnât la force de m'acquitter des obligations imposées par ses lois et de renoncer, comme il l'a lui-même ordonné, aux choses illicites et défendues.

¹ Il faut lire 413 au lieu de 410; ce chiffre se trouve indiqué à tort dans les manuscrits que j'ai pu consulter. L'ère de Yezdedjerd a commencé le 16 juin de l'an 944 de l'ère d'Alexandre qui correspond à l'année 681—682 de Jésus-Christ et à la onzième année de l'Hégire. Thomas Hyde, *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*. Editio secunda. Oxonii 1760. Page 199.

Je partis de Djouzdjanan et je me rendis à Chibourghan¹; j'arrivai la nuit au village de Bariab², et de là, je gagnai Merw et Roud par la route de Senglan et de Thaliquan³.

Arrivé à Merw, je demandai, en alléguant mon besoin de faire le voyage de la Mekke, à être relevé de

¹ Chibourghan, ville prospère du Djouzdjanan est séparée de Yehoudéh, capitale de cette province, par une distance de deux journées de marche. Elle est arrosée par des eaux courantes. Les récoltes consistent principalement en céréales. Son territoire produit peu de fruits. Chibourghan est à trois jours du marche de Fariab. Le nom de cette ville est quelquefois écrit Esfourgan ou Soufourgan. Marco Polo on fait mention sous le nom de Sofurgan et il ajoute que les melons et les citrouilles que produisait son territoire étaient coupés par tranches et séchés et qu'ils formaient un article considérable de commerce. *Le Livre de Marco Polo*, édition de M. Pauthier, Paris 1865, tome 1^{er}, page 105.

² Fariab, Fariâ ou Hariab est une ville florissante et industrielle du Djouzdjanan, à trois journées de marche de Thaliquan. Les maisons sont construites en pisé; la grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi n'a point de minaret. Fariab est la patrie du célèbre philosophe Abou Nasr Mohammed Tharkhany, auquel les Orientaux donnent le titre de Mouallim (qui le second maître) et que les écrivains du moyen-âge désignent sous le nom d'Al Farabius. Ce docteur dont Ibn Khlilkân a écrit la biographie mourut en 339 (950). Il fut le maître d'Avicenne.

³ Deux villes portent le nom de Thaliquan. L'une est située dans la province de Merw et Roud, l'autre dans celle de Qazwin. La première se trouve à trois jours de marche de Fariab et à six de Balkh. Elle s'élevait dans une plaine, à la distance d'une portée de flèche des montagnes. Elle est traversée par un gros cours d'eau; les maisons sont construites en pisé et on y voit peu de vergers. Elle a, à peu près, la même superficie que Merw, et elle est d'un tiers moins grande que Balkh. L'air est y plus salubre qu'à Merw. A Thaliquan, dit Hafiz Abrou, on remarque une source dont l'eau est extrêmement chaude. La température on est si élevée que l'on peut y faire cuire de la viande, et elle fait bouillir l'eau contenue dans un chaudron. Dans une grotte qui se trouve au pied d'une des collines qui entourent Thaliquan, on voit les corps intacts de six personnes qui y ont été enterrées depuis plus de quatre cents ans. Thaliquan est aussi désigné sous le nom de Thaikân. Marco Polo écrit ce nom fort exactement : « Si trouve l'en un chastei qui a nom Taican, ou il a moult grand marché de blé; et est moult belle terre et ces montagnes divers midi sont toutes de sel, qui sont moult grans. » *Le Livre de Marco Polo*, chapitre XLV, page 113. Le château qui défendait Thaliquan portait le nom de *Nougra-Kouh* (montagne d'argent). Il fut détruit par Djinghiz Khan en 618 (1221).

l'emploi qui m'était confié. Je rendis mes comptes, je fis l'abandon de mes biens, à l'exception de ce qui m'était nécessaire (pour la route), et le 23^e jour du mois de Chaaban (6 mars 1046) je me mis en route avec l'intention de me rendre à Nichapour. J'allai de Merw à Serakhs¹. Ces deux villes sont séparées l'une de l'autre par une distance de trente fersengs. On en compte quarante de Serakhs à Nichapour.

Le samedi 11 du mois de Cheval (22 avril), j'entrai à Nichapour². Le mercredi, dernier jour du mois, il y eut une éclipse de soleil.

Nichapour était la résidence du souverain de l'époque, le Sultan Thoghroul beik Mohammed, frère de Djaghir beik. Il avait donné l'ordre d'élever dans cette ville, près du bazar des selliers, un medressèh à la construction duquel on travaillait alors. Ce prince faisait, à cette

¹ Serakhs située entre Merw et Nichapour, à six journées de marche de chacune d'elles, est une ancienne ville du Khorassan fondée, selon quelques auteurs, sous le règne de Key Kaoua. Des historiens prétendent, d'un autre côté, qu'elle doit son origine à Afrassiâb. Iskender Zoul Qarnofn l'agrandit et la fortifia. Serakhs est bâtie dans une plaine; on n'y trouve d'autre cours d'eau que celui qui est formé par le superflu des eaux de la rivière de Hérit. Son lit est à sec pendant une partie de l'année. La superficie de Serakhs est égale à la moitié de celle de Merw. Les maisons sont construites en pisé. L'eau y est fournie par des puits. Les meules des moulins sont mises en mouvement par des bêtes de somme. Cette ville est un des entrepôts de commerce du Khorassan. Le sol des environs de la ville est bon et couvert en grande partie de pâturages. La principale richesse du pays consiste en chameaux. On voit peu de villages dans les environs de la ville. Les habitants de Serakhs ont la même physionomie et le même langage que ceux de la province du Ghardjistan. Istakhry, page 272. Moudaddesay, pages 312, 318. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, pages 307 et 308.

² Voy. Appendice II.

époque, sa première expédition contre Isfahan dont il voulait faire la conquête¹.

Le 2 du mois de Zil Qaadèh (12 mai) je partis de Nichapour en compagnie de Khadjèh Mouwaffaq, secrétaire du Sultan².

Je traversai Kevvan et j'arrivai à Qoumès, où je fis une visite pieuse au tombeau du Cheikh Bayezid Biethamy, que Dieu sanctifie son âme³!

¹ Le sultan Seldjoukide Rouko Eddin Abou Thalib Thoghroul beik Mohammed ne se rendit maître qu'après un long siège de la ville d'Isfahan qui était défendue par l'émir Abou Mançour Feramourz, fils d'Ala ed Daulèh, fondateur de la dynastie des Beni Kakouèh. Il y fit son entrée au mois de Moharrem 443 (mai 1051). L'émir Abou Mançour reçut en suif, pour le dédommager de la perte d'Isfahan, les provinces de Yazd et d'Ebrkoub. Ibn el Athir, *El Kamil fi Tarikh*, éd. de M. Tornberg, Leyde, 1863, tome IX, p. 386.

² Le Khadjèh Hibet oulèh Mouwaffaq était secrétaire du sultan Thoghroul beik. Ce fut lui qui désigna à ce prince comme chef de la correspondance arabe le célèbre Abou Nasr Mançour el Koundoury qui fut mis à mort par Alp Arslan en 456 (1063). Mouwaffaq est le père d'Abou Sabi Mohammed, plus connu sous le nom d'Ibn Mouwaffaq, chef des Chaféites de Nichapour qui fut chargé d'accompagner à Bagdad Seyyidèh, fille du Khalife El Qaim bi Amr illah que Thoghroul beik avait épousé. Il mourut en route de la petite vérole (466—1064). Ibn el Athir, *Kamil fi Tarikh*, tome X, page 23.

³ Qoumès est la transcription arabe altérée des mots persans *Kouh Mè* (montagne du cuivre). On désigne sous ce nom un vaste district montagneux de quatre-vingts fersengs de longueur sur soixante de largeur. Le climat est tempéré, les fruits abondants, mais la population y est peu nombreuse. Les habitants de Qoumès avaient une grande réputation de vertu, de modestie et de piété. Ils avaient le goût des sciences et des arts. La capitale de la province était Dameghan, et les villes principales Simnan, Bietham, Zeghèh, Ilyar et Moghoun. Nasiri Khorasau désigne ici, sous le nom de Qoumès, Bietham où se trouve le tombeau du Cheikh Bayezid Biethamy. Bietham est sur la route de Nichapour à Rey. C'est, dit Mo'cir Ibn Mouhillih, cité par Yaqout, un gros bourg qui ressemble plutôt à une petite ville. Le fameux Cheikh Abou Yazid Biethamy y est né. On donne le nom de Biethamy à une qualité de pommes très jaunes et d'un goût exquis qui proviennent de cette ville et qu'on exporte dans l'Iraq. . . . En face de la ville, sur une colline, s'élevait un château-fort, très-vaste, garni de solides murailles et flanqué de donjons et de tourelles. On en attribue la fondation à Chapour Zoul Ektaf. Selon Moudaddesay, la ville de Bietham était peu peuplée. Elle était

Le vendredi 8 du mois de Zil Qaadèh (18 mai 1046) je m'arrêtai à Dameghan¹.

Le 1^{er} du mois de Zil Hidjèh (9 juin) je repris mon voyage; je passai par Abkhoury et Tchachtkharan et j'atteignis Simnan². Je séjournai pendant quelque temps

entourée de nombreux vergers où l'on recueillait des fruits délicieux. Les environs de la ville sont charmants. La grande mosquée, d'une construction élégante, s'élève comme une citadelle au milieu des bazars. La ville est sillonnée par des eaux courantes. Le tombeau du Cheikh Abou Yezid est au centre de la ville, près du grand bazar. Le nom de ce saint personnage est Theïfour Ibn Issa. Son arrière-grand-père appelé Serouchan était un gûbtre converti à l'islamisme. Abou Yezid mourut en 261 (A. D. 874). La coupole qui surmonte aujourd'hui son tombeau a été construite en 700 (1313) par le prince mogol Oldjaitou Sultan Mohammed Khoudabendèh qui avait pour directeur spirituel le Cheikh Cherif Eldin, un des descendants d'Abou Yezid. On trouve une description de la ville actuelle du Biathan et une vue du tombeau dans la « *Relation du voyage de S. M. Nassir Eddin Châh à Mochked* ». Téhéran, 1286 (1870), pages 88 à 89.

¹ Dameghan, capitale de la province de Qoumès, se trouve sur la route de Nichapour à Rey. Cette ville, qui a peu d'eau et qui est moins grande que Biathan, est construite sur un terrain rocailleux. Quelques-uns de ses quartiers sont en ruines; trois portes s'ouvrent dans le mur de la ville. On y voit deux marchés situés l'un dans la partie haute, l'autre dans la partie basse de la ville. Le revenu de leurs boutiques est consacré à entretenir en bon état les caravansérails de Dibistan et d'Efravèh et à défrayer les voyageurs. La grande mosquée est au centre de la ville. Les bains sont fort mal tenus et les citernes sont semblables à celles de Merw. Isthakry, page 211. Moudgadesay, page 256. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, page 223.

² Abkhoury est une localité aujourd'hui déserte qui se trouve entre Qouchèh et Abouan sur la grande route de Nichapour à Rey. Les champs qui peuvent être irrigués, sont ensemencés par les habitants de Dameghan. Tchachtkharan est le nom d'un lieu maintenant inhabité et qui est situé entre Abouan et Simnan, à la distance de trois fersengs de cette dernière ville. Il y a à Tchachtkharan une mine de cuivre. Un canal souterrain amène une quantité d'eau suffisante pour permettre à des habitants du Simnan de cultiver quelques pièces de terre.

Voyage de S. M. Nassir Eddin Châh à Mochked. Téhéran 1286 (1870), pages 68—69.

Simnan, sur la grande route de Khorassan, possède une belle mosquée bâtie au milieu du bazar. L'eau est distribuée de façon que chaque habitant la reçoit à son tour et la fait couler dans des citernes. En venant

dans cette ville, cherchant à y faire la connaissance des personnes qui s'occupaient de sciences. Je me rendis auprès d'un personnage que l'on me désigna et qui se nommait Oustad Aly Nessay. C'était un homme encore jeune, parlant le persan comme le parlent les gens du Deïlem et ayant les cheveux lisses et flottants.

Il était entouré d'un certain nombre de disciples dont les uns lisaient Euclide, d'autres des ouvrages de médecine, d'autres enfin des traités d'arithmétique. Dans le cours de sa leçon il me dit : « J'ai lu ainsi tel passage devant Abou Aly Ibn Sina; je lui ai entendu dire telle chose. » Il voulait me faire savoir, en disant cela, qu'il était le disciple d'Abou Aly Ibn Sina (Avicenne).

Comme je lui proposais un sujet de discussion, il me répondit : « J'ai, sur tous les sujets, des connaissances générales, mais je désire discuter avec vous sur les mathématiques. » Je fus étonné de cette manière d'agir et je sortis en disant : « Cet homme ne sait rien, comment pourrait-il enseigner quelque chose aux autres? »

J'ai calculé que de Balkh à Rey il y a trois cent cinquante fersengs. De Rey à Savèh, il y en a, dit-on, trente; il y en a autant de Savèh à Hamadan; de Rey à Isfahan il y en a cinquante, et de Rey à Amol trente.

Entre ces deux dernières villes s'élève la montagne de Denavend qui a la forme arrondie d'une coupole. Elle

de Rey on passe avant d'arriver à Simnan par le village de Simnanek dont le marché est plus important que celui de cette dernière ville qui était à demi ruinée lorsque Yaqout la travailla au commencement du XIII^e siècle.

porte aussi le nom de Levassan¹. Au sommet s'ouvre un cratère d'où l'on extrait du sel ammoniac et du soufre. Des gens, portant des peaux de bœuf, gravissent cette montagne; ils remplissent les peaux d'ammoniac et les font ensuite rouler jusqu'au bas, car il n'y a point de chemin qui leur permette de les transporter.

Le 5 du mois de Moharrem de l'an 438, correspondant au premier de Mourdad Mâh de l'an 415 de l'ère de Yazdedjerd (13 juillet 1046), je me dirigeai vers Qazwin. J'arrivai au village de Qouhèh², où régnait la disette. Un men de pain d'orge s'y vendait deux dirhems. Je m'éloignai de ce village et le 9 Moharrem (17 juillet) j'entrai à Qazwin. Autour de cette ville s'étendent de nombreux jardins qui ne sont entourés ni de murailles, ni de haies de plantes épineuses, ni de quoique ce soit qui empêche d'y passer. Qazwin me parut être une bonne ville; elle est entourée d'une solide muraille crénelée; les bazars sont beaux, et l'eau qui est peu abondante coule dans des canaux souterrains. Le gouverneur de la ville était un descendant d'Aly. De tous les métiers,

¹ Le nom de Levassan désigne aujourd'hui un district situé sur la pente et au pied du Demavend. Il est divisé en deux cantons : le grand Levassan et le petit Levassan. Chacun d'eux renferme de cinquante à soixante villages.

² Qouhed, dont la prononciation vulgaire est Qouhèh, est, dit Yaqout, le nom de deux bourgs importants du district de Rey. Le premier est celui de Qouhed supérieur ou Qouhed à l'eau, ainsi nommé par ce que c'est là que se partagent les cours d'eau qui arrosent le territoire de Rey. J'y ai passé en 617 (1220) avant l'invasion des Tartares. C'était un vaste bourg qui renfermait plusieurs caravansérails, un marché et un beau couvent de soufis. L'autre Qouhed inférieur ou Qouhed aux ânes est situé à un farsakh du premier, entre celui-ci et Rey. Il m'a paru aussi riche et aussi peuplé, et j'y ai remarqué un beau bazar.

Yaqout, traduit par M. Barbier de Meynard, page 468.

celui des cordonniers occupait le plus grand nombre d'ouvriers¹.

¹ Qazwin était déjà, à l'époque des anciens rois de Perse, une place forte occupée par un nombreux garnison chargée de protéger le pays contre les incursions des Dilemites et les attaques des brigands. Elle portait, dit Ibn el Faqih, cité par Yaqout, le nom de Kechwin. Au rapport d'Abou Ishaq el Istakliry, Qazwin a un mille carré de superficie. Les habitants n'ont d'autre eau que celle de la pluie ou des puits et celle qui leur est fournie par un petit canal souterrain dont le superflu est insuffisant pour servir à l'irrigation des terres. Malgré cette sécheresse, les vivres sont à bon marché et les fruits abondants; le raisin sec forme un important article d'exportation.

Qazwin se compose de deux villes distinctes. La plus petite porte le nom de Chelristan et est entourée d'une enceinte fortifiée : une autre ville également défendue par un rempart s'étend autour d'elle. On rencontre ensuite les jardins et les vergers, puis les champs cultivés. Chayour Zoul Ektaf est, suivant Ibn el Faqih, le fondateur de cette cité intérieure qui porte aujourd'hui le nom de Chelristan.

Lorsque le khalife Haroun er Rechid traversa la province du Djibac pour se rendre dans le Khorasan, les habitants lui firent parvenir leurs doléances au sujet des maux que leur faisaient endurer les Dilemites leurs voisins. Ce prince se rendit à Qazwin: il fit construire les remparts qui la défendent, et une mosquée qui remplaça comme mosquée cathédrale celle qui avait été bâtie par Mohammed fils de Hédjadj (254 A. D. 866). Pendant son séjour à Qazwin, le khalife fut témoin d'une alerte. Il entendit sonner la trompette d'alarme; il vit les habitants fermer leurs boutiques, courir aux armes et se porter précipitamment à la rencontre de l'ennemi. Il fut pris de compassion et il abolit les impôts à l'exception d'une taxe de dix mille dirhems.

Qazwin renferme des sanctuaires qui jouissent d'une grande renommée de sainteté; tous les vœux que l'on y forme sont exaucés : ce sont les mosquées de Chalikan, de Chelristanek, de Dilhek et celle de Bab el Mouchabbak (la porte grillée), adossée au mur d'enceinte. Une des merveilles de Qazwin est la Maqourah ou la grande mosquée construite par l'émir Khoumar Tach, affranchi du prince Bouyde Imad oud Doulèh Aboul Hussein Aly (338-949). Elle est surmontée d'une très-haute coupole qui a la forme d'un melon d'eau. On n'en voit de plus grande et de plus belle ni dans le pays de l'Islamisme, ni dans les contrées des infidèles. On remarque également à Qazwin le marché aux chevaux qui se tient à Restaq ech Chaïr (la filo des magasins d'orge). On y voit, dit-on, paraître de suite les marques qui indiquent les blessures de tout cheval qui est amené pour y être vendu. Le cimetière de Bab el Mouchabbak renferme les tombes de docteurs, de confesseurs de la foi et de personnages dont la vie a été sainte et pure. On s'y rend pour prier, les nuits qui précèdent le vendredi.

Le 10 de Mobarrem (18 juillet) je quittai Qazwin et, passant par Bil et Qebban, villages du territoire de cette ville¹, j'arrivai au bourg de Harzevil². Nous

On voit alors des jets lumineux s'élever des tombeaux et retomber à terre. J'en fus, moi-même, une nuit, le témoin. Je vis s'élever d'un tombeau un globe ayant le volume d'une aiguère. Il s'éleva en l'air plus haut qu'une portée de fêche; sa lumière éclaira les environs. Une nombreuse assistance le contempla comme moi et s'écria : « Dieu est le plus grand! » et : « Il n'y a de Dieu qu'Allah! ». La couleur de ce globe lumineux n'était point celle du feu : elle se rapprochait de celle de la lune avec une teinte verdâtre. Il retomba à l'endroit d'où il s'était élevé.

Abou Ishaq el Isthakbry, page 211. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, pages 441 à 445. Zekeria Ibn Mohammed el Qazwiny, *dear oul bidad*, édition de M. Wüstenfeld, Göttingue 1848, pages 290 à 294.

L'histoire de Qazwin a été écrite par l'Imam Abou Abdallah Mohammed Ibn Yezid bin Madjeh (mort en 273—886), par l'Imam Abou Qasim Aboul Kerim el Rafy (623—1226) et par Abou Yaly Khalil el Qazwiny. Hamdallah Moustaufy a donné à la fin de son *Tarikh el Gousidh* une notice sur sa ville natale. Elle a été traduite par M. Barbier de Meynard et insérée dans le *Journal Asiatique*, année 1857. Les inscriptions qui constatent les travaux faits par Khoumar Tach et donnent la liste des logs pieux institués par lui ont été recueillies par Hassan Aly Khan et insérées dans le *Mirdat oul boukdan Nassiry*, Téhéran 1297, tome IV, pages 109 à 111. Les chausures fabriquées à Qazwin sont encore estimées en Perso. On les désigne sous le nom de « Tchémouch ».

¹ Abou Ishaq el Isthakbry, Ibn Hauqal et Mouqaddessy ne mentionnent point le nom de ces bourgs ou de ces districts. Yaqout ne donne au sujet de Bil que des renseignements fort vagues. Selon Abou Saad, dit-il, Bil est le nom d'un bourg, et selon Abou Naar, celui d'un district tout entier de la province de Rey. Abdallah Ibn Hassan el Hazy el Bily, connu par sa dévotion ascétique, et Abou Abdallah Mohammed el Bily el Mouaddil (l'arbitre), mort en 390 (941), y ont vu le jour.

Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, page 129.

Les deux villages de Bil et de Qebban qui dépendent de Qazwin n'en forment plus aujourd'hui qu'un seul qui porte le nom de Bilhan.

² Le nom de ce bourg est orthographié Kharzevil *خرزویل*. Harzevil *حرزویل* ou Herzevil *هرزویل* dans les différents manuscrits que j'ai eus sous les yeux. Riza Qouly Khan, dans son *Perkengul Nassiry*, le mentionne sous le nom « Mendjil » *مندیل*. « Mendjil », dit-il, est une localité de la province de Tarim. Le village de Harzevil en est tout près. Il est renommé pour la pureté de son climat, l'abondance de ses eaux et le grand nombre des arbres qu'on y voit. Il est bâti sur le penchant d'une montagne et les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres. On lit dans l'histoire

n'avions plus que peu de provisions pour moi, mon frère et un petit esclave indien qui nous accompagnait. Mon frère entra dans le bourg pour y acheter quelques vivres. Nous fûmes abordés par un individu qui me dit : « Que désirez-vous? C'est moi qui suis le *baqqal*. » « Tout ce que l'on pourra trouver nous conviendra, lui répondis-je, car nous sommes des étrangers passant leur chemin. » « Je n'ai rien », répliqua-t-il. Dans la suite, chaque fois que l'on nous faisait pareille réponse, je m'écriais : « C'est le baqqal de Harzevil. »

Au sortir de ce bourg, nous trouvâmes une pente rapide. Après avoir franchi trois fersengs, nous arrivâmes à un village appelé Berz oul Khair, dépendant de la province de Tarim³. La température y est chaude et nous

de Châh Abbas à laquelle Iskender Mounchy a donné le titre de *Alem Aray* *عالم آرای* que : « en l'heureuse année de Younat YH (l'année du cheval, selon le cycle turc, qui correspond à l'année 1003—1594), Sa Majesté s'arrêta dans le Tarim et séjourna pendant quelques jours à Mendjil et à Harzevil, bourg du Tarim, qui est bâti sur la pente d'une montagne. Les maisons sont construites en étages les unes au-dessus des autres. Le village est entouré d'un grand nombre de jardins; des sources d'une eau limpide et agréable coulent du haut de la montagne et se réunissent dans un seul lit qui les conduit jusqu'au bas. Dans la saison du printemps l'abondance des fleurs et des plantes odoriférantes fait ressembler chacun de ces jardins aux bosquets du paradis ». *Tarikh el Alem Aray Abbassy*, manuscrit de mon cabinet, page 87.

¹ Marchand de légumes et de comestibles.

² Tarim est le nom d'un vaste district dont les montagnes dominent Qazwin du côté du Deltou; il est d'une grande fertilité, bien arrosé et couvert de villages florissants. Il était divisé en Tarim supérieur qui renfermait la forteresse de Badj ou de Tadj et cent villages, et en Tarim inférieur où se trouvaient les villes de Chusiran et de Firouzabad.

Dictionnaire géographique de la Perse etc., traduit par M. Barbier de Meynard, page 392. Hassan Aly Khan Souy' ou Daoulh donne dans son *Mirdat oul boukdan Nassiry* des détails sur l'histoire et la situation actuelle de Tarim, tome I^{er}, 334 à 337.

y vîmes un grand nombre de grenadiers et de figiers qui croissaient, pour la plupart, à l'état sauvage.

Après avoir dépassé Berz oul Khair, nous trouvâmes sur notre route la rivière de Châhroud sur le bord de laquelle est situé le village de Khendan. On nous y fit payer un droit de péage qui était perçu au nom de l'Émir el Oumera, prince du Deïlem¹. Après avoir traversé ce village, le Châhroud se jette dans une autre rivière appelée le Sepid Roud. Ces deux cours d'eau n'en forment alors plus qu'un seul qui passe par une vallée s'ouvrant à l'est des montagnes du Guilan, traverse cette province, et se jette dans la mer d'Abiskoun². Cette mer reçoit, dit-on, dans son sein, les eaux de quatorze cents fleuves; elle a, m'a-t-on assuré, douze cents fersengs de tour

¹ L'émir Abou Salih Djestan Ibn Ibrahim dont il sera question plus loin.

² Le Châh Roud et le Sepid Roud, dit Qazwiny, sont deux rivières qui prennent leur source dans les montagnes de l'Azerbaïdjan. Le courant du Châh Roud est très rapide et son lit est semé de roches et couvert de cailloux. Le bruit de ses sots est effrayant et s'entend à une grande distance. Le Sepid Roud coule lentement et le volume de ses eaux est plus considérable que celui du Châh Roud. On dit que le Châh Roud est le théâtre de peu d'accidents, malgré la violence de son courant et le bruit de ses vagues, tandis que les catastrophes sont fréquentes dans le Sepid Roud, bien que ses eaux coulent doucement et silencieusement. Les rives de ces deux rivières sont bordées par des montagnes; elles se réunissent à la distance d'une journée de marche du Guilan et forment un grand fleuve qui traverse cette province. Il fournit aux habitants l'eau potable et celle qui est nécessaire à l'irrigation de leurs terres. On a pratiqué, à cet effet, un grand nombre de saignées. Le surplus des eaux se déverse dans la mer Caspienne. Abou Zekeria el Qazwiny : *Sadjah et Makhlouqat*, Göttingue 1849, page 181.

On peut consulter sur le cours de ces deux rivières : *Journal of a tour through Aserbidjan and the shores of the Caspian*, by the colonel Monteith. (*Journal of the R. Geogr. Society*, 1838, tome III, pages 18 à 17) et G. Melgunof, *Das südliche Ufer des kaspischen Meeres*, Leipzig 1868, pages 247 à 248.

et elle renferme des fleas fort peuplés. Ces faits m'ont été racontés par un très-grand nombre de personnes. Je continue maintenant le récit de mon voyage et de ce qui m'est advenu.

Entre Khendan et Chemiran sur un espace de trois fersengs s'étend un petit désert entièrement couvert de pierres.

Chemiran est la capitale de la province de Tarim. A côté de la ville se trouve un château-fort, très-élevé et bâti sur le roc; il est entouré d'une triple enceinte et l'on a creusé un canal souterrain qui y amène l'eau de la rivière. Ce château est occupé par une garnison de mille hommes pris dans les familles les plus considérables du pays; elle veille à ce qu'il ne soit commis ni excès ni acte de rébellion¹. L'émir possède de nombreuses places fortes dans le Deïlem. Cette province est

¹ La place forte de Chemiran est aussi désignée par les géographes arabes sous le nom de Semiran ou de Somireu. Nous ont couronné la description de cette forteresse d'après le récit de Mo'ir ibn Mouhilil. « J'arrivai, dit cet écrivain, dans la citadelle du roi du Deïlem, connue sous le nom de Somiran. Je n'ai rien vu de mieux construit et de plus vaste, parui les résidences royales, car on y compte plus de 2860 palais et maisons de différentes dimensions. Son premier possesseur Mohanmed ben Musafir avait l'habitude, lorsqu'il voyait un travail bien exécuté et solide, de s'informer du nom de l'ouvrier; il lui envoyait une somme d'argent pour le capter et lui en promettait le double s'il voulait se rendre à la cour. Lorsqu'il se l'était attaché, il l'empêchait de sortir de la citadelle pour le reste de ses jours. En outre, il prenait les fils de ses propres sujets et les employait à ces travaux. Le prince Douyfa Fakhr oud Doulléh s'empara de cette place en 379 (980). Chemiran fut rasée par les Ismaélites.

Yaqout qui en visita les ruines, dit qu'elles témoignaient de l'importance de cette place. *Dictionnaire géographique de la Perse* etc., page 319. Mouqudassy dit que Chemiran était la citadelle de Salarvend, que l'on y voyait des lions en or et la représentation du soleil et de la lune. *Mouquathesay*, page 360.

gouvernée avec tant de justice, la sécurité y est si grande que personne n'ose y commettre un vol. Les fidèles qui vont, les vendredis, à la grande mosquée, laissent leurs chaussures à la porte et personne n'a l'audace de les dérober.

Les titres de l'émir sont énoncés de la manière suivante dans les pièces officielles : « Le Merzban du Deïlem, le Guil du Guilan, Abou Salih, client du prince des croyants. » Son nom est Djestan, fils d'Ibrahim¹. Je rencontrai à Chemiran un personnage respectable, originaire de Derbend. Il se nommait Aboul Fazl Khalifèh, fils d'Aly el Filosouf. C'était un homme de mérite qui me donna des preuves de sa sainteté et des marques de sa libéralité. Nous discutâmes sur des matières théologiques et scientifiques et nous nous liâmes d'amitié. « Quels sont tes projets ? » me demanda-t-il. « J'ai le dessein, répondis-je, de me rendre à la Mekke. » « Je souhaite, répliqua-t-il, qu'à ton retour tu passes par ici, afin que je puisse encore te voir. »

Le 26 de Moharrem (3 août 1046) je partis de Chemiran et j'atteignis la ville de Serâb le 14 du mois de Safer (21 août)². Je quittai cette ville le 16 du même

¹ Djestan, fils d'Ibrahim, de la dynastie des Beni Salar, fut en 430 (1038) confirmé par Thoghrolouk beik dans le gouvernement de Deïlem et du Tabarestan : mais il se vit enlever le Djouzdjanan qui fut donné par le sultan Seldjoukide à Asfar, un des officiers de Monoutchehr.

² Serâb, située entre Ardélil et Tebriz, à trois journées de marche de la première de ces deux villes, est traversée par la rivière qui porte son nom et qui prend sa source dans le mont Silam. Le climat de Serâb est froid. Son territoire produit en abondance du blé et d'autres céréales ; mais les fruits et le raisin y sont rares. *Dictionnaire géographique de la Perse*, etc., page 306.

mois (23 août), et après avoir traversé Saïdâbad, j'entrai le 20 Safer (27 août) dans la ville de Tebriz. Cette date correspondait au cinquième jour du mois de Yvermâh de l'ancienne année persane¹.

Tebriz, capitale de l'Azerbaïdjan, est une ville riche et bien peuplée. Je mesurai avec mes pas son étendue en longueur et en largeur, et je trouvai qu'il y avait quatorze cents pas dans l'un et dans l'autre sens.

Voici les noms et les titres du prince de l'Azerbaïdjan, tels qu'on les énonce dans la khouthbèh : « L'émir le plus glorieux, le glaive de l'État, celui qui ennoblit la communauté de l'Islamisme, Abou Mançour Vêhssoudan, fils de Mohammed, client du prince des croyants »².

Il me fut raconté que, dans la nuit du jeudi 17 Reby' oul evvel de l'année 434 (5 décembre 1042), dans la période des jours complémentaires, après la prière de la

¹ M. Barbier de Meynard, dans le « *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse* », a ajouté à la traduction de l'article consacré par Yaqout à Tebriz, celle de la notice de Hamdallah dans son *Neuhet oul Qoudoub* et de Ahmed Razy dans le *Hift Iglim*. Ibn Batoutah donne une curieuse description de cette ville au XIV^e siècle. Cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, traduits par C. Defrémery et le docteur E. R. Sanguinetti, Paris 1864, tome II, pages 129 et suivantes. Mohammed Hassan Khan Seny' oul Doulèh a résumé dans son *Mirdât oul boukdan Nassiry* tout ce que les géographes orientaux et les voyageurs modernes ont écrit sur cette ville. *Mirdât oul boukdan*, tome I, page 337 à 419.

² Abou Mançour Vêhssoudan Ibn Mohammed er Rawedy el Azdy fut le dernier prince indépendant de la dynastie des Beni Salar ou Beni Mousassir qui gouvernait l'Azerbaïdjan depuis l'année 330 de l'Hégire (941).

Muit ans après le passage de Nassiri Khorsau, en 448 (1064), Thoghrolouk beik marcha contre Tebriz avant d'envahir les États de l'empereur Michel.

A son approche, Abou Mançour se hâta de lui envoyer des présents et de lui faire sa soumission. Il lui donna son fils en otage pour répondre de sa fidélité et il fit réciter dans les mosquées de sa capitale la khouthbèh au nom du sultan Seldjoukide. Ibn el Athir, *Kessîf fit Torikâh*, tome IX, page 410.

nuît, un tremblement de terre ébranla Tebriz. Une partie de la ville fut détruite, tandis que l'autre n'éprouva aucun dommage. On évalue à quarante mille le nombre des habitants qui périrent dans cette catastrophe¹. Je vis à Tebriz un poète nommé Qathran qui composait de belles poésies, mais qui ne connaissait pas bien la langue parsy². Il me fit une visite et m'apporta les

¹ Tous les annalistes orientaux mentionnent le violent tremblement de terre qui ruina la plus grande partie de Tebriz en 431.

² Soyouthy; dans l'opuscule qu'il a écrit sous le titre de *Kechf ou saïvalah fi ma'asif il zehabéh*, donne de cette catastrophe un court récit qu'il a emprunté aux chroniques d'Ibn Kethir et de Zehely.

Ibn el Athir la raconte dans les termes suivants : « En cette année 431, un violent tremblement de terre ébranla la ville de Tebriz et détruisit le château, les murs d'enceinte, les maisons, les bazars et la plus grande partie du palais du gouvernement. L'émir (Abou Mançour Véhsoudan) qui se trouvait dans un jardin échappa à la mort. On fit le dénombrement des gens qui avaient péri et on reconnut que leur nombre s'élevait à près de cinquante mille. L'émir prit des vêtements noirs pour témoigner la douleur que lui faisait éprouver une pareille calamité. »

Zehely et Yafey rapportent que le célèbre juriconsulte Abou Zerr Abad el Herewy fut enseveli sous les débris de sa maison. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. Ce tremblement de terre avait été précédé, dit le Qadhi Houkn Edlin, par l'astronome Abou Thahir de Chiraz. L'émir Abou Mançour commença, sur l'avis de ce savant, la reconstruction de la ville en 436, lorsque le soleil entraînait dans le signe du Scorpion.

On trouve dans le divan du poète Qathran une pièce de vers dans laquelle il fait la description du bouleversement éprouvé par la ville.

³ Les biographes persans ne sont pas d'accord sur le lieu de naissance d'Abou Mançour Qathran el Djehely el Azhedy. On désigne les villes de Tirmiz et d'Ournah. Il est plus probable qu'il est originaire de la province du Djebel dans le Dilem, ainsi que l'indique son surnom. Il vécut à Tebriz. Il fit, dit-on, le voyage de Balkh pour présenter à l'émir Ahmed Ibn Qoumadj, gouverneur de cette ville pour le sultan Soudjour, un poème qu'il avait composé et qui porte le titre de *Qous Naméh*.

Le recueil des œuvres poétiques de Qathran se compose de huit mille distiques. Il a écrit un certain nombre d'odes à la louange du prince Bouyde Azhed oud Daouléh, de Véhsoudan, de l'émir Fazloun et du sultan Memlan.

Qathran mourut en 485 (1072).

divans de Mendjik¹ et de Daqiqy². Il les lut devant moi et me demanda l'explication des passages difficiles. Je la lui donnai et il mit par écrit les commentaires que je lui fournis. Il me lut ensuite ses propres poésies.

Le 14 Reby' oul evvel (19 septembre) je partis de Tebriz, et, prenant la route de Merend³, j'arrivai à Khoy

¹ Aboul Hassan Aly Ibn Mohammed était originaire de la ville de Tirmiz. Le mot Mendjik signifie un joueur de harpe. Mais l'auteur du ouvrage qui porte le titre de *Ihs ou moulouk* (ce qui vivifie les rois) prétend que ce surnom fut donné à ce poète parce qu'il naquit à Mendjik, village situé à l'est du Tirmiz. Mendjik était doué d'une grande étendue et ses vers se font remarquer par leur élégante facilité; mais il avait un caractère violent et personne n'était à l'abri de ses traits antiques. Selon quelques biographes il aurait été le poète attiré deux princes du Soghanian; selon d'autres, il aurait été attaché à la cour du sultan Mahmoud le Ghaznévide.

La plus grande partie de ses œuvres nous est parvenue. Le temps a épargné une ode à la louange d'Abou Mouzhaffer Ahmed de la dynastie des Saffarides, et deux autres dans lesquelles il exalte les vertus du prince du Sistan, Thahir Ibn Ahmed.

² Oustad Abou Mançour Mohammed Ibn Ahmed Daqiqy naquit à Balkh avant quelques-uns de ses biographes. D'autres auteurs disent qu'il vit le jour à Samanqan. Il était le contemporain des derniers princes Samanides. L'émir Abou Mouzhaffer Moultafj, gouverneur de la province de Soghanian le combla de bienfaits. Il fut le panegyriste de ce prince. Il passa ensuite au service de l'émir Nassir, fils de Nassir oud Din Seboukteklin, puis à celui du sultan Mahmoud qui lui donna l'ordre de mettre en vers l'histoire des anciens rois de Perse. Il écrivit sans beaucoup de méthode et sous le titre de *Qoushtasp Naméh* l'histoire de ce roi. On a émis l'opinion que ce poème avait été écrit par l'ordre du prince Saoudanle Noul, fils de Mançour.

Daqiqy fut tué en 418 (1022) par un esclave turc dans une partie de débâche. Firdousy a inséré dans son *Chah Naméh* mille distiques empruntés au *Qoushtasp Naméh*. Quelques pièces de vers consacrées, les unes à la louange de l'émir Abou Mouzhaffer Moultafj, les autres aux plaisirs du vin, sont parvenues jusqu'à nous.

³ Merend, située à deux journées de Tebriz, était, à l'époque de Mouqalussy, une ville fortifiée. En dehors de ses murs, on voyait de nombreux vergers et un faubourg bien peuplé; la grande mosquée s'élevait au milieu des bédouins.

Selon Behazory, le château et les fortifications de Merend ont été construites par Ibn el Hayat et par son fils Mohammed. Ce dernier s'y retrancha lorsqu'il se révolta contre le khalife Moutewekkil. Ce prince fit marcher

en compagnie d'un soldat au service de l'émir Vèhsoudan¹. De Khoy je me rendis à Berkery avec un ambassadeur². On compte trente fersengs de Khoy à Berkery. J'entrai dans cette dernière ville le 12 du mois de Djoumazou oul evvel (16 novembre); puis je me dirigeai sur Van³ et sur Vesthan⁴. Là, je vis vendre de la viande de porc

contre lui des troupes commandées par Kutchuk Bogha qui le fit prisonnier et rasa le château ainsi que les murailles de la ville.

Au XIII^e siècle, Meroud ruinée par les incursions des Kurtes, était à peu près déserte.

¹ Khoy est une ville de l'Azerbaïdjan; elle est fortifiée et florissante. On y fabrique des étoffes qui portent le nom de Khoydjéh. Yaqout, traduction de M. Barbier de Meynard, page 220.

Hamdallah Moustaufy dit dans son *Nouahet oul Qoulouh* que : « Khoy est une ville de moyenne grandeur; la circonférence de son mur d'enceinte a six mille cinq cents pas. Le climat est assez chaud. Son territoire est arrosé par un cours d'eau qui sort des montagnes de Seluas et se jette dans l'Araxe ».

² Abou Jhsaq Isthakhyr, Ibn Hauqal et Mouqadeasy mentionnent Berkery : « bourg situé entre Khoy et Aradjik ».

³ Van, au sud-est du lac auquel elle donne son nom, est une ancienne ville de la province arménienne du Duth. Les écrivains arméniens disent qu'elle portait autrefois les noms de Vanapert et Vanagerel. Elle fut, si l'on s'en rapporte à une ancienne tradition, fondée par la reine Sémiramis. Elle tomba en ruines et fut rebâtie par le roi Van peu de temps avant l'expédition d'Alexandre. Les princes Ardzouzi y fixèrent leur résidence, et, au commencement du XI^e siècle, ils la cédèrent, avec toutes leurs autres possessions, aux empereurs de Constantinople. Elle passa ensuite sous la domination des Seldjoukides. Selon Yaqout, on fabriquait à Van d'excellents tapis. Saint-Martin : *Mémoires sur l'Arménie*, Paris 1818, tome I, page 147. Yaqout, tome IV, page 895.

⁴ Vesthan (Odan des écrivains arméniens) est le nom d'un district et d'une petite ville située sur le bord méridional du lac de Van. Le district de Vesthan fait partie de la province arménienne de Rehdouni. Il est bien arrosé, couvert de pâturages et abondant en fruits de toutes sortes. Il renferme treize villages. La ville de Vesthan est à six fersengs au sud-ouest de Van : elle est entourée d'une enceinte crénelée et défendue par un château. Cf. Inljudjian, *Océanographie universelle*, Veuse 1806, tome I^{er}, page 168. *Tapouin oul boukdan*, publié par M. Reinaud et M. Mac Guckin de Blanc, Paris 1840, page 398. *Ljihan Numa*, Constantinople 1145 (1732), page 417.

comme on vend du mouton, et les habitants, hommes et femmes, assis sur des bancs, buvaient du vin publiquement et sans aucune retenue.

Le 18 Djoumazou oul evvel (22 novembre), j'arrivai à Akhlath¹. Cette ville est située sur les confins des pays de l'Islamisme et de l'Arménie. Il y a dix-neuf fersengs de Berkery à Akhlath. Ce pays était gouverné par un émir nommé Nasr oud Daouléh. C'était un vieillard qui avait dépassé l'âge de cent ans. Il avait un grand nombre d'enfants et il avait donné à chacun d'eux un district à administrer². À Akhlath on parle trois

¹ Akhlath ou Khilath est située dans une plaine. Elle est entourée de beaux vergers et dominée par un château au torro. La grande mosquée s'élève au milieu des bazars. Elle est traversée par un cours d'eau.

² Khilath, dit Yaqout, est une ville de l'Arménie moyenne; elle est renommée par l'abondance de ses fruits et de ses eaux. La rigueur du froid qui y sévit en hiver est proverbiale. Le lac qui se trouve dans son voisinage fournit un poisson appelé *charikh* que l'on exporte dans tous les pays. J'ai en vu à Balkh, et on le transporte même à Ghazneh, bien que cette ville soit à quatre mois du marche du Khilath. Yaqout, *Moudjerr ou boukdan*, tome II, pages 457—468.

³ Cet émir était le troisième fils de Merwan ibn Houcheik, le fondateur de la dynastie Kurde qui porte son nom et qui gouverna le Diar Bekr et le Djeziréh de 373 à 487 (983 à 1094). Il monta sur le trône en 402 (1011) après le meurtre de ses deux frères Abou Aly Sayd et Monnehbid oud Daouléh Koucheik. Au commencement de son règne, il était tributaire de l'empire de Byzance, mais quand le sultan Thoghroul belk entra dans le Djeziréh (446 [1053]) il lui envoya une ambassade et il lui fit offrir un rubis cédé en Orient, qu'il avait acheté d'un prince Bouydo. Il se déclara son vassal et lui donna les assurances d'une inaltérable amitié. Nasr oud Daouléh régna paisiblement pendant cinquante-deux ans et mourut au 453 (1061) à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Il eut pour ministres deux hommes d'état célèbres : Fakhr oud Dnouléh Abou Nasr Mohammed ibn Djehir et Abou Qasim Ali ibn Hussein el Baghrebey. Tous les historiens orientaux parlent de son luxe, de ses goûts littéraires et de la générosité avec laquelle il récompensait les poètes. Le titre de Nasr oud Dnouléh (l'aide de l'empire) lui fut accordé par le khalife Qadir billah. Scheref Eddin : *Histoire*

langues, l'arabe, le persan et l'arménien. Je suppose que cette ville doit son nom à cette particularité¹. Les transactions commerciales s'y font en monnaie de cuivre; le rathl y représente un poids de trois cents dirhems.

Nous partîmes d'Akhlath le 20 Djoumazy oul ewvel (24 novembre), et nous descendîmes à un caravansérail pour nous y arrêter. La neige tombait en abondance et le froid était très-vif. Dans la plaine qui s'étendait devant nous, on avait, de distance en distance, enfoncé en terre sur une partie de la route, des poteaux en bois pour guider les voyageurs les jours de neige et de brouillard.

Nous arrivâmes à Bithlis, ville située dans une vallée²; nous y achetâmes du miel. Je fis le calcul qu'au prix où il nous fut vendu, les cent men ne valaient qu'un dinar. On nous assura que dans cette ville il y avait des personnes qui recueillaient chaque année trois ou quatre cents outres de miel.

des *Kourdes*, publiée par V. Véliaminof-Zernof, Saint-Petersbourg, 1860 à 1862, tome I, pages 19 à 20.

Tarikhi Moudadjjim bachy, Constantinople, 1285 (1870), tome II, pages 514-518.

Ibn el Atbir : *Kamûl si Tarikh*, tome IX passim et tome X, page 11. L'histoire a conservé le nom des fils de Nasr oul Daouléh. L'un d'eux, l'émir Abou Harb Souleyman, gouverna la province de Djéziréh et fut tué en 447 (1055) par les Kurdes de Fenek.

¹ Akhlath a, en arabe, la signification de mélange, de réunion d'hommes de différentes races.

² Bidlis ou Bithlis, à sept fersangs d'Akhlath, est située dans une vallée profonde entourée de hautes montagnes. La chaleur y est très-grande on été et le froid très-rigoureux en hiver. Les géographes orientaux prétendent qu'elle fut fondée par Alexandre.

Cherif Eddin, dans son *Histoire des Kourdes*, a consacré une longue notice à sa ville natale. Cf. Scherif Eddin Bidliszy, *Cherif Namih ou Histoire des Kourdes*, texte persan, publié par V. Véliaminof-Zernof, Saint-Petersbourg 1860, tome I, pages 284 à 290.

En sortant de Bithlis, nous vîmes un château qui porte le nom de Qif Onzhor, c'est-à-dire «arrête-toi et regarde»¹. Après l'avoir dépassé, nous arrivâmes à une localité où se trouve une mosquée, bâtie, selon la tradition, par Ouweïs Qarany, que Dieu sanctifie son âme²!

Dans les environs, nous aperçûmes des gens qui parcouraient la montagne et qui abattaient des arbres semblables à des cyprès. Je leur demandai ce qu'ils en faisaient. «Nous mettons dans le feu, me répondirent-ils, un bout de ces arbres et il s'échappe de l'autre bout une résine que nous recueillons dans des fosses. Nous la mettons ensuite dans des vases que nous expédions dans tous les pays.»

Toutes ces localités à partir d'Akhlath que nous venons de mentionner brièvement, relèvent du gouvernement de Meïnafariqin.

Nous arrivâmes ensuite à Arzen, ville bien peuplée et florissante. On y remarque des eaux courantes, des

¹ Ce château est celui de Hian Keff ou Hian Ketta, appelée aussi par les Arabes *Ras el Ghoul* (la tête de l'ogre), qui domine la ville de ce nom. Elle est située sur les bords du Tigre et c'était, au dire de Mouqaddessy, la place frontière du territoire de Meïnafariqin. Cette forteresse est appelée Kiyas par Procopé; les Persans lui donnent le nom de Guilkerd. Elle devint en 629 (1231) la capitale d'une dynastie Kurle Eyyoubite qui régna jusqu'en 930 (1529).

² Mesjid Ouweïs Qarany (la mosquée d'Ouweïs Qarany), est située, dit el Mouqaddessy, entre Arzen et Masalon, à une journée de marche de chacune de ces deux villes.

Ouweïs Qarany, un des compagnons du Prophète, fut tué à Siffin en combattant pour Aly. D'autres auteurs prétendent qu'il mourut en Arménie ou dans le Seljucan. El Qorthoby affirme qu'il expira dans le désert en se rendant de Médine à Damas. Un monument ou tombeau dans cette dernière ville, dans le cimetière qui s'étend entre Bab el Djabiéli et Bab es Saghir.

Cf. Ibn el Atbir, *Kamûl si Tarikh*, tome III, page 272. Ihu Batoutah, *Voyages*, tome I, pages 222 à 223.

jardins, de beaux arbres et des bazars bien approvisionnés¹. Pendant le mois d'Azermah du calendrier persan (novembre-décembre) on y vendait pour un dinar deux cents men d'un raisin appelé Rezarmanouch. Nous arrivâmes ensuite à Meïafariqin².

D'Akhlat à Meïafariqin on compte vingt-huit fersengs; de Balkh jusqu'à cette dernière ville il y a, par la route que nous avons suivie, cinq cent cinquante-deux fersengs.

Nous entrâmes à Meïafariqin le vendredi 26 Djoumazy oul evvel 438 (23 novembre 1046). A cette époque les feuilles des arbres étaient encore vertes. Meïafariqin est entourée d'une grande muraille en pierres blanches dont chacune pèse cinq cents men; de grandes tours, construites en cette même pierre blanche, s'élèvent à la distance de cinquante guéz l'une de l'autre. La muraille

¹ Arzen, Arzendjan, et selon la prononciation locale Arzenkan, est une ville prospère; elle jouit d'une certaine renommée et le séjour en est agréable. On y trouve en abondance tous les biens de la terre et elle est bien peuplée. Elle fait partie de l'Arménie et est située entre les frontières de l'empire grec et Akhlat, non loin d'Arzinet et Itoum (Erzroum). Les habitants sont pour la plupart Arméniens, mais il y a des Musulmans qui sont les notables de la ville.

A Arzen, on boit du vin et l'on se livre ouvertement et publiquement à la débauche. Yaqout, *Moudjem oul bouïdan*, tome I, page 205.

² Meïafariqin est la ville la plus considérable du Diar Bekr. Elle fut conquise par les Musulmans commandés par Ayadh Ibn Ghanem, sous le khalifat d'Omar.

Les Arabes établirent leur camp dans une plaine où jaillit une source qui porte le nom d'*Aïn el Beïda* (la source blanche). Cette ville capitula moyennant un rançon de 50,000 dinars. Chaque habitant parvenu à l'âge viril dut payer deux dinars, deux boisseaux de blé, une meure (moud) d'huile, une de vinaigre et une de miel.

Les géographes orientaux donnent peu de détails sur la ville de Meïafariqin qui fut la capitale de la dynastie des Beni Merwan. Yaqout a inséré une assez longue notice sur son histoire avant la conquête arabe (*Moudjem*, tome IV, pages 703 à 707).

est crénelée dans toute son étendue et son état de conservation est si parfait que l'on dirait que les ouvriers viennent de l'achever. Cette ville a une porte qui s'ouvre du côté de l'occident. Elle est grande et surmontée d'un arceau en pierre. Le battant qui la ferme est tout en fer et il n'y entre pas un morceau de bois. La description de la grande mosquée allongerait singulièrement mon récit, bien que je donne dans cette relation les détails les plus complets. Je dirai seulement que l'on a construit dans la cour de cette mosquée des latrines composées d'une rangée de quarante cabinets qui sont traversés par deux gros cours d'eau; l'un coule à la surface du sol, et sert à se purifier; l'autre est souterrain, il enlève les immondices et nettoie les fosses. En dehors de la cité s'étend le faubourg; on y trouve des caravansérails, des bazars, des bains et aussi une grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi.

Au nord de Meïafariqin est une autre ville fortifiée qui porte le nom de Moulhaddacèh. Elle possède un bazar, une grande mosquée et des bains qui sont tous pourvus de cabinets particuliers. Dans la khouthbèh, on donne au prince qui gouverne ce pays les titres de «l'émir le plus grand, l'honneur de l'Islamisme, la félicité de la religion, celui qui donne son aide à l'État, qui ennoblit la communauté des vrais croyants, Abou Nasr Ahmed.» C'est un vieillard qui a atteint l'âge de cent ans; on m'assure qu'il vit encore.

Le rathil dont on se sert au marché de Meïafariqin a le poids de quatre cent quatre-vingts dirhémis.

L'émir a fondé, à quatre fersengs de Me'afariqin, une ville à laquelle il a donné le nom de Nasrièh.

Il y a neuf fersengs d'Amid à Me'afariqin.

Le sixième jour du mois de Dey ancien style (22 décembre) nous arrivâmes à Amid¹. Cette ville est construite sur un rocher. Elle a, d'après les mesures que j'ai prises, deux mille pas en longueur et autant en largeur. Elle est entourée d'une muraille fortifiée dont les pierres sont noires et dont les blocs taillés pèsent chacun de cent à mille men et même davantage. Ils ne sont joints l'un à l'autre ni avec du ciment ni avec du mortier. La muraille a vingt arches de hauteur et dix d'épaisseur. De cent guez en cent guez, on a construit une tour dont la moitié de la circonférence est de quatre-vingts guez, les créneaux sont

¹ Les géographes orientaux donnent peu de détails sur la ville d'Amid. Ils se bornent à dire qu'Amid est entourée de vergers et qu'elle est remarquable par ses fortifications construites en pierres noires que le fer ne peut entamer et qui résistent à l'action du feu. Le récit de Procopius confirme l'exactitude de la description de Nassiri Khosrau. Les murs d'Amid furent réparés par Justinien. « Urbis Amidæ muros, majorem (πιλγρ.) ac minorem (σπερδγρρρ.), qui ob vetustatem jam ruine proximi vischauerit, nova quadam substructione firmavit, itaque urbi securitatem præstitit. » Procopius : *De Aedificiis*. Bonnæ 1838, page 226.

Amid fut jusqu'en 1176 le siège du patriarche Jacobite. Assensani, *Bibliotheca orientalis*, Romæ 1721, tome II.

Alp Arslan passa devant Amid en 463 (1070). Ce prince, frappé de la force de ses remparts, les toucha de sa main qu'il porta ensuite sur son visage, comme pour s'en attirer les bénédictions. Bar Hebraeus, *Chronicon Syriacum*, ed. Bruno, Lipsiæ 1789, page 260.

Les fortifications de Tortose étaient construites d'après le système adopté par les ingénieurs grecs pour celles d'Amid. M. G. Hoy en a donné un dessin dans ses « *Momuments de l'architecture des Croisés en Syrie* », Paris 1871, in-4°, page 78.

Aly el Herewy nous apprend dans son « *Livre des pèlerinages* » qu'Amid possédait cinq mosquées et que l'on y vénérât le tombeau du Cheikh Sa'ad. Il y fut lui-même l'objet d'un miracle dû à l'intercession de ce saint personnage. *El Icharat ila's starat*, f.° 68 r.°.

formés de ces mêmes pierres noires. Du côté de l'intérieur de la ville on a pratiqué en maints endroits des escaliers qui permettent de monter au haut des remparts. Il y a, au sommet de chaque tour, une plate-forme pour les combattants.

La ville a quatre portes tout en fer et dans lesquelles n'entre pas une pièce de bois. Elles sont placées dans la direction des quatre points cardinaux. Celle de l'orient s'appelle Bab oud Didjilèh (porte du Tigre), celle de l'occident Bab er Roum (porte de la Grèce), celle du nord Bab oul Ermen (porte de l'Arménie) et celle du sud Bab oul Tell (la porte de la colline). En dehors du rempart, il y a une autre enceinte fortifiée construite en cette même pierre dont j'ai déjà parlé; elle a dix guez de hauteur et le sommet en est crénelé dans toute son étendue. Derrière les créneaux, on a établi un passage qui permet à un homme armé de se mouvoir, de se tenir debout et de combattre à l'aise.

Cette enceinte extérieure a aussi des portes en fer qui ne se trouvent point placées vis-à-vis de celles de la ville, de sorte que lorsqu'on franchit la première enceinte, il faut parcourir une certaine distance entre les deux murailles pour arriver aux portes du second rempart. L'espace qui sépare les deux murailles est de quinze guez.

Au milieu de la ville, une source jaillit d'un rocher, elle est assez abondante pour faire tourner cinq meules de moulin. Cette eau a un goût très-agréable, mais personne ne sait d'où elle provient. Grâce à elle, on a pu

planter des arbres et avoir des jardins dans l'intérieur de la ville.

Le gouverneur militaire et civil d'Amid est le fils de l'émir Naar oud Daoulèh dont j'ai parlé plus haut.

Dans les différentes parties du monde, en Arabie, en Perse, dans le Turkestan et dans l'Inde j'ai vu un grand nombre de villes et de forteresses, mais nulle part je n'en ai trouvé une qui pût être comparée à Amid. Elle n'a point sa pareille sur la terre et je n'ai entendu dire à qui que ce soit qu'il en ait vu une semblable.

La grande mosquée est bâtie en pierres noires. Il n'existe pas d'édifice qui puisse avoir été construit avec plus de régularité et plus de solidité. A l'intérieur, s'élèvent plus de deux cents colonnes monolithes soutenant ce monument; elles supportent des arcades en pierres, au-dessus desquelles on a dressé d'autres colonnes plus basses que celles de l'étage inférieur, et qui sont également surmontées par des arceaux.

Tous les toits sont construits en dos d'âne, et les poutres en sont sculptées, coloriées et vernisées. Dans la cour de la grande mosquée, se dresse une grande pierre sur laquelle on a placé un très-grand bassin de forme ronde qui est également en pierre. Il s'élève à la hauteur de la taille d'un homme, et sa circonférence est de deux guez.

Au milieu du bassin est un bec en cuivre d'où s'élance, en bouillonnant, une eau limpide, et tout est disposé de telle façon que l'on ne voit ni par où l'eau arrive, ni par où elle s'écoule. Il y a également un local pour renouveler les ablutions; il est si bien construit qu'il est impossible d'en voir un plus beau.

Toutes les pierres dont on se sert pour bâtir à Amid sont de couleur noire, et celles qui sont mises en œuvre à Melafariqin sont blanches. X

Près de la mosquée s'élève une église richement décorée. Elle est construite en pierres; le sol est recouvert de dalles de marbre ornées de dessins gravés. J'ai remarqué dans cette église, dans le sanctuaire surmonté d'une coupole qui est le lieu d'adoration des Chrétiens, une porte en fer treillagé dont je n'avais encore vu nulle part la pareille.

Deux routes conduisent d'Amid à Harran. L'une a quarante fersengs et traverse une contrée inculte; l'autre passe au milieu d'un pays bien cultivé, couvert de nombreux villages dont les habitants professent pour la plupart la religion chrétienne. Cette seconde route a soixante fersengs. Nous la suivîmes en compagnie d'une caravane. Nous passâmes par une plaine fort unie, mais tellement couverte de pierres que les bêtes de somme ne pouvaient faire un pas sans en trouver une sous leurs pieds.

Le vendredi, 25 du mois de Djoumazi oul akhir de l'année 438 (28 décembre 1046), nous arrivâmes à Harran¹. Ce jour correspondait au vingt-deux du mois persan

¹ Harran, ville principale de la province de Beni Modhar, est bâtie dans une vallée qu'entourent des montagnes qui s'étendent sur une longueur de deux journées de marche. Elle est à la distance d'un jour de Hoha (Ejesso) et de deux jours de Raqqa. Selon Mongquidassy, l'ancienne fortifiée de Harran est construite en pierres de taille, et elle rappelle par sa beauté celle de Jérusalem. L'eau est amenée dans la ville par des canaux en maçonnerie. La grande mosquée est bâtie en pierres noires et blanches.

Ibn Hamjal dit que Harran était une ville de Sabéens; ils y avaient leurs temples. De son temps, on voyait sur une colline un lieu d'adoration

de Dey, et à ce moment la température était semblable à celle du Khorassan à l'époque du Naurouz. Nous arrivâmes, après avoir quitté Harran à une ville, qui porte le nom de Qaroul¹. Un homme généreux nous conduisit à sa maison et nous y offrit l'hospitalité. Quand nous fûmes entrés chez lui, un arabe bédouin qui pouvait avoir soixante ans se présenta à moi et me dit : « Apprends-moi le Qoran. » Je récitai le chapitre commençant par ces mots : « Dis : Je cherche un refuge auprès du Seigneur des hommes » et il le répétait avec moi². Lorsque je prononçai ces mots : « contre les génies et les hommes », il m'interrompit pour me dire qu'il voulait aussi réciter le chapitre commençant par les mots : « As-tu vu les hommes ? » « Non, lui répondis-je, car ce chapitre n'est pas plus long que celui-ci. »

« Quel est le chapitre de la porteuse de bois ? » (*Naqqalet oul Hathab*) me demanda-t-il ensuite. Il ignorait que dans le chapitre : « Que les deux mains d'Abou Lahab périsent » Dieu a appliqué à la femme d'Abou Lahab les expressions de « *Hammalet oul Hathab* » et non

pour lequel ils avaient la plus grande vénération et dont ils faisaient remonter la fondation à Abraham.

Yaqout, tome II, pages 230—232. Mousquidessy, page 141. Ibn Hauqal, pages 142—145. Cf. sur Harran et les Saléens de cette ville Maqouli, *Les prairies d'or*, éd. de M. Barbier de Meynard, tome II, pages 61—65 et tome VI passim.

¹ La ville dans laquelle Nazeiri Khorroun s'est arrêté pendant si peu de temps est, sans aucun doute, celle de Roha ou Edesse.

Le nom de Qaroul, avec le changement si fréquent de l ou r dans les dialectes vulgaires de l'Orient, me paraît être, ainsi que celui de Roha, une corruption du nom de Callirhoë que portait Edesse sous la domination des Grecs.

² Qoran, chap. CXIV.

point celles de *Naqqalet oul Hathab*¹. Malgré tous mes efforts, je ne pus, cette nuit, fixer dans la mémoire de cet Arabe, de ce vieillard de soixante ans, le chapitre de : « Dis : Je cherche un refuge ».

Le samedi 2 du mois de Redjeb 428 (2 janvier 1047) nous arrivâmes à Seroudj² et deux jours après nous traversâmes l'Euphrate et nous atteignîmes Menbidj, la première ville du territoire de la Syrie. Nous étions au deuxième jour du mois de Behmen et la température était des plus agréables. Aucune construction ne s'élevait autour de cette ville³.

De Menbidj, nous gagnâmes Haleb. On compte cent fersengs de Meñfariqin à Haleb. Haleb, telle que je

¹ Qoran, chap. CXI.

² Seroudj, ville de la province de Dinar Modhar, est à une journée de marche de Harran et à la même distance de Bîrêh qui est située au nord. Les environs sont arrosés par de nombreux cours d'eau. Les vergers de cette ville produisaient des grenades, des poires, des pêches et des coings d'une saveur exquise. Seroudj était en ruines au XIV^e siècle.

Taqouïm oul bouïdan, pages 276—277.

³ Menbidj fut fondée, dit-on, par Keera ou Cosroës pendant la campagne qu'il se termina par la soumission de la Syrie.

Ce prince bâtit dans cette ville un pyrée auquel il donna le nom de Menbêh. Menbidj est la forme arabisée de ces deux mots persans.

Cette ville s'élève dans une plaine à trois fersengs, c'est-à-dire à une journée du marche de l'Euphrate; elle est à dix fersengs ou deux jours de voyage d'Haleb. Elle était entourée d'une muraille en pierres de taille. L'eau y était amenée par des canaux à fleur de terre, mais il y avait, dans toutes les maisons, des puits qui fournissaient l'eau nécessaire aux besoins des habitants. Les environs étaient plantés en mûriers pour l'élevage des vers à soie. Le premier gouverneur de Menbidj fut un descendant d'Anleïch, fils de Babek, nommé Ibn Denyar. Celui-ci est l'aïeul du célèbre jurisconsulte Souleyman Ibn Mokhalid. Le khalife Haroun er Rechid avait fait de Menbidj le chef-lieu d'un district de la province de Awasim qui formaient les frontières militaires de l'empire des Abbassides. Les fortifications et la plus grande partie de la ville étaient en ruines au XIII^e siècle.

Yaqout, *Moudjmaï oul bouïdan*, tome IV, page 654—656. *Taqouïm oul bouïdan*, pages 270—271. Ibn Djobair, édition de M. Wright. Leyde, 1852, page 260.

la vis, est une bonne ville entourée d'une forte muraille dont j'estimai la hauteur à vingt-cinq ares. Le château qui est très-grand est entièrement construit sur le roc. Je crois qu'Haleb est aussi considérable que Balkh; elle jouit d'une grande prospérité; toutes les maisons se touchent. On y acquitte les droits sur les marchandises apportées de la Syrie, du pays de Roum, du Diarbekr, de l'Egypte et de l'Iraq. Haleb est fréquentée par les négociants et les marchands de ces différentes contrées. Elle a quatre portes : Bab el Youhoud (la porte

Le prince qui gouvernait Haleb lorsque Nassiri Khosrau y arriva, était Mouïz oud Daouléh Abou Alwan Thimal Ibn Salih de la dynastie des Beni Mirdas qui tiraient leur origine de la tribu arabe des Beni Kelab. Cette dynastie posséda la ville d'Haleb de 414 (1023) à 477 (1084).

Yaqout nous a donné dans son *Dictionnaire géographique* un extrait de la relation de voyage qu'Ibn Bouthlan et Moutetabbih adressa à Halaï Ibn el Mouhasin.

« Nous partîmes de Rouqaféh, dit Ibn Bouthlan, et après quatre jours de marche nous arrivâmes à Haleb. Cette ville est entourée d'une muraille en pierres blanches percée de six portes. Non loin de cette enceinte se trouve le château; on voit dans sa partie la plus élevée une mosquée et deux églises. L'une d'elles est construite sur l'emplacement du lieu où Abraham offrait ses sacrifices à Dieu. Au pied du château est la caverne où ce patriarche abritait ses brebis. . . . Il y a à Haleb une grande mosquée, six églises et un petit hôpital. Les jugements des jurisconsultes d'Haleb sont basés sur les prescriptions de la doctrine des Imâmouh. « Les habitants boivent l'eau de la pluie qui est recueillie dans des citernes. La ville est traversée par la rivière du Qouéïd dont les eaux débordent pendant l'hiver; en été, son lit est à sec. Au milieu de la ville on voit la maison d'Alwah, amante de Boltoïr. Il n'y a à Haleb que peu de fruits, de légumes et de vin. Ce que l'on en trouve est apporté du pays de Roum. Le Qatariéh où se vendent les étoffes est une des merveilles d'Haleb. Il se compose de vingt boutiques où des commis vendent chaque jour des marchandises pour une valeur de vingt mille dinars; il en est ainsi depuis vingt ans. Aujourd'hui il n'y a point dans cette ville un seul bâtiment touchant au ruhez. »

Yaqout, *Moudjeim*, tome II, pages 307—308.

Hafiz Abru, dans la notice qu'il a consacré à Haleb, a résumé tous les renseignements fournis par les auteurs qu'il avait à sa disposition. « Dans la ville s'élève, dit-il, un monticule fort élevé et de forme rondo:

des Juifs), Bab Allah (la porte de Dieu), Bab el Djinan (la porte des jardins), Bab Anthiakih (la porte d'Antioche). Le poids en usage dans le bazar d'Haleb est le rathl Dhahiry qui équivaut à quatre cent quatre-vingts dirhems.

Quand d'Haleb on se dirige vers le sud, on trouve, à vingt fersengs la ville de Hama, et plus loin celle de Hims.

Il a mille guex de circonférence. On a bâti au sommet un château-fort entouré d'un fossé d'une grande profondeur. Dans le château on trouve le Maqam d'Abraham (Abraham) où ce patriarche faisait traire ses brebis tous les vendredis et en distribuait le lait aux pauvres. Ceux-ci s'écriaient alors « Haleb » (il a trait) et ce nom a été donné à la ville en mémoire de ce fait.

Il y a à Haleb plusieurs mosquées où l'on récite la khouthbéh, et le nombre de celles où l'on faisait la prière du vendredi s'élevait à soixante-quatre à l'époque du sultan Barqouq (784—801 [1382—1398]).

« Dans le collégo qui porte le nom de Medresat oul Halawéh (le collégo des confitures) on voit, près du bassin, une pierre qui a la forme d'un siège et sur laquelle on remarque quelques sculptures. Les Francs ont pour cette pierre une grande vénération, et ils ont offert pour la posséder des sommes considérables; mais, les gouverneurs de la ville et ceux de la Syrie n'ont jamais accordé la permission de l'enlever. Une industrie particulière à Haleb est celle de la verrerie. Nulle part ailleurs, dans le monde entier, on ne voit de plus beaux objets en verre. Quand on entre dans le bazar où on les vend, on ne peut se déterminer à en sortir, tant on est séduit par la beauté des vases qui sont décorés avec une élégance et un goût merveilleux. Les verreries d'Haleb sont transportées dans tous les pays pour être offertes en présent. »

L'histoire d'Haleb a été écrite par Ibn Abi Thay Yabia el Haleby (890—1232), par Kemal oud din Abou Hafz Omar qui est plus connu sous le nom d'Ibn Adim (660—1262), par le Qadi Ala oud Din Aboul Hasan Aly el Djibriy (848—1439) et par d'autres historiens qui ont ajouté des appendices aux annales rédigées par leurs prédécesseurs.

La biographie d'Ibn Bouthlan dont il est fait mention plus haut a été insérée dans le *Nemâï Daniçulveran*. Téhéran, 1296 (1879), in-f°, pages 414—428.

Tous les voyageurs européens qui, depuis le XV^e siècle, ont traversé le nord de la Syrie ont donné une description d'Alep; mais, l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit sur cette ville est dû à la plume du docteur Alexandre Russell : *The natural history of Aleppo containing a description of the city, and the principal natural productions in its neighbourhood*, Londres 1764, 2 volumes in-4.

Le rathl Dhahiry est celui qui est marqué du poinçon du khalife d'Egypte, Ed Dhahir l'izaz dia illah qui régna de 411 à 427 (1020—1035).

Il y a cinquante fersengs d'Haleb à Damas. On en compte douze d'Haleb à Anthakièh, et la même distance sépare Haleb de Tripoli. Il y a, dit-on, deux cents fersengs jusqu'à Constantinople.

Le 11 du mois de Redjeb (11 janvier) nous partîmes d'Haleb, et, après avoir fait trois fersengs, nous atteignîmes le village appelé Djond Qinniarin¹. Le lendemain, après avoir franchi six fersengs, nous arrivâmes à Sermin qui est une ville ouverte². A six fersengs plus loin, se trouve Ma'arat en Na'aman qui est bien peuplée et entourée d'une muraille en pierres. Je remarquai, près de la porte de cette ville, une colonne en pierre sur laquelle était tracée une inscription en caractères qui n'étaient point arabes. J'interrogeai quelqu'un à ce sujet. Il me fut répondu que c'était un talisman qui empêchait les scorpions de pénétrer dans la ville et d'y rester. Si on en apporte un du

¹ Qinniarin avait été jusqu'au IX^e siècle de notre ère une ville prospère et bien peuplée. Elle était le chef-lieu d'un district des frontières militaires de l'empire des khalifes. Le voisinage d'Haleb hâta sa décadence. Les Grecs en l'année 331 (A. D. 962) tentèrent un coup de main sur Haleb et massacrèrent la population des faubourgs. Les habitants de Qinniarin saisis de frayeur émigrèrent, les uns en Mésopotamie, les autres à Halob sur l'ordre qui leur fut donné par Seyf ed Daouleh Aboul Hnssan Aly Ibn Hamdan. Quelques mois avant sa mort, en 355 (965), ce prince, redoutant une attaque des Grecs qu'il était impuissant à repousser, se rendit à Qinniarin qu'il rasa et dont il incendia les mosquées. Cette ville ne se releva jamais de ce désastre; elle ne fut plus qu'un lieu de station pour les caravanes qui y payaient les droits dus au fisc.

² Sermin, à une journée de marche au sud d'Haleb, possède un marché et une mosquée où l'on fait la prière du vendredi. La population n'a d'autre eau que celle de la pluie. Les environs de cette ville sont bien cultivés et l'on y voit une grande quantité d'oliviers. Les habitants de Sermin embrassèrent les doctrines des Ismaéliens; ils furent massacrés lors de la destruction de cette secte, et des Turkomans et des Arabes vinrent s'établir à leur place dans la ville.

Yaqout, *Moudjem*, tome III, page 89. Haïz Abrou.

dehors et si on le lâche, il prend la fuite et s'éloigne. J'estimai que cette colonne avait dix aèch de hauteur.

Les marchés de Ma'arras sont abondamment approvisionnés. La grande mosquée est bâtie sur une éminence qui s'élève au milieu de la ville; de quelque côté que l'on se rende à cette mosquée, il faut gravir un escalier de treize marches pour y arriver. En fait de céréales, on ne cultive que le blé qui fournit d'abondantes récoltes. Dans la campagne, on voit des oliviers, des figuiers, des pistachiers, des amandiers et des vignes en grand nombre.

L'eau dont on fait usage est fournie par la pluie et par des puits.

Un homme du nom d'Aboul Ala el Ma'ary, qui était aveugle, gouvernait la ville. Il était fort riche et possédait un grand nombre d'esclaves et de domestiques. Tous les habitants de la ville semblaient être ses serviteurs. Pour lui, il avait embrassé la vie ascétique, il portait des vêtements de bure et ne quittait jamais sa maison. Il s'était assigné pour nourriture journalière la moitié d'un men de pain d'orge et il ne mangeait pas autre chose. J'ai entendu dire que la porte de sa demeure était toujours ouverte et que ses délégués et ses gens s'occupaient de régler les affaires des habitants; on n'avait recours à lui que dans des cas importants. Il ne refusait à personne une part de ses biens, il jeûnait continuellement, veillait la nuit et ne s'occupait jamais des affaires de ce monde. Ce personnage a atteint dans la poésie et dans les belles-lettres un tel degré de perfection que

les littérateurs de la Syrie, du Maghreb et de l'Iraq reconnaissent unanimement que, dans ce siècle, personne ne s'est élevé et ne s'élève à une hauteur pareille à la sienne.

Il a composé un ouvrage auquel il a donné le titre de *Foussoul oul Ghaiat* et dans lequel il a introduit des phrases énigmatiques et des allégories exprimées en un style si éloquent et si merveilleux que l'on ne peut en comprendre qu'une faible partie et qu'il faut lire ce livre devant lui pour entendre ses explications. On lui a reproché d'avoir voulu, dans cet ouvrage, faire la critique du Qoran. Il est toujours entouré de deux cents disciples venus de différents pays et qui se livrent, sous sa direction, à l'étude de la littérature et de la poésie.

J'ai entendu dire qu'il avait composé plus de cent mille distiques. Quelqu'un lui dit : « Dieu (qu'il soit béni et exalté) t'a donné la richesse et de grands biens; pourquoi les distribues-tu aux autres et n'en jouis-tu pas toi-même? » « Je ne possède rien de plus que ce qui m'est nécessaire pour vivre », répondit-il.

Lorsque j'arrivai à Ma'arrâh, Aboul Ala vivait encore¹.

¹ Aboul Ala Ahmed Ibn Abdallah el Tenoukhy el Ma'arry naquit à Ma'arrâh le 27 du mois de Reby oul ewvel 363 (22 décembre 973). Il mourut dans cette ville au mois de Reby oul ewvel 449 (Mai 1057).

Ibn Khalikan a écrit la biographie de ce littérateur et il confirme quelques-uns des détails que Nassiri Khoerau nous donne sur sa manière de vivre. Cf. *Kitab oufiat il Ayan*, Boulan, 1275 (1858), tome 1^{er}, page 47, et la traduction de M. de Slane, *Biographical dictionary*, Paris 1842, in-4^o, tome 1^{er}, pages 94—98. M. Rieu a publié sur ce poète une étude qui porte le titre de : *De Abul Ala poetæ arabici vitæ et carminibus secundum codices Leydani et Parisienses commentatio*. Bonnæ 1848. On trouve également un notice sur Aboul Ala en tête du commentaire qui a été publié sous le titre de

Le 15 Redjeb (15 janvier de l'année 438) nous arrivâmes à Koueimât¹, puis à Hama, jolie ville bien peuplée et sise sur les bords du fleuve Assy (le rebelle, l'Oronte)². On lui a donné ce nom parce qu'il coule vers le pays

« *Tamout ala sikh is sand* » (Eclaircissements sur le livre des étincelles qui jaillissent du briquet). Kairo 1282 (1865).

Le titre exact de l'ouvrage dont parle Nassiri Khoerau est *الفصول النيات والنهايات* et *foussoul oul ghayat* (les divisions et les conclusions), et non pas *الفصول الغايات* *foussoul oul ghayat*. Cet ouvrage est un examen critique des Sourâh ou chapitres du Qoran et des Ayeh ou versets. Il se compose, au dire d'Ibn el Djaury qui en cite le titre, de trente cahiers.

¹ Koueimât *كوميات* est le pluriel du diminutif du substantif arabe *كومة* (butte, colline, éminence).

Koueimât a donc le sens de petites buttes, petites collines. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver trace de cette localité dans aucun auteur oriental. Le nom de Kouimal figure dans la liste alphabétique de tous les noms géographiques contenus dans la carte générale des Pachaïks de Baghdâd, Orfa et Hama, dressée par M. Rousseau, mais il est donné à un village situé au-delà d'Orfa sur la rive du Djulab.

Je crois donc qu'il faut substituer au mot de Koueimât ceux de *Kafr Thab* (*كفرطاب*), village situé entre Chetar et Ma'arrat en Na'aman à une distance de douze milles de chacune de ces deux villes et qui avait quelque célébrité pour ses poteries; ses habitants étaient originaires du Yémen.

Yaqout, tome IV, page 289. *Taqouim oul boulan*, page 202.

² Le nom de Hamâh, dit Hafz Abrou, est mentionné dans les livres des Israélites. La beauté et l'élégance de ses édifices lui a fait donner en Syrie le surnom de *Arouw el Bâad* (la fiancée des pays). On vante sa prospérité et sa richesse. Hamah est entourée au nord-est par l'Oronte; au sud et à l'ouest elle est élevée des montagnes. La ville bâtie sur une éminence est protégée par une enceinte fortifiée. On a construit devant les portes des ponts sur lesquels on franchit l'Oronte. Les marchés sont bien fournis; celui qui se trouve sur la colline dans l'intérieur de la ville porte le nom de *Soug el aala* (le marché haut); l'autre s'étend en dehors d'elle, sur les bords de l'Oronte, et s'appelle *Soug el eafel* (le marché bas). Le château est situé à une extrémité de la ville. Sa hauteur est telle qu'un bon archer peut seul atteindre avec sa flèche le sommet de ses murailles. La grande mosquée est bâtie dans l'intérieur de la cité sur le point le plus élevé de la colline. On a établi, sur le fleuve, le long de la ville des roues hydrauliques qui le courant fait tourner. Elles servent à arroser les jardins et à distribuer l'eau dans les maisons. Leur diamètre est de près de quarante coudes.

de Roum; il sort du pays de l'Islamisme pour entrer dans celui des infidèles, et il fait ainsi acte de rébellion. On a établi sur ses bords un grand nombre de roues hydrauliques.

Deux routes partent de Hama; l'une conduit à la côte située à l'occident de la Syrie, l'autre se dirige vers le sud et aboutit à Damas. Nous primes la première de ces deux routes. Nous vîmes dans la montagne une source qui, nous assura-t-on, coule tous les ans pendant trois jours à partir du quinze Cha'aban; puis, elle ne laisse plus échapper une seule goutte d'eau jusqu'à l'année suivante. Elle est visitée par un grand nombre de pèlerins qui cherchent à se rendre agréables à Dieu par leurs actes de dévotion. On a construit de grands bâtiments en cet endroit et on y a creusé des bassins¹.

Après nous être éloignés de cette localité, nous entrâmes dans une plaine tellement couverte dans toute son

¹ La source dont parle Nassiri Khorsau est le *Fons sabbathicus*, mentionnée par Josephé et que Titus visita dans sa marche d'Arcene (Irqah) à Raphanea (Barin). D'après l'assertion de Josephé, la source cessait de couler le samedi. Au dire des Musulmans, elle s'arrête le vendredi. Le Révérend Samuel Lyde nous apprend (*The Ansaryeh and Ismaelyeh, a visit to the secret caves of Northern Syria*, London 1853, page 250), qu'elle sort de dessous un rocher calcaire et qu'elle jaillit à des intervalles irréguliers, mais plus fréquemment en été qu'en hiver. L'eau so précipite quelquefois avec tant de violence que le torrent formé par elle est assez puissant pour déraciner les arbres qui se trouvent sur son passage. La source qui porte le nom de *Fons sabbathicus* (la source jaillissante du couvent) est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les Chrétiens et par les Musulmans.

Les grands bâtiments dont parle Nassiri Khorsau sont ceux du couvent de Mar Djirdjis (Saint Georges) occupé par des moines grecs. Il s'élève dans la partie supérieure du Wadi Bouweid à une distance de vingt minutes de la source. Burckardt en a donné une description dans la relation de son voyage en Byrie et en Palestine. *Travels in Syria and the Holy Land*, London 1822, pages 160—160.

étendue de narcisses en fleurs qu'elle paraissait toute blanche². Leur abondance nous contraignit à partir, et nous atteignîmes une ville nommée Irqah³. Après l'avoir dépassée de deux fersengs, nous nous trouvâmes au bord de la mer. Nous primes alors la direction du sud, et,

² Cette plaine est celle de la Bouqeiya (بوقية) ou petite Biqa'a. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest sur une longueur de trois lieues et sur une largeur d'une lieue et demie. Elle est bornée au sud et à l'est par les derniers contreforts du Liban et par un plateau qui s'étend vers Riiléh. Elle est fermée à l'ouest et au nord par une chaîne de collines qui se détache des montagnes occupées par les Ansaryehs. Au nord de cette chaîne de collines, s'ouvre un défilé dominé par le château qui porte le nom de *Him et Akrad* (le château des Kurdes; le Crac des historiens des Croisades). La plaine de la Bouqeiya se couvre de fleurs au printemps; la terre y est d'une extrême fertilité. Les pentes des montagnes qui l'entourent sont couvertes de cultures et d'oliviers. Les écrivains du moyen-âge n'ont point altéré le nom de la Bouqeiya.

³ Quant toute cette gent fut assemblée et ils furent herbergés en la Boque dessous le Crac et kudeunain s'en retournerent à la Boque dont il se estoient partis. » *L'Estoire de Eracles empereur*, dans les *Historiens occidentaux des Croisades*, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome II, page 404—405.

⁴ Il avint ainsi com il avoient devisé que tuit s'assemblerent en la terre de Triplo et de toutes parz vintrent en un lieu qui a non la Boquée.

⁵ Noradin se demorait es parties de Triplo, au lou que l'on appelle la Bonchie. » *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, texte français publié par M. P. Paris. Paris 1880, tome II, pages 220 et 262.

Les géographes orientaux signalent l'abondance des narcisses qui croissent spontanément au printemps dans les plaines de la Syrie. Yaqout, tome III, page 439, sub voce Syna. Une des lies de la rade de Tripoli porte le nom de *Djizret et Nerdjis* (lie des narcisses).

⁶ Irqah est un gros bourg avec un petit château-fort; il est arrosé par un cours d'eau de peu d'importance. Selon el Azizy, il fait partie du gouvernement de Damas et il est situé sur l'extrême limite nord de ce gouvernement, non loin de la côte. On compte douze milles de Irqah à Tripoli dans la direction du sud. Irqah est à la distance de soixante-six milles de Basleik et à deux fersengs de la mer. Hafiz Abrou, dans la courte notice qu'il consacre à cette petite ville, dit qu'elle est aussi connue sous le nom de *Medinet ou kelab* (la ville des chiens).

Cf. Abou Feza, *Yaqouin el boukdan*, pages 264—266.

après avoir marché pendant cinq fersengs, nous entrâmes dans Tripoli. D'Haleb jusqu'à cette ville nous avions parcouru, par la route que nous avons suivie, une distance de cinquante fersengs.

Ce fut le samedi 5 Cha'aban (6 février) que nous arrivâmes à Tripoli. Les environs étaient couverts de champs cultivés, de vergers et de jardins. On voyait d'immenses plantations de cannes à sucre et une grande quantité d'orangers à fruits doux et amers, de bananiers, de citronniers et de dattiers. On était à l'époque où l'on recueillait le jus des cannes à sucre.

La ville est construite de telle façon que trois de ses côtés sont baignés par la mer dont les flots atteignent, lorsqu'elle est agitée, le sommet des remparts. La partie de la ville qui est du côté de la terre ferme, est protégée par une muraille et un grand fossé. Une porte en fer d'une extrême solidité s'ouvre dans la direction de l'orient. Les murailles ainsi que les créneaux et les meurtrières sont en pierres de taille; des machines de guerre sont dressées sur le haut des murs. On redoute à Tripoli les entreprises des Grecs qui peuvent tenter une attaque avec leurs vaisseaux. La superficie de la ville est de mille ârech carrés. Les maisons ont quatre, cinq et même six étages. Les rues et les bazars sont beaux et d'une grande propreté. On dirait que chaque bazar est un palais magnifiquement décoré. Je trouvai à Tripoli tous les vivres, tous les fruits et tous les mets que j'avais vus en Perse, mais ils étaient cent fois plus abondants.

La principale mosquée se trouve au milieu de la ville; elle est fort belle, richement ornée et construite avec une extrême solidité. Dans la cour, on voit une grande coupole qui recouvre un bassin en marbre au milieu duquel un jet d'eau s'élançait d'un bec de cuivre. Dans le bazar se trouve une fontaine d'où l'eau s'échappe en abondance par cinq robinets. Toute la population vient s'y approvisionner et le superflu de l'eau s'écoule sur le sol et va tomber dans la mer.

Le nombre des habitants mâles de Tripoli s'élève, m'a-t-on dit, à vingt mille. Beaucoup de cantons et de villages relèvent de cette ville. On y fabrique un bon papier semblable à celui de Samarcand, mais de meilleure qualité.

Tripoli est placée sous la dépendance du sultan d'Égypte; on me dit que c'est depuis l'époque où les infidèles de Byzance tentèrent une attaque contre cette place et furent repoussés par les Musulmans égyptiens qui leur firent subir une rude défaite. Le sultan d'Égypte a aboli les impôts dans cette ville, et il y entretient constamment une garnison commandée par un général qui a pour mission de la défendre contre toute entreprise ennemie.

Tripoli est un entrepôt commercial fréquenté par les navires qui viennent de la Grèce, du pays des Francs, de l'Espagne et du Maghreb. Ils payent au sultan le droit du dixième et les sommes qui proviennent de cette taxe servent à l'entretien des troupes. Le sultan possède à Tripoli des navires qui se rendent en Grèce,

en Sicile et au Maghreb pour y faire le commerce. Les habitants de Tripoli sont chiïtes. Les chiïtes ont construit dans tous les pays de belles mosquées : à Tripoli ils ont élevé des édifices qui ressemblent à des ribath (caravansérails), mais qui sont inoccupés. Ils les appellent meclheds. Il n'y a aucun bâtiment en dehors de Tripoli, à l'exception de deux ou trois de ces meclheds dont je viens de parler¹.

Nous nous remîmes en route en nous dirigeant vers le sud et en suivant le bord de la mer. A un ferseng de distance, je vis un château-fort appelé Qalamoun²,

¹ La ville de Tripoli fut détruite une première fois par un tremblement de terre sous le règne de l'empereur Marcien (450—456) ; puis, une seconde fois, sous celui de Justinien en 650. Elle ouvrit ses portes aux Arabes en l'année 638, et le khalife Moawîth la repeupla en y transplantant une colonie de Juifs. Elle fut prise d'assaut pendant la guerre que Nicéphore et Tzimiscès firent en Syrie (966—969). Depuis que l'empereur Basile avait mis le siège devant cette ville en 995, elle était occupée par une garnison à la solde du khalife d'Égypte et dont le chef relevait du gouverneur de Damas.

L'autorité civile et religieuse était entre les mains des membres de la famille Ammar. Lorsque Nassiri Khosrau passa par Tripoli, cette ville était administrée par Abou Thalib Ibn Ammar qui mourut en 464 (1071) et eut pour successeur son neveu Djelal ou Mouk Aboul Hassan Ammar qui dirigea la défense de la place contre les croisés en 1109 (A. II. 503).

M. Quatremère, dans ses *Mémoires sur l'Égypte* (Paris, 1811, tome II, page 506), a donné la traduction d'un passage d'Ibn Ferat relatif à la bibliothèque fondée et entretenue par la famille Ammar. Tous les écrivains orientaux et occidentaux des XI^e et XII^e siècles sont unanimes à vanter la prospérité de la ville et la fertilité de ses environs. Outre les fabriques de papier dont parle Nassiri Khosrau, Tripoli possédait, comme toutes les villes de la côte, des verreries. Dans le traité que Boémund VI, prince d'Antioche et comte de Tripoli, conclut le 1^{er} juin 1277 avec J. Contarini, doge de Venise, nous trouvons la stipulation suivante : « Et si Venicieu trait verre brizé de la ville, il est tenuz de payer le diuuo. » E. G. Rey : *Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins etc.*, Paris 1877, page 47.

² Qalamoun ou Qalamoun, à une heure de marche au sud de Tripoli fait partie du district de Kours el Tabta. C'est un village entouré de vergers

dans l'intérieur duquel se trouvait une source ; puis nous atteignîmes Tharaberzen¹, ville éloignée de cinq fersengs de Tripoli. De là nous gagnâmes Djobeil². Cette ville a la figure d'un triangle dont la base est formée par le rivage de la mer. Elle est entourée d'une muraille très-haute et très-solide ; tout autour de la ville sont des

et défendu par un petit château-fort. Polybe parle d'une ville de Calamou située au sud de Tripoli et qui fut détruite par Antiochus.

Le révérend W. Thomson, dans la relation de son voyage, signale comme Nassiri Khosrau, la source de Qalamoun et vante l'excellente qualité de son eau. W. Thomson : *Bibliotheca sacra*, New-York 1848, vol. V, n^o XX, pages 9—10.

Qalamoun est également le nom d'une montagne aux environs de Damas. Je crois qu'il faut substituer le nom de Batroun à celui de Tharaberzen qui se trouve dans tous les manuscrits que j'ai eus à ma disposition. Le nom de Tharaberzen s'applique à une place forte qui relevait d'Antioche ; les Arabes l'ont corrompu et en ont fait Darbussak ; cette dernière dénomination est également employée par les historiens des Croisés.

Batroun (la Bethoron des écrivains du moyen-âge) se trouve au sud de Tripoli à la distance indiquée par Nassiri Khosrau. C'est la Dotrys de l'antiquité, fondée, selon Méandre, par le roi de Tyr Ithobaal qui en fit une place de guerre pour arrêter les incursions des montagnards du Liban. Cette ville, qui était le siège d'un évêque, fut reconstruite par un tremblement de terre en 550 après Jésus-Christ.

Edrisay est le seul géographe arabe qui fasse mention de Batroun, place forte, située, dit-il, à cinq milles du cap d'El Hadjar.

¹ Djobeil est l'ancienne Iybios, la Gîbet des historiens des Croisés. Djobeil, dit Edrisay, est une jolie ville située sur le bord de la mer. Elle est entourée de bonnes murailles, de vergers et de vignobles. Le mouillage y est bon. On n'y trouve point d'eau courante, mais seulement de l'eau de puits. De Djobeil à Batroun, ville forte, on compte cinq milles. Edrisay, *Géographie*, traduite par M. Jaubert, tome I, page 306.

² Djobeil a la forme d'un trapèze appuyé à la mer. Son port assez vaste est formé d'une baie déterminée par deux points du rivage et par deux jetées aux extrémités desquelles se voient encore les traces des tours qui défendaient jadis la passe. L'enceinte fortifiée était percée au nord d'une porte qui s'ouvrait sur la route de Tripoli. Une autre, s'ouvrant dans la partie orientale, était commandée par le château. Le plan général de la ville bâtie en amphithéâtre, forme un vaste trapèze d'une longueur de 300 mètres sur une largeur de 250. Sur trois de ses côtés, Gîbet était munie de remparts : le quatrième était appuyé à la mer. G. Rey : *Mémoires de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, Paris 1871, pages 217—219.

plantations de dattiers et d'autres arbres des pays chauds. Je vis un enfant qui tenait à la main une rose blanche et une rose rouge qui venaient de s'épanouir, et nous étions au cinquième jour du mois de Isfendiarmouz (février) de l'an 415 de l'ère persane.

Nous allâmes de Djobeïl à Beyrouth¹, où je vis un arc en pierres sous lequel passait la route : j'estimai qu'il avait cinquante guez de hauteur. Les deux côtés de cet arc étaient formés par de grosses pierres blanches qui devaient avoir chacune un poids de plus de mille

¹ Beyrouth avait été choisie pour résidence par Hérode Agrippa; elle fut embellie par ce prince qui y fit construire un amphithéâtre, des bains, des portiques et un théâtre. Sous Justinien, un violent tremblement de terre ruina tous les édifices publics, et il ne resta, dit Agathias, de tous ces magnifiques palais que les fondations. Beyrouth ne se releva pas de cette catastrophe. Elle tomba au pouvoir des Arabes en l'an 17 de l'Hégire (638).

Un historien arabe du XV^e siècle, Salih Ibn Yahia qui appartenait à la famille des Emirs de la province du Gharb dont Beyrouth est le chef-lieu, a écrit l'histoire de cette ville sous le titre de « *Akhhâr Beyrouth* » (Annales de Beyrouth). Il donne au commencement de son ouvrage quelques détails sur les débris antiques que l'on voyait aux environs. « Beyrouth, dit-il, est une ville dont l'origine remonte à une haute antiquité. Nous en trouvons la preuve dans les ruines que l'on y rencontre encore. On a fait entrer dans la construction de la muraille qui l'entoure un grand nombre de colonnes de marbre et de granit; l'on sait ce que la mise en œuvre de cette dernière matière coûtait de peines et de travail aux anciens. . . . On remarque également un grand nombre de colonnes de granit dans la mer où on les a placées pour servir de fondations à des murs qui trois fois ont été abattus par la violence des vots et reconstruits trois fois. . . . La grande quantité de marbres et de débris de constructions antiques que l'on met au jour dans les jardins qui entourent la ville donne une idée de l'étendue qu'elle occupait autrefois. Cet espace est de deux milles : il commence au hameau de Qadousiâ et à l'ouest de la ville et il se termine au champ de Haql el Qicha. L'aqueduc qui amenait les eaux à la ville était admirablement construit. Il partait de Arar, localité du Kerouan, et il avait une longueur de douze milles. » M. Guys a donné les détails les plus exacts et les plus complets sur les colonnes et les pierres antiques que l'on rencontre aux environs de Beyrouth. *Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban* (1824—1828). Paris 1827, tomes I et II.

men. A droite et à gauche de l'arc s'élevait un massif en briques d'une hauteur de vingt guez. On y avait dressé des piliers de marbre de huit guez de hauteur et d'une épaisseur telle que deux hommes ne peuvent les embrasser que difficilement. Sur ces piliers on avait construit des arceaux en grosses pierres qui n'étaient reliées entre elles ni par du mortier ni par du plâtre. Le grand arc s'élevait juste au milieu et dépassait les arceaux d'une hauteur de cinquante ârech. Chacune des pierres qui le forment a, selon mon estimation, sept ârech de hauteur sur quatre de largeur, et un poids d'environ sept mille men. Toutes ces pierres sont sculptées et couvertes d'ornements si fins qu'on en voit peu de semblables même sur les ouvrages en bois. Aucun autre édifice n'était resté debout dans le voisinage de ce monument.

Je demandai quelques explications à son sujet. Nous avons entendu dire, me fut-il répondu, que c'était la porte du jardin de Pharaon et son origine remonte à une haute antiquité.

Toute la plaine avoisinante est couverte de colonnes, de chapiteaux en marbre sculpté, de formes ronde, carrée, hexagonale et octogonale. La pierre est d'un grain si dur que le fer ne peut l'entamer. Il n'y a dans les environs aucune montagne qui permette de supposer qu'on ait pu l'en extraire. Une autre pierre semble être le produit d'une composition artificielle¹ et le fer ne peut pas non plus l'entamer.

¹ Il est facile de reconnaître à cette description le grès qui est désigné par les écrivains arabes sous le nom d'al mani (المنى).

Dans les provinces de la Syrie, la terre est jonchée de plus de cinq cent mille colonnes, chapiteaux ou fûts: personne ne sait à quoi ils ont servi, ni d'où ils ont été apportés.

De Beyrouth, nous nous rendîmes à Sayda, ville située sur le bord de la mer, entourée de vastes champs de cannes à sucre, et défendue par une forte muraille en pierres, percée de trois portes. La mosquée principale est belle et elle offre un charme tout particulier. Le sol en est entièrement couvert de nattes aux dessins variés. Le bazar est beau et si richement décoré que, lorsque je le vis, je supposai qu'on l'avait orné en prévision de la venue d'un souverain ou à l'occasion de l'annonce d'une bonne nouvelle. Aux questions que je fis à ce sujet, on me répondit que c'était la coutume de la ville et qu'il en était toujours ainsi.

Les jardins et les vergers semblaient avoir été plantés par un roi pour satisfaire un caprice: un pavillon s'élevait au milieu de chacun d'eux. La plupart des arbres étaient chargés de fruits.

De Sayda nous arrivâmes à Sour, après avoir franchi la distance de cinq fersengs. La ville de Sour est située sur le bord de la mer, et elle est bâtie sur un roc qui s'avance dans l'eau de telle sorte que la partie de l'enceinte fortifiée qui se trouve sur la terre ferme n'a pas plus de cent guez. Le reste de la muraille est dans l'eau, et elle est construite en pierres de taille dont les interstices sont remplis de goudron afin d'empêcher l'eau d'y pénétrer. A mon jugement, Sour occupe une superficie de

mille Arch carrés. Les maisons ont cinq et six étages et se touchent les unes les autres. Dans beaucoup d'entre elles on voit des jets d'eau. Les bazars sont beaux et renferment en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Sour est renommée entre toutes les villes de la côte de Syrie par sa richesse et par son opulence. Les habitants suivent pour la plupart le rite chiite. Le Qadi, homme riche, était d'un caractère bienveillant. Il se nommait Ibn Abi Oqyl et il était sunnite. Un mechhed se trouve en dehors de la ville. On y remarque un grand nombre de tapis et de nattes, des lampes et des lustres en or et en argent. Sour est bâtie sur une éminence. L'eau provient de sources qui sont dans la montagne, et pour l'amener dans la ville on a construit dans la campagne un aqueduc en pierres, au sommet des arches duquel est un canal qui donne passage à l'eau. En face de Sour, dans les montagnes dont je viens de parler, s'ouvre une vallée; lorsqu'on la suit, en se dirigeant vers l'orient, on arrive à Damas qui est éloignée de dix-sept fersengs¹.

¹ Tous les auteurs orientaux et les historiens occidentaux des Croisades ont unanimement vanté les fortifications de Sour, la beauté de son port (mins), la prospérité de son commerce et de son industrie, et la richesse des habitants.

El Mouquaddessy nous apprend que l'on exportait de cette ville du sucre, des verroteries, des verres travaillés au tour et des objets de fantasia. Guillaume de Tyr parle des verreries de Sour que l'on exportait dans tous les pays. (*Willermi Tyriensis archiepiscopi historia*, lib. XIII, cap. III, édition publiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, page 558). Benjamin de Tudèle vante également le sucre et la beauté des vases en verre fabriqués à Tyr (*Voyages*, traduits par J. P. Barstier, Amsterdam 1734, page 72). Ibn Djolair nous apprend que les grandes voies et les petites rues de la ville étaient plus propres que celles d'Acro; les maisons plus

Nous partîmes de Sour, et, après avoir marché pendant sept fersengs, nous arrivâmes à la ville d'Akkèh. On lui donne, dans le style officiel, le nom de Medinet Akka. Elle est bâtie sur une éminence dont le sol est en partie raboteux, en partie uni. Sur toute la côte de la Syrie toutes les villes sont bâties sur des hauteurs, parce que l'on craint, s'il en était autrement, que les constructions ne soient envahies par les eaux ou battues par les flots de la mer qui viennent se briser sur le rivage.

La grande mosquée est au centre et sur le point le plus élevé de la ville. Les colonnes qui la soutiennent sont en marbre. En dehors, à droite de la qiblèh, on voit

grandes et mieux disposées. Le même voyageur nous a donné une description du mina ou port, et je ne crois point inutile d'insérer ici la traduction de ce passage. Il servira à faire comprendre ce que Nassiri Khoarau dit du port ou mina de Saint-Jean d'Acro.

« Les fortifications de Sour, dit Ibn Djobaïr, sont merveilleuses. Les murailles de la ville sont percées de deux portes; l'une sur la terre ferme, l'autre sur la mer qui entoure la ville de trois côtés. On arriva à la porte de terre après avoir franchi trois ou quatre poternes protégées chacune par un setîrh (barbacane) qui fait corps avec elle. La porte de la mer est flanquée de deux tours; elle donne accès dans le port dont on ne voit le pareil dans aucune autre ville maritime. Il est entouré de trois côtés par les murailles de la ville, et il est fermé sur le quatrième par un môle dont les pierres sont reliées avec du ciment. Les navires entrent dans le port et jettent l'ancre le long de ce môle. Une grande chaîne tendue entre les deux tours interdit l'entrée et la sortie aux bâtiments qui n'attendraient pas pour manœuvrer qu'elle fut levée. Il y a, dans ces tours, des gardiens et des employés sous les yeux desquels tous les bâtiments doivent passer. . . . Le port d'Acro est disposé d'après le même système et il a, à peu près, la même configuration; mais il ne peut, comme celui de Tyr, abriter de grands navires. Ceux-ci sont obligés de mouiller au large, et les petits vaisseaux peuvent seuls entrer dans le mina. En un mot, le port de Sour est plus complet, plus beau et plus sûr. » Ibn Djobaïr, page 508. Cf. De Berton : *Essai sur la topographie de Tyr*, Paris 1843, et *Recherches sur la topographie de Tyr*, par F. A. Poulin de Bonny, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, Février 1861.

le tombeau du prophète Salih, sur qui soit le salut. Une partie de la cour de la mosquée est dallée en pierres, l'autre est couverte de gazon. On dit que cette partie a été labourée par Adam, sur qui soit le salut! J'ai mesuré la superficie de la ville; elle est de deux mille arech de longueur sur cinq cents de largeur. Akkèh est entourée d'une muraille extrêmement solide; le côté de l'ouest et celui du sud sont baignés par la mer. Le port (mina) est au sud. La plupart des villes de la côte de Syrie ont un mina. On donne ce nom à une darse construite pour la sécurité des navires. Elle ressemble à une écurie dont la muraille du fond s'appuie à la ville, pendant que deux murs latéraux s'avancent dans la mer¹. A leur extrémité s'ouvre une entrée de cin-

¹ Le spectacle des navires rangés côte à côte au fond du port d'Acro a suggéré à Nassiri Khoarau la comparaison dont il se sert dans ce passage de sa relation. Nous la retrouvons plus loin dans la description du bassin où étaient remis les bateaux de parole du khalifa Montasser billah.

« Akka, dit Monquaddessy, dont Yaqout et Abou Zekeria el Qazwiny ont copié le récit, est une grande ville bien fortifiée. On voit dans l'enceinte de la principale mosquée, encadrée qui est très-vaste, un bois d'oliviers dont les fruits fournissent une quantité d'huile plus que suffisante pour l'éclairage de la mosquée. Les fortifications d'Akka n'avaient pas, jusqu'à l'arrivée d'Ibn Thouloun, une grande importance. Ce prince, ayant vu à Sour un port entouré de fortes murailles, voulut doter Akka du même avantage. Il réunit tous les architectes du pays et leur communiqua son projet. Ils lui répondirent unanimement que personne ne se chargerait plus, maintenant, de faire une construction dans l'eau. On lui cita, plus tard, le nom du mon sénéchal Abou Hekr el Henna, on ajoutant que lui seul, quoique lui ne serait capable d'entreprendre un pareil travail. Ibn Thouloun écrivit au gouverneur de Jérusalem de lui envoyer mon sénéchal. Lorsqu'il fut arrivé, Ibn Thouloun lui fit part de son projet; mon sénéchal le trouva praticable et demanda qu'on lui fournit de grosses poutres de bois de sycamore. Il les rangea dans l'eau, l'une à côté de l'autre, on leur donnaient la forme d'une tour carrée. Il les relia fortement entre elles, en ayant soin de laisser une grande ouverture du côté de l'ouest. Il commença alors à associer sur ces poutres une construction en pierres et en mortier. Il divisa son travail

quante guez, et une chaîne est tendue d'un des murs à l'autre. Lorsque l'on veut faire entrer un navire dans le mina, on baisse la chaîne jusqu'à ce qu'elle descende sous l'eau, puis on le fait passer au-dessus d'elle et on le tend de nouveau afin qu'aucun ennemi, venu du dehors, ne puisse rien tenter contre les vaisseaux.

Près de la porte de l'orient, à main droite, se trouve une source à laquelle on arrive en descendant vingt-six marches; elle porte le nom d'Aïn oul Baqar. On prétend qu'elle a été découverte par Adam, sur qui soit le salut, et qu'il y abreuvait son bœuf. C'est à cette circonstance qu'elle doit ce nom d'Aïn oul Baqar (la source du Bœuf¹).

en cinq parties qu'il rejoignit l'une à l'autre par des gros piliers pour les consolider. Les poutres s'enfonçaient dans l'eau à mesure qu'elles étaient chargées. Quand Abou Bekr el Benna se fut assuré que cet appareil reposait sur le sable, il l'abandonna pendant une année pour lui donner le temps d'acquiescer une parfaite stabilité. Il reprit ensuite les travaux, en ayant soin d'établir une très-grande cohésion entre toutes les parties de son œuvre, et il la rattacha à l'ancienne muraille qui se trouvait dans l'intérieur du port. Il jeta une arche au-dessus de l'ouverture. Chaque soir, les navires entrent dans ce mina et on tend une chaîne comme cela se pratique à Sour. Mon aïeul reçut du sultan, en récompense de ce travail, mille dinars, des vêtements d'honneur et des chevaux, et son nom est inscrit sur les murs qu'il construisit. • Mouqaddesay, pages 162-163.

Les Grecs avaient tenté des coups de main sur Acre en l'an 15 de l'Ègère (636), lorsque Amr Ibn el Ass était en Syrie, et sous le khalifat de Moawieh Ibn Abou Sofian. Ce prince avait, avant son expédition contre Chypre, fait restaurer les murs et les édifices de la ville. Elle fut reconstruite et embellie par le khalife Omeyyade Hicham Ibn Abi el Melik et par le khalife Abbasside Mouqtadir billah. Yaqout, tome III, pages 707-708.

¹ Cette source du Bœuf était un lieu sacré pour les israélites, les chrétiens et les musulmans; on n'y rendait en pèlerinage. Les musulmans y avaient construit une mosquée dédiée à Aly, fils d'Abou Thalib. Sous la domination latine, les Français convertirent en chapelle la partie qui regardait l'orient. Ibn Djolayr, page 307. Yaqout: *Moudjeh el boulan*, tome III, page 766-769. Qazwiny: *Adjail el-Makhdouq*, page 190.

Lorsque, sortant d'Akkèh, on se dirige vers l'est, on rencontre une montagne où sont des tombeaux de prophètes, sur qui soit le salut; elle s'élève sur le bord de la route que l'on suit lorsque l'on veut aller à Ramlèh. Je formai le dessein de m'y rendre pour visiter ces saints lieux de pèlerinage et acquiescer les bénédictions que le Dieu très-haut y a attachées. On me dit, à Akkèh, qu'il y avait, sur cette route, des brigands qui accablaient les étrangers de mauvais traitements et les dépouillaient de ce qu'ils portaient avec eux.

Je mis mon argent en dépôt dans la mosquée d'Akkèh et je sortis de la ville le 23 Cha'aban 428 (5 mars 1046).

Le premier jour, je visitai le tombeau d'Akk, fondateur de la ville, qui fut un juste et un saint. Je n'avais point avec moi de guide qui pût m'indiquer le chemin; j'étais donc incertain au sujet de la route que je devais suivre. La bonté de Dieu (que son nom soit béni et exalté!) me fit faire, ce même jour, la rencontre d'un Persan originaire de l'Azerbaïdjan et qui avait déjà fait le pèlerinage de ces tombeaux bénis. Il était revenu pour les visiter une seconde fois. Je fis une prière de deux rikaat afin de remercier Dieu de la grâce qu'il daignait m'accorder, et je me prosternai afin de lui témoigner ma reconnaissance de l'aide qu'il me donnait pour mener à bonne fin le projet que j'avais formé.

J'arrivai à un village appelé Berwèh¹, et j'y visitai

¹ Berwèh est un petit village peuplé de musulmans et de chrétiens du rite grec et situé à l'est de Saint-Jean d'Acre, non loin d'une colline qui porte le nom de Tell Berwèh.

les tombeaux que l'on me dit être ceux de Yeh (Esau) et de Chem'oun (Siméon), sur qui soit le salut!

Je gagnai ensuite Damoun où je vis, dans une petite caverne, un tombeau que l'on m'assura être celui de Zoul Kifl¹. Puis je me rendis au village de Abillin où le prophète Houd est enterré². Un caroubier s'élève dans l'enclos où il repose : je visitai également la tombe du prophète Ouzeïr³. Je me dirigeai alors vers le sud et j'atteignis le village de Hazhîrêh⁴. A l'ouest s'ouvre

¹ « Damoun est un grand village situé sur une colline qui, sans être très-élevée, domine toute la plaine de Saint-Jean d'Acro... Beaucoup de pierres de taille, d'apparence antique, placées autour des aires ou encadrées dans des maisons modernes, des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc, et les vestiges d'un édifice presque entièrement rasé, attestent que Damoun a succédé à une ville plus ancienne. » Guérin, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*. III^e partie. Galilée, tome I^{er}, pages 424—425.

Zoul Kifl Bocher est le fils du patriarche Ayyoub (Job); il reçut le don de prophétie. Cf. *Quatre ont Ensis* d'Ibn Ismaïl Ahmed çç Çateby. Kaire 1295 (1878), pages 129—130.

² « Abillin est probablement la ville de Zabulon détruite par Costas. Un village s'éleva sur les ruines de la ville antique dont il ne reste plus aujourd'hui que des fûts de colonnes, des citernes, des caveaux et des tombeaux creusés dans le roc sur les flancs de la colline. » Guérin, *Description de la Palestine*, III^e partie. Galilée, tome I^{er}, page 420.

Houd est le patriarche Heber de la Bible. Dieu l'envoya vers le peuple de Ad qui, persévérant dans son incrédulité, fut détruit par un vent brûlant. Selon la tradition musulmane la plus accréditée, le tombeau de Houd se trouverait à Mirhath, près du Hadernant, dans le Yémen. Cf. *Quran*, chap. XI, vers 51—63. Al. et Herewy, fol. 91.

³ Ouzeïr est probablement le prophète Esdras.

⁴ Ce village est aujourd'hui ruiné et désert. « L'emplacement est maintenant envahi par un fourré presque inextricable de hautes bruyères qui en rendent très-difficile l'examen... On distingue çà et là les débris de nombreuses maisons démolies, plusieurs tronçons de colonnes déplacées, restes d'un édifice détruit, l'un des jambages d'une belle porte ayant peut-être appartenu également à ce monument, et les assises inférieures d'une sorte de tour carrée, mesurant neuf mètres sur chaque face et construite avec des blocs gigantesques qu'aucun ciment n'a joint entre eux... Sur les premières pentes d'une colline voisine, une belle voûte cintrée en magni-

un vallon dans lequel une source limpide jaillit d'un rocher. En face de cette source, on a bâti sur un roc une mosquée dans l'intérieur de laquelle se trouvent deux chambres construites en pierres et dont le plafond est également en pierre. La porte qui y donne accès est si petite qu'un homme y passe difficilement. Deux tombeaux s'y trouvent placés, l'un à côté de l'autre. L'un est celui de Choueïb (Jéthro), l'autre celui de sa fille qui fut la femme de Moïse. Les habitants de ce village entretiennent avec un soin tout particulier la mosquée et les tombeaux, et ils ont soin d'y placer des lampes et autres objets.

Je me rendis ensuite à Arbil¹. Dans la direction de la qiblêh s'élève une montagne sur le flanc de laquelle est un enclos renfermant quatre tombes. Ce sont celles de quatre fils de Jacob, frères de Joseph. En quittant ce

quatre pierres de taille jonché de ses débris une construction rectangulaire très-régulièrement bâtie, qu'elle couronnait autrefois et par laquelle on descendait, comme par une espèce de puits, dans une chambre sépulcrale dont l'entrée est actuellement obstruée par un amas de grosses pierres. Il m'est désigné par son guide sous le nom de Qualy Nely Hinzour. A en juger par les restes de la voûte, il paraît d'époque romaine. La chambre sépulcrale néanmoins est peut-être plus ancienne. » Guérin, *Description de la Palestine*, III^e partie. Galilée, tome II, pages 117—118.

Il me paraît lors de doute que c'est cette chambre sépulcrale qui fut montrée à notre voyageur comme renfermant les tombeaux de Choueïb et de sa fille.

¹ Le village d'Arbil s'élève sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Arbela : on le désigne aussi sous le nom d'Arbel ou d'Irbil.

Yasout, dans son *Dictionnaire géographique*, dit qu'Irbil est un village de la province d'Orroumhan (Jourdain), à peu de distance de la ville de Thabarich, à droite de la route qui se dirige vers l'ouest. On y voit le tombeau de la mère de Moïse, fils d'Haran, et ceux de quatre des fils de Jacob que l'on suppose être Dan, Issakhar, Zabulon et Kad. *Mondien et Leblan*, tome I^{er}, page 184. Cf. Robinson, *Biblical researches in Palestine etc.*, New-York 1838, tome II, pages 378, 398—399 et tome III, page 343.

lien; nous vîmes une colline au pied de laquelle s'ouvre une caverne où se trouve le tombeau de la mère de Moïse. J'y fis mes dévotions. †

J'entrai plus loin dans une vallée, à l'extrémité de laquelle j'aperçus un lac. La ville de Thabariéh (Tibériade) s'élève sur la rive. La longueur de ce lac est à peu près de six fersengs et sa largeur de trois. L'eau en est douce et d'un goût agréable¹. La ville est bâtie sur le bord occidental. L'eau des bains et le surplus de celle qui a servi à l'usage des habitants se déversent dans le lac, qui fournit l'eau potable à la population de Thabariéh et à celle des cantons riverains.

¹ Le lac de Tibériade a, selon les géographes orientaux, cinq fersengs de longueur sur cinq de largeur. Ses bords ne sont pas, comme ceux d'autres lacs, couverts de roseaux et de faulx. L'eau du lac qui est très-douce s'étend, dit-on, sous la couche de roches sur laquelle est bâtie la ville. En effet, lorsque l'on creuse des puits, on la trouve à la profondeur de dix guéz, et, quelle que soit la quantité que l'on tire, elle ne diminue jamais. L'eau de ces puits a la même saveur que celle du lac.

On raconte qu'un prince mourut dans une barque et se fit conduire au milieu du lac pour en mesurer la profondeur. On jeta une corde, à l'extrémité de laquelle on avait fixé un objet très-lourd. Elle n'atteignit point le fond. On attachait alors une autre corde à la première et l'on arriva à une profondeur de quatre mille guéz. On ne fut point assuré d'avoir touché le fond. On mit alors au bout de la corde la pierre d'un moulin à bria au-dessus de laquelle on attachait une pièce d'étoffe blanche que l'on remplissait d'œufs. La corde plongea à plus de quatre mille guéz; lorsqu'on la retira, tous les œufs étaient intacts et la couleur blanche de l'étoffe n'avait subi aucune altération. On reconnut ainsi qu'elle n'était pas allée jusqu'au fond.

Au milieu du lac se trouve un rocher dans lequel on a pratiqué une excavation recouverte d'une pierre. Les gens du pays prétendent que c'est le tombeau de Souteyman, fils de Daoud, que le salut repose sur eux deux! Sur la rive, on voit également un tombeau que l'on assure être celui du Loqman et l'on dit que, lorsque l'on s'y rend en pèlerinage quarante jours du suite, on reçoit le don de la sagesse. Selon une tradition orientale, l'absorption des eaux du lac sera le signal de la venue de l'Antéchrist. D'autres docteurs prétendent que le lac sera mis à sec par les peuples de Gog et de Magog. Cf. Mouquaddessy, page 159, Yaqout, tome I^{er}, page 616, Hadz Abrou.

J'ai entendu raconter qu'un émir, venu autrefois à Thabariéh, avait donné l'ordre de fermer tous les canaux qui amenaient dans le lac les immondices et les eaux sales. L'eau en devint tellement fétide que personne ne pouvait plus la boire. Il fit alors déboucher tous les conduits et l'eau du lac reprit le goût agréable qu'elle avait précédemment.

Thabariéh est entourée d'une forte muraille qui part des bords du lac; la partie de la ville baignée par les eaux est ouverte¹.

¹ Tibériade, dit Mouquaddessy, est une ville de la province d'Ordnann et du district de la vallée du Kann'an. Elle est bâtie sur une bande de terre très-étroite qui s'étend sur la longueur d'un ferseng. Le séjour en est fort triste, car il s'y dégage un été des miasmes pestilentiels qui engendrent de nombreuses maladies. Elle est, d'un bout à l'autre, traversée par le bazar. Les cinétières se trouvent sur le flanc de la montagne. La mosquée où l'on fait la prière du vendredi s'élève dans le bazar; elle est belle et soutenue par des colonnes de pierres jointes par du ciment; le sol est exhausé par une couche de cailloux.

D'après un dicton populaire, les habitants de Tibériade passent deux mois de l'année à danser à cause de l'agitation que provoque la piqûre des pures; deux mois à se déchirer la peau à cause des jamaïcs qui les dévorent; deux mois à jouer du bâton, allusion aux baguettes dont ils se servent pour éloigner les guêpes de leurs mets et de leurs plats sucrés. Ils sont tous pendant deux mois à jouter du l'extrême chaleur qui les accable, et ils passent deux mois à jouer du zoumarah (flûte en roseau), allusion aux cannes à sucre qu'ils sucient. Enfin pendant deux autres mois ils barbotent dans la boue dont la ville est remplie.

La grande chaussée conduisant à Damas est au bas de Tibériade. Il y a trois journées de marche de Tibériade à Damas et la même distance jusqu'à Jérusalem. On compte deux étapes de Tibériade à Akkéh.

On visite à Tibériade les tombeaux de Loqman, d'Abou Obeïdah ibn of Djerrah et de sa femme. On y voit également une source appelée source de Jésus, et c'est dans cette ville qu'est l'église élevée sur le lieu où Jésus appela à lui les pêcheurs et les fouleux.

Hadz Abrou dit qu'il y a à Tibériade des scorpions dont la piqûre est mortelle comme celle des scorpions d'Ahvaz. Mouquaddessy, page 161, Aly el Herowy, *Katib onz Ziarat*, f^o 14-16. Yaqout, tome III, page 509 à 513. Hadz Abrou, article «Thabariéh».

Le fond du lac, est de roche et on voit s'élever au milieu de l'eau de nombreuses constructions. Ce sont des pavillons de plaisance supportés par des colonnes de marbre enfoncées dans l'eau. Le lac de Thabarièh est extrêmement poissonneux.

La grande mosquée se trouve au centre de la ville. Non loin d'elle est une source, au dessus de laquelle on a bâti un bain; l'eau en est si chaude qu'on ne peut la verser sur soi sans l'avoir mêlée à de l'eau froide. Ce bain est, dit-on, l'œuvre de Souleyman, fils de Daoud, que le salut soit sur eux deux! 'Je suis entré dans ce bain'.

Dans la partie de la ville située à l'occident, on remarque une mosquée qui porte le nom de mosquée des Jasmins. C'est un bel édifice. Au milieu de la cour est une plate-forme élevée sur laquelle on a établi des mirabs. Tout autour de cette plate-forme, on a planté

¹ Le territoire de Thabarièh porte le nom de *Ardâ et Hamnan* (terre des bains).

Edrisy, dans sa *Géographie*, nous donne les noms de ces sources thermales. Il en compte six dans l'intérieur de la ville. *Géographie*, tome I^{er}, page 317.

Aly el Herewy fait mention de thermes situés à l'orient de Thabarièh dans une vallée du canton d'El Housu'nyèh. La construction en était attribuée à Salomon. L'eau jaillissait au milieu de l'édifice en douze jets. Chacun d'eux guérissait une maladie particulière. L'eau était limpide, d'une odeur agréable et extrêmement chaude; elle se déversait dans un bassin dans lequel se baignaient les malades qui étaient guéris des affections chroniques et rhumatismales. *Kisâh et Ziarat*, f^o 16 et 17. Ces thermes étaient de construction romaine. Les inscriptions latines qui s'y trouvaient n'étaient plus lisibles à la fin du XVI^e siècle. . . . *Aquæ salubres et medicinales quarum virtutem Bosuan in lapide literis descriptam reliquerunt quas tempus corrosit et consumpsit, nec passum de eis plenam intelligentiam habere. F. Bonifacii Stephani ord. Min. Or. et Saggi Ep. Liber de peregrini cultu Terræ Sandæ, Venetiis 1675, pagus 268—269.*

des jasmins, et la mosquée doit son nom à cette particularité.

Le tombeau de Youcha (Josué), fils de Noun, se trouve dans une galerie ouverte qui est du côté de l'orient.

Sous la plate-forme reposent les corps de soixante-douze prophètes mis à mort par les fils d'Israël.

Au sud de Thabarièh, ou plutôt au sud du lac, s'étend la mer de Louth (Loth) dont l'eau est d'une grande amertume et qui reçoit dans son sein le fleuve qui s'écoule du lac de Thabarièh. La ville de Louth se trouvait sur ses bords, mais il n'en reste plus aucun vestige. On m'a raconté que du fond de cette mer de Louth se détache une substance qui affecte la forme d'un bœuf. Sa couleur est noire et elle ressemble à la pierre sans en avoir la dureté. On la recueille, on la casse et on l'exporte dans les villes et dans les provinces. On prétend que, lorsque l'on en enfonce un morceau au pied d'un arbre, celui-ci est préservé des vers, sans que ses racines éprouvent le moindre dommage; on est ainsi assuré que les plantations n'auront à souffrir ni des vers, ni des insectes qui vivent sous terre.

Je laisse la responsabilité de ce récit à celui qui me l'a fait. La même personne a ajouté que les droguistes achètent cette substance pour la mettre dans les drogues et les préserver d'un ver qui porte le nom de naqrah¹.

¹ Un auteur moderne, le cheikh Aboul Ghany el Nablonsay, nous a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1101 (1689) du Danus à Jérusalem et à Hébron. Il visita les bords de la Mer Morte: « Cette mer, dit-il, est l'objet de récits merveilleux. J'en ai consigné quelques-uns dans mon ouvrage qui a pour titre *Les histoires du temps concernant les dynasties passées et les rois d'apouras*. J'y ai parlé des pierres qui sont rejetées par cette mer: elles

On fabrique à Thabariéh des nattes qui servent de tapis de prières. On les vend au prix de cinq dinars maghreby¹. Un château construit en pierres de taille couronne le sommet d'une montagne, à l'ouest de la ville. On y voit une inscription en caractères hébraïques, portant que, lorsqu'elle a été gravée, la constellation des Pleiades se trouvait à l'extrémité du signe du Bélier.

ont la forme d'un melon d'eau et sont de deux espèces; on les appelle pierre des Juifs Cette mer produit aussi la substance nommée *Hammur*. C'est le seul endroit du monde où on la trouve Les gens du pays nous racontèrent que, pendant l'hiver, on entend s'élever de la mer des bruits violents et des grondements qui ressemblent à ceux du tonnerre. Ce phénomène leur apprend que des éclats se sont produits dans la couche de bitume et que des morceaux en ont été rejetés hors de l'eau. Ils se rendent alors sur le rivage pour les recueillir. Ce bitume porte le nom de *Qafir el Yohoud*. L'Imam, l'habile médecin, le cheikh Youssef, fils d'Ismaïl, fils d'Eliaa, originaire de Khoy, plus connu sous le nom d'el Kontoubi et *Baghdady* (le libraire ou le bibliothécaire de Bagdad) dit dans son ouvrage intitulé « *Matières qu'un médecin ne peut ignorer* » : que ce bitume est de deux espèces : l'une est recueillie sur le rivage où elle est apportée par les flots, l'autre provient des feuilles que l'on fait non loin du bord. On débarrasse cette dernière espèce, au moyen du feu et de l'eau chaude, du gravier et de la terre qui y est mêlée, comme on sépare la cire du miel. Ainsi purifié, ce bitume a une couleur foncée et des reflets brillants et son odeur se rapproche de celle du goudron de l'Iraq. Quant à celui qui est rejeté par la mer, il est pesant et dur. On le falsifie en le mêlant avec de la poix Celui que l'on extrait de la terre est de meilleure qualité que celui que l'on ramasse sur le sol Ces deux espèces sont chaudes et sèches au troisième degré. Les habitants du pays les adoucisent en y mêlant de l'huile, et ils en frottent les vignes pour les préserver des ravages des vers Cette substance les détruit partout où ils se trouvent, même dans les puits et les citernes, ainsi que les vernis avec lesquels on recouvre dans l'eau.»

El Hadhrat el ouassieh fir rihlat el qoudsiéh, manuscrit de mon cabinet, f° 78—80.

¹ Moujaddessy nous apprend également (page 180) que l'on fabriquait à Thabariéh, avec une espèce de joncs qui croissent sur les bords du lac, des nattes d'une extrême finesse. *Elrhayy* nous donne aussi le même renseignement : « Les nattes que l'on appelle *semieh* sont d'une beauté qu'il est difficile de surpasser. » *Géographie*, tome I^{er}, page 317.

Il y avait, au XI^e siècle, à Thabariéh comme à Tripoli et à Damas d'importantes fabriques de papier.

Le tombeau d'Abou Horeïra est en dehors de la ville, dans la direction de la gibleh¹. On ne peut le visiter, parce que les habitants de cette localité sont chiites. Lorsque quelqu'un s'y rend pour y faire ses dévotions, les enfants lui cherchent querelle, le molestent, le maltraitent et lui jettent des pierres. Je renonçai donc au projet de faire ce pèlerinage et je me rendis à un village appelé Kafar Kanna. Au sud de ce village s'étend une colline, au haut de laquelle s'élève un beau monastère fermée par une porte d'une extrême solidité. On y voit le tombeau du prophète Younis (Jonas). En dehors du monastère est un puits dont l'eau a un goût très-agréable².

Après avoir fait mes dévotions dans ce sanctuaire, je retournai à Akkèh qui en est éloignée de quatre fersengs.

Je restai un jour à Akkèh; puis nous nous remîmes

¹ Cette tradition est dénuée de fondement. Abou Horeïra est Douayy, un des compagnons du Prophète, mort à Anqj en l'année 57 de l'Hégire (A. D. 676). Son corps fut transporté à Médine et enterré dans le cimetière de Banq'. Cf. Yazz ou Din Aly Ibn el Athir, *Assad el ghabbéh wa'arifat el schahéh*. Cairo 1280 (1863), tome V, pages 315—317.

² Kafar Kanna est, selon la tradition qui s'est perpétuée au Galilée, le village où notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin. Il est situé sur une des routes qui partent de Tibériade, et à une lieue et demi du marche de Nazareth. Il est bâti sur une éminence qui se relie aux collines qui entourent Nazareth. Le monastère dont parle Nassiri Khoeran est probablement l'église dont on voit encore aujourd'hui les ruines. On montre aussi à Kafar Kanna l'emplacement de la maison de Saint Barthélémy. Tous les voyageurs et tous les pèlerins qui ont visité la Palestine et la Galilée, depuis l'auteur de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem en 833 jusqu'à ceux du XIX^e siècle ont donné une courte description de Cava. Cf. Robinson, *Biblical researches*, tome II, pages 346—347, et de Voglié, *Les églises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, pages 355.

Aly el Herowy nous apprend que les musulmans allaient visiter à Kafar Kanna le tombeau de Younis et celui de son fils. *Kitaab es Ziarat*, manuscrit de mon cabinet, f° 16, v°.

en route, et j'arrivai au village de Haïffa¹. Le chemin que nous suivions était couvert d'une couche épaisse de ce sable dont les orfèvres se servent en Perse et qu'ils désignent sous le nom de sable de la Mekke.

Haïffa est bâtie sur le bord de la mer. On y voit des plantations de dattiers et de beaucoup d'autres arbres. J'y remarquai un grand nombre d'ouvriers occupés à construire des navires. Ces bâtiments destinés à la navigation maritime portent le nom de djoudy. Un ferseng plus loin, nous trouvâmes le village de Kouneissèh². Là, le chemin s'éloigne de la mer et se dirige vers l'est du côté de la montagne. Il traverse un terrain plat et rocailleux que l'on appelle Wadi el Temassih (le val des Crocodiles)³. Au bout de deux fersengs, la route

¹ Haïffa est l'ancienne ville phénicienne de Sycamonum. «Oppidum Sycamonum nomine, de Caesarea Ptolemaeum pergontibus super muro, proptor montem Carmelum Ephe (Haïffa) dicitur.» Eusebii Pamphilii episcopi Caesariensis *Onomasticon* ediderunt F. Laroze et G. Parthey. Berlin 1862, page 229.

Benjamin de Tudèle estime à trois parasanges la distance qui sépare Haïffa de Saint Jean d'Acre. Guillaume de Tyr (L. IX, ch. 13, p. 381) et Jacques de Vitry (*Gesta Dei per Francos*, page 1067) attribuent par erreur à Haïffa le nom de Porfiria. Au dire de Yaqout (*Moujens et boulan*, tome III, page 381), Haïffa était fortifiée. Godefroy (Godefroy de Bouillon) s'en empara en l'année 494 (1109). Au XII^e siècle cette ville servait de port à Thabariéh qui est à la distance de trois journées de marche : de grands navires venaient jeter l'ancre au pied du mont Caruel. Eilrissy, traduction de M. Jaubert, tome I, page 318.

² Kouneissèh (la petite église) est l'ancienne ville de Capthnaum. (Guillaume de Tyr, L. X, ch. 26, page 440. Jacques de Vitry, *Gesta Dei per Francos*, page 1071.) Elle s'élevait au pied du mont Carmel un peu au nord d'Atliéh (*Castellum peregrinarum*). La colline sur laquelle elle était bâtie, porte encore aujourd'hui le nom de Tell Kouneissèh. Guérin : *De ora Palaestinae a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppam* etc. Paris 1856, page 28.

³ Le Wadi ou Temassih ou la vallée des Crocodiles est traversé par un cours d'eau qui porte le nom de Nahz Zerqa ou Nahz oul Temassih. La ville de Crocodilus, mentionnée par l'histoire et par Strabon, s'élevait sur

regagne le rivage où nous vîmes beaucoup d'ossements d'animaux marins qui, mêlés à l'argile et battus pendant longtemps par les vagues, avaient pris l'apparence de pierres.

Nous atteignîmes Qaïssariéh. Il y a sept fersengs d'Akkèh à Qaïssariéh qui est une ville agréable, sillonnée par des eaux courantes et dans laquelle on voit des dattiers et des orangers à fruits doux ou amers. Elle est entourée d'une forte muraille percée d'une porte en fer.

Il y a, dans cette ville, un grand nombre de sources¹.

le bord de la mer. Jacques de Vitry parle de ces crocodiles. «In fluvio Nili plus quam alio inveniantur crocodili in fluviis autem Caesareae Palaestinae similiter habitant. L. LXXXVI, page 1103, dans le *Gesta Dei per Francos*. Cf. Pococke, *Description de l'Orient*. Paris 1772—1776, tome III, page 173. Les eaux du Nahz Zerqa étaient amenées à Qaïssariéh par un aqueduc qui est aujourd'hui presque entièrement couvert par le sable.

¹ Qaïssariéh (Σαρδάνω; Σάρδα; de Strabon, Caesarea Stratonis de Ptolemaeus) fut fondée par Hérode qui y éleva de magnifiques monuments. Cette ville, qui parvint à un haut degré de splendeur sous la domination romaine, reçut sous Vespasien le nom de «Colonia prima Flavia Augusta Caesarea». Elle s'appela «Metropolis Palaestina prima», lorsque le christianisme devint la religion de l'empire. Les Arabus s'en emparèrent après un siège de sept ans et y firent un énorme butin.

Mouqadlessy dit que sur la côte de la mer de Roum, il n'y a pas de ville plus belle, plus abondante en tous biens que Qaïssariéh . . . Elle est extrêmement bien fortifiée : son faubourg qui est très-florissant est aussi entouré d'une forte enceinte. L'eau est fournie aux habitants par des puits et des citernes. La mosquée est belle (page 174).

Godefroy de Bouillon s'empara de Césarée en 1101, après quinze jours de siège. Les Croisés y trouvèrent d'immenses richesses. Les Génois eurent dans leur part de butin le vase en verre que l'on a cru être en émeraude et qui avait servi, dit-on, à la Sainte-Cène.

Eilrissy (trad. de M. Jaubert, tome I, page 318) et Benjamin de Tudèle (éd. de Harant, page 76) parlent de Césarée comme d'une ville très-importante. Saint Louis la fortifia en 1261 : elle fut prise en 664 (1265) par Melik ed Dahir Bihars qui la ruina du fond en comble. Elle ne s'est pas relevée depuis cette époque. Cf. V. Guérin : *De ora Palaestinae a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppam pertinentia* etc. Paris 1856, pages 47—61.

La mosquée principale est un bel édifice; quand on est assis dans la cour, on jouit de la vue de la mer et du spectacle qu'elle présente. Dans cette même cour, on remarque une amphore en marbre qui ressemble à un vase de Chine; la capacité en est si grande qu'elle peut contenir jusqu'à cent mens d'eau.

Le samedi, dernier jour du mois de Cha'aban (10 mars), nous quittâmes Qaïssariéh et nous marchâmes pendant un ferseng sur ce sable de la Mekke. Puis nous retrouvâmes sur la route, qui passait tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne, une grande quantité de figuiers et d'oliviers.

Après avoir parcouru quelques fersengs, nous arrivâmes à une ville qui portait le nom de Kafar Saba ou Kafar Sallam et qui est à trois fersengs de Ramlêh¹.

¹ Kafar Sallam et Kafar Saba sont deux localités bien distinctes. La première était, comme on l'a vu plus haut, située sur le bord de la mer, tandis que Kafar Saba se trouve dans l'intérieur des terres à la distance de six milles de la côte. Mouqaddeasy nous apprend que ce village est bâti près de la grande route qui conduisait à la Mekke. Kafar Saba, dit Joseph, est maintenant appelé Antipatria. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village dont les maisons sont construites sur terre. Mouqaddeasy donne, dans sa *Géographie* (page 177), de curieux détails sur Kafar Sallam qui était abandonné par sa population au XI^e siècle. « Kafar Sallam, dit-il, est un gros bourg bien peuplé et situé sur le territoire de Qaïssariéh. La principale mosquée se trouve sur le bord de la grande route. Aux environs de Kafar Sallam, le long de la mer, s'élevaient des ribath où l'on fait des signaux d'alarme en sonnant de la trompette. C'est là que viennent aborder les navires et les barques des Grecs avec des prisonniers musulmans qui sont vendus par trois au prix de cent dinars. Dans chaque ribath se trouvent des gens qui connaissent la langue grecque, et qui se portent à la rencontre de ces navires avec toutes sortes de provisions. Dès que les bâtiments sont en vue, on sonne la trompette d'alarme. Si on les aperçoit pendant la nuit, on allume un feu sur la tour du ribath; pendant le jour, la fusée sert de signal. Entry le bourg et ces ribath, il y a un certain nombre de tours fort hautes occupées par des gens préposés à

Toute la route est bordée d'arbres, ainsi que nous venons de le dire.

Le dimanche, premier jour du mois de Ramazan (11 mars), nous arrivâmes à Ramlêh. On compte huit fersengs depuis Qaïssariéh. Ramlêh est une grande ville, entourée d'une haute et forte muraille construite en pierres et en mortier. Elle est séparée de la nier par une distance de trois fersengs. On y fait usage de l'eau de pluie qui, dans chaque maison, est recueillie dans un réservoir et dont on a une provision constante. Il y a de vastes citernes au milieu de la grande mosquée. Lorsqu'elles sont pleines, chacun peut y puiser selon ses besoins¹.

leur garde. Dès qu'une tour placée près d'un ribath a allumé son feu, celle qui est plus loin imite son exemple, et ainsi de suite. En moins d'une heure, la trompette a retenti dans le bourg, les tambours ont résonné et les crieurs publics ont donné l'indication du ribath. Aussitôt la population sort en armes et les gens de la campagne se réunissent en troupes. Alors a lieu le rachat des prisonniers: les uns procèdent par échange, homme pour homme, les autres achètent argent comptant ou par obligation scellée. Les villes de la côte de Syrie, où s'élevaient de semblables ribath et où l'on rachète les prisonniers, sont : Ghazzah, Mimaa, Anqalan, Mahouz Azlond, Mahouz Youloua, Jaffa et Arasouf.»

En 1061, Siegfried, archevêque de Mayence, les évêques d'Utrecht, de Bamberg et de Ratibonone qui conduisaient à Jérusalem une caravane de plusieurs milliers de pèlerins allemands, furent assiégés pendant plusieurs jours dans Kafar Sallam par des Arabes hétéroïtes; ils dirent leur dévouement au gouverneur de Ramlêh.

« Multi divites et pauperes cum Mongentius archiepiscopo, Tyniactensi episcopo, Bambergensis episcopo et Radibonensi episcopo, post transitum Sancti Martini, Hierusalem VII milibus paraverunt . . . Arabibus vero, fana pecunie congregati multosque praelictorum in paravece occidentes cum non sustinerunt, in quoddam castellum vacuum Cavar Salium nomine (Kafar Sallam) nostri fugerunt.»

Mariaui Scotti *Chronicon*, apud Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, tome V, page 656.

¹ Ramlêh, capitale de la province de Filastin, a été, disent les auteurs orientaux, la capitale de David, de Salomon et de Roboum.

Cette ville dut sa splendeur à Souleyman, fils d'Aloul Melik, qui reçut

La superficie de la grande mosquée est de trois cents pas sur deux cents. Une inscription, placée au-dessus du soffèh (banc), relate que le 15 Moharrem 425 (11 décembre 1033), un violent tremblement renversa un grand nombre d'édifices et qu'aucun des habitants ne fut blessé¹.

Le marbre est très-commun à Ramlèh. Les murs de la plupart des édifices et des maisons sont revêtus de plaques de marbre artistement encastrées et couvertes de sculptures et d'arabesques. On coupe le marbre au moyen d'une scie sans dents et de sable de la Mekke. On débite avec la scie des tranches de marbre dans le sens de la longueur des colonnes, comme on débite des planches dans un arbre, et non pas dans le sens de la largeur. J'ai vu à Ramlèh des marbres de toute espèce,

de son frère, le khalife Welid, le gouvernement de la province de Filastin. Il abandonna la ville de Loudol pour établir sa résidence à Ramlèh. Il y fit bâtir un palais, l'édifice qui porte le nom de Dar es Sablaghîn (l'hôtel des Teinturiers) et il jeta les fondements de la grande mosquée. Souleyman voulut faire à Ramlèh des travaux qui auraient rappelé ceux qu'Abdel Melik, son père, avait faits dans le temple de Jérusalem et Welid, son frère, dans la mosquée de Damas.

Un auteur moderne, Aboul Berokat el Behary, a donné la description des ruines de la grande mosquée de Ramlèh, et l'énumération des tombeaux des saints personnages que les musulmans visitent dans cette ville. *Berokat ou vers le soir il Quade* (les bénédictions de la fréquentation assidue [des saints] pour le pèlerin de Jérusalem), Calcutta 1282 (1865), pages 40—44.

Le récit de Naasiri Khosrau concorde avec la description que donnent Mouquaddesay (page 164) et Edrisay (tome I^{er}, page 339 de la traduction de M. Jaubert). Cf. Robinson, *Biblical researches* etc., tome II, pages 230—241.

¹ En l'année 425 (1033), le sol de l'Égypte et celui de la Syrie furent ébranlés par de fréquentes secousses de tremblement de terre. Partout les édifices et les maisons s'éroulèrent, et un grand nombre de créatures humaines trouva la mort sous leurs décombres. Un tiers de la ville de Hamèh fut abattu; la grande mosquée devint un morceau de ruines.

La population émigra hors de la ville et campa pendant huit jours dans la campagne.*

Buyouthi, *Kesch ou salsalah*, manuscrit de mon cabinet, page 18.

pointillés, verts, rouges, noirs, blancs, enfin de toutes les couleurs.

Ramlèh produit une excellente espèce de figues; on n'en trouve de meilleures nulle part ailleurs, et on les exporte dans tous les pays. Cette ville est, en Syrie et dans le Maghreb, connue sous le nom de Filastin.

Le troisième jour du mois de Ramazan (14 mars), nous arrivâmes, après être partis de Ramlèh, au village de Khatoun¹, puis à celui de Qariet el Anab². Nous remarquâmes, chemin faisant, un grand nombre de térébinthes croissant à l'état sauvage dans la plaine et sur la montagne.

Nous vîmes à Qariet el Anab une source jaillissant d'un rocher et dont l'eau avait un goût délicieux. On avait établi des vagues pour désaltérer les voyageurs et construit, dans un but pieux, des maisons pour leur fournir un abri.

La route s'élevait graduellement à partir de Qariet el Anab et nous nous imaginions qu'après avoir gravi la montagne et descendu le versant opposé, nous trouverions la ville. Mais, après avoir monté pendant quelque

¹ Il faut au mot de Khatoun substituer celui de Lathroun ou de Nathroun qui est le nom d'un village aujourd'hui en ruine. C'est le *Castellum Emmaus* de Saint Jérôme, le *Castrum bene latroun* des voyageurs du moyen âge et des historiens des Croisades. Ce village était situé sur une colline au pied d'un château-fort dont les ruines se voient encore et qui avait été construit pour défendre la route de Jérusalem.

² Le village de Qariet el Anab (le village des Raisins) est bâti sur la pente des collines qui bordent le Wadi Aly à l'entrée des montagnes de Judée. C'est l'ancien village de Kiryath Yearim. Les Latins y avaient construit pendant la période de leur domination une église sous le vocable de Saint Jérôme; on croyait que ce prophète avait reçu le jour dans ce village que l'on supposait être l'ancienne Anathoth.

temps, nous nous trouvâmes en face d'une grande plaine unie, qui était en partie couverte de pierres, tandis qu'en d'autres endroits la terre se montrait à nu. C'est sur le point le plus élevé de ce plateau que s'élève la ville de Beit el Mouqaddes (Jérusalem).

Jérusalem est située à cinquante-six fersengs de Tripoli, sur la côte de Syrie, et à cinq cent soixante-seize fersengs de Balkh. Nous entrâmes à Jérusalem le cinquième jour du mois de Ramazan 438 (16 mars 1046).

Une année solaire s'était écoulée depuis que nous avions quitté notre demeure, et nous avions voyagé sans nous être arrêtés nulle part pendant longtemps, et sans avoir, en aucun lieu, goûté un repas complet.

Les habitants de la Syrie et de la Palestine désignent Jérusalem sous le nom de Qouds. Les gens de ces contrées, qui ne peuvent faire le voyage de la Mèkke, se rendent à Jérusalem à l'époque du pèlerinage; ils y séjournent pendant le Mauqaf¹, en se conformant à l'usage consacré, et ils y célèbrent la fête des sacrifices.

Il y a des années où dans les premiers jours du mois de Zil Hidjèh plus de vingt mille hommes se trouvent réunis dans la ville. On y amène les enfants pour les faire circoncire.

Les chrétiens et les Juifs y viennent aussi en grand nombre des provinces de l'empire de Roum et d'autres

¹ On désigne, sous le nom de Mauqaf, les stations des lieux saints de la Mèkke et celles du mont Arafat, ainsi que le temps que l'on passe à les visiter selon les prescriptions des rites.

contrées pour y visiter l'église et le temple. On trouvera en son lieu la description de la grande église.

La banlieue et les environs de Jérusalem sont entièrement couverts de montagnes cultivées en céréales et plantées d'oliviers, de figuiers et d'autres arbres. Tous les terrains sont dépourvus d'eau; néanmoins les vivres sont en abondance et à bon marché.

Il y a des chefs de famille qui ne recueillent pas moins de cinq mille men d'huile d'olive chacun; cette huile est conservée dans des puits et des réservoirs, et on l'exporte dans toutes les parties du monde.

La famine n'a, dit-on, jamais sévi en Syrie. Je tiens d'autorités dignes de foi qu'un saint personnage vit en songe le Prophète de Dieu, sur qui soient les bénédictions et le salut! Il lui adressa la parole en ces termes: «O Prophète de Dieu, accorde-moi ton aide pour ma subsistance!» «Je te la garantis, lui répondit le Prophète, par le pain et par l'huile de la Syrie.»

Je décrirai maintenant Jérusalem. La ville est bâtie sur une hauteur. On n'y a point d'autre eau que celle de la pluie. Bien qu'il existe des sources dans les villages voisins, on n'en trouve cependant pas une seule dans l'intérieur de la ville. Jérusalem est entourée de solides murailles construites en pierres et en mortier; les portes sont en fer.

La ville étant bâtie sur le roc, on ne voit pas un seul arbre dans ses environs immédiats. Jérusalem est une grande cité; à l'époque où je m'y trouvais, elle renfermait vingt mille habitants mâles. Les bazars sont

beaux et les maisons fort hautes. Le sol est partout recouvert de dalles de pierre, et on a taillé et aplani toutes les inégalités du terrain, de sorte qu'il est complètement lavé et nettoyé par la pluie. Les artisans sont très-nombreux, et chaque corps de métier occupe dans le bazar une rangée distincte de boutiques.

La grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi est située à l'est, du côté du bazar, et les remparts de la ville lui servent de murailles. Quand on sort de la mosquée, on voit s'étendre devant soi une grande plaine très-unie qui porte le nom de Sahirèh. C'est la plaine où, selon la tradition, auront lieu la résurrection de la chair et le jugement dernier. Cette croyance attire de tous les points du monde, à Jérusalem, une foule de personnes qui viennent s'y fixer pour y finir leurs jours et pour se trouver près de l'emplacement désigné par Dieu, lorsque s'accomplira la parole du Tout-Puissant¹. O Dieu, sois dans ce jour, le refuge de tes serviteurs! Daigne leur accorder ton pardon! Ainsi soit-il, ô maître des mondes!

Au bord de cette plaine s'étend un vaste cimetière qui renferme les tombeaux de saints personnages. Le

¹ Les manuscrits que j'ai eus à ma disposition portent Samirèh au lieu de Sahirèh. Ce dernier nom désigne un terrain uni au pied du mont des Oliviers, où le khalife Omar établit son camp lorsqu'il vint assiéger Jérusalem et où il établit un mouallaïd ou oratoire. D'après une tradition rapportée par Ibn Abhaa, c'est dans la plaine de Sahirèh que doit avoir lieu la résurrection des hommes. La terre de cette plaine est blanche et l'on ne peut y répandre le sang. Moudjir ed Din qui donne l'étymologie de ce mot de Sahirèh parle, comme Nasairi Khoerau, du cimetière réservé aux musulmans et où reposent les corps de personnages qui, pendant leur vie, ont été réputés pour leur sainteté. Mouquaddesay, page 172. Moudjir ed Din, *Histoire de Jérusalem et d'Illeem*, Kaire 1283 (1866), page 412.

peuple s'y rend pour prier et pour adresser à Dieu des vœux qu'il daigne exaucer.

O Dieu, accueille nos vœux! Pardonne-nous nos péchés et nos iniquités! Que ta clémence prenne pitié de nous, ô toi, qui es le plus miséricordieux des miséricordieux!

Entre la mosquée et la plaine de Sahirèh court une vallée extrêmement profonde, ayant l'apparence d'un fossé. J'y vis des constructions faites à la mode antique, ainsi qu'une coupole, taillée dans un bloc de pierre et qui surmonte un petit édifice. Il est impossible de rien voir de plus extraordinaire et l'on se demande comment on a réussi à l'élever. Le peuple prétend que c'était la maison de Pharaon¹.

Cette vallée porte le nom de Wadi Djehennem (le val de l'Enfer). Je demandai le motif de cette dénomination. On me répondit que le khalife Omar ibn el Khatthab (que Dieu soit satisfait de lui!) établit son camp dans la plaine de Sahirèh; en la contemplant, il s'écria: Ceci est le val de l'enfer! Les gens du peuple prétendent que, lorsqu'on est sur le bord de cette vallée, on entend s'en élever les cris des damnés. J'y suis allé, mais je n'ai rien entendu.

Quand on sort de la ville dans la direction du sud,

¹ Les monuments antiques qui se trouvent dans la vallée de Josaphat sont, à partir du nord, le tombeau de la Vierge, ceux d'Abenion et de Zacharie, puis les sépultures de Josaphat et de Jacques; enfin, dans la vallée supérieure du Cêtron, au nord et au nord-ouest de Jérusalem, on remarque les tombeaux des Juges, celui de Simon le Juste et la catacombe de la reine Héloé d'Adiabène. Le dernier monument dont parle Nasairi Khoerau est connu sous le nom de tombeau d'Abasalon. Les gens du peuple l'appellent encore aujourd'hui Thauthourah Firoun (le bonnet de Pharaon).

on descend, à la distance d'un demi-ferseng, dans un ravin où l'on voit une source qui jaillit d'un rocher. Elle porte le nom de Aïn Selwan (la source de Siloé)¹. Au dessus d'elle s'élèvent de nombreux bâtiments. L'eau s'écoule à travers un village et, sur ses bords, on a construit beaucoup de maisons et planté des jardins. On prétend que, lorsque l'on s'est baigné dans cette eau, on est délivré des douleurs et des maladies chroniques. Un nombre considérable de legs pieux sont affectés à l'entretien de ce lieu.

Jérusalem possède un bel hôpital qui a pour dotation les revenus de fondations charitables. On y distribue à un grand nombre de malades des remèdes et des potions médicinales. Les médecins attachés à cet établissement sont payés par les administrateurs des legs pieux.

La mosquée où l'on fait la prière du vendredi est à l'extrémité orientale de la ville. Une de ses murailles borde le Wadi Djeheunem. Lorsqu'on est en dehors de la mosquée et que l'on regarde cette muraille, on y voit, sur une étendue de cent arches, des blocs de pierre

¹ Bereket ech Châh Bourhan ed Din Ibrahim ul Qursary a rapporté, dans son manuel du pèlerin à Jérusalem, intitulé *Haith en nomfous ila Zaret il Qouda el makrou* (l'incitateur des esprits au pèlerinage de Jérusalem la bien gardée), toutes les traditions relatives à Aïn Selwan (la fontaine de Siloé), une des quatre sources saintes aux yeux des musulmans. Les docteurs musulmans prétendent que cette source vient de dessous la roche de la Sakhrâh et que, tous les ans, les eaux du puits de Zemzem vont se mêler aux siennes. Le village de Siloé était considéré au X^e siècle comme un faubourg de Jérusalem. Tous les voyageurs du moyen-âge ont décrit les deux busins (*Nataoria Siloe*) creusés dans le roc. Les maisons et les jardins qui les bornaient, et dont parle aussi Mouquaddesay, avaient disparu à l'époque où Jean de Wurzburg visita Jérusalem. Les fondations pieuses avaient été établies par le khalife Omar pour les malades de Jérusalem.

qui ne sont reliés entre eux ni par du ciment ni par du mortier¹. A l'intérieur de la mosquée, le sommet des murs suit une ligne droite. La mosquée a été construite sur l'emplacement qu'elle occupe, à cause de la pierre de la Sakhrâh qui se trouve au milieu de l'enceinte. La Sakhrâh est ce quartier de rocher dont, sur l'ordre de Dieu (qu'il soit honoré et exalté!), Moïse fit la qiblèh.

Moïse ne vécut plus longtemps ensuite, et sa mort survint peu de temps après qu'il se fut conformé à ce commandement de Dieu.

Souleyman (sur qui soit le salut!) fit construire un temple autour de cette pierre vers laquelle on se tournait pour faire la prière. La Sakhrâh en occupait le centre. Cette règle pour la qiblèh fut observée jusqu'à l'époque où notre prophète Mohammed l'élu (que les bénédictions et le salut reposent sur lui!) reçut de Dieu l'ordre de prendre la Ka'abah pour qiblèh². La description de la Sakhrâh sera donnée en son lieu.

¹ Cette partie de la muraille porte le nom de Haith el Maghraby. M. de Vogüé en a donné la description et le dessin dans le *Temple de Jérusalem*, Paris 1864, in-8°, page 6, planche II.

² Mohammed enjoignit à ses disciples, dans la deuxième année de l'Hégire de faire la prière le visage tourné vers la Ka'abah. Cette prescription est contenue dans les versets 139 et 140 du deuxième chapitre du *Qoran*.

« Nous l'avons vu tourner incertain ton visage de tous les côtés du ciel: nous voulons que tu le tournes vers une région dans laquelle tu te complais. Tourne-le donc vers la plage de l'oratoire sacré (Meadjid el Haram). En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous vers cette plage. Ceux qui ont reçu les Écritures savent que c'est la vérité qui vient du Seigneur et Dieu n'est point inattentif à leurs actions. »

« Quand bien même tu serais en présence de ceux qui ont reçu les Écritures toutes sortes de miracles, ils n'adopteraient pas ta qiblèh. Toi, tu n'adopteras pas non plus la leur. »

Muhammed, après sa fuite de la Mekke, fit, pendant les premiers temps de son séjour à Médine, la prière le visage tourné vers Jérusalem.

Je formai le dessein de mesurer les dimensions du Haram'. Je me dis qu'il était nécessaire d'étudier, tout d'abord, son aspect extérieur et son emplacement, afin de bien m'en rendre compte, et puis, ensuite, d'en prendre les mesures. Je le parcourus dans tous les sens, et je l'examinai pendant longtemps avec l'attention la plus soutenue. Je découvris, à la fin, dans la partie du nord, non loin de la coupole de Yaqoub (sur qui soit le salut!), une inscription gravée sur une des pierres d'une arcade. Elle portait que l'enceinte sacrée avait sept cent quatre coudées de longueur, et quatre cent cinquante-cinq de largeur². La mesure employée est la coudée royale (guezi melik) qui porte dans le Khorassan le nom de guezi chaigan; elle représente un peu moins d'un ārech et demi.

Le sol du Haram est couvert de dalles de pierre

¹ Namiri Khooran désigne, sous le nom de Meadjid, l'enceinte du temple et tous les monuments qui y ont été élevés. Je substitue quelquefois dans la traduction au mot Meadjid ceux de Haram ou de Haram ech Chérif qui est le terme sous lequel on désigne la cour, le dôme de la Sakhrāh et le Meadjid el Aqça. Les gouverneurs de Jérusalem ont toujours porté officiellement le titre de Nazhir el Harameta ech Chérifeyn (Inspecteur des deux nobles sanctuaires) qui sont celui de Jérusalem et celui d'Hébron où se trouve le tombeau d'Abraham.

² Cette inscription existe encore aujourd'hui. En voici le texte qui m'a été envoyé par M. Alric, chancelier du consulat de France à Jérusalem:

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
 طول المسجد سبع مائة وأربع وخمسين ذراعاً وعرضه أربع مائة وخمسة وخمسين
 ذراعاً بذراع الملك ○

Au nom du Dieu clément et miséricordieux! La longueur du Meadjid est de sept cent cinquante-quatre coudées, et sa largeur de quatre cent cinquante-cinq coudées. Les coudées employées sont les coudées de roi.

dont les interstices sont remplis de plomb, Le Haram est à l'est de la ville et du bazar; il faut donc, lorsque l'on s'y rend du bazar, se diriger vers l'orient.

On rencontre d'abord un superbe portique qui se développe sur trente guezes de haut et vingt de large. La façade, les ailes et la grande arcade sont ornées de dessins formés par des morceaux de verre émaillé (mosaïque) incrustés dans du ciment. Ces dessins ont un tel éclat qu'on ne peut les regarder sans être ébloui. On voit également sur ce portique une inscription en mosaïque donnant les titres du sultan d'Égypte. Quand le soleil frappe ces mosaïques, leur éclat est si vif que l'esprit reste confondu. Ce portique est surmonté d'une très-grande coupole en pierres d'énormes dimensions, et on y a placé deux portes magnifiques revêtues de plaques de cuivre de Damas; elles sont si brillantes qu'on les prendrait pour de l'or, et elles sont entièrement couvertes d'arabesques et d'incrustations en or. Chacune d'elles a quinze guezes de haut et huit de large. On désigne cette construction sous le nom de Porte de Daoud (que le salut soit sur lui!)¹.

Après avoir franchi les deux portes de ce portique, on trouve, à droite, deux grandes galeries ouvertes, sou-

¹ Le Bab Daoud (porte de David) porte aujourd'hui le nom de Bab es Silailèh (la porte de la Chaîne). Elle s'ouvre sur la grande voie (ech Chari el Aazhem) appelée la rue de Daoud, qui part de la porte du mihrab de Daoud, aujourd'hui porte d'Hébron. C'est dans cette grande voie que se trouvaient les bazars des orfèvres, des blanchisseurs de toiles, des marchands de soieries etc. Le Bab Daoud a été réparé à différentes époques et son aspect a été modifié par les travaux exécutés au XV^e siècle. Moudjir ed Din, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, page 408 de l'édition publiée au Kaire 1285 (1866), et page 176 de la traduction de M. Sauvaire, Paris 1876.

tennes chacune par vingt-neuf piliers de marbre dont les bases et les chapiteaux sont également en marbres de diverses couleurs. Les joints sont remplis de plomb. Ces piliers soutiennent des arceaux formés de quatre ou cinq blocs de pierre au plus. Ces deux galeries s'étendent presque jusqu'à la Maçqourah¹.

Après avoir franchi la porte, on trouve à gauche, c'est-à-dire au nord, une longue galerie de soixante-quatre arcades reposant toutes sur des piliers de marbre. Dans cette partie du mur s'ouvre la porte appelée Bab es Saqr².

Le Haram s'étend en longueur du nord au sud, et si l'on en retranche la Maçqourah, il présente la forme d'un carré dans lequel la qiblah se trouve placée au sud.

Du côté du nord, il y a aussi deux autres portes placées l'une à côté de l'autre. Chacune d'elles mesure sept toises de largeur sur douze de hauteur. Elles portent le nom de Bab el Asbath (la porte des Tribus).

Après avoir franchi cette porte, on rencontre, dans le sens de la largeur du Haram, c'est-à-dire du côté de l'orient, un autre très-grand portique percé de trois portes placées l'une à côté de l'autre; elles ont les mêmes

¹ Ces deux galeries ouvertes s'étendent le long du mur d'enceinte, l'une jusqu'au-delà du Mehkemeh ou tribunal qui y est adossé, l'autre jusqu'à la porte appelée Bab en Neby (porte du Prophète), aujourd'hui Bab el Megharibeh (porte des Magrébins). Ces deux galeries ont été reconstruites en 713 (1314) et en 737 (1336) par Melik en Nassir Mohammed, fils de Qelsoan. Nassiri Khosrau désigne quelquefois sous le nom de Maçqourah la mosquée el Aqqa et surtout la partie centrale.

² Cette galerie occupe l'espace compris entre le perron de Bab el Qathanis (porte des Marchands de coton) et la porte nommée aujourd'hui Bab Ala el Din el Nassiry. Bab es Saqr est le Bab el Hadid (la porte de fer) moderne, qui fut refaite par Argoun el Kamily, gouverneur-général de la Syrie, mort à Jérusalem en 768 (1367).

dimensions que celles du Bab el Asbath. Elles sont recouvertes de plaques de fer et de cuivre merveilleusement travaillées. Il est impossible de rien voir de plus beau. Ce portique s'appelle Bab oul Ebouab (la porte des portes, la porte par excellence), parce qu'il a trois portes, tandis que les autres n'en ont que deux.

Entre ces deux portiques situés du côté du nord, en face de la galerie dont les arcades sont supportées par des piliers, on voit une haute coupole qui s'appuie sur des colonnes. Elle porte le nom de Qoubbeh Yaqoub (coupole de Jacob). C'est là que, selon la tradition, ce patriarche faisait ses prières.

Le long de l'enceinte, dans le sens de la largeur du Haram, il y a une galerie dont le mur est percé d'une porte qui donne accès à deux couvents de soufis. Ceux-ci ont établi de beaux oratoires et des mihrabs magnifiques. Des soufis en grand nombre y demeurent pour se livrer aux pratiques de la dévotion. Ils y font aussi leurs prières, excepté le vendredi; ce jour-là, ils se rendent dans l'enceinte du Haram, parce que le cri du Tekbir ne parvient pas jusqu'à leurs couvents¹.

A l'angle nord de l'enceinte est une belle galerie et une grande et superbe coupole. On y a tracé cette inscription : « Ceci est le mihrab de Zékéria, sur qui soit le salut! » On rapporte que ce prophète était continuellement en prière dans cet endroit.

¹ Le mot Tekbir signifie « proclamer que Dieu est le plus grand » (Al-labou Akbar). Ces paroles sont prononcées trois fois au commencement de l'appel à la prière.

Du côté du mur oriental et au centre de l'enceinte, s'élève un grand et élégant portique construit en pierres de grandes dimensions, et que l'on dirait taillé dans un seul bloc de pierre. Il a cinquante guez de hauteur sur trente de largeur et il est couvert de dessins et de sculptures. Il est formé de dix portes qui ne sont séparées l'une de l'autre que par la largeur d'un pied et pas davantage. Ces portes sont revêtues de plaques de fer et de cuivre richement travaillées et l'on a fixé sur leur surface des anneaux et des clous saillants. Le portique est, dit-on, l'œuvre de Souleyman, fils de Daoud (que le salut soit sur eux deux!); il l'a construit pour son père.

Quand on franchit ce portique, on voit, dans la direction de l'orient, deux portes; celle de droite s'appelle Bab er Rahmèh (la porte de la Miséricorde), celle de gauche Bab et Taubèh (la porte de la Pénitence). C'est, selon la tradition, près de cette dernière porte que Dieu se laissa toucher par le repentir de Daoud, sur qui soit le salut!

Non loin de ce portique s'élève une jolie mosquée. C'était autrefois une galerie fermée; elle a été convertie en oratoire. Le sol est couvert de beaux tapis¹. Les serviteurs qui sont attachés à ce sanctuaire forment une classe distincte².

¹ Ces deux portes qui donnent sur la campagne ont été murées dans la crainte d'une attaque. La galerie fermée dont parle Nassiri Khosrau est « le lieu voué de construction salomonienne », dont parle Mouljir ed Din (page 360 de l'édition du Kaire et 127 de la traduction de M. Sauvaire). « Ce lieu, ajoute cet auteur, est visité par les pèlerins; il a un aspect imposant et commande le respect. »

² Les serviteurs attachés aux différents sanctuaires du Harum étaient les descendants de trois cents esclaves noirs achetés par Abd el Malik ibn

Un grand nombre de personnes se rendent là pour y faire leurs prières et chercher à se rapprocher de Dieu (que son nom soit béni et exalté!), car c'est en ce lieu que le Tout-Puissant accueillit le repentir de Daoud, et les fidèles conçoivent l'espérance qu'ils ne commettront plus d'infraction à la loi divine. On affirme que Daoud venait de franchir le seuil de ce sanctuaire quand une révélation céleste lui donna la bonne nouvelle que Dieu s'était laissé fléchir. Il consacra ce lieu et il y fit ses dévotions.

Moi, Nassir, j'ai prié dans ce lieu et j'y ai invoqué l'aide de Dieu pour garder ses commandements et je lui ai demandé de m'accorder l'absolution de mes péchés.

Que le Dieu, dont le nom est sanctifié et exalté, assiste tous ses serviteurs! Qu'il leur fasse la grâce de lui donner toute satisfaction et qu'il leur inspire le repentir de leurs fautes! Je le demande en l'honneur de Mohammed et de sa famille immaculée!

Lorsqu'on longe le mur oriental à partir de l'angle du sud et de la paroi où se trouve la qiblèh, on trouve, vis-à-vis de la face de la muraille du nord, une mosquée souterraine à laquelle, on n'arrive qu'en descendant un grand nombre de marches.

Merwan, avec l'argent provenant du cinquième qui lui était attribué pour sa part du butin fait sur les infidèles. Ils portaient le nom d'Akhinas (qui représente le cinquième).

Dix chrétiens, exempts de la capitation, prenaient soin des nattes et étaient chargés de eurer les citernes et les conduits qui y amenaient l'eau. Vingt Juifs étaient préposés à l'entretien des lampes en verre et en métal, et de tout ce qui avait trait à l'éclairage. Ils viennent en outre balayer les immundices. Yaqout, tome IV, page 608. Mouljir ed Din, édition du Kaire, page 249.

Ce monument a vingt guez sur quinze. Le plafond qui est en pierre repose sur des piliers de marbre. C'est là que se trouve le berceau de Jésus, sur qui soit le salut! Il est en pierre et assez grand pour qu'un homme y puisse faire sa prière. Je l'y ai faite. On l'a fixé solidement dans le sol, afin de le rendre immobile. C'est le berceau où Jésus était couché dans sa première enfance et où il adressait la parole aux hommes. Il occupe la place du mihrab. On voit également dans cette mosquée le mihrab de Meriem, (sur qui soit le salut!) et un autre qui est attribué à Zékéria. Le premier est placé du côté de l'orient. On a tracé sur ces mihrabs les versets du Qoran qui se rapportent à Zékéria et à Meriem. Jésus est, dit-on, né dans cette mosquée¹.

On remarque sur une pierre d'un des piliers l'empreinte de deux doigts, comme si quelqu'un l'avait saisi. Meriem, au moment d'accoucher, a, prétend-on, posé ses doigts sur ce pilier.

Cette mosquée est connue sous le nom de Mehd Issa

¹ Moudjir ed Din se borne à transcrire au sujet du berceau de Jésus les prescriptions de Bereket eeb Châh. Cet auteur dit que Dieu exauce les vœux que l'on forme dans ce sanctuaire; que le fidèle y doit faire sa prière, y réciter les versets des chapitres du Qoran qui concernent Meriem, et suivre l'exemple d'Omar qui fit ses dévotions et se prosterna dans cet endroit. L'invocation la plus efficace consiste dans les paroles que Jésus prononça lorsque Dieu l'enleva aux cieux « sur le mont des Oliviers ».

² A l'angle sud-est du Haram on descend dans une chambre souterraine où l'on montre le berceau du Christ; c'est une niche en pierre dont la partie supérieure était sculptée en coquille et que l'on a couchée horizontalement et recouverte d'un dais porté par quatre colonnettes en marbre. Dans cette même chambre, on voit aussi deux autres niches très-simples creusées dans la muraille. « Une visite au temple de Jérusalem et à la mosquée d'Omar, par le docteur E. Jaubert, dans le *Journal de la Société de Géographie*, 1861, page 398.

(le berceau de Jésus), sur qui soit le salut! On y voit suspendues des lampes en cuivre et en argent fort nombreuses. Elles sont allumées toutes les nuits.

Quand on est sorti de la mosquée du berceau de Jésus, on arrive, en suivant le mur oriental, à l'angle de l'enceinte du Haram. On trouve là une autre mosquée extrêmement belle et qui est deux fois plus grande que celle du berceau de Jésus¹. Elle porte le nom de Meadjid el Aqça.

C'est là que Dieu transporta, de la Mekke, le Prophète pendant la nuit du Miradj. C'est de là que Mohammed s'éleva au ciel, comme le fait est rappelé en ces termes: « Qu'il soit loué, celui qui a transporté dans la nuit son serviteur du temple sacré (de la Mekke) au temple éloigné (de Jérusalem) ». Une superbe édifice s'élève en cet endroit; le sol est couvert de magnifiques tapis. Des serviteurs formant une catégorie distincte sont chargés de son entretien.

Lorsqu'à partir de l'angle où s'élève la mosquée on suit la muraille du sud, on rencontre un espace à ciel ouvert formant cour: il a deux cents guez de superficie.

La partie de la mosquée couverte d'un toit, qui a la Maqçourèh à sa droite, est attenante à la partie méridionale du mur². La partie couverte de la mosquée qui

¹ Tous les manuscrits portent دو باره deux fois. Je crois qu'il faut lire *du côté* au lieu de *deux*.

² Qoran, chap. XVII, vers. 1.

³ Nassiri Khorrau désigne par le mot « pouçich » (revêtement) le toit qui couvre le Meadjid el Aqça. Les auteurs arabes appellent cette partie de la mosquée « Moughartta » (partie couverte). Ils donnent le même nom à la partie du sanctuaire d'Hébron qui n'est point à ciel ouvert.

fait face à l'occident a quatre cent vingt aèch de long sur cent cinquante de large. On y compte deux cent quatre-vingts colonnes de marbre sur lesquelles on a élevé des arceaux en pierre. Les chapitaux et les fûts sont couverts de sculptures; les interstices sont remplis de plomb en sorte qu'il est impossible de rien voir de plus solide. Les colonnes sont placées à six guez l'une de l'autre. Le sol est entièrement couvert de dalles de marbre de toutes couleurs et les joints sont remplis de plomb. La Maqçourah, placée au centre de la muraille du côté du midi, est fort grande et elle est soutenue par seize colonnes. La coupole qui la surmonte a de vastes proportions; elle est couverte de dessins en mosaïque semblables à ceux dont j'ai déjà parlé plus haut¹. Le sol est recouvert de nattes du Maghreb, et des lampes et des luminaires isolés les uns des autres sont suspendus à des chaînes. On y a établi aussi un grand mihrab qui est décoré de mosaïques. Des deux côtés du mihrab s'élèvent deux colonnes en marbre rouge dont la couleur

¹ La coupole du Mesjid el Aqça fut gravement endommagée lors du tremblement de terre de 425 (1033). Le khalife Fatimite Ed Dhabir li izaz din illah la fit réparer. Aly el Herewy, pendant son séjour à Jérusalem, copia l'inscription que ce prince y avait fait mettre et il l'a insérée dans son *Guide aux lieux saints*. En voici la traduction:

«Que Dieu accorde son aide à son serviteur et délégué Aly, fils d'el Hassan ed Dhabir li izaz din illah, chef des vrais croyants, que Dieu répande ses bénédictions sur lui, sur ses ancêtres exempts de péchés et sur ses augustes fils! Celui qui a donné l'ordre de faire cette coupole et de la dorer est le plus glorieux des vèzirs, celui qui a été choisi par le chef des vrais croyants et qui lui est tout dévoué, Aboul Qarim Aly Ibn Ahmed, que Dieu lui accorde son secours et son aide! Cet ouvrage a été achevé le dernier jour du mois de Zil Qa'adéh (6 octobre) de l'année 426 (1036). Il est l'œuvre d'Abdallah, fils de Hassan, l'ornemaniste originaire de Misr. *Kitab es Ziarat*, t^o 21.

rappelle celle de la cornaline. La Maqçourah est lambrassée de marbres de différentes couleurs. A droite, on voit le mihrab de Mo'awiah, à gauche celui d'Omar. Le plafond de cette mosquée est formé de boiseries sculptées et richement décorées.

A l'extérieur de la Maqçourah et dans la muraille qui fait face à la cour, on a pratiqué quinze grandes arcades auxquelles on a fixé des portes dont les battants sont couverts de riches ornements. Chacune de ces portes a dix guez de hauteur sur six de largeur. Dix d'entre elles s'ouvrent sur la partie du mur qui a quatre cent vingt guez et cinq sur celle qui n'en a que cent cinquante¹.

Parmi ces portes, on en remarque une qui est en cuivre et dont la richesse et la beauté confondent l'imagination. Le cuivre en est si brillant qu'on le prendrait pour de l'or : il est couvert d'incrustations en argent niellé et on y lit le nom du khalife Mamoun². Cette porte fut, dit-on, envoyée de Baghdad par ce prince.

¹ Cette partie du récit de Nassiri Khosrau concorde avec la description que donne Mouqaddessy (pages 168-169). Ces quinze grandes arcades avaient été construites, au rapport de ce dernier auteur, par Aboul Abbas Abdallah, fils de Thahir. Abdallah jouit de la confiance du khalife Mamoun et fut gouverneur de l'Égypte et de la Syrie. Il mourut à Merw en 230 (844). Cf. *Les vies des hommes illustres d'Ibn Khalkikan*, éd. du Kaire, tome I^{er}, pages 362-371, et la traduction de M. de Sime, tome II, page 49-53.

Histoire des khalifes, des princes et des lieutenants qui ont gouverné Damas, par Salah ed Din Khalil Ibn Bek es Safedy, manuscrit du mon cabinet, f^o 37.

² Mouqaddessy fait une mention spéciale de cette porte qui s'appellait la « grande porte de cuivre ». Elle était en face du mihrab et les battants ne pouvaient être ouverts que par un homme ayant les bras longs et vigoureux. Les plaques de cuivre qui la recouvraient étaient dorées.

M. de Vogüé a donné la copie de l'inscription que le khalife Mamoun avait fait graver en 216 (831) sur quelques-unes des portes de la mosquée. *Le temple de Jérusalem*, page 66.

Quand toutes les portes sont ouvertes, l'intérieur de la mosquée est si clair que l'on se croirait dans une cour à ciel ouvert. Quand il pleut ou qu'il fait du vent, on laisse les portes fermées et le jour pénètre par les croisées.

Aux quatre côtés de la partie couverte du toit se trouvent des coffres dont chacun appartient à une des villes de la Syrie ou de l'Iraq; des Moudjavir se tiennent auprès de ces coffres¹. Cette coutume rappelle celle qui est observée à la Mekke dans le Mesdjid el Haram.

En dehors de la partie couverte de la mosquée, le long de la grande muraille dont nous avons parlé, s'étend une galerie ouverte qui va rejoindre celle de l'ouest. Les quarante-deux arcades qui la forment sont soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. Dans l'intérieur du pouchich ou partie couverte d'un toit, il y a une citerne creusée dans le sol et destinée à recevoir l'eau de la pluie; lorsqu'elle est recouverte, elle se trouve de niveau avec le sol.

Une porte percée dans le mur du sud donne accès aux latrines. On y trouve l'eau nécessaire pour se purifier quand on veut renouveler ses ablutions. S'il fallait pour se laver sortir du Haram dont l'enceinte est très-vaste, on n'arriverait point à temps pour la prière et le moment canonique de la faire serait passé².

¹ On donne le nom de Moudjavir aux personnes qui se fixent, soit à la Mekke, soit à Jérusalem, pour faire leurs dévotions près de la Ka'abuh ou de la Sakhrab.

² Cette porte qui porte le nom de Bab el Moutawaddia a été abattue et reconstruite par l'émir Ala Edlin Aydoghdy es Salihy el Nedjmy à la fin du XIII^e siècle. Cet émir qui fut gouverneur de Jérusalem mourut dans cette ville au 690 (1291).

Tous les toits sont couverts de plomb.

On a creusé, dans le sol du Haram, un grand nombre de citernes et des piscines destinées à recueillir l'eau de la pluie; elles ont pour objet de l'empêcher de se répandre au dehors et de se perdre, quelle qu'en soit la quantité. Le sol du Haram est entièrement formé par la roche. Toute l'eau s'écoule dans ces piscines et les gens viennent y puiser³. On a aussi établi des gouttières en plomb qui donnent passage à l'eau et la font tomber dans des bassins de pierre installés au-dessous d'elles. Ces bassins sont percés d'un trou qui permet à l'eau d'arriver par un conduit à la citerne, sans avoir été souillée par aucune ordure ni par aucune impureté.

J'ai vu, à trois fersens de Jérusalem, une très-grande piscine alimentée par les eaux qui descendent des montagnes; on a construit un aqueduc pour les amener jusqu'au Haram qui est l'endroit de toute la ville où se trouve la plus grande quantité d'eau⁴. Chaque maison possède une

³ Le nombre des citernes creusées dans le sol du Haram est, suivant Moudjir ed Din, de vingt-quatre. *Histoire de Jérusalem et d'Éthiopia*, traduction de M. Sauvaire, page 56. M. Barclay en a donné une très-intéressante description dans son ouvrage « *The City of the great King* », Philadelphia s. d., pages 625—626. Cf. De Voglié, *Le temple de Jérusalem*, pages 14 et 15.

⁴ Il y a, à l'entrée du Wadi Ourtas, trois grands bassins et non point seulement un. Ils remontent à la plus haute antiquité et portent le nom de Hourak. « Nous continuâmes à marcher, dit le Cheikh Abdoul Ghany, et nous arrivâmes aux Hourak. Ce sont trois bassins construits l'un au-dessus de l'autre, et qui sont remplis par les eaux du pluie et des torrents qui coulent sur les flancs de la montagne et par celle d'une source. Chaque bassin a environ cent coudées de longueur et à peu près autant de largeur. Je n'ai pu me rendre compte de sa profondeur à cause de l'eau qui les remplissait, mais je l'estime à environ dix coudées. On voit là un château construit en pierres et dont les murs reposent sur des assises formées de très-grands blocs de rocher. Ce château est gardé par un fellah qui l'habite

citerne destinée à recevoir l'eau de pluie, la seule que l'on ait à Jérusalem, et chaque habitant recueille celle qui tombe sur sa terrasse. Les bains et les établissements quels qu'ils soient n'emploient que l'eau de pluie.

Les réservoirs du Haram n'ont jamais besoin de réparations, car ils sont creusés dans le roc et même, s'il s'y était produit des fentes ou des trous, ils ont été si solidement bouchés que les bassins n'ont jamais éprouvé la moindre détérioration. On prétend que ces réservoirs sont l'œuvre de Souleyman, sur qui soit le salut!

La partie supérieure de ces citernes a la forme d'un tenour¹, et l'orifice par lequel on puise est recouvert d'une pierre pour que rien ne tombe dans l'eau. L'eau de Jérusalem est la plus agréable au goût et la plus pure que l'on puisse trouver.

L'eau coule des gouttières pendant deux ou trois jours, même quand la pluie a été peu abondante. Les gouttes continuent à tomber quand le ciel est redevenu serein et que le mauvais temps est dissipé.

J'ai déjà dit que la ville de Jérusalem est bâtie sur une hauteur et sur un terrain fort inégal; mais le sol du Haram est nivelé et il forme une surface très-unie.

avec sa famille et ses gens, et qui est chargé de protéger les bassins et l'aqueduc contre les tentatives que pourraient faire les Arabes séditieux. *Voyage du Cheikh Abdou Ghany*, t.^o 100 v.^o et 101 rect.^o.

L'aqueduc qui conduit les eaux de Bethléem, puis de Jérusalem au Haram a été réparé à la fin du XIII^e siècle par Melik ou Nasir Mohammed, fils de Qelaoun.

Cf. Robinson, *Biblical researches* etc., Boston, tome I^{er}, pages 218 et 474. Barclay, *City of the great King*, *Misaelchlin* s. d., pages 554—558.

¹ Le tenour est une grande lanterne en métal, à pans coupés et dont la partie supérieure est recouverte par une calotte hémisphérique.

A l'extérieur de l'enceinte, partout où, par suite d'accidents de terrain, le sol présente quelque dépression, le mur a plus de hauteur, car les fondations sont faites alors dans un creux; partout où le sol est élevé, la muraille est moins haute.

Dans les quartiers de la ville, où les rues se trouvent en contre-bas, on pénètre dans l'enceinte du Haram par des passages souterrains fermés par des portes placées au-dessous du niveau du sol.

L'une de ces portes est appelée Bab en Neby (la porte du Prophète). Elle est placée dans la direction de la qiblèh, c'est-à-dire au sud. Elle a dix guez de haut sur autant de large¹. La voûte du souterrain fermé par elle a, à cause des escaliers, tantôt cinq guez de hauteur et tantôt jusqu'à vingt guez. La partie couverte de la mosquée el Aqça est bâtie sur ce souterrain dont la construction est si solide qu'un édifice, aussi considérable n'a pas le moindre effet sur lui². On a fait entrer dans la construction des murs des pierres si énormes que l'on ne peut s'imaginer que les forces humaines aient réussi à transporter et à mettre en place de pareilles masses. Ce souterrain a été construit, dit-on, par Souleyman, fils de Daoud; notre Prophète le traversa pendant la nuit du Miradj pour entrer

¹ Cette porte est aussi désignée sous le nom de Bab el Megharibèh (porte des Maghrébiniens), parce qu'elle donne accès à leur quartier.

² M. Pierrotti a donné dans l'atlas de son ouvrage *Jerusalem explored being a description of the ancient and modern city* etc., Londres 1864, in-f^o, la coupe de la mosquée el Aqça et des constructions souterraines sur lesquelles elle s'élève. Tome II, pl. 24. Cf. Barclay, *City of the great King*, pages 508—511. De Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, page 13.

dans la mosquée. La porte de ce passage est, en effet, placée dans la direction de la Mekke.

On remarque dans le mur, à peu de distance de cette porte, l'empreinte d'un grand bouclier. D'après la tradition, Hamzah, fils d'Abdoul Mouthallih, oncle du Prophète, se serait assis dans cet endroit, portant attaché sur le dos son bouclier dont l'empreinte se fixa sur le mur lorsqu'il s'y adossa.

À l'endroit où ce passage qui est fermé par une porte à deux battants, débouche dans l'enceinte du Haram, la muraille extérieure a une hauteur de plus de cinquante coudées. On a établi cette galerie souterraine pour éviter aux habitants du quartier contigu à la mosquée de traverser d'autres quartiers, lorsqu'ils désirent pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire.

Dans la partie de la muraille qui se trouve à la droite de la porte de l'enceinte du Haram, on remarque une pierre qui a onze arches de hauteur sur quatre de largeur. C'est la plus grande de toutes celles qui ont été employées dans la construction du sanctuaire. On voit, dans la muraille, à une hauteur de trente et de quarante coudées, beaucoup de blocs ayant la dimension de quatre et de cinq guez. On trouve, dans le sens de la largeur de l'enceinte et dans la direction de l'orient, une porte appelée Bab el Ain (la porte de la Source). Quand on la franchit, on descend dans un ravin et l'on arrive à la source de Selwan (Siloé).

Il y a également une porte souterraine désignée sous le nom de Bab Hittèh (porte de l'Indulgence). Dieu

ordonna, dit-on, aux enfants d'Israël d'entrer par là dans le temple, comme l'attestent ces paroles de Dieu lui-même : « Franchissez la porte en vous prosternant et dites : Indulgence, ô Seigneur ! et il vous pardonnera vos péchés. Certes, nous comblerons les justes de nos bienfaits. »

Une autre porte semblable est appelée Bab es Sekinèh. Dans le couloir qui la précède, on a établi une chapelle dans laquelle se trouvent un grand nombre de mirabs. La première porte est toujours fermée, afin que l'on ne puisse y entrer.

L'arche du Tabernacle, qui, d'après les paroles du Tout-Puissant révélaées par le Quran, a été apportée par les anges, fut posée en cet endroit¹.

Toutes les portes de l'enceinte du Haram de Jérusalem, tant souterraines qu'au niveau du sol, sont au nombre de neuf. Je viens de les décrire².

Description de la plate-forme élevée au milieu de l'enceinte du Haram et où se trouve la roche (Sakhrak) qui servait de qiblah avant la naissance de l'Islamisme.

On a dû établir cette plate-forme au milieu de l'enceinte sacrée, à cause de la hauteur de la Sakhrak, et

¹ Quran, chap. II, verset 55.

² Aly el Herewy nous dit que l'arche et le tabernacle étaient conservés dans la mosquée du village de Seyloun, l'ancienne ville de Silo, mentionnée au verset 19 du chapitre XXI du Livre des Juges. *Kutub es Ziharat*, t^o 19.

³ Mouqaddessy nous apprend que de son temps on pénétrait dans l'enceinte du Haram par treize entrées qui avaient vingt portes : Bab Hittèh, les deux portes du Prophète, les portes du mirab de Meriem, les deux portes de la Miséricorde, la porte de la Piscine des fils d'Israël, les portes des Tribus, les portes des Hachimites, la porte de Welid, la porte d'Ibrahim, la porte de la mère de Khalid et la porte de Daoud. *Mouqaddessy*, page 170.

parce qu'elle ne pouvait être transportée dans la partie de la mosquée el Aqça couverte d'un toit. On a été, en conséquence, obligé d'élever cette plate-forme; ses fondations couvrent un espace de trois cent trente ares de longueur sur trois cents de largeur, et sa hauteur est de douze guez. Le sol en est uni et couvert de belles dalles de marbre dont les joints sont remplis de plomb; sur les quatre côtés, on a dressé des plaques de marbre qui forment une espèce de parapet. Cette plate-forme est construite de telle façon qu'il est impossible d'y monter autrement que par les passages ménagés à cet effet. Lorsqu'on y est monté, on a vue sur les toits de la mosquée el Aqça¹.

On a creusé, sous la partie centrale de la plate-forme, un réservoir souterrain destiné à recevoir l'eau de la pluie. L'eau qui y est recueillie est plus pure et plus agréable que celle des autres citernes du Haram.

Quatre édifices surmontés d'une coupole s'élèvent sur cette plate-forme. Le plus grand de tous est celui qui recouvre la Sakhrâh qui servait autrefois de qiblèh.

¹ Les écrivains orientaux donnent à cette plate-forme ou terre-plein les noms de Dikkèh, Doukkan ou Masthabah. Yaqout dit qu'elle a une hauteur de cinq grandes coudées.

Jean de Wurtzbourg la décrit exactement en quelques mots:

« Idem templum sic decenter compositum et ornatum circum quoque habet atrium latum atque planum conjunctum lapideis pavimento et stratum ac in circuitu quadratum, ad quod a tribus partibus multis gradibus ascenditur. Est enim idem atrium ab acclivitate terræ satis artificiose levatum . . . » Poesius, *Thesaurus antealectorum novissimus* etc., tome I^{er}, part. III, col. 498, et Tobler, *Descriptiones Terræ Sanctæ*, Leipzig 1874, pages 127—128.



Description du dôme de la Sakhrâh.

Le plan du Haram a été disposé de telle façon que la plate-forme occupe le milieu de l'enceinte et que le dôme de la Sakhrâh, dont la roche occupe le centre, s'élève au milieu de la plate-forme.

L'édifice dont nous parlons a la forme d'un octogone régulier dont chaque côté mesure trente-neuf arcch. Il y a quatre porches; chacun d'eux s'ouvre sur une des quatre faces qui sont celles de l'est, de l'ouest, du nord et du sud¹. Entre deux porches s'étend chaque fois un côté de l'octogone. Les murs, entièrement construits en pierres de taille, ont vingt guez de hauteur.

La Sakhrâh a cent guez de circonférence; elle n'est ni ronde ni carrée². C'est un bloc de pierre de forme irré-

¹ Je traduis le mot persan در par porche, car les portes étaient précédées d'une construction couverte par un auvent et soutenues par des piliers droits et des colonnes.

Chacun de ces porches, nous dit Mouqâilassay, fait face à un escalier; ils portent le nom de porche du Sud (direction de la qiblah), porche d'Aerûfil, porche des Images, et porche des Femmes, ce dernier s'ouvrant à l'occident. Ils sont tous couverts de dorures et les battants des portes sont en bois de pin revêtus de plaques de cuivre. Ils ont été faits sur les ordres de la mère du khalife Moustadîr. Aly el Herowy nous apprend que lorsqu'il visita Jérusalem en 569 (1173), il lut sur les arcades placées au-dessus de ces porches le nom et les titres du khalifa Quim bi amrillah, le chapitre Ikhlâs du Qoran et les mots « Louange à Dieu! Gloire à Dieu! ». Ces inscriptions avaient été respectées par les Français.

Jean de Wurtzbourg confirme ce fait : « Ab aquilone habens ostium unum versus claustrum Dominorum in cuius superliminari plures litterae arabicæ sunt appositæ. » *Theatrum auctoritatum noissimus*. Col. 495.

² Aly el Herowy qui donne toutes les mesures dit que le rocher a un peu plus de quatre coudées de tour, mais, à l'époque où il visita Jérusalem, la Sakhrâh avait été revêtue par les Latins de plaques de marbre pour empêcher les pèlerins d'en casser des fragments, et le sommet seul en était visible.

gulière semblable aux quartiers de roc que l'on rencontre dans les montagnes. Sur les quatre côtés de la Sakhrâh, on a élevé quatre piliers carrés qui ont la même hauteur que les murs : dans l'espace qui sépare un pilier de l'autre, on a dressé deux colonnes de même hauteur. C'est sur ces piliers et sur ces colonnes que repose la base du tambour sous lequel se trouve la Sakhrâh. Ce tambour a cent vingt ârech de circonférence. En avant du mur, des piliers et des colonnes dont je viens de parler (j'appelle piliers [soutoun] des massifs en maçonnerie de forme carrée et colonnes [ousthouvanèh] celles qui sont taillées et formées d'un seul morceau de marbre) il y a, dis-je, six piliers¹, et entre chaque deux piliers trois colonnes de marbre de différentes couleurs, placées à des intervalles réguliers. On voit donc dans le premier rang deux colonnes entre chaque deux piliers : on en trouve ici trois entre chaque deux piliers. Le chapiteau de chaque pilier a quatre volutes dont chacune supporte un arceau; chaque colonne a deux volutes, de sorte que chaque colonne soutient deux arceaux et chaque pilier quatre. L'immense coupole repose donc sur ces douze piliers placés autour de la Sakhrâh². Quand on l'aperçoit de la distance d'un ferseng, elle ressemble au sommet d'une montagne, car elle a depuis sa base jusqu'au

¹ Il faut lire huit au lieu de six que porte le texte. Cette rectification est justifiée par la phrase qui indique le nombre de douze piliers. Cf. de Vogüé : *Le temple de Jérusalem*, planche XVIII.

² Pour la description du dôme de la Sakhrâh, cf. Mouqaddesây, pages 169—170. Yaqout, tome IV, pages 597—598, s'est borné à copier la description de Mouqaddesây. Aly el Herewy ne donne que peu de détails sur ce monument. Parmi les voyageurs modernes on peut consulter Aly Boy.

faite une hauteur de trente ârech : les murs et les piliers qui la soutiennent mesurent vingt guez d'élévation, et ils sont eux-mêmes bâtis sur une plate-forme qui s'élève de dix guez au-dessus du sol. On compte donc soixante-deux guez depuis le niveau de la cour jusqu'au faite du dôme.

Les plafonds et la voûte de cet édifice sont revêtus à l'intérieur de boiseries sculptées. Le mur qui s'appuie sur les piliers et les colonnes est décoré avec un art si merveilleux qu'il y a peu d'exemples d'un pareil travail.

La Sakhrâh s'élève au-dessus du sol à la hauteur d'un homme; elle est entourée d'une balustrade en marbre, afin qu'on ne puisse l'atteindre avec la main¹. Elle est d'une couleur bleuâtre et jamais elle n'a été foulée par le pied de l'homme. La roche présente un plan incliné dans la direction de la qiblèh. On dirait qu'on a marché là, et que le pied s'y est enfoncé comme dans de l'argile molle en laissant l'empreinte des doigts. On distingue ainsi la trace de sept pas. J'ai entendu raconter qu'Abraham était venu là avec Ishaq encore enfant, et que ce dernier ayant marché sur la Sakhrâh, les marques que l'on y voit sont celles de ses pas.

Il y a toujours, dans le sanctuaire de la Sakhrâh, un grand concours de Moudjavir et de dévots.

Le sol est couvert de beaux tapis en soie et en autres tissus. Une lampe en argent attachée à une chaîne de

¹ La balustrade en marbre a été remplacée sous la domination latine par une grille en fer dont M. de Vogüé a donné le dessin. *Le Temple de Jérusalem*, page 96.

même métal est suspendue au centre de l'édifice, au-dessus de la Sakhrâh. On y voit aussi un grand nombre de luminaires également en argent; on a gravé, sur chacun d'eux, une inscription qui en mentionne le poids. Ils ont tous été faits par l'ordre du sultan d'Égypte. J'ai calculé que tous les objets en argent que renferme le lieu représentent un poids de mille men¹. Je remarquai aussi un cierge de proportions gigantesques. Il avait sept arches de hauteur, et trois palmes de circonférence; il était blanc comme le camphre de Zâbedj² et la cire était mélangée d'ambre. Le sultan d'Égypte envoie, dit-on, chaque année un grand nombre de cierges et parmi eux ce grand cierge dont je viens de parler et sur lequel son nom est inscrit en lettres d'or.

Le sanctuaire de la Sakhrâh est la troisième maison de Dieu. Il est admis par les docteurs de la loi qu'une prière faite à Jérusalem a la valeur de vingt-cinq mille; celle qui est adressée à Dieu à Médine en vaut cinquante mille, et celle qui est faite à la Mekke, cent mille. Que le Dieu tout-puissant daigne accorder à tous ses serviteurs la grâce de jouir de cette faveur!

J'ai déjà dit que tous les toits, ainsi que la partie extérieure de la coupole, sont couverts de plomb. Sur

¹ Ibn el Athir nous apprend que, lorsque les Francs s'emparèrent de Jérusalem, ils enlevèrent du sanctuaire de la Sakhrâh plus de quarante lampes en argent pesant chacune trois mille six cents dirhems, un tennoir d'argent du poids de quarante rathls de Damas, cent cinquante petites lampes d'argent et plus de vingt lampes en or. *Kamûl fi Turîkâh*, tome X, page 192.

² Zâbedj est le nom d'une île au-delà de la mer de Herkend, dans les parages de la Chine.

les quatre faces de l'édifice s'ouvrent quatre grandes portes à deux battants; elles sont en bois de sadj et elles sont tenues constamment fermées.

Il y a, en outre, sur la plate-forme, une construction surmontée d'une coupole; elle porte le nom de Qoubbet es Silsilèh (coupole de la Chaîne) à cause de la chaîne qui y fut suspendue par Daoud. Cette chaîne ne pouvait être saisie que par celui qui, dans une contestation, avait le droit pour lui. La main de l'homme injuste et violent ne pouvait l'atteindre. Ce fait est admis par les docteurs de la loi. Cette coupole est soutenue par huit colonnes en marbre et par six piliers en pierres. L'édifice est ouvert de toutes parts, excepté du côté de la qiblèh où l'on a élevé jusqu'en haut un mur dans lequel on a établi un beau mihrab¹.

On voit également sur la plate-forme une autre coupole supportée par quatre colonnes de marbre; le côté de la qiblèh est aussi fermé par un mur dans lequel est un beau mihrab. Elle porte le nom de Qoubbet Djebrayl (coupole de Gabriel). Le sol n'est point recouvert de

¹ La coupole de la Chaîne, dit le cheikh Abdoul Ghany dans la relation de son voyage, est d'une extrême élégance; elle est ouverte de tous les côtés et elle a les dimensions d'une grande tente. Sa forme est octogonale et elle est soutenue par dix-sept colonnes, sans compter les deux qui sont placées aux côtés du mihrab. Il y a entre chaque deux colonnes un espace de deux coudées.

Herket echi Châh dans son *Manuel du pèlerin à Jérusalem*, Thrahîu es Soyantly et le cheikh Chehab ed Din Ahmed dans son ouvrage qui a pour titre *Muséul oul gharâm ilâ siaret il Qouds ou ech Châh* (le livre qui excite le désir de visiter pieusement Jérusalem et Damas) ont recueilli toutes les traditions relatives à la coupole de la Chaîne. Ce monument a été reconstruit en l'année 1661 par le sultan Souleyman. Cf. Do Voglîé, *Le Temple de Jérusalem*, page 104.

tapis; la roche qui a été nivelée s'y montre à nu. C'est là que pendant la nuit du Miradj, le Boraq fut amené pour servir de monture au Prophète¹. Derrière la Qoubbet Djebraïl, à la distance de vingt ârech, on voit une autre coupole qui est soutenue par quatre colonnes de marbre. On l'appelle Qoubbet er Ressoul (la coupole du Prophète)².

On prétend que dans la nuit du Miradj, le Prophète fit d'abord sa prière sous le dôme de la Sakhrâh; il posa sa main sur elle et quand il sortit, celle-ci, pour lui témoigner son respect, se dressa toute droite; mais le Prophète remit la main sur elle et elle reprit sa place. Elle est restée, jusqu'à ce jour, à moitié soulevée. Le Prophète se dirigea ensuite vers la coupole qui porte son nom, et là il monta sur le Boraq. Cette circonstance a valu à ce lieu la vénération dont il est l'objet.

Il y a sous la Sakhrâh une grande excavation dans laquelle règne une complète obscurité. Des cierges y brûlent continuellement. On dit que cette excavation a été produite par le mouvement que fit la Sakhrâh pour se lever et elle subsista lorsque la pierre fut redevenue immobile³.

¹ De Vogüé, *Temple de Jérusalem*, page 104.

² Cette coupole porte aujourd'hui le nom de *Qoubbet el Miradj* (coupole de l'Ascension). Elle s'élève à la droite du dôme de la Sakhrâh dans la direction de l'occident. Elle est ronde et construite en marbre, dit le cheikh Abdoul Ghany, et les vœux que l'on y forme sont tous exaucés. *Voyage à Jérusalem du cheikh Abdoul Ghany en Naldonay*, n° 102.

L'ancienne coupole tombait en ruines; en l'année 597 (1200) l'afèh Salar Izz ed Din et Abou Amir Osman, inspecteur des fondations pieuses, la reconstruisirent complètement. *Moudjir ed Din*, page 106, de Vogüé, page 104.

³ Cette grotte, dit Aly el Herewy, est appelée *Majharat el Arwah* (la caverne des Ames), parce que Dieu y a réuni les âmes des vrais croyants. On y descend par un escalier de quatorze marches. On dit aussi que Zékériâ

Description des escaliers donnant accès à la plate-forme qui s'élève au centre de l'enceinte du Haram.

On peut monter sur la plate-forme par six escaliers placés en six endroits différents. Chacun d'eux est désigné par un nom particulier. Du côté de la qiblah, il y a deux passages avec des degrés par lesquels on arrive à la plate-forme. Lorsque l'on se tient au milieu de la paroi du mur de soutènement, l'un est à droite, l'autre à gauche. Celui de droite est appelé Maqam en Neby (place du Prophète), l'autre Maqam el Ghoury (place de Ghoury). Le premier est ainsi nommé parce que le Prophète l'a gravi dans la nuit du Miradj pour se rendre sur la plate-forme et aller au dôme de la Sakhrâh. Cet escalier est placé dans la direction de la route du Hedjaz; les marches ont aujourd'hui une largeur de vingt ârech. Elles sont faites de pierres de taille de si grande dimension, qu'un ou deux blocs carrés suffisent pour former une marche. Ces degrés sont disposés avec tant d'art qu'on pourrait, si on voulait, les gravir avec une monture.

Au sommet de cet escalier se dressent quatre colonnes d'une espèce de marbre vert qui ressemblerait à l'émeraude s'il n'était couvert d'une quantité de points de toutes couleurs. Chacune de ces colonnes a une hauteur de dix

(Zacharie) y est enterré; au bas de l'escalier à droite on voit une manière d'étréole sur laquelle est dressée une colonne élégante qui s'élève jusqu'à la Sakhrâh. En haut, dans le roc, est une large fente faite, dit-on, par le doigt de Gabriel. On y tient une lampe allumée. Ce lieu est éclairé par des lampes et la porte en est ouverte toutes les nuits aux pèlerins qui veulent le visiter.

arçh et une épaisseur telle qu'il faut deux hommes pour les embrasser. Elles sont surmontées de trois arceaux disposés de façon que l'un est en face de l'escalier et les deux autres sur ses deux côtés.

Le faite du mur élevé au-dessus des arceaux est horizontal : il est disposé en galerie, garni de créneaux et il a l'apparence d'un carré. Ces piliers et ces arceaux sont couverts de dessins en mosaïque, les plus beaux que l'on puisse voir¹.

Le parapet qui règne autour de la plate-forme est tout entier en marbre pointillé. Quand on y jette les yeux, on croirait voir une pelouse émaillée de fleurs. Le Maqam el Ghoury est un emplacement où se trouvent trois escaliers : l'un est en face de la plate-forme, les deux autres sont sur ses flancs, de sorte que l'on peut y monter par trois côtés. On a également dressé, au haut de ces escaliers, des colonnes surmontées par des arceaux et une galerie. Les marches sont disposées de la façon que nous avons décrite plus haut; chacune d'elles se compose de deux ou de trois blocs de pierre taillée et de forme allongée. On lit sur le front de l'arceau l'inscription qui suit, tracée en caractères élégants : « Fait par l'ordre de l'émir Leys oud Daoulèh

¹ Jean de Wurtzbourg décrit en ces termes l'escalier et le portique qui s'élève au sommet sur la plate-forme. « Ad quod (juxamentum) a tribus partibus multis gradibus ascenditur. Est enim idem atrium ab æqualitate terræ satis artificiosè elevatum et habet ab oriente in pariete suo latum introitum per quinque arcus, quatuor magnis columnis sibi connexis : et hic paries sic patet versus portam auream per quam Dominus quinto die ante passionem suam melens super aënum solemniter introivit. » *Thesaurus anecdotorum novissimus*. Tome I^{er}, p. III, col. 408.

Nouchtekin Ghoury». Ce Leys oud Daoulèh était, dit-on, un des esclaves du sultan d'Égypte; c'est lui qui a fait ouvrir ce passage et construire ces escaliers¹.

Sur la face occidentale de la plate-forme, on a également construit deux escaliers en deux endroits différents, et on a pratiqué un passage qui a la même magnificence que ceux que je viens de décrire. A l'orient, il y a également un passage au sommet duquel sont des colonnes surmontées d'arceaux couronnés de créneaux. Cet endroit porte le nom de Maqam ech Charqy (station de l'Orient).

Sur le côté du nord, se trouve un autre escalier le plus élevé et le plus grand de tous. En haut de celui-ci on trouve, comme en haut des autres, des colonnes surmontées d'arceaux. Il a reçu le nom de Maqam ech Chamyy (station de Syrie).

On a dû, pour établir ces six escaliers, dépenser, à mon estimation, la somme de cent mille dinars.

Faisant face au nord, dans la cour de l'enceinte et non pas sur la plate-forme, on voit une construction peu importante qui ressemble à une petite mosquée. Elle a la forme carrée d'un enclos; les murs en pierres de taille ne dépassent pas la hauteur d'un homme. Elle est désignée sous le nom de mihrab de Daoud². Non loin de

¹ L'Émir Abou Mançour Anonhctekin Emir el Djouyouch, (généralissime) et gouverneur de la Syrie pour le khalife Ed Dhalir li izaz din Allah, était originaire de Khoten. Il avait été l'esclave d'un officier d'origine nommée Dizher ibn Aussem. Il remplace à Damas en 419 (1028) Abou Moutla' el Hamdany. Il dut s'enfuir de cette ville à la suite d'une révolte en 433 (1041) et il se réfugia à Haleb où il mourut au bout de trois mois.

Histoire des khalifes, des princes et des lieutenants qui ont gouverné Damas, par Sulah ed Din Khalil ibn Ibeek es Safely, manuscrit de mon cabinet, n^o 137.

² Moudjir ed Din se borne à dire qu'« dans la partie orientale de

là, se dresse une pierre qui a la hauteur de la taille d'un homme : le sommet n'est pas plus grand qu'un tapis de prière. C'est, dit-on, le siège sur lequel s'asseyait Souleyman pendant la construction du temple.

Telles sont les choses que j'ai vues dans l'enceinte du Haram de Jérusalem. J'en ai fait des dessins que j'ai tracés sur le journal où j'ai consigné mes observations.

L'arbre des Houris est aussi une des merveilles que je vis dans le Haram de Jérusalem¹.

Le mercredi, premier jour du mois de Zil Qa'addèh de l'an 438 (29 avril 1047), je partis de Jérusalem pour me rendre en pèlerinage au tombeau d'Ibrahim, l'ami du Dieu très-miséricordieux. Il y a de Jérusalem à ce lieu de visitation une distance de six fersengs. On voit le long de la route, qui est dans la direction du sud, de nombreux villages entourés de champs cultivés et de jardins. Les arbres qui n'ont pas besoin d'être arrosés, tels que la vigne, le figuier, l'olivier et le soumaq, y croissent spontanément et en grand nombre.

A deux fersengs de Jérusalem se trouve une localité

l'enceinte du Mesdjid, dans le mur méridional, près du berceau de Jésus, est un grand mihrab, connu dans le peuple sous le nom de mihrab de Daoud. Il est de tradition que tous les vœux qui lui sont exaucés. Les autres auteurs qui ont décrit les sanctuaires du Haram ne sont pas plus explicites et se contentent de donner le texte des prières que l'on doit réciter en ces endroits.

¹ Selon la tradition musulmane, les houris auraient apparu à Mahomet la nuit de son accession dans le temple de Jérusalem près d'un arbre qui se trouvait son loin de la plate-forme de la Sakhrâh. C'est, sans doute, cet immense micocoulier (mayasél) sous lequel on avait établi un banc et un mihrab, et dont le tronc et les branches furent soutenus par un armature en fer que l'on établit au XV^e siècle, à cause de sa vétusté. On le désigne alors sous le nom de *Mayaset el Mouhahhadéh* (le micocoulier forcé).

où l'on voit une source, des vignobles et des jardins. Le charme de cet endroit lui a fait donner le nom de *Feradis*¹.

A un ferseng de Jérusalem est un lieu appartenant aux chrétiens, et qui est de leur part l'objet d'une grande vénération. Il porte le nom de *Beit Laham* (Bethléem). Des religieux y ont établi leur demeure, et il est visité par un nombre considérable de pèlerins. Les chrétiens y célèbrent la messe, et on y vient en foule des pays de Roum. Je passai à *Beit Laham* la nuit qui suivit mon départ de Jérusalem.

Description du tombeau d'Ibrahim, l'ami de Dieu, que les bénédictions et le salut du Tout-Puissant soient sur lui!

Ce sanctuaire est connu en Syrie et à Jérusalem sous le nom de *Khalil*. On ne mentionne jamais la ville sous le nom qui lui appartient et qui est *Mathloun*². Les re-

¹ Ce nom désigne encore aujourd'hui la montagne qui s'élève à l'est de la vallée d'Ourtas (Djebel Fourtâs) : elle est aussi appelée montagne des Français. Ourtas me paraît être une altération du mot *Houris* qui est lui-même la traduction de *Feradis* (jardins, pluriel arabe du mot persan *Ferdous*).

² *Mathloun* est, sans aucun doute, la corruption de *Marthoun* qui est le nom d'un des quatre villages ou quartiers qui composaient la ville d'Hébron. Ils sont ainsi désignés dans l'acte que Mohammed délivra à Tomim ed Dary et à ses frères la neuvième année de l'Hégire (630), après le combat de Tebouk : *Marbroun, Marthoun, Beit Ayouss et Beit Ibrahim*. Cette lettre de concession fut écrite par Aly, fils d'Abou Thalib, sur un morceau de peau, et elle resta en possession des descendants de Tomim ed Dary jusqu'au XVI^e siècle, époque à laquelle elle fut envoyée à Constantinople pour être placée dans la chambre des reliques au vieux sérail.

Cf. *La relation du voyage en Palestine du cheikh Abdoul Ghany en Nablousay*, f^o 94 et 86. Yaqout a donné le texte de cette pièce dans son *Moudjerr el bouddan*, tome II, page 195. M. Robinson a inséré un abrégé de l'histoire d'Hébron dans ses *Biblical researches*, tome II, pages 430 - 462.

Les pèlerins occidentaux qui ont visité Hébron parlent tous des immenses revenus du sanctuaire.

venus de fondations pieuses, ainsi que ceux d'un grand nombre de villages sont affectés à l'entretien de ce tombeau.

Il y a, dans le district d'Hébron, une source qui, jaillissant d'un rocher, fournit un mince filet d'eau. Ou l'a fait arriver, au moyen d'un long canal, jusq'en dehors de la ville; là, on a construit une citerne recouverte en maçonnerie qui sert à recueillir l'eau et à l'empêcher de se perdre, afin qu'elle puisse suffire aux besoins des habitants et des pèlerins.

Le tombeau d'Ibrahim est sur la lisière de la ville dans la direction du sud. Hébron est situé au sud-est de Jérusalem.

Le tombeau se compose d'une enceinte, formée par quatre murs en pierres de taille, qui a une longueur de quatre-vingts aëch sur quarante de largeur. Les murs ont vingt aëch de hauteur et deux aëch d'épaisseur à leur sommet. Un mihrab et une maqçourah sont placés dans le sens de la largeur de l'enceinte.

Dans l'intérieur de la maqçourah, on a également disposé des mihrabs, et on y voit aussi deux tombeaux dont la tête est placée dans la direction de la qiblèh. Ils sont, tous deux, en pierres de taille et de la hauteur d'un homme. Celui de droite renferme le corps d'Isaïaq (Isaac), et celui de gauche la dépouille mortelle de sa femme. Une distance de dix aëch les sépare l'un de l'autre. Les murs et le sol de cette chambre sépulcrale sont couverts de tapis d'un grand prix, et de nattes du Maghreb plus précieuses que le brocart. J'ai vu là, une natte qui

servait de tapis de prière et qui avait été envoyée, me fut-il dit, par l'émir el Djouyoueh (généralissime), esclave du sultan d'Égypte. Elle avait été achetée à Misr (Vieux Kaire), au prix de trente dinars maghreby. Un tapis de même grandeur en brocart de Grèce ne coûterait pas autant : nulle part je n'ai vu une natte aussi belle.

En sortant de la maqçourah, on trouve, dans la cour du sanctuaire, deux édicules placés tous deux dans la direction de la qiblèh. Le tombeau d'Ibrahim (que les bénédictions et le salut reposent sur lui!) se trouve dans celui de droite. Les dimensions de cet édicule sont considérables et il en renferme un autre dont on ne peut faire le tour, mais qui a quatre lucarnes par lesquelles les pèlerins peuvent apercevoir le tombeau. Le sol et les murs de la chambre sépulcrale sont couverts de tapis et de tentures en brocart. Le tombeau est en pierre et a trois guez de hauteur. Un grand nombre de lampes et de luminaires en argent sont suspendus dans cette chambre. L'édicule placé à gauche de la qiblèh renferme la tombe de Sarrèh (Sara), femme d'Ibrahim. Ces deux constructions sont séparées par un passage qui ressemble à un vestibule et sur lequel s'ouvrent les deux portes; on y a aussi placé des lampes et des luminaires¹.

¹ Le corps d'Abraham est déposé dans la caverne qui se trouve au-dessous du sanctuaire : Abraham est en conséquence désigné souvent sous le nom de « Le maître du souterrain et de la lampe (Sahib es Sorlah ouel Qandil) », à cause de celle qui est suspendue au-dessus de sa tête. Moudjir el Din rapporte sur l'autorité d'Im Assakir que, sous le khlifât de Raïhî billah, Abou Bekr el Eskafy, conduit par un gardien du tombeau, nommé Sa'louk, descendit dans la caverne et vit les corps d'Isaac, d'Abraham et de Jacob (vers 920—982).

Aly el Herowy, dans son « Kûtab es Ziarat », raconte les faits suivants :

Plus loin, il y a aussi deux autres tombes placées à peu de distance l'une de l'autre. A droite est celle du prophète Yaqoub (Jacob), à gauche celle de sa femme.

Au-delà s'élèvent les maisons où Ibrahim donnait l'hospitalité à ses hôtes. Il y a donc six tombeaux dans le sanctuaire.

En dehors de l'enceinte formée par les quatre murs, il y a une pente qui conduit au tombeau de Youssouf (Joseph), fils de Yaqoub. Il est en pierre et recouvert d'une belle coupole¹. Du côté de la campagne, dans la

« Je me rendis à Jérusalem en 569 (1173) et j'y rencontrai ainsi qu'à Hébron des vieillards qui m'affirmèrent que, sous le règne du roi Bardouil (Baudouin), un éboulement s'était produit dans la caverne. Le roi autorisa quelques Francs à y entrer. Ils trouvèrent les corps d'Abraham, d'Isaac et de Jacob adossés à la muraille. Leurs lincouls tombaient en lambeaux. Au-dessus de leurs têtes nues étaient suspendues des lampes. Le roi fit revêtir les corps de lincouls neufs, puis on ferma la brèche qui s'était produite. Ceci se passa en l'année 513 (1119). » Le chevalier Biran qui résidait à Beit Laham et qui jouissait d'une grande notoriété parmi les Francs à cause de ses qualités viriles et de son grand âge, m'a raconté qu'il était entré dans la caverne avec son père et qu'il y avait vu Abraham, Isaac et Jacob qui avaient la tête nue. « Quel âge aviez-vous? lui demandai-je. « Treize ans », me répondit-il. Il ajouta que le chevalier Djofry (Geoffroy) fils de Djordj (Georges) avait été chargé par le roi de renouveler les lincouls et de faire réparer la partie de la caverne qui s'était ébranlée. Je lui demandai s'il était encore vivant; il me répondit qu'il était mort depuis longtemps. Si le récit qui m'a été fait est véritable, j'ai pu entretenir un homme qui a vu Abraham, Isaac et Jacob, non point en songe, mais en réalité. » *Kual et Zarat*, f^o 26 et 27.

Le même fait est raconté avec moins de détails par Yaqout dans son *Moudjen ouï boudjan* et par Aboul Fôla et Aboul Mhassin dans leurs chroniques.

¹ Ce tombeau de Joseph fut découvert sous le règne du khalife Moutadjir (295—320 A. D. 907—932) par une cavalerie de ce prince fixée à Jérusalem. « Je me rendis, dit Ibrahim ibn Ahmed el Khaloufij, accompagné d'ouvriers, dans le champ où, selon la tradition, devait se trouver le tombeau de Joseph, en dehors de l'enceinte, vis-à-vis de celui de son père Jacob. On acheta le terrain à celui qui le possédait, et on se mit à faire des fouilles. Une grande pierre ayant été mise à découvert, on donna l'ordre

direction qui part d'entre le tombeau de Youssouf et le sanctuaire d'Ibrahim, on a établi un vaste cimetière; on y enterre un grand nombre de corps apportés de différents pays¹.

Sur la terrasse de la maqçourah qui se trouve dans l'intérieur de l'enceinte du sanctuaire, on a construit de petites chambres pour y loger les hôtes. Les revenus de legs pieux consistant en villages et en propriétés immobilières à Jérusalem, permettent de pourvoir aux dépenses du sanctuaire.

L'orge est de toutes les céréales celle qui est ici la plus cultivée; il y a peu de blé, mais les olives sont abondantes. On fait à tous les étrangers voyageurs ou pèlerins une distribution de pain et d'olives. Un grand nombre de meules mises en mouvement par des mulets ou des bœufs fournissent chaque jour de la farine, et des jeunes filles sont, pendant toute la journée, occupées à faire cuire le pain. A Hébron, chaque pain a le poids d'un men. Quiconque vient à Hébron reçoit par jour un

de la rompre. On en cassa un morceau. Dès qu'on l'eut envolée, on aperçut Joseph éblouissant de beauté et il s'exhala une odeur de musc. Il s'éleva alors un tourbillon de vent, et les ouvriers remplacèrent la pierre dans son état primitif. Quelque temps après, on éleva la coupole qui existe encore aujourd'hui. » *Moudjir ouï Din*, pages 64 et 65 de l'édition de Boulaq et pages 22 et 23 de la traduction de M. Sauvage. D'après une autre tradition qui est aussi rapportée par les pèlerins chrétiens du moyen-âge, Joseph serait enterré au pied d'un arbre auprès du village Balathah, non loin de Naploue, dans un champ qui porte le nom de Hagar Youssouf.

¹ Cette coutume aurait été observée surtout par les Juifs, si l'on s'en rapporte à un passage de Benjamin de Tudèle : « On y voit aussi (près de la caverne d'Hébron) des ossuaires pleins des ossements des Israélites qui apportaient là chacun leurs morts et les os de leurs ancêtres qui sont encore là jusqu'à ce jour. » *Voyage de Rabbi Benjamin de Tudèle*, édition de 1734, page 101.

pain rond et un bol de lentilles cuites à l'huile; on donne également du raisin sec. Cette coutume remonte au temps d'Abraham et elle subsiste jusqu'à présent. Il y a des jours où l'on voit arriver cinq cents voyageurs, et chacun d'eux trouve préparé le repas dont nous venons de parler¹.

¹ Ces distributions de vivres portent en arabe le nom de Soumath Ibrahim (le repas d'Abraham) ou de Dachiéh (brouet de froment pilé). Abraham, selon la tradition, sortait tous les jours de sa demeure pour y amener des hôtes auxquels il offrait l'hospitalité. Cette générosité lui fit donner le surnom de Abou Dheyfan (le père des hôtes), et c'est pour en consacrer le souvenir que l'on apprête tous les jours des repas à Hébron pour les pèlerins. « Tous les jours après la prière de l'Asr, dit Moudjir ed Din, on bat des timbales à la porte de la cuisine au moment de la distribution des vivres. C'est une des choses les plus merveilleuses du monde : les habitants et les voyageurs en prennent leur part. On fait trois distributions de pain chaque jour, le matin aux pauvres et autres, dans l'après-midi aux habitants et après l'Asr, on la renouvelle pour les habitants et les voyageurs qui sont arrivés... A la porte du sanctuaire où l'on bat les timbales, s'élèvent les bâtiments destinés à la préparation des repas; ils renferment trois fours et six meules à moudre le grain. Au-dessus sont les greniers où l'on met le blé et l'orge. Ils offrent un spectacle qui provoque l'admiration, car le blé qui est apporté ne sort de là que converti en pain. » Moudjir ed Din, page 59 de l'édition du Kaire, et pages 20 et 21 de la traduction de M. Sauvaire.

« Post muscheac et duplicis spelunca considerationem, descendimus paululum et ad fores hospitalis pauperum venimus, quod sub muschea est. Introducti autem, vilimus officinas pulchras et in coquina et pistoria grandem preparationem pro peregrinis Sarrazenorum, quorum cottidie magna multitudo ad visitandam speluncam duplicem, sepulchrum Patriarcharum. Habet hoc hospitale in annis redditibus ultra XXIII milia ducatorum. Unde singulis diebus coquantur in cibano mille ducenti panes, qui distribuuntur petentibus, et nulli peregrino denegatur eleemosyna, sit cuiuscunque gentis vel filii vel sectae; qui petit, accipit panem, oleum et mearurum quod nos pulmentum vocamus. » *F. Felicia Fabri evangelium in Terræ Sanctæ Arabiæ et Egypti peregrinationem*, edidit C. D. Haesler, Stuttgart 1843, tome II, page 350.

« Saint Abraham ou y a un hospital bel et noble souz la seigneurie des Sarraens auquel a tous ans et passans de quelque pays et nation qui soient, on donne du pain et de l'huile et du potage; la tous les jours on cuyt mille et deux cens pains pour donner aux povres. La dispençe qui se fait là tous les ans en aumones se monte jusques a XIII millo ducats. Breydenbach, *Le voyage et pelerinage d'outre mer au saint Sepulchre* etc., traduit en français par F. Nicolas de Huon, Lyon 1488, page 250.

On prétend que primitivement le sanctuaire n'avait pas de porte et qu'il était impossible de pénétrer dans l'intérieur. On accomplissait les cérémonies du pèlerinage dans une salle ouverte placée à l'extérieur. Mehdy, devenu souverain de l'Égypte, donna l'ordre de percer une porte, puis on plaça à l'intérieur du sanctuaire tout ce qui était nécessaire en tentures et en tapis pour le meubler. On y ajouta également des constructions dans un but de charité. La porte s'ouvre dans la muraille du nord à une hauteur de quatre guez au-dessus du sol. On y accède par un double escalier en pierre. On monte par l'un des côtés et l'on descend par l'autre¹.

Je revins d'Hébron à Jérusalem, puis je partis à pied de cette dernière ville en compagnie de gens qui avaient résolu de faire le voyage du Hedjaz. Notre guide qui s'appelait Abou Bekr Hamdany était un homme énergique, bon marcheur et d'une heureuse physionomie. Je

¹ Nassiri Khoarau me paraît désigner ici Oboïd Allah Mehdy, le fondateur de la dynastie des Fathimites qui fut en 306 (918) momentanément maître de l'Égypte, et non le khalife Abbasside Mehdy qui monta sur le trône en 158 (774). Moudjir ed Din prétend que la porte du sanctuaire fut percée à l'époque de la domination byzantine.

Aly Bey a donné une courte description d'Hébron dans la relation de son voyage et il a tracé du sanctuaire un plan qui figure dans l'Atlas de cet ouvrage. *Voyages d'Aly Bey et Abbassy en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806, 1807*. Paris 1814, tome III, pages 160—162, et dans l'Atlas, planche LXIII.

M. Rivadeneyra, qui a également visité le sanctuaire d'Abraham, en a donné une description très-intéressante et remplie de détails fort curieux. *Voyage de Ceylon à Dinawar*, Madrid, 1871, pages 304—318.

M. Quatrecroix a, dans un appendice placé à la fin du tome I^{er}, 2^e partie (pages 239—252), de *l'Histoire des sultans Mamelouks*, traduito de Minqizil, réuni tous les détails que lui ont fournis les géographes et les historiens orientaux, ainsi que les voyageurs européens, sur la ville d'Hébron et le tombeau d'Abraham.

m'éloignai de Jérusalem le quinze du mois de Zil Qa'addh de l'année 438 (1^{er} mai 1047).

Le troisième jour de notre voyage nous arrivâmes à 'Isra' où nous trouvâmes de l'eau courante et des arbres. Nous gagnâmes ensuite une autre station, celle de Wad'il Qoura¹, et de là nous arrivâmes en dix jours à la Mekke. Il n'y était venu cette année-là aucune caravane de quelque pays que ce fût et on ne pouvait se procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté.

Je descendis dans la rue des droguistes en face de Bab en Neby (la porte du Prophète). Le mardi suivant, je me rendis à l'Arafat où je trouvai tout le monde sous le coup de la crainte d'une attaque des Arabes. Après être revenu de l'Arafat, je passai deux jours à la Mekke, puis je repris le chemin de Jérusalem, en suivant la route de la caravane de Syrie.

Le cinq du mois de Moharrem de l'année lunaire 439 (7 juillet 1047), j'étais de retour à Jérusalem. Je ne parle point ici en détail de mon pèlerinage à la Mekke. Je ferai la description de cette ville lorsque je raconterai le dernier séjour que j'y ai fait.

Les chrétiens possèdent à Jérusalem une grande église qui porte le nom de Bi'at el Qoumamah² et ils ont pour elle la plus grande vénération.

¹ La lecture du nom de cette localité est incertaine.

² Wad'il Qoura ou Dar el Qoura est situé à quinze heures de Nakhetin, sur la limite du territoire de Médine.

Cf. *Itinéraire de Constantinople à la Mekke*, traduit par M. Binneli, Paris, 1829, in-4^e, page 59.

³ L'église du Dépôt des immondes. Les musulmans lui donnent ce nom au lieu de celui d'église de la Résurrection, parce que l'emplacement sur

Chaque année les gens y viennent en foule des pays de Roum pour la visiter en pèlerinage. L'empereur de Roum s'y rend lui-même incognito pour éviter d'être reconnu. Sous le règne de Hakim bi amr illah, sultan d'Égypte, le souverain de Roum vint à Jérusalem. Hakim en fut informé et fit partir un de ses écuyers avec les instructions suivantes : « Tu trouveras dans le sanctuaire de Jérusalem un homme ayant tel costume et telle apparence. Aborde-le et dis-lui : Hakim m'a envoyé auprès de toi, afin que tu ne puisses supposer qu'il ignore ce que tu fais ; mais n'aie aucune inquiétude, car il ne nourrit pas de mauvaise intention à ton égard. »

Plus tard, Hakim donna l'ordre de piller, de démolir et de raser cette église. Elle resta en ruines pendant quelque temps ; puis l'empereur envoya des ambassadeurs porteurs de riches cadeaux qui firent acte de soumission, sollicitèrent la paix et supplièrent jusqu'à ce que la permission de reconstruire l'église leur eût été accordée¹.

lequel la croix du Christ fut plantée servait, jusqu'à l'époque de Constantin, de réceptacle pour les immondes de la ville. On y coupait le poing aux malfaiteurs et on y crucifiait les criminels. Les chrétiens orientaux l'appellent Kenisiat el Qiamèh. Cf. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*; art. *Qamnah*.

¹ L'église du Saint Sépulture fut rasée en 409 (1009) par l'ordre du khalife Ihsik bi amr illah. Ce fut un secrétaire chrétien nommé Ibn Chinkin qui écrivit au gouverneur de Jérusalem la lettre lui enjoignant de démolir l'église de la Résurrection. Elle était conçue en ces termes : « L'Imam vous ordonne de détruire l'église d'el Qoumamah : que son ciel devienne terre, que sa longueur devienne largeur. » Cf. de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, Paris 1838, tome I^{er}, page cccxxxviii.

Elle resta en ruines jusqu'en l'année 429 (1037). L'empereur Michel V le Paphlagonien conclut à cette époque une trêve avec le gouvernement du khalife Mostanser billah ; il s'engagea à rendre la liberté à cinq mille esclaves musulmans et obtint l'autorisation de faire rebâtir l'église de la Résurrection à Jérusalem. Des architectes furent immédiatement envoyés de Constantinople et les travaux poussés avec la plus grande activité.

Cette église est un vaste monument qui peut contenir huit mille personnes. Elle est magnifiquement ornée de marbres de diverses couleurs, de sculptures et de peintures. Les murs sont, à l'intérieur, couverts de brocart et de peintures. On a prodigué l'or dans la décoration de cette église.

On y voit en plusieurs endroits des peintures représentant Jésus monté sur un âne; on remarque également les portraits des prophètes Abraham, Ismaël, Isaac et ceux de Jacob et de ses enfants, que la paix de Dieu repose sur eux! Ces peintures sont enduites d'un vernis fait avec l'huile de sandarous¹. Chaque tableau est couvert sur toute sa surface d'une plaque de verre qui lui donne un vif éclat et dispense de le protéger au moyen d'un rideau. On a pris cette précaution afin de garantir ces peintures de la poussière, et les serviteurs de l'église nettoient ces verres tous les jours.

Il y a, en outre, plusieurs chapelles, toutes richement décorées. Une description détaillée allongerait mon récit. On voit aussi dans cette église un tableau divisé en deux parties pour figurer l'enfer et le paradis. Sur une moitié, on a représenté les élus et le paradis, et sur l'autre les damnés, l'enfer et tout ce qui s'y rattache. Cette église est telle que l'on ne saurait en voir une semblable dans aucun autre endroit du monde.

¹ Le mot *sandarous* désigne la gomme qui découle du *thuya aphylla* ou *cyprès-bleu*. Ce vernis est appelé par les Grecs *santaluzi* (σανταλίζι). La préparation en est donnée dans le *Guide de la peinture*, manuscrit byzantin, traduit par le docteur Paul Durand et publié sous le titre de *Manuel d'icô-nographie chrétienne, grecque et latine*. Paris 1846, page 61.

Des prêtres et des moines y lisent l'évangile, y prient et s'y livrent jour et nuit à des exercices de piété.

Je formai, à mon départ de Jérusalem, la résolution d'aller en Égypte par mer, et de me rendre ensuite à la Mekke. Mais le vent était contraire et la traversée impraticable; je suivis donc la route de terre. Je passai par Ramlèh, et j'arrivai à Asqalan qui est située sur le bord de la mer.

Asqalan (Ascalon) est une grande ville qui possède une belle mosquée et un magnifique bazar. J'y remarquai un monument antique à arcades qui, me fut-il dit, avait été jadis un édifice religieux. Il y avait une arcade en pierre d'une énorme dimension; il faudrait, si on voulait l'abattre, dépenser des sommes considérables¹.

Après avoir quitté Asqalan, je vis sur mon chemin un grand nombre de villes et de villages. Les nommer et les décrire allongerait mon récit, je les passe donc sous silence. J'arrivai à une localité appelée Thinèh². C'est un port où l'on s'embarque pour gagner Tinnis; je pris passage sur un navire pour m'y rendre.

¹ « Asqalan, dit Mouquaddesay, est une jolie ville sur le bord de la mer. Les céréales et les fruits y sont abondants. On y remarque une grande quantité de sycomores. La mosquée est dans le bazar où l'on vend les étoffes; elle est bâtie en marbre. C'est un édifice d'une grande beauté et d'une construction solide. La soie que l'on trouve à Asqalan est de qualité supérieure, la vie y est facile et douce, les bazars sont beaux, les campagnes charmantes; mais le port est mauvais, l'eau détestable, et on y est importuné par les insectes. » Mouquaddesay, page 174. La tête de Hussein, fils d'Aly, était conservée dans un meuble d'Asqalan; elle fut transportée au Kaire en l'année 649 (1154), lors de la prise de la ville par les Français. On montre également à Asqalan un puits creusé par Abraham. Aly el Herewy, *Kisâ es Sarrâf*, f° 27 et 28.

² Thinèh, dit Yaqout, est une petite ville du territoire égyptien, située entre Fersua et Tinnis.

Tinnis est une île sur laquelle on a bâti une belle ville qui est assez éloignée de la terre ferme pour que, du haut des terrasses des maisons, on ne puisse apercevoir le rivage; elle est fort peuplée et les bazars sont beaux. On y voit deux grandes mosquées, et l'on peut évaluer à dix mille le nombre des boutiques. Il y en a cent qui sont occupées par des parfumeurs¹.

Pendant toute la durée de l'été, on vend dans le marché du kechkâb², car le climat est extrêmement chaud et les maladies sont fréquentes.

On tisse à Tinnis des qaçab de couleur; cette étoffe sert à faire des turbans, des calottes et des vêtements de femme. On ne fabrique, en aucun lieu, d'aussi beaux qaçab de couleur. Le qaçab blanc se fait à Damiette. Celui qui est tissé dans les ateliers du sultan n'est ni vendu ni donné³.

¹ Selon Mohammed ibn Ahmed ben Bessam, dont Mohammed ibn Ayyas invoque le témoignage, la grande mosquée de Tinnis avait cent couloirs de long et soixante et onze de large; il y avait, en outre, cent petites mosquées avec un minaret fort élevé, soixante-douze églises, trente-six bains et trente-six pressoirs pour l'huile. On comptait cent soixante-six moulins et fours, et cinq mille métiers à tisser des étoffes. *Noçah oul ashar fi adjaïz el aqchar*, f° 102.

² Le mot kechkâb désigne deux espèces de boissons: l'une, rafraîchissante, est composée de lait aigre desséché et durci, que l'on fait fondre dans l'eau; l'autre, enivrante, est fabriquée avec de l'orge germé, séché et moulu que l'on fait fermenter avec de la menthe, de la rue, de la poivre, des feuilles de citronnier et du poivre. Elle porte en arabe le nom de fouqqa'. Cf. Riza Qouly Khan, *Ferhengui Nassiry*, Tébérân 1288 (1870), in-f°. Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2^e édition, Paris 1820, tome I^{er}, pages 160 et suivantes.

³ Le qaçab est une étoffe de lin d'une extrême finesse; elle était fabriquée à Tinnis et à Damiette par des ouvriers coptes; les tissus destinés aux khalifes portaient le nom de ludenél. Magrizy, dans l'article qu'il a consacré à Tinnis, donne de longs détails sur cette ville, sur son histoire et sur les ateliers qui s'y trouvaient. (*Topographie de*

Il m'a été raconté que le souverain du Fars avait envoyé vingt mille dinars à Tinnis, pour qu'on lui achetât un vêtement complet fait avec l'étoffe réservée pour le sultan. Ses agents séjournèrent plusieurs années dans la ville, sans avoir pu faire cet achat. Les ouvriers qui travaillent pour le prince sont d'une grande habileté. L'un d'eux, me fut-il dit, avait tissé une pièce d'étoffe destinée à faire le turban du sultan; il reçut pour ce travail la somme de cinq cents dinars maghreby. J'ai vu ce turban; on l'estimait quatre mille dinars maghreby.

C'est aussi à Tinnis et nulle part ailleurs, que l'on fabrique l'étoffe appelée bouqalemoun dont la couleur change selon les différentes heures du jour. On l'exporte dans les pays de l'occident et de l'orient.

On m'a dit que l'empereur de Grèce avait offert cent villes au sultan à la condition de recevoir Tinnis en échange. Le sultan rejeta cette proposition. Le désir de posséder la ville qui produit le qaçab et le bouqalemoun avait porté l'empereur à faire cette demande.

À l'époque de la crue du Nil, les eaux de ce fleuve repoussent celle de la mer si loin autour de l'île, que l'on trouve l'eau douce jusqu'à la distance de dix fersengs. On a établi dans l'île et dans la ville de grandes citernes souterraines très-solidement construites; elles

l'Égypte et du Kaïre, Boninq 1270 (1853), tome I^{er}, pages 176 et suivantes). Les artisans de Tinnis étaient coptes et Yaqout fait remarquer que ces étoffes si élégantes et si délicates étaient tissées par des ouvriers d'habitudes malpropres qui ne se lavaient jamais les mains et se nourrissaient de poissons frais, aîlés ou marinés exhalant une odeur insupportable. Yaqout, tome II, page 603.

portent le nom de meçani'. On les fait remplir par l'eau du Nil lorsqu'elle refoule celle de la mer. On ouvre alors les conduits et on livre ainsi passage à l'eau, qui se précipite dans les citernes; elles subviennent, après avoir été remplies, aux besoins de la ville pendant toute l'année jusqu'à la nouvelle crue. Celui qui possède une provision d'eau plus que suffisante vend le surplus¹.

Un grand nombre de ces réservoirs sont des fondations pieuses et l'eau en est distribuée aux étrangers. On compte à Tinnis cinquante mille habitants mâles².

Il y a toujours mille navires amarrés aux environs de la ville; les uns appartiennent à des marchands, mais le plus grand nombre est la propriété du sultan. Il faut apporter dans cette île tout ce qui est nécessaire à la vie, car elle ne produit rien et les transactions ne peuvent se faire qu'au moyen de bateaux.

Une forte garnison bien pourvue d'armes occupe Tinnis, veille à sa sécurité et la défend contre les attaques

¹ Yaqout nous apprend que ces citernes avaient été pour la plupart construites par Ahmed Ibn Thoulou, lors de sa visite à Tinnis en l'année 269 (882). Elles portaient le nom de Sahouilj el Emir (les citernes de l'émir). *Moudjem*, tome 1^{er}, page 884. M. le général Andriéouzy a donné une très-courte description des ruines de Tinnis dans les *Mémoires sur l'Égypte, État moderne*, Paris 1809, tome 1^{er}, page 275. « Des vestiges de bains, quelques ruines de souterrains voûtés avec art dont les murs sont recouverts d'un ciment très-dur et très-bien consacré, les fragments d'une cuve rectangulaire de granit rouge, tels sont les seuls monuments que l'on distingue au milieu de débris immenses de briques, de porcelaines, de poteries et de verreries de toutes couleurs. »

² Bar Hebraeus porte à trente mille le chiffre des chrétiens résidant à Tinnis. Le moine Robert passa par Tinnis vers 870. Il dit dans son itinéraire : « Inde navigavimus ad civitatem Tannis in qua sunt Christiani multum religiosi, nimis hospitalitate ferventes. » *Itinerarium Roberti monachi*, dans les « *Itinera Hierosolymitana* », publiés par la Société de l'Orient latin. Genève 1860, page 313.

qui seraient tentées, soit par les Grecs, soit par les Francs¹.

Des personnes dignes de foi m'ont affirmé que cette ville rapportait chaque jour mille dinars maghreby au trésor du sultan. L'impôt est prélevé en une seule fois, un jour déterminé. Un percepteur unique le reçoit de la population et en fait la remise au trésor de l'État à époque fixe². Personne ne refuse de verser ses contributions et aucune taxe n'est prélevée arbitrairement.

Le qassab et le bouqalemoun fabriqués pour le sultan sont payés à leur juste valeur; les ouvriers travaillent donc avec plaisir pour lui, contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays où l'administration et le souverain imposent des corvées aux artisans. On tisse en bouqalemoun les couvertures des litières que l'on place

¹ Tinnis fut pillée en 648 (1163) par les galères de Sicile qui, vingt-trois ans plus tard, en 571 (1175), tentèrent inutilement un coup de main sur la ville. En 576 (1180), dix galères franques parties d'Aspalou mirent Tinnis à sac. Le sultan Salah el Din donna, en 588 (1192), aux habitants l'ordre d'évacuer la ville et il n'y laissa qu'une garnison pour occuper la citadelle. Les fortifications furent rasées en 824 (1226), par Mokil el Kamil Aboul Mo'aly Mohammed. Frà Nicolo da Corbizzo, qui aborda à Tinnis en 1346, y trouva un émir qui préleva une taxe sur lui et sur ses compagnons de voyage. Ghilbert de Lannoy donne une très-intéressante description des ruines de cette ville qu'il visita lorsqu'il fit, du 1421 à 1423, la reconnaissance des côtes de la Syrie et de l'Égypte. *Œuvres de Ghilbert de Lannoy*, recueillies et publiées par Ch. Potvin, Louvain 1878, pages 138—139.

² Au rapport de Grégoire Bar Hebraeus, au temps du patriarche Denys de Tchnahar, on faisait payer aux chrétiens, sans distinction de pauvre ou de riche, cinq pièces d'or par tête. Denys ayant employé pour eux ses bons offices auprès d'Abdallah ibn Tahir, cet émir ordonna qu'à l'avenir on prélèverait quarante-huit drachmes ou pièces d'argent sur les riches, vingt-quatre sur les gens d'un niveau médiocre, et deux seulement sur les pauvres. *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tome 1^{er}, pages 320—321.

sur les chameaux, et les tapis de selle destinés à l'usage particulier du souverain.

Les fruits et les vivres nécessaires à l'approvisionnement de la ville sont apportés des villages de l'Égypte.

On fabrique également à Tinnis des objets en fer, tels que couteaux, ciseaux etc. J'ai vu à Misr (Vieux Kaire) une paire de ciseaux apportée de Tinnis et dont on demandait cinq dinars maglireby. Ils s'ouvraient lorsque l'on poussait en haut le ressort, et ils coupaient lorsque l'on le poussait en bas.

À Tinnis, les femmes sont, au moment de leur époque, atteintes d'un mal qui ressemble à l'épilepsie. Elles s'évanouissent après avoir poussé deux ou trois grands cris. J'avais entendu dire dans le Khorassan qu'il y avait une île où les femmes miaulaient comme des chats. Il s'agissait du mal dont je viens de parler¹.

Un navire fait, en vingt jours, la traversée de Constantinople à Tinnis.

Nous partîmes de cette ville et nous nous dirigeâmes

¹ Cette maladie portait le nom de convulsion de Tinnis, *المواق التينسي*. Le médecin Aboul Sery, qui l'a décrite, l'attribue au genre de vie des habitants qui passaient leurs nuits à s'enivrer et ne faisaient aucun exercice. Ibn Bouthlan, cité par Manrizy, rapporte, dans la relation de son voyage, que les habitants de Tinnis se nourrissent de fromage, de poisson et de lait de vache. La taxe sur le fromage rapportait seule au trésor sept cents dinars, à raison d'un dinar et demi par mille fromages de fromage, et celle sur le poisson rendait dix mille dinars. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, page 177. Fra Nicolò da Corbizzo rapporte une légende qui lui a été racontée lors de son séjour dans cette ville. « La città di Tenezi fu molto bella posta in sulla riva del Nilo. Venne un tempo ch'io vabondo tanto malogli che la nocte la gonto mangiava et la mattina ognuno avon el viso effatto et non conoscevano l'uno l'altro et per questo la città a desabitata. » *Viaggio d'oltre mare*, manuscrit de mon cabinet, f° 46.

vers la terre d'Égypte. Quand nous atteignîmes le rivage près de l'embouchure du Nil, une barque se disposait à remonter le fleuve.

Le Nil, lorsqu'il se rapproche de la mer, se divise en plusieurs branches qui viennent s'y décharger. Celle dans laquelle nous nous engageâmes portait le nom de branche de Roum. Notre barque ne cessa de remonter le courant jusqu'à notre arrivée à Salihieh. Cette ville est abondamment approvisionnée de tous les biens de la terre. On y construit beaucoup de barques sur lesquelles on peut mettre la charge de deux cents kharwar. On transporte les denrées à Misr et on les débarque à la porte même des baqqal; la foule qui se presse ne permettrait pas de les transporter à dos de bêtes de somme.

Nous mîmes pied à terre à Salihieh et la même nuit nous arrivâmes près de la capitale. Nous y entrâmes le sept du mois de Safer 439 (4^e Août 1047) qui correspond au jour de Hormouz du mois de Chehriver de l'ancien calendrier persan.

Description du pays d'Égypte.

Le Nil vient en Égypte d'entre le sud et l'ouest. Il passe près de Misr (Vieux-Kaire) et se jette dans la mer de Roum.

À l'époque de la crue, lorsqu'il coule à pleins bords, il a deux fois la largeur du Djiloun à Tirmiz. Ce fleuve pénètre en Égypte, après avoir traversé la Nubie qui est une contrée montagneuse; lorsque la plaine succède aux montagnes, on se trouve en Égypte.

Assouan est la première ville que l'on rencontre sur la frontière. On compte trois cents fersengs de Misr à Assouan. Toutes les villes et toutes les parties cultivées du pays se trouvent sur les bords du fleuve. La province d'Assouan a reçu le nom de Saïd el A'la (le Saïd supérieur). Arrivées à Assouan, les barques ne peuvent remonter au-delà de cette ville, car plus haut le Nil roule ses eaux à travers des gorges étroites et son courant est extrêmement rapide. Plus au sud d'Assouan s'étend la Nubie qui obéit à un souverain particulier. Les habitants de ce pays ont la peau noire; ils professent la religion chrétienne. Les marchands qui se rendent en Nubie y vont vendre des verroteries, des peignes et du corail. Ils en rapportent des manteaux rayés. Ceux que l'on trouve à Misr viennent ou de la Nubie ou du pays de Roum. J'ai vu du blé et du millet de Nubie. L'un et l'autre étaient noirs¹.

On m'a dit que l'on n'avait pu connaître avec certitude le lieu où se trouvent les sources du Nil. L'on me raconta qu'un souverain d'Égypte envoya des gens qui, pendant une année, suivirent les bords du fleuve; ils firent toutes les recherches possibles, mais ils ne purent apprendre d'une manière positive où ces sources étaient situées. On se contente de dire qu'elles sont au sud des montagnes appelées Djebel el Qamar.

Lorsque le soleil entre dans le signe du Capricorne,

¹ M. Quatremère a, dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, tome II, pages 1-167, réuni tous les renseignements historiques et géographiques que fournissent les écrivains orientaux sur la Nubie et sur la ville d'Assouan.

les eaux du Nil commencent à gonfler jusqu'à ce qu'elles atteignent une hauteur de vingt ârech au-dessus du niveau qu'elles ont en hiver. La crue se fait progressivement et jour par jour. On a, pour l'apprécier, établi dans la ville de Misr des meqias (nilomètres) et des lieux d'observation¹.

Un fonctionnaire reçoit par an un traitement de mille dinars pour veiller à leur entretien et pour constater les progrès de la hauteur de l'eau. Dès le premier jour de la crue, il fait parcourir la ville par des crieurs publics qui proclament que : le Dieu très-haut et très-saint a fait croître aujourd'hui le Nil de tant de doigts; et tous les jours on signale l'augmentation survenue.

Lorsque la hauteur de l'eau a augmenté d'un guez, on bat le tambour en signe de joie et on se livre à des manifestations d'allégresse jusqu'à ce que l'eau ait atteint dix-sept ârech. Ces dix-sept ârech constituent le niveau ordinaire de la crue. S'il y en a moins, on dit que l'inondation est insuffisante. On distribue alors des aumônes, on fait des vœux, on témoigne de la tristesse et du chagrin. Lorsque, au contraire, il y a plus de dix-sept ârech, le peuple fait éclater la satisfaction qu'il éprouve, par des fêtes et des réjouissances. Si la crue du Nil n'atteint pas dix-sept coudées, le sultan ne fait pas payer d'impôt foncier aux cultivateurs.

On a dérivé du Nil un grand nombre de canaux qui

¹ Cf. Mémoire sur le Meçyas de l'île de Roulah et sur les inscriptions que renferme ce monument, par J. J. Marcet, dans la *Description de l'Égypte, État moderne*, Paris 1813, tome II, pages 29-89 et tome III, pages 119-256.

vont dans toutes les directions. De ces canaux s'en détachent d'autres plus petits servant à irriguer les villages et les champs qui se trouvent sur leurs bords. L'eau est élevée au moyen de roues hydrauliques dont il est difficile d'évaluer le nombre.

Tous les villages de l'Égypte sont bâtis sur des éminences et sur des terrains élevés, afin d'éviter qu'ils ne soient submergés à l'époque de l'inondation, lorsque le pays est couvert par les eaux. On communique alors d'un village à l'autre au moyen de barques.

On a, d'une extrémité de l'Égypte à l'autre, établi une levée en terre qui longe le Nil et sert de route. Le Trésor verse, tous les ans, entre les mains d'un fonctionnaire qui inspire toute confiance, une somme de dix mille dinars pour faire à cette chaussée les réparations nécessaires.

La population fait ses provisions pour les quatre mois que dure l'inondation et pendant lesquels le pays est submergé. Dans la campagne et dans les villages, on cuit la quantité de pain nécessaire pour cet espace de temps, et on le fait sécher pour qu'il ne puisse pas se gâter.

La crue du Nil se produit régulièrement de la manière suivante : l'eau s'élève pendant quarante jours jusqu'à ce qu'elle ait atteint la hauteur de dix-sept guéz; elle reste stationnaire pendant quarante jours; puis, elle décroît pendant quarante autres jours, jusqu'à ce qu'elle descende au niveau qu'elle doit conserver pendant l'hiver.

Lorsque les eaux commencent à se retirer, les paysans

s'avancent sur le terrain découvert, et à mesure qu'il devient sec, ils y sèment ce qu'ils veulent. Les semences d'hiver et d'été se font toutes de cette même façon et il n'est point nécessaire de les arroser de nouveau.

La ville de Miar est située entre le Nil et la mer. Le fleuve coule du sud au nord et se jette dans la mer. On compte trente fersengs de Miar à Alexandrie qui se trouve sur le bord de la mer de Roum, non loin de la rive du Nil. On transporte de cette ville à Miar, sur des barques, une quantité considérable de fruits.

Je vis à Alexandrie un phare qui était en bon état de conservation. On avait jadis placé au sommet un miroir ardent qui incendiait les navires grecs venant de Constantinople, lorsqu'ils se trouvaient en face de lui. Les Grecs firent de nombreuses tentatives et eurent recours à divers stratagèmes pour détruire ce miroir. A la fin, ils envoyèrent un homme qui réussit à le briser¹.

A l'époque où Hakim bi amr illah régnait en Égypte, un individu se présenta devant lui et prit l'engagement de réparer ce miroir et de le remettre en son état primitif. Hakim bi amr illah lui répondit qu'il n'y voyait pas de nécessité, parce qu'à cette époque les Grecs payaient tous les ans un tribut en or et en marchandises; ils se conduisent, disait-il, de telle façon que nos troupes

¹ Massoudy, et après lui Maqrizy, ont recueilli toutes les légendes relatives au phare d'Alexandrie. Le premier de ces écrivains assure que le miroir fut brisé en 332 (943) par un eunuque, emissaire de la cour de Byzance, qui était parvenu à capter la confiance du khalife Welid, fils d'Abd el Melik. Cf. Massoudy, *Les Prairies d'or*, tome II, pages 431 et suivantes. Maqrizy, *Topographie de l'Égypte et du Sinaï*. Boulogne, tome I^{er}, pages 166—167.

n'ont pas à marcher contre eux et les deux pays jouissent d'une paix profonde.

L'eau que l'on boit à Alexandrie est de l'eau de pluie. La plaine qui entoure la ville est jonchée de colonnes de pierre gisant à terre et qui ressemblent à celles dont j'ai parlé précédemment.

La mer d'Alexandrie s'étend jusqu'au Qaïrouan qui est éloigné de l'Égypte d'une distance de cent cinquante fersengs. La ville la plus importante de cette province est Sidjilmassèh, grande cité s'élevant au milieu d'une plaine à quatre fersengs de la mer¹. Elle est bien fortifiée. Non loin de Sidjilmassèh se trouve Melhdyèh, fondée par Mehdy, un des descendants du prince des croyants Hussein, fils d'Aly (que les bénédictions de Dieu reposent sur eux deux!), après qu'il eut achevé la conquête du Maghreb et de l'Espagne². Lorsque j'étais

¹ Sidjilmassèh, dit Abou Obeïd Allah el Bekry, fut fondée en l'an 140 (757—758). Elle est située dans une plaine dont le sol est imprégné de sel. Elle est entourée de faubourgs; dans l'intérieur, on voit de très-belles maisons et des édifices magnifiques. Elle possède un grand nombre de jardins. La partie inférieure de la muraille qui l'entoure est en pierres et la partie supérieure en briques. Cette muraille percée de douze portes, dont huit en fer, fut construite par el Yaça en l'an 199 (814—815). *Description de l'Afrique septentrionale*, par el Bekry, traduit par Mac Guckin de Slane, Paris 1859, pages 328—329.

Yaçout nous apprend que les femmes de Sidjilmassèh filaient une laine qui servait à fabriquer des étoffes plus fines que le qasab tissé en Égypte. On en faisait des ghouffarèh ou cotons dont le prix atteignait trente-cinq dinars et même plus. *Moudjma*, tome III, page 46.

² Melhdyèh fut fondée en l'année 303 (916) de l'Hégire par Ahmed ibo Iemayl el Mehdy, dont on fait remonter l'origine à Hussein, fils d'Aly. Cette ville est bâtie sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Elle était entourée d'une muraille fort élevée et si large que deux cavaliers pouvaient y passer de front. Les portes étaient en fer massif et chaque battant avait le poids de cent qanchar. Deux des portes de la ville avaient quatre battants; elles donnaient accès à un passage voûté qui pouvait

en Égypte, la province de Qaïrouan relevait du souverain de ce pays¹. Il tombe de la neige dans le Qaïrouan, mais elle ne tient pas sur le sol. La mer (Méditerranée) s'avance (du Qaïrouan) vers le nord en longeant la côte d'Espagne à droite. On compte mille fersengs de distance entre l'Égypte et l'Espagne: les provinces qui se trouvent entre ces deux pays sont toutes occupées par les musulmans.

L'Espagne est une vaste contrée convertie de montagnes. Il y neige et il y gèle. Les habitants ont la peau blanche et les cheveux roux. La plupart d'entre eux ont, comme les Esclavons, des yeux de chat.

L'Espagne est à l'extrémité de la mer de Grèce; de sorte que pour les habitants de ce pays, celle-ci est une mer orientale. Lorsque d'Espagne, on se dirige vers le nord en suivant sa droite et qu'on longe le rivage, on peut atteindre le pays de Roum. Des expéditions guerrières sont dirigées d'Espagne contre les infidèles.

whiter cinq cents cavaliers. Les fortifications de la ville furent achevées en 303 (916) et Ahmed el Mehdy vint y établir sa résidence au mois de Chevval 308 (mars 921). Selon Abou Obeïd Allah el Bekry, chacune des portes du Melhdyèh pèse mille quintaux et a trente coudées de hauteur; chacun des clous dont elle est garnie pèse six ratil. Sur ces portes on a représenté divers animaux. Le port est creusé dans la roc et assez vaste pour contenir trente navires. Yaçout, *Moudjma*, tome IV, pages 693—696. *Description de l'Afrique septentrionale*, par el Bekry, traduit par Mac Guckin de Slane, Paris 1859, pages 73—75. Georges d'Antioche, amiral de Roger, roi de Sicile, en 543 (1148) Melhdyèh à Hnasan ibn Aly de la dynastie des Benou Balis et la ville resta pendant douze ans au pouvoir des rois norwands.

¹ Les princes de la dynastie des Benou Balis reconnurent la suzeraineté des Fatimites jusqu'en 452 (1060). Eu cette année, Abou Tchemi Mousté se soumit à l'autorité spirituelle des khalifes Abbassides et fit réciter la khoutrèh au nom de Qaïm bi amr Allah. Aboul Mchassin, *Nadjoum es Zahirah*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, supplément arabe 816, fol. 201.

On peut, si on le veut, se rendre par mer à Constantinople, mais il faut alors franchir un grand nombre de golfes qui ont chacun deux ou trois cents fersengs de largeur. On ne peut les traverser qu'avec un grand navire.

J'ai entendu dire à une personne qui mérite toute confiance, que la mer Méditerranée a quatre mille fersengs de circuit. Une branche s'étend jusqu'au pays des Ténèbres et la partie extrême en est toujours gelée, car jamais les rayons du soleil n'y pénètrent.

Le Sicile est une des îles de la mer Méditerranée. Un vaisseau parti d'Égypte met vingt jours pour y arriver. Il y a, en outre, beaucoup d'autres îles. La Sicile a une étendue de quatre-vingts fersengs carrés; elle relève du sultan d'Égypte¹. Des navires s'y rendent tous les ans pour en rapporter les produits en Égypte. On fabrique en Sicile des toiles de lin d'une extrême finesse et des pièces d'étoffes de soie rayées dont chacune vaut à Misr la somme de dix dinars.

Lorsque, partant de Misr, on se dirige vers l'orient, on arrive à Qoulzoum. Cette ville est située sur le bord de la mer, à trente fersengs de Misr. La mer Rouge est une branche de l'Océan qui s'en détache à Aden pour remonter vers le nord; à Qoulzoum elle se divise pour former deux golfes. La largeur du canal formé par cette mer est, dit-on, de deux cents fersengs.

¹ La Sicile fut gouvernée pendant cent huit ans par la dynastie des émirs Kelbitzes (336—444 [917—1062]) qui reconnaissaient la souveraineté des khalifes d'Égypte. L'anarchie qui régna à partir du règne de l'émir Hassan, fils de l'émir Aboul Peth Yousof, permit aux Normands d'asseoir leur domination sur toute l'île.

L'espace qui s'étend entre Misr et la mer est occupé par un désert et des montagnes stériles où on ne trouve ni eau ni végétation.

Pour se rendre de Misr à la Mekke, il faut marcher dans la direction de l'orient. On arrive à Qoulzoum, où l'on peut prendre deux voies, celle de terre ou celle de mer¹. Par la première, on atteint la Mekke au bout de quinze jours, après avoir traversé un désert de trois cents fersengs. Cette route est suivie le plus souvent par la caravane d'Égypte. On met vingt jours par la voie de mer pour se rendre à Djar.

Djar est une petite ville du territoire du Hedjaz : elle s'élève sur le bord de la mer, et se trouve à trois journées de marche de Médine². On compte cent fersengs de

¹ Qoulzoum était une petite ville située sur le rivage de la mer du Yémen, à l'extrémité de cette mer du côté de l'Égypte . . . Entre cette ville et la capitale de l'Égypte, on compte trois journées de marche . . . On ne voyait pas dans la ville de Qoulzoum d'arbres, d'eau, ni de champs cultivés : on y apportait de l'eau de très-loin. C'était l'entrepôt de l'Égypte et de la Syrie. On y faisait des cargaisons pour le Hedjaz et le Yémen. Mançizy, *Topographie de l'Égypte*, tome 1^{er}, page 212. Ce passage a été traduit par M. Langlès et inséré dans le tome VI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Paris, an IX, pages 354—355.

² Aboul Ach'ath el Keady rapporte, d'après Arrau ibn Asabah es Soulemy, que Djar est une ville située sur le rivage de la mer de Qoulzoum. Elle se trouve à la distance d'un jour et d'une nuit de marche de Médine; on compte dix étapes jusqu'à Aylah et trois jusqu'à Djuulfish. Djar est le port où abordent les navires qui viennent des côtes de l'Abyssinie, de l'Égypte, d'Aden, de la Chine et des pays de l'Inde. Elle possède un minaret et est fort peuplée. L'eau potable est fournie aux habitants par un étang qu'alimente une source portant le nom de Yalyal. On voit à Djar de belles maisons en pierre. Une moitié de la ville est bâtie sur une île, l'autre moitié s'élève sur la terre ferme. En face du Djar, à la distance de deux fersengs, est une île appelée Qaraf qui est le mouillage spécial des navires arrivant de l'Abyssinie. Elle est fréquentée par des négociants du Djar qui, pour s'y rendre, doivent franchir la distance de deux fersengs. La partie de la mer Rouge qui s'étend du Djouddah à Qoulzoum porte le nom de mer de Djar. *Moudjess*, tome II, page 5.

Médine à la Mekke. Si, à partir de Djar, on longe le rivage par mer, on arrive au Yémen, puis à la côte d'Aden. Si on dépasse Aden, on atteint l'Hindoustan, et si on continue le voyage, on arrive en Chine. Si d'Aden on prend la direction du sud, en inclinant vers l'ouest, on trouve le Zengbar et l'Abyssinie. Je parlerai de ceci plus en détail en son lieu. Si de Misr on va vers le sud et si on dépasse la Nubie, on arrive au pays des Maçmoudy, vaste contrée couverte de pâturages et remplie de troupeaux. Les habitants qui ont la peau noire sont d'une complexion vigoureuse. On voit à Misr beaucoup de soldats originaires de ce pays. Ils sont laids et ils ont une haute stature. On les appelle Maçmoudy. Ils combattent à pied avec le sabre et la lance et ne savent pas se servir d'autres armes¹.

Description de la ville du Kaire.

Lorsque de Syrie on se rend à Misr, la première grande ville que l'on rencontre est celle du Kaire. Misr s'élève au sud du Kaire qui est désigné sous le nom de Qahirèh el Mouzzzièh.

Fosthath est la ville militaire². On raconte qu'un des descendants du prince des fidèles, Hussein, fils d'Ally,

¹ Le nom générique de Maçmoudy désignait les nombreuses tribus berbères établies dans le sud de la province d'Ifrighiah jusqu'aux bords de l'océan Atlantique. Cf. *Géographie d'Éthiopie*, traduite par M. Jaubert, tome I^{er}, pages 209—228.

² Les circonstances de la fondation de Fosthath sont trop connues pour que je les rapporte ici. La décadence de cette ville et celle de Misr commencèrent quelques années après le voyage de Nassiri Khosrau. Ces deux villes furent dépeuplées par les famines qui désolèrent l'Égypte pendant le règne de Mo'tassarr billah.

après avoir conquis le Maghreb jusqu'à l'Espagne, fit marcher des troupes contre l'Égypte. Il leur fallut franchir le Nil. Cette entreprise semblait impossible, tant à cause de la largeur du fleuve qu'à cause du grand nombre de crocodiles qui entraînent immédiatement au fond de l'eau tout être vivant qui y tombe. Non loin du Kaire, sur la route, se trouve un talisman ayant, dit-on, le pouvoir d'empêcher les crocodiles de dévorer les hommes et les bêtes de somme; mais, à la distance d'une portée de flèche de la ville, loin de l'influence du talisman, personne n'ose entrer dans le Nil.

Les troupes envoyées par Mou'izz lidin illah arrivèrent en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville du Kaire. Le prince leur avait dit : « Lorsque vous serez arrivés là, un chien noir marchera devant vous et passera le fleuve. Suivez-le et traversez le Nil sans rien appréhender. L'armée de Mou'izz lidin illah se composait de trente mille cavaliers qui tous étaient ses esclaves. Le chien noir dont je viens de parler s'élança devant les soldats qui atteignirent, en le suivant, la rive opposée du fleuve, et il n'arriva aucun accident ni aux hommes ni aux montures. Jamais, jusqu'à cette époque, personne n'avait entendu dire qu'un cavalier eût pu franchir le Nil.

Cet événement eut lieu en l'année 363 (973)¹.

¹ Le qaid Abou Hassan Dja'her ibn Abdallah, qui porte le surnom de Kutib Roumy, reçut de Mou'izz lidin illah le commandement de l'armée qui envahit l'Égypte après la mort de Kafour el Ikheidy. Il se mit en marche le 1^{er} Rchy oul ewel 355 (23 janvier 969) et entra à Misr le 16 Cha'aban (6 juillet) de la même année. Il gouverna l'Égypte au nom de Mou'izz lidin illah jusqu'à l'arrivée de ce prince au mois de Moharrem 364 (octobre 974). Le qaid Dja'her mourut à Misr le 20 Zit Qa'adèh 381 (29 janvier 992).

Le sultan Mouÿzz lidin illah prit la voie de mer pour se rendre en Égypte. Ses navires remontèrent le Nil presque jusqu'au Kaire : on les déchargea, on les tira hors de l'eau, et on les laissa sur la rive comme des objets dont on a renoncé à se servir.

Moi, qui suis l'auteur de cette relation, je les ai vus. Ils sont au nombre de sept et mesurent chacun cent cinquante arches de longueur sur soixante de largeur. Bien qu'ils fussent à terre depuis quatre-vingts ans, ils étaient encore munis de leurs agrès et de leurs apparaux. Je les vis en l'année 439 (1046), époque à laquelle j'arrivai en Égypte.

Lorsque Mouÿzz lidin illah vint en Égypte, le général qui commandait au nom du khalife de Baghdad se présenta devant lui et fit sa soumission.

Mouÿzz établit son camp sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville du Kaire et il lui donna le nom de Qahirèh, parce qu'il s'était rendu maître du pays à main armée. Il défendit à ses soldats d'entrer dans la ville de Misr et de violer le domicile de qui que ce fût. Il donna ensuite l'ordre de construire dans cette plaine une ville, et il exigea que ses officiers bâtissent des maisons et élevassent des constructions dans l'enceinte qui avait été tracée¹.

Aucun historien ne fait mention de la légende que raconte notre voyageur. L'armée de Djauher était campée à Djizèh, sur le rivo gauche du Nil, et elle passa le fleuve sur un pont de bateaux pour venir camper dans la plaine où s'élève aujourd'hui le Kaire.

¹ Ce que Nassiri Khoasr dit ici du khalife Mouÿzz lidin illah doit s'appliquer à son lieutenant, le qaid Djauher. Celui-ci établit son camp dans la plaine alluvieuse qui s'étend entre Misr et Aïn ech Chema

Le Kaire devint une grande ville à laquelle peu de cités peuvent être comparées. J'ai calculé qu'il ne s'y trouve pas moins de vingt mille boutiques qui toutes sont la propriété du sultan. Un grand nombre d'entre elles sont louées chacune au prix de dix dinars maghreby par mois, et il n'y en a que peu qui se louent moins de deux dinars.

Les caravansérails, les bains et les autres édifices publics sont en si grand nombre, qu'il est difficile d'en faire le dénombrement et tous ces biens sont la propriété du sultan, car nul ne peut posséder ni maisons ni immeubles, hormis ceux qu'il a fait bâtir lui-même. On m'a raconté qu'il y a tant au Kaire qu'à Misr vingt mille maisons appartenant au sultan et qui sont données en location. Le loyer est perçu tous les mois. On les livre et on les reprend au gré des locataires, sans imposer à qui que ce soit la moindre obligation à ce sujet.

Le palais du sultan s'élève au milieu de la ville du Kaire; ses abords sont dégagés et aucune construction n'y est attenante.

(Héliopolis). Cette plaine était traversée par la route qui reliait ces deux villes et par le canal qui portait, à cette époque, le nom de Khalidj Emir el Mousmenin (canal du Prince des fidèles). Les marchands et les voyageurs qui se rendaient en Syrie s'y réunissaient dans l'endroit qui portait le nom de Miniet el Asbagh; ceux qui entreprenaient le voyage du Hedjaz se réunissaient au puits d'Omeirèh. Il n'y avait, à l'époque de l'arrivée de Djauher, d'autres bâtiments que ceux qui dépendaient du jardin d'Ikchid Mohammed ben Thefelj, et un couvent chrétien appelé Deir el Idham (le couvent des Ossements) à cause des nombreux corps saints qui y étaient conservés. L'enceinte de la ville du Kaire fut tracée le 24 Djoumazy ou akhîr 359 (14 mai 969). Les tribus et les peuples étrangers qui avaient fourni des soldats à l'armée de Djauher reçurent chacun un emplacement pour y construire un quartier qui leur fut affecté. *Topographie de l'Égypte et du Kaire, pages 369—361.*

Les ingénieurs en ont mesuré la superficie et ils ont trouvé qu'elle était égale à celle de la cité intérieure de Meïafariqin¹. Les abords en sont libres tout autour et toutes les nuits mille hommes, dont cinq cents cavaliers et cinq cents fantassins, sont préposés à la garde du palais. A partir du moment de la prière du soir, ils sonnent de la trompette, ils battent du tambour et font résonner des cymbales. Ils font des rondes jusqu'au lever du jour.

Lorsque, du dehors de la ville, on regarde ce palais, on le prend pour une montagne à cause de la masse et de la hauteur des bâtiments dont il est formé; mais de l'intérieur de la ville, on ne peut le voir parce que les murs qui l'entourent ont une très-grande élévation.

On dit qu'il y a dans ce palais douze mille serviteurs à gages. Qui peut connaître le nombre des femmes et des filles qu'il renferme? Bref, on affirme qu'il s'y trouve trente mille personnes².

Ce palais se compose de douze pavillons. Dix portes

¹ Le palais occupé par les khalifes Fathimites était situé dans la partie orientale du Kairo et portait le nom de Qaqr el Kebir eoh Charry (le grand Palais oriental) ou celui de Qaqr el Montzzy (Palais de Moutzzy). Moutzzy lidio illah en avait désigné l'emplacement et donné le plan au qaïd Djauher lorsque celui-ci partit pour l'Égypte. La construction des murs qui entouraient le palais fut achevée en 360 (970).

Mohammed Hassan ibn Ibrahim ben Zoulaq, qui a écrit l'histoire du khalife Moutzzy lidio illah, rapporte que ce prince entra dans ce palais le samedi 23 Ramazan 362 (28 juin 973) : il se prosterna au moment d'en franchir le seuil et fit une prière de deux rikaa. Il y installa ses enfants, ses officiers, les gens de son service particulier et ses esclaves et il y fit déposer ses trésors. *Topographie de l'Égypte et du Kairo*, tome I^{er}, pages 384-387.

² Maqrizy rapporte que, lorsque Sulah ed Din fit sortir du palais le dernier khalife Fathimite, il y avait douze mille esclaves achetées à prix d'argent, et il n'y avait, appartenant au sexe masculin, que le khalife, ses parents et ses enfants. Maqrizy nous apprend aussi que le service des mules

donnent accès dans l'enceinte réservée¹. Voici les noms de celles qui sont au niveau du sol; je ne mentionne pas celles qui sont souterraines : Bab ez Zehab (la porte d'Or); Bab el Bahr (la porte du Fleuve); Bab es Siridj (la porte de l'Huile); Bab ez Zouhoumèh (la porte où l'on sent l'odeur de la viande); Bab es Selam (la porte du Salut); Bab ez Zeberljed (la porte de l'Émeraude); Bab el 'Id (la porte de la Fête); Bab el Foutouh (la porte des Victoires); Bab ez Zoulaqah (la porte du Terrain glissant); Bab es Sourieh (la porte par laquelle on passe pendant la nuit).

Il y a, au-dessous du sol, une porte qui ferme un souterrain que le sultan traverse à cheval pour se rendre à un autre palais auquel ce souterrain conduit. La voûte de ce passage est, d'un palais à l'autre, construite de la manière la plus solide. Les murs de ce palais sont en pierres si bien liées entre elles qu'on les croirait taillés dans un seul bloc.

Ce palais se compose de pavillons et de salles ouvertes d'une grande hauteur, et précédées de vestibules garnis de bancs².

et des échasses que montait le khalife pour traverser les passages souterrains qui conduisaient au dehors du palais, était fait pendant la nuit par des filles esclaves.

¹ Maqrizy nous donne les noms et la description des bâtiments et des salles d'apparat que renfermait l'enceinte du palais. Il donne également les noms de quelques-unes des portes. *Topographie de l'Égypte*, tome I^{er}, pages 386-435. On peut aussi consulter à ce sujet un passage d'Aboul Mcha-sin Ijnasal ed Iln Yousoouf ibn Ingdry Herily. *Noufjous ez Zakhirèh* etc. Leyde 1855, tome II, page 412.

² Ce palais est celui qui portait le nom de Qaqr el Charry (le palais de l'Occident) ou du Qaqr el Bahr. La construction en avait été commencée

Tous les hauts fonctionnaires du sultan sont ou des Nègres ou des Grecs.

Le Vézir est un personnage qui se fait remarquer entre tous par une piété, une dévotion, une droiture, une loyauté, une science et une intelligence exceptionnelles¹.

L'usage de boire du vin a été rigoureusement aboli; je veux parler de ce qui se passa pendant le règne de Hakim². Aucune femme ne pouvait alors sortir de sa

par le khalife Aziz billah, fils de Mouïzz lidin illah : ce prince l'avait assigné pour demeure à sa fille Sitt el Moulk, sœur aînée de Hakim bi our illah. Mostanser billah le fit achever en l'année 460 (1068) dans la pensée d'en faire la résidence du khalife Abouassid Qaim bi our illah et de sa famille qu'il eut, un instant, l'idée de faire venir au Kaire.

Maqrizy parle en plusieurs endroits de ces passages souterrains ou Serlab qui faisaient communiquer les palais les uns avec autres. *Topographie de l'Égypte*, tome 1^{er}, page 457 et passim.

¹ Les fonctions de vézir furent exercées pendant le séjour de Nassiri Khoerau en Égypte par plusieurs personnages. Le khalife Mostanser les confia, après la mort d'Aloued ibn Aly el Djardjary, à Hassan ibn el Aouary qui fut exécuté au mois de Molaretou 410 (1048), après avoir subi les plus horribles tortures. Il fut remplacé par Abou Nasr Sadaqah el Felahy, juif d'origine et qui avait embrassé l'islamisme. Sadaqah el Felahy fut aussi mis à mort, et sa place fut donnée à Aboul Berkanet Hussein el Djardjary qui fut exilé en Syrie en 441 (1049). Il eut pour successeur Aboul Fadli ibn Maas'oud. Celui-ci n'exerça pas longtemps le pouvoir et la dignité de vézir fut conférée à Abou Mohammed Hassan ibn Aly el Yazoury qui conserva les fonctions de Qallib ou Qondhat. Je crois que Nassiri Khoerau a voulu désigner Hussein el Djardjary.

² En l'année 402, Hakim fit défense de vendre des raisins secs; des ordres écrits furent envoyés pour en empêcher l'importation; il y eut une très-grande quantité de ces raisins jetés dans le Nil ou brûlés. Hakim interdit aux femmes de visiter les tombeaux de leurs proches et l'on n'en vit plus une seule dans les cimetières aux jours de fêtes. Des défenses furent faites pareillement de se réunir sur le bord du Nil pour s'y divertir et de vendre des raisins frais... il fut aussi défendu d'en exprimer le jus... l'importation fut prohibée. Toutes les vignes de Hijizéh furent coupées et des ordres envoyés de tous côtés pour qu'on exécutât la même chose partout.

En l'année 404, Hakim défendit absolument aux femmes de marcher dans les rues et l'on ne vit plus aucune femme dans les chemins; les basins

maison. Personne n'avait la liberté de faire sécher du raisin, de peur qu'il ne servît à fabriquer de l'eau de vie. Personne n'osait boire du vin ou de la bière, car cette dernière liqueur était considérée comme enivrante, et, à ce titre, elle avait été proscrite.

La ville du Kaire a cinq portes : Bab en Nasr (la porte du Secours de Dieu); Bab el Fontouh (la porte des Victoires); Bab el Qanharah (la porte du Pont); Bab ez Zouéïlèh (la porte de Zouéïlèh); Bab el Khalidj (la porte du Canal)¹. La ville n'est point enfermée dans une enceinte fortifiée, mais les bâtiments et les maisons sont si élevés qu'ils sont plus hauts qu'un rempart; chaque

destinés aux femmes furent fermés : les cordonniers eurent défense de leur faire des souliers et les boutiques de ces ouvriers devinrent inutiles. Maqrizy, *Histoire du khalifat de Hakim bi our illah*, dans la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, 2^e édition, tome 1^{er}, pages 104, 105 et 108.

¹ Le mur que le qalib Bjanher fit élever autour du Kaire était percé de plusieurs portes. Du côté de la qiblah il y en avait deux qui étaient appelées Babey Zouéïlèh : elles donnaient accès au quartier de ce nom. Mouïzz lidin illah, lors de son entrée dans sa nouvelle capitale, passa par la porte de droite à cause de l'heureuse influence que l'on supposait y être attachée. La porte de Zouéïlèh fut déplacée en 485 (1092) par le vézir de Mostanser billah, l'émir el Djoumouh Isdr el Djemaly.

Bab ou Nasr s'ouvrait dans la direction du Nil. Elle fut également déplacée et reconstruite par Isdr el Djemaly. Bab el Fontouh était placée à l'extrémité du quartier de Behn el Din, au-dessous de l'enceinte de la mosquée de Hakim bi our illah. Le jangle qui se trouvait à la gauche du pont et l'arc qui lui surmontait existaient encore au XV^e siècle. On y remarquait une inscription en caractères koubéques. Bab el Qanharah doit son nom au pont que Bjanher fit jeter sur le canal ou Khalidj, pour se rendre au Maïs, lors de l'invasion des Quarantes en 360 (970). Bab el Khalidj, la porte du Canal ou Bab Saadèh, s'ouvrait dans la direction de Djizèh. Elle devait son nom à un officier de Mouïzz lidin illah, Saadèh ibn Hayyan qui vint du Magreb au Kaire en 364 (971).

(*V. Topographie de l'Égypte*, tome 1^{er}, pages 380—381. Aboul Mehssein Youssouf ibn Taghry Berdy, *Noufjoum ez Zakhirèh*, Leyde 1855, tome II, pages 413.

maison, chaque palais peut être considéré comme une citadelle. La plupart des maisons ont cinq ou six étages.

L'eau potable est fournie par le Nil et elle est apportée en ville à dos de chameau par des saqqas (porteurs d'eau). L'eau des puits creusés près du Nil est douce, mais, plus on s'éloigne du fleuve, plus elle devient saumâtre. Le nombre des chameaux qui transportent l'eau dans de grandes outres (ravièh) au Kaire et à Miar s'élève, m'a-t-on dit, à cinquante-deux mille¹. Des porteurs d'eau, ayant sur le dos des vases en cuivre ou de petites outres, circulent dans les rues étroites où les chameaux ne peuvent passer.

Dans l'intérieur de la ville, les maisons sont séparées l'une de l'autre par des vergers et des jardins que l'on arrose avec l'eau des puits. Le palais du sultan renferme des jardins réservés qui sont les plus beaux que l'on puisse voir. L'eau nécessaire à leur entretien est élevée au moyen de roues hydrauliques. On plante également des arbres sur les terrasses et l'on y établit des pavillons.

À l'époque où je me trouvais au Kaire, une maison à quatre étages, construite sur un terrain d'une superficie de vingt guez sur douze, se louait au prix de onze dinars

¹ On appelle rey رى ou ravièh رايه les grandes outres placées sur les chameaux; qirbèh قربه celles qui sont portées par des ânes ou à dos d'hommes. Les vases en cuivre sont nommés ibriq ابريق et ceux qui s'en servent, pour vendre ou distribuer l'eau, himaly حمال. Ed. W. Lane, *An account of the manners and customs of the modern Egyptians*, Londres 1836, tome II, pages 14—17.

maghreby. Dans celle où je logeais, trois étages étaient occupés; on demanda au propriétaire de louer l'étage du haut moyennant cinq dinars maghreby par mois. Il ne voulut point y consentir, en donnant pour prétexte qu'il viendrait quelquefois en ville. Pendant l'année que je demurai dans cette maison, il ne s'y présenta pas deux fois.

Les maisons du Kaire sont bâties avec tant de soin et de luxe qu'on les dirait construites avec des pierres précieuses et non point avec du plâtre, des briques et des pierres ordinaires. Toutes les maisons sont isolées, de sorte que les arbres de l'une n'empêchent pas sur les murailles de l'autre. Il en résulte que chacun peut démolir et reconstruire sa maison sans que le voisin ait à en souffrir¹.

¹ Le grand nombre des jardins que renfermait le Kaire et la magnificence des maisons des gens riches ont frappé les voyageurs du moyen âge et ceux des XV^e et XVI^e siècles qui ont visité cette ville. Jehan Thénaut qui accompagna André Le Roy, envoyé par Louis XII auprès du sultan Ghoury, est de tous les écrivains celui qui nous a laissé la description la plus détaillée :

« Au dict lieu (Boulog) vint à nous ung admiral de par le souldan avecques certains Mameluz, chevaniz et saues pour nous conduire au logis que nous avoit assigné le souldan qui avoit fait bastir ung sien secretairo sur une fosse du Nil, auquel six ou sept belles salles pavées de marbre, porphyre, serpentine et autres riches pierres asaises par singulier art avecques les murailles encrostées de mesmes, jointives d'or et d'azur et riches couleurs; les portes estoient ornées d'yvoyro, ebene et autres singularitez; mais l'ouvvrage surmontoit tousiours la matiere. Es dites salles, mesmement es basses estoient fontaines par lesquelles venoient des baings, eues froides et chaudes par autreiz conduitz. L'on disoit ceuy logis avoir costé à faire quatre vingtz mille scraps d'or et quo dedans le Cayro en avoit cent mille plus beaux en comparaisou, dont en veiz plusieurs. Pres le dict lieu estoient moult sumptueuz et grans jardins plains de tous fruitiers: comme cytrons, lymons, citrullas, oranges, aubercotz, casiers et pommes de musc ou d'Adou pour ce que l'on diet ostre le fruit duquel Adou oultrepassa le comancement du Dieu. Lesquelz jardins tous les soirs et matins sont arrouses de l'eau du Nil que tirent beufs et

Lorsque l'on sort du Kaire et que l'on se dirige vers l'ouest, on rencontre un grand canal qui porte le nom de Khalidj. Il a été creusé par le père du sultan qui possède, sur ses bords, trois cent soixante villages faisant partie de son domaine privé. La prise d'eau de ce canal est à Miar; on l'a dirigé vers le Kaire et on lui a fait faire un détour dans la ville. Il passe devant le palais du sultan¹.

Il y a deux pavillons de plaisance à la tête de ce canal; l'un porte le nom de Loulou (la Perle), l'autre celui de Djauerèh (le Bijou)².

On fait au Kaire la prière du vendredi dans quatre grandes mosquées. La première est appelée Djami el

chevaniz. « *Le voyage et itinéraire de outre mer fait par Frère Jehan Thénau, maître es arts, docteur en théologie et gardien des frères mineurs d'Angoulême. On le vend à Paris, en la rue Neufve Noestre Dame, à l'enseigne Saint Nicolas n. d., f.° 13 et 14.* »

¹ Ce canal était appelé, sous les khalifes Fatimites, Khalidj Enzir el moumenin (canal du Prince des fidèles). Masrizy lui a consacré une notice historique très-détaillée qui a été traduite par M. Langlès et insérée dans le tome VI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*. Paris, an IX, pages 338-346.

² Le pavillon de la Perle s'élevait au lieu de Bab el Qantarah. La façade de l'est donnait sur le jardin de Kafour et celle de l'ouest sur le canal. C'était un bâtiment d'une construction élégante et on le citait comme une merveille. De ce pavillon l'œil embrassait le canton de la Timbalière (Arb et Thabbalé) le canton de Louj et toute la campagne qui s'étend dans la direction de la qiblèh; on voyait également le Nil coulant derrière les jardins. Ce pavillon avait été construit par le khalife Aziz billah. Au commencement du règne de Hakim bi amr illah, il servit de résidence au vizir Berdjouan qui l'occupa depuis l'année 388 (998) jusqu'à sa mort arrivée en 390 (1000). Hakim bi amr illah donna en 402 (1011) l'ordre de le démolir et il autorisa le pillage de tout ce qui s'y trouvait. Le palais de la Perle fut reconstruit par le khalife el Djuhir bi lazz din illah. Les khalifes el Auir bi alkam illah (524 [1120]), el Haliq idin illah (544 [1149]) et el Fa'iz bi naar illah (555 [1160]) y moururent et leurs corps furent transportés au Qaar el Charqy par le souterrain qui relie ces deux résidences. *Topographie de l'Égypte*, tome 1^{er}, pages 467-469.

Azhar (la mosquée la plus brillante), la seconde Djami Nour (la mosquée de la Lumière), la troisième Djami Hakim (la mosquée du khalife Hakim), la quatrième Djami Mouïzz. Cette dernière est située en dehors de la ville, sur la rive du Nil¹.

Lorsqu'à Miar on veut se tourner du côté de la qiblèh, il faut se placer en face du point de l'horizon où se lève

¹ La mosquée el Azhar fut bâtie par le qadî Djaher qui en jeta les fondements le 24 Djoumaz au eveil de l'an 359 (1 mars 970). La construction en fut achevée le 21 Ramazan 361 (3 juillet 973).

Masrizy donne la copie de l'inscription qui se trouvait autour de la coupole du premier portique à droite du mihrab et du mihrab : « Au nom du Dieu éternel et miséricordieux! Celui qui a ordonné la construction de cette mosquée est le serviteur de Dieu et son vicaire Abou Tenin Ma'add, l'Imam el Mouïzz idin illah, prince des fidèles. Que Dieu répande ses bénédictions sur ses aïeux et ses augustes enfants! Cette tâche a été remplie par son esclave Djaher le Kathif (secrétaire), originaire de la Sicile, l'an trois cent soixante. » La première prière publique y fut faite le 23 du mois de Ramazan 361 (5 juillet 973).

La construction de la mosquée de Hakim, commencée pendant le règne de Aziz billah, ne fut achevée que sous celui de son fils, le khalife Hakim bi amr illah. Cet édifice s'élevait autrefois hors de la ville près de Bab el Fontouh (la porte des Victoires). Il fut englobé dans l'enceinte du Kaire lorsque Buir el Djeuany agrandit et reconstruisit les murailles de la ville. Masrizy a consacré une notice détaillée dans sa *Topographie de l'Égypte*, tome II, pages 277-282, à cette mosquée qui est aujourd'hui abandonnée et à moitié ruinée. Elle portait le nom de Djami el Anouer, la mosquée la plus lumineuse.

Aucun des écrivains orientaux qui se sont occupés de la description et de l'histoire des monuments du Kaire, ne fait mention d'une grande mosquée ayant porté le nom de Montiz. Il faut substituer aux mots de جامع منير qui se trouvent dans le texte ceux de جامع مقس la mosquée de Maqs. Elle fut construite par Hakim bi amr illah dans le quartier de Maqs qui s'étendait sur le bord du Nil. À côté de cet édifice, s'élevait un pavillon où les khalifes se rendaient quelquefois pour jouir du spectacle de la flottée des barques du Nil. Une partie de cette mosquée, mince par les eaux du fleuve, s'éleva en 585 (1189). Lorsque Salah el Din entourra le Kaire d'une enceinte fortifiée, le pavillon de plaisance fut démolí et on éleva sur son emplacement une tour qui reçut le nom de Qala'at el Maqs. *Topographie de l'Égypte*, tome II, p. 283.

le signe du Bélier. La ville de Misr s'élève à un peu moins d'un mille de distance du Kaire; elle est au sud et le Kaire au nord. Le Nil coule le long de Misr avant d'arriver au Kaire. L'espace qui sépare ces deux villes est couvert de jardins et de maisons qui se touchent. Pendant l'été, cette plaine toute entière ressemble à une mer; tout y disparaît sous l'eau, à l'exception du jardin du sultan qui, se trouvant sur une éminence, n'est point inondé.

Description de l'ouverture du canal.

Lorsqu'à l'époque de la crue, le Nil atteint la hauteur désirée, qui est celle de dix-huit guez au-dessus de son niveau pendant l'hiver, et qu'il conserve depuis le dix du mois de Chehriver jusqu'au vingt de Abanmâh de l'ancien calendrier, à ce moment, les digues qui ferment les canaux grands et petits, dans toute l'étendue de l'Égypte, sont encore intactes. Le sultan monte à cheval pour assister en personne à la rupture de la digue du Khalidj qui, ayant sa prise d'eau à Misr, passe par le Kaire et fait partie du domaine du souverain.

Ce jour-là, on rompt dans toute l'Égypte les digues des canaux grands et petits et c'est pour les habitants la plus grande de leurs fêtes. On l'appelle la cavalcade de l'ouverture du Khalidj¹.

¹ Maqrizy a décrit, avec les détails les plus minutieux, les tentes que l'on dressait pour les cérémonies qui avaient lieu le jour de la rupture de la digue du Khalidj, à l'époque des khalifes Fathimites. Son récit est conforme à celui du Nasiri Khoerau. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, tome I^{er}, pages 470-479. On trouve aussi une description abrégée du cortège des khalifes dans les *Annales d'Abou Mouloum*, tome II, page 480.

Lorsque l'époque de cette cérémonie approche, on dresse pour le sultan, à la tête du canal, un très-grand pavillon en satin de Roum, couvert de broderies d'or et semé de pierreries. Tous les meubles qui se trouvent dans l'intérieur sont recouverts de cette même étoffe. Cent cavaliers peuvent se tenir à l'ombre de ce pavillon; il est précédé d'un passage formé par des étoffes de bouqalemoun, et à côté de lui se trouve une tente ouverte.

Avant la cérémonie, on bat, trois jours durant, dans les écuries du sultan, des timbales et de gros tambours et on sonne de la trompette, afin d'habituer les chevaux à ce grand bruit.

Lorsque le sultan monte à cheval, il y a dans son cortège dix mille chevaux avec des selles en or, des colliers et des têtes enrichies de pierres précieuses. Tous les tapis de selle sont en satin de Roum et en bouqalemoun qui, tissé exprès n'est, par conséquent, ni coupé ni cousu. Une inscription portant le nom du sultan d'Égypte court sur les bordures de ces tapis de selle.

Chaque cheval est couvert d'une cotte de mailles ou d'une armure. Un casque est placé sur le pommeau de la selle, et d'autres armes sont fixées sur la selle elle-même.

On conduit aussi un grand nombre de chameaux portant des litières richement ornées, et des mulets dont les bâts sont incrustés de plaques d'or et de pierreries; toutes les couvertures sont brodées en perles. Si je voulais décrire toutes les richesses déployées dans cette journée de l'ouverture du Khalidj, mon récit serait considérablement allongé.

Ce jour-là, toutes les troupes du sultan sont sur pied. Elles se disposent en compagnies et en détachements distincts. Chaque corps de troupes a un nom et une appellation particulière.

Le premier est celui des Ketamy, venus de Qaïrouan avec Mouïzz lidin illah; ils sont, m'a-t-on dit, au nombre de vingt mille cavaliers. Le second est celui des Bathily. Ce sont des gens du Maghreb fixés en Égypte avant l'arrivée de Mouïzz lidin illah. Ils sont à cheval et leur nombre s'élève à quinze mille hommes. Le troisième est celui des Maçmoudy. Ils sont noirs, originaires du pays de Maçmoud. Ils sont vingt mille, me fut-il assuré. Les Mechariqah ou Orientaux sont Turcs ou Persans. Ils ont reçu le nom d'Orientaux, parce qu'ils ne sont pas d'origine arabe, bien que la plupart d'entre eux soient nés en Égypte. Ils sont au nombre de dix mille et ils ont un aspect imposant. Il y a ensuite le corps des Abid ouch Chira, ou esclaves achetés à prix d'argent; leur nombre est évalué à trente mille. Un autre corps est formé de Bédouins du Hedjaz. Ils sont cinquante mille cavaliers tous armés de lances. Les Oustad forment une troupe de trente mille hommes; ce sont des esclaves noirs et blancs, achetés pour vaquer à différents services.

Les Seraiy (serviteurs attachés aux palais) sont des gens de pied, venus de tous pays. Ils ont un chef particulier chargé de leur entretien. Chacun d'eux combat avec les armes en usage dans sa patrie. On en compte dix mille. Les Zendjs (Nègres) combattent tous avec le sabre. Ils sont, dit-on, au nombre de trente mille.

Toutes ces troupes sont à la solde du sultan et chaque homme reçoit, selon son grade, des rations et une paye mensuelle. Jamais le fisc ne donne d'assignation, même pour un dinar, ni sur les fonctionnaires, ni sur les sujets, car les percepteurs versent d'année en année au fisc les sommes prélevées dans le pays, et le Trésor donne, à des époques déterminées, l'argent nécessaire pour leur solde, et leur entretien. Les fonctionnaires et les populations n'ont donc nullement à souffrir des exigences des soldats.

Il y avait aussi une troupe composée de fils des souverains et de princes des différents royaumes de la terre qui étaient venus en Égypte; ils n'étaient point considérés comme faisant partie de l'armée. Ces princes étaient originaires du Maghreb, du Yémen, du pays de Roum, de celui des Slaves, de la Nubie et de l'Abyssinie. Il y avait parmi eux les fils du Khosrau de Dehly, dont la mère s'était fixée au Kaire avec eux, ceux des princes de Géorgie, des émiris Dessemites et les enfants du Khaqan du Turkestan.

On voyait également figurer dans le cortège du sultan d'autres classes de personnages; les gens de lettres, les savants, les poètes étaient fort nombreux et tous étaient pensionnés par le sultan.

Aucun des princes dont je viens de parler ne touchait moins de cinq cents dinars de pension; quelques-uns recevaient deux mille dinars maghreby. Ils n'avaient d'autre devoir à remplir que celui de se rendre à l'audience du Vézir et de le saluer, après quoi ils regagnaient leur domicile.

Je reviens au récit de la rupture de la digue du Khalidj.

Le matin du jour où le sultan se rend à cette cérémonie, on engage dix mille individus pour conduire par la bride les chevaux de main dont j'ai parlé plus haut. Ils s'avancent par groupes de cent hommes et ils sont précédés de gens qui sonnent du clairon, battent du tambour et font résonner de grandes trompettes; une compagnie de soldats marche derrière eux. Ils conduisent ainsi jusqu'à la tête du canal les chevaux qu'ils vont prendre à la porte du palais et qu'ils ramènent avec le même appareil. Chacun de ces hommes reçoit trois dirhems. Après les chevaux viennent les chameaux chargés de palanquins et de litières; ils sont suivis par les mulets bâtés ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

A une grande distance en arrière des soldats et des chevaux s'avancait le sultan; c'était un jeune homme d'une belle prestance et d'une figure agréable et dont l'origine remonte au prince des fidèles Hussein, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib¹. Il avait les cheveux rasés, et montait un mulet dont la selle et la bride étaient de la plus grande simplicité et n'avaient aucun ornement en or ou en argent. Il était vêtu d'une robe blanche que recouvrait une tunique ample et longue, comme la mode l'exige dans les pays arabes. Cette tunique porte en persan le

¹ Le khalife Abou Temim Ma'add Moctassef billah avait dix-neuf ans en l'année 439 (1017) lorsque Nassiri Khorrau arriva en Égypte. Il avait succédé à son père ed Djalir il izaz dia illah le dimanche 16 Ch'aban 427 (14 juin 1036). Il était alors âgé de sept ans et vingt-sept jours. Aboul Melassin, *Noudjeoum es Zohir-eh*, Manuscrit de la Bibliothèque nationale, suppl. arabe, 816, f° 167.

nom de Dourra'ah et la robe s'appelle Dibaqy. Le prix de ce vêtement est de dix mille dinars. Le sultan portait un turban formé d'une pièce d'étoffe blanche enroulée autour de la tête, et il tenait à la main une cravache d'un grand prix. Devant lui marchaient trois cents hommes du Deilem, tous à pied. Ils portaient un costume de brocart de Roum; leur taille était serrée par une ceinture. Les manches de leurs robes étaient larges, à la mode égyptienne. Ils avaient à la main des demi-piques et des haches¹; leurs jambes étaient entourées de bandelettes.

Le porte-parasol du sultan se place auprès de lui; il a sur la tête un turban d'une étoffe d'or enrichie de pierreries; son costume représente la valeur de dix mille dinars maghreby. Le parasol qu'il porte est d'une grande magnificence et couvert de pierres précieuses et de perles. Cet officier est le seul qui soit à cheval à côté du sultan que précèdent les Deilemites.

A droite et à gauche, des eunuques portent des casolettes dans lesquelles ils font brûler de l'ambre et de l'aloès. L'étiquette exige qu'à l'approche du sultan le peuple se prosterne la face contre terre, et appelle sur lui les bénédictions divines.

Le Vézir, le Qadhi oul Qoudhat et une troupe nombreuse de docteurs et de hauts fonctionnaires suivent le sultan. Ce prince se rend ainsi à la tête du Khalidj, c'est-à-dire à la prise d'eau du canal et il reste à cheval,

¹ Les manuscrits portent تیرها des flèches. Je crois qu'il faut substituer à ce mot celui de تیرها. La hache était l'arme nationale des habitants des provinces du nord de la Perse, le Thiabarestan et le Deilem.

sous le pavillon qui y est dressé, pendant l'espace d'une heure. Puis, on lui remet une demi-pique pour qu'il la lance contre la digue. Les gens du peuple se précipitent aussitôt et attaquent la digue avec des pioches, des hoyaux et des pelles, jusqu'à ce qu'elle cède sous la pression exercée par l'eau qui fait alors irruption dans le canal¹.

Toute la population de Miar et du Kaire accourt pour jouir de ce spectacle et elle se livre à toutes sortes de divertissements. La première barque, lancée dans le canal, est remplie de sourds-muets appelés en persan Koung ou Lal. On leur attribue une heureuse influence et le sultan leur fait distribuer des aumônes.

Le sultan possède vingt et un bateaux qui sont remisés dans un bassin creusé non loin du palais. Ce bassin a deux ou trois méridan de superficie. Tous les bateaux ont cinquante guez de long sur vingt de large et sont richement décorés en or, en argent et en pierres précieuses; les tentures sont en satin. Il faudrait, pour en faire la description, écrire un grand nombre de pages. La plupart du temps, ces bateaux sont placés dans le bassin l'un à côté de l'autre, comme des mulets dans une écurie.

Le sultan possède, à deux fersengs de la ville, un jardin appelé Aïn ech Chems (la source du Soleil) et qui doit son nom à une source d'une eau excellente. Ce jardin a été, dit-on, celui de Pharaon : non loin de là je

¹ Masrizy, dans sa *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, pages 468 et 469 de l'édition de Bombay, et Aboul Mehasin, dans ses *Annales de l'Égypte*, tome II, pages 489—491 de l'édition de Leyde, 1665, nous ont donné un tableau des cérémonies qui avaient lieu à l'occasion de la rupture de la digue du canal.

remarquai un édifice avec quatre grandes pierres droites s'élevant comme des minarets, et dont la hauteur était de trente guez. Des gouttes d'eau suintaient de leur sommet et personne ne pouvait donner la raison de ce fait¹.

C'est dans ce jardin que croît l'arbre qui produit le baume. Les ancêtres du sultan en ont apporté la graine du Maghreb et l'ont semée en ce lieu. On ne trouve cet arbre dans aucun autre pays du monde et on ne le signale même pas dans le Maghreb. Dans quelque endroit que l'on en sème les graines, elles ne lèvent pas et si elles donnaient naissance à un arbre, il ne produirait point d'huile. Le baumier ressemble au myrte; lorsqu'il a atteint toute sa croissance, on fait aux branches des incisions avec un instrument tranchant et on attache au-dessous d'elles des bouteilles pour recueillir la matière grasse qui s'en échappe et qui ressemble à de la gomme. Lorsqu'elle a complètement coulé, l'arbre se dessèche. Les jardiniers en portent le bois à la ville et le vendent; l'écorce en est épaisse : on l'enlève et on la mange; elle a le goût de l'amande. L'année suivante, des rejetons sortent des racines et l'on pratique sur eux la même opération².

¹ Les auteurs orientaux ne font mention que de deux grands obélisques qui se trouvaient à Héliopolis. Masrizy a réuni, dans l'article qu'il a consacré à Aïn ech Chems, la description de ces monuments par Ibn Khourdabéh et le récit de Mohammed ibn Abéour Bahim, auteur du *Takryt oul Elmal*. Cette notice a été traduite et insérée par M. de Sacy, dans ses *Notes sur la relation de l'Égypte*, par Aboulallatif, pages 226—227.

² Tous les médecins et naturalistes orientaux anciens, Aboul Lathif, Ibn Belthar, Qazwiny, ont indiqué les propriétés du baume et décrit l'arbre qui le produit.

Prosper Alpin, qui passa trois ans au consulat de Venise au Kairo (1580—1584), a publié sous le titre de : *De Balsamo diatryna. In quo scri-*

La ville du Kaire est divisée en dix quartiers que l'on appelle Harèh.

Voici leurs noms : Haret Berljouan¹ (le quartier de Berljouan), Haret Zouèlèh², Haret el Djouderyèh³, Haret ou Oumèra⁴, Haret ed Dialimèh⁵, Haret er Roum⁶,

sima balsami planis, opobalsami, carobalsami et zibobalsami cognitis pterique antiquiorum atque juniorum medicorum oculata nunc eluceat. Venotius 1691, un traité qui a été traduit par Antoine Colin de Lyon et inséré dans la deuxième partie de son *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicaments simples qui naissent à l'Indes et en Amérique*. Lyon 1612.

Pierre Poulet, «marchand espicier et droguiste à Paris», a publié, en 1691, une *Histoire générale des drogues*, dans laquelle il donne la description de l'arbre qui produit le baoua. La planche qui y est jointe représente un baumier gardé par un jannissaire et aux branches duquel sont fixés des sacs de verre.

¹ Le quartier de Berljouan doit son nom à l'eunuque Berljouan qui fut surintendant des palais sous le règne du khalife Aziz billah. Berljouan fut ministre de Hakim bi amr illah avec le titre de Wassitah (intermédiaire) et de Moudebhir oud Daoulèh (ordonnateur de l'État), et eut la direction des affaires de l'Égypte, de la Syrie, du Hedjaz et du Maghreb (388 [998]). Sur l'ordre de Hakim, il fut tué dans le palais du Kaire par le porteparasol de ce prince, l'Esclavon Aboul Fadil Raïdan (Reby) oul akhir 390 [mars 1000].

² Zouèlèh est le nom d'un gros bourg de la province de Qatrônan et celui d'un faubourg construit près de la ville de Melouh par Abouallah et Melouy. Les soldats de l'armée de Djauher, qui étaient originaires de ces localités, donnèrent au quartier qu'ils bâtirent sur l'emplacement qui leur fut accordé, le nom de leur patrie.

³ Le quartier de Djouderyèh tirait son nom des Djoudery qui formaient un corps de quatre cents hommes, commandés primitivement par Djoudar, officier au service de Melouy. Ce quartier était habité par des Juifs. Le khalife Hakim bi amr illah apprit que, dans des réunions secrètes, ils chantaient des chansons satiriques; une nuit, il fit fermer les portes de ce quartier et donna l'ordre de l'incendier; il défendit aux Juifs de s'y établir de nouveau.

⁴ Le nom de Haret el Oumèra fut, à l'époque de Salah ed Din, changé en celui de Berl Chema oud Daoulèh, lorsque Melik el Mouazzeham Touran Chah Chema oud Daoulèh quitta la Syrie pour venir se fixer au Kaire.

⁵ Ce quartier reçut ce nom lorsque les Delyénites, qui accompagnaient Hestekin et les enfants de Moutaz oud Daoulèh, se réfugièrent au Kaire en 360 (970), après la mort de ce prince.

⁶ Haret er Roum était habité par les Grecs : il était divisé en quartier

Haret el Bathilyèh¹, Qaçr ech Chauk², Abid ech Chira, Haret el Meçamidèh³.

Description de la ville de Misr.

La ville de Misr est bâtie sur un terrain élevé; une chaîne de montagnes peu hautes se trouve du côté de l'est; ce sont plutôt des collines formées de pierres. La mosquée de Thouloun est bâtie sur une éminence, à la lisière de la ville. Elle est entourée de deux murailles extrêmement solides; je n'en ai vu de plus belles qu'à Amid et à Metafariqin. Cette mosquée a été construite par un émir qui a gouverné l'Égypte au nom des khalifes Abbassides⁴. Sous le règne de Hakim bi amr illah,

haut et quartier bas. Hakim bi amr illah le livra au pillage et le fit rasoir le 17 du mois de Zil Hidjèh 399 (10 août 1009).

¹ Le nom de Bathilyèh fut donné à des soldats de Djauher qui, lors de la fondation du Kaire, virent réclamer des terrains pour y construire un quartier : on leur dit qu'ils avaient tous été distribués. «Nous nous en retournerons déçus et frustrés», répondirent-ils. (Mouhaha bil'bathil, رحنا بالباطل) Ce nom leur resta et fut donné au quartier qu'ils habiteront.

² Qaçr ech Chauk était un palais construit sous le règne des khalifes Fatimides. Il fut réparé après la chute de leur dynastie et rasé en 811 (1408) par l'émir Djemal ed Din Yousof el Oustadar. Il s'élevait entre l'hôtel des monnaies (Dar ed Dharb) et le vieil hôpital (Maristan el Atiq).

³ Le quartier des Maçmoudy (soldats qui formaient, dans l'armée égyptienne, un corps de troupes important) fut rasé pendant les désastres du règne de Mostanser billah. Il fut reconstruit, après avoir reçu un nouveau délimitation, sous el Amir bi akhau illah (516 [1121]). Il s'étendait en dehors et sur la gauche de Bab el Djedid jusqu'au bord de Birket el M (l'étang de l'Éléphant). Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur le quartier occupé par les Abid ech Chira, ou esclaves accablés à prix d'argent. Les maisons ou cabanos devaient y être fort chétives.

⁴ L'émir Aboul Abbas Ahmed ibn Thouloun construisit la grande mosquée qui porte son nom sur la colline appelée Djebel Yechkour. Cet édifice, commencé en 263 (876), fut achevé en 266 (878). Cf. *Topographie de l'Égypte*, tome II, pages 265—269. P. Coste, *Architecture arabe ou Monuments du Kaire mesurés et dessinés de 1817 à 1826*. Paris 1837—1839, in-4°.

a'eul du sultan actuel, les descendants de l'émir Thouloun se présentèrent devant ce prince et lui vendirent cette mosquée pour la somme de trente mille dinars; puis, au bout de quelque temps, ils entreprirent la démolition du minaret. Hakim leur envoya dire : «Vous m'avez vendu la mosquée, comment se fait-il que vous la démolissiez?» «Nous n'avons point vendu le minaret», répondirent-ils. Hakim leur fit payer, pour le racheter, une somme de cinq mille dinars. Pendant le mois de Ramazan, le sultan fait, les vendredis, la prière publique dans cette mosquée.

Pour mettre la ville de Misr à l'abri des eaux du Nil, on l'a bâtie sur une éminence qui était autrefois couverte de grands et gros blocs de pierre. On les a brisés pour égaliser le sol, et les endroits nivelés portent aujourd'hui le nom d'Aqabah (montée, passage entre deux rochers).

Lorsqu'on regarde de loin la ville de Misr, on croit voir une montagne. Il y a des maisons qui ont quatorze étages, d'autres qui en ont sept. J'ai entendu dire, à une personne qui mérite toute confiance, qu'un particulier avait fait un jardin sur la terrasse d'une maison à sept étages. Il y avait fait monter un veau que l'on y avait nourri jusqu'à ce qu'il fut devenu un bœuf. Il avait établi une roue hydraulique qui, mise en mouvement par ce bœuf, élevait l'eau sur la terrasse où il avait planté des oranges à fruits sucrés et amers, des bananiers et d'autres

pages 31—33 et planches III, IV, V et VI. M. Taco Records a publié sur la vie d'Almed ibn Thouloun une thèse portant le titre de *Specimen historico-criticum exhibens vitam Amelii Tulonidæ cum ex nunc. codicibus Bibliothecæ L. B., tam ex libris historicis comparatis etc. Lugduni Batavorum 1825, in-4°.*

arbres fruitiers. Il y avait également semé des fleurs et des plantes odoriférantes de toutes sortes. Un négociant notable m'a assuré qu'il y a, à Misr, un grand nombre de maisons où l'on trouve des chambres à louer. La superficie de ces maisons est de trente àrech carrés, et chacune d'elles peut contenir trois cent cinquante personnes. Certains marchés et certaines rues sont constamment éclairés par des lampes; ils servent de passage et, comme ils sont couverts, ils ne reçoivent pas la lumière du ciel.

Misr possède sept grandes mosquées, sans compter celles qui sont au Kaire : leur nombre s'élève à quinze pour ces deux villes. Tous les vendredis, on y récite la khouthbèh et on y fait la prière.

Au milieu du bazar (de Misr) s'élève une mosquée qui porte le nom de Bab oul Djewami¹; elle a été construite par 'Amr, fils de 'Ass, lorsqu'il était gouverneur d'Égypte au nom de Moawieh. Cet édifice est soutenu par quatre cents colonnes de marbre. La muraille où se

¹ Il faut lire, au lieu de Bab oul Djewami' (la porte des mosquées), Tadj oul Djewami' (la couronne des mosquées). La mosquée de Misr, qui porte aussi le nom de Djami el 'Atiq (la mosquée vieille), fut construite en l'an 21 (642) par 'Amr ibn el 'Ass; elle couvre, au dire de Maqrizy, une superficie de quarante-deux mille coudées anciennes d'Égypte. Les galeries qui l'environnent sont soutenues par trois cent soixante-dix-huit colonnes. Les voûtes de ces galeries étaient incrustées de mosaïques qui furent détruites en l'année 387 (997) et remplacées par une couche de chaux. Treize portes donnaient accès dans la mosquée. L'une s'ouvrait du côté de la qiblich : elle était réservée au Khatib; quatre autres regardaient le nord, quatre l'est et quatre l'ouest.

Maqrizy, auquel j'emprunte ces renseignements, donne le détail des travaux que Hakim fit sur l'illah fit exécuter dans cette mosquée. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, tome II, pages 246—256. Ya'qout, *Moudjem*, tome III, pages 898—901.

trouve le mihrab est entièrement recouverte de plaques de marbre blanc sur lesquelles on a gravé, en caractères élégants, le texte entier du Qoran. En dehors de la mosquée et sur ses quatre faces, s'étendent les bazars sur lesquels s'ouvrent les portes de la mosquée. Dans la cour de cette dernière se tiennent continuellement des professeurs et des lecteurs du Qoran; c'est le lieu de réunion des habitants de cette grande ville, et l'on n'y voit jamais moins de cinq mille personnes réunies, étudiants, étrangers, écrivains publics qui rédigent des lettres de change, des contrats et autres actes.

Hakim a également acheté cette mosquée aux descendants de 'Amr, fils de 'Ass. Ceux-ci s'étaient présentés devant lui et lui avaient dit : « Nous sommes pauvres et ruinés; cette mosquée a été bâtie par notre ancêtre; si le sultana nous y autorise, nous la démolirons et nous en vendrons les pierres et les briques. » Hakim leur fit donner cent mille dinars, et il prit toute la population de Mir à témoin de l'achat qu'il venait de faire. Dans la suite, il fit ajouter à la mosquée un grand nombre de belles constructions. Il fit faire également une lampe en argent à seize pans dont chacun avait un ârech et demi de largeur; la circonférence était donc de vingt-quatre ârech. Dans les nuits saintes, on y allumait plus de sept cents luminaires. Le poids de cette grande lampe était de vingt-cinq qanthars d'argent; chaque qanthar vaut cent rathils, et chaque rathil cent quarante-quatre dirhems d'argent. Lorsque la lampe fut achevée, on ne put, à cause de sa grandeur, la faire passer par aucune

des entrées de la mosquée. Pour l'introduire dans l'intérieur, on fut obligé de démolir une des portes qui fut ensuite rétablie¹. Il y a toujours, étendues sur le sol de la mosquée, dix nattes à desins de couleurs superposées l'une sur l'autre. Toutes les nuits, il y a plus de cent lampes allumées.

Le tribunal du Qadhi oul Qoudhat se trouve dans cette mosquée². Du côté du nord, s'étend un marché qui porte le nom de Souq el Qanadil (le marché des Lampes)³. On n'en connaît pas de pareil dans aucun autre pays, et on y trouve des objets rares et précieux apportés de toutes les parties du monde. J'y ai vu des ouvrages en écaille tels que coffrets, peignes, manches de couteau etc. J'y ai remarqué aussi du cristal de roche de toute beauté et artistement travaillé par des ouvriers pleins de goût. Il avait été apporté du Maghreb, mais on disait que récemment, on en avait reçu de la mer de Qoulzoum, d'une qualité plus belle et plus transparente que celui du Maghreb. J'ai vu des défenses d'éléphant provenant de Zengbar et, parmi elles, il y en avait qui pesaient plus de deux cents meu. On avait également apporté d'Abyssinie une peau de bœuf qui ressemble à celle du

¹ Magrizy confirme ce fait et nous apprend qu'en l'année 403 (1012) le khalfé fit fabriquer une lampe d'argent pour laquelle on employa cent mille dirhems d'argent. Pour la faire entrer dans la mosquée, on dut abattre, en présence d'une foule énorme de spectateurs, les jaubages d'une des portes. *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, tome II, page 250.

² Magrizy nous apprend en effet que le Qadhi oul Qoudhat, présidait le tribunal situé dans cette mosquée deux fois par semaine, le mardi et le jeudi.

³ Magrizy donne à ce marché le nom de Zoqâq el Qanadil (rue des Lampes). Il longeait l'enclos de la mosquée et le palais d'Aur.

léopard et dont on fait des pantoufles¹. De ce même pays provenait un oiseau domestique de très grande taille; son plumage est tacheté de points blancs et il a sur la tête une aigrette pareille à celle du paon.

L'Égypte produit en abondance du miel et du sucre.

Le troisième jour de Deimâh de l'ancien style, en l'année persane 416 (18 décembre 1048) je vis en un seul et même jour, les fruits et les plantes dont je vais citer les noms : roses rouges, nénuphars, narcisses, oranges amères, oranges douces, citrons, pommes, jasmins, melons, destenbouïèh, bananes, olives, myrobolans frais, dattes fraîches, raisin, cannes à sucre, aubergines, courges, raves, navets, céleris, fèves fraîches, concombres, badrengs, oignons frais, aulx, carottes, et betteraves². Quand on se

¹ Yaqout nous apprend que la peau de la girafe était employée aussi dans le Fars pour faire des pantoufles. On allait la chercher à Djoubb, localité située dans la province de Berbera, dans le pays des Zendijs. Yaqout, *Moufjem*, tome II, page 17. C'est à Berbera que se réunissent encore aujourd'hui les Somalis et les tribus de l'intérieur de l'Afrique pour y faire leurs échanges.

² Abd el Lathif, dans sa *Relation de l'Égypte*, a décrit les productions végétales de l'Égypte.

Aly el Herewy, qui s'y trouvait, comme Abd el Lathif, vers la fin du XII^e siècle de notre ère, a été, ainsi que Nassiri Khosrau, frappé de la diversité des fleurs, des fruits et des légumes qu'il vit dans une même saison. « La terre d'Égypte et le Nil, dit-il, produisent bien des choses qui doivent exciter l'étonnement. J'y ai vu, dans une même saison, des roses de trois couleurs, des jasmins et des nénuphars de deux nuances, des myrtes, des jonquilles, des basilics, le lotus appelé khahry, des violettes, des giroflées, des fruits du lotus, des oranges amères, des citrons, des oranges douces, des dattes à peine formées et d'autres arrivées à maturité, des bananes, des figues de sycomore, du verjus et du raisin, des figues fraîches, des amandes, des courges, des melons, des pastèques, des aubergines, des fèves fraîches, des pois, des lupins frais, de la laitue, de la mauve, des granulés, des asperges et des cannes à sucre.

فان في ديار مصر ونيلها من عجائب الدنيا كثيراً ورأيت بها في اوان واحد

demandera comment on peut trouver réunis des fruits et des plantes dont les uns viennent en automne, les autres au printemps, en été et en hiver, on ne voudra pas admettre une pareille assertion. En rapportant ce fait, je n'ai l'idée de tromper personne et je n'écris que ce que j'ai vu. Quant à ce que j'insère dans ma relation d'après ce que l'on me raconte, je n'en accepte pas la responsabilité. L'Égypte, en effet, est une contrée d'une vaste étendue qui produit les fruits des pays froids et ceux des pays chauds. On apporte dans la capitale les produits de toutes les provinces, et on en vend la plus grande partie dans les marchés.

On fabrique à Misr de la faïence de toute espèce; elle est si fine et si diaphane que l'on voit à travers les parois d'un vase, la main appliquée à l'extérieur. On fait des bols, des tasses, des assiettes et autres ustensiles. On les décore avec des couleurs qui sont analogues à celles de l'étoffe appelée bouqalemoun; les nuances changent selon la position que l'on donne au vase¹. On fabrique

مجتمعاً ورداً ثلثة ألوان وأبّيت ياسمين لونين ولينوفراً لونين وآساً ونسريراً
وربخاناً وخبرياً ونسجماً وشورراً ونبقاً وأرنجماً ولبنوناً مركباً وطلماً ورتباً وموزاً
وجبناً وحصرماً وعباً وبنياً اخضراً ولوزاً وقنقوش وبتجناً وبادنجاناً
وبأفلاً اخضراً وبقطيناً وحصاً اخضراً وخساً و البقول والمان واهليوناً
وقصب السكر

Kiub es Ziarat, f^o 44.

¹ On a trouvé, dans le cours de ces dernières années, lorsque l'on a rasé les huttes formées par les décombres qui entourent le Kaire, de nombreux débris de poteries à reflets métalliques. Sur ces fragments on distinguait des figures d'hommes et d'animaux et des inscriptions arabes.

aussi un verre transparent et d'une grande pureté qui ressemble à l'émeraude; on le vend au poids. J'ai entendu dire à un marchand mercier, qui méritait toute confiance, que le poids d'un dirhem de cordon coûtait trois dinars maghreby (trois dinars maghreby valent trois dinars et demi de Nichapour). Je m'informai, à Nichapour, du prix du meilleur cordon que l'on pût trouver, et on me répondit que le prix de la plus belle qualité était de cinq dirhems.

La ville de Misr s'étend en longueur sur le bord du Nil. Il y a, sur la rive du fleuve, un grand nombre de kiosques et de pavillons de plaisance d'où l'on peut, à l'aide d'une corde, puiser de l'eau dans le Nil qui fournit toute celle que l'on emploie dans la ville. Elle est transportée par des saqqas dans des outres, soit à dos de chameaux, soit sur leurs épaules.

J'ai vu des vases en cuivre de Damas contenant chacun trente men d'eau; ils ont un éclat si brillant qu'on les prendrait pour de l'or. On m'a raconté qu'une femme possède cinq mille de ces vases et qu'elle en loue journellement, chacun à raison d'un dirhem par mois. Quand ils lui sont rendus, il faut qu'ils soient en bon état.

En face de Misr, au milieu du fleuve, et du côté de l'occident, est une île sur laquelle on avait autrefois bâti une ville¹. On y voit une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, et des jardins. C'est un rocher

¹ L'île de Raudah était désignée sous les khalifes Fathimites sous le nom de Djéziréh, de Djéziret Misr (l'île du Misr), ou Djéziret el Hien, (l'île du Château).

s'élevant au milieu du Nil qui se divise là en deux branches dont chacune, d'après mon estimation, a la largeur du Djilhou; mais le courant est ici beaucoup plus tranquille et plus lent. Misr est reliée à cette île par un pont formé de trente-six bateaux. Une partie de la ville est située sur la rive opposée du fleuve: elle porte le nom de Djizèh; on y voit une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, mais il n'y a pas de pont, et on passe le Nil, soit en bateau, soit à l'aide d'un bac¹. Il y a plus de barques à Misr qu'à Baghidah ou à Baqrah.

Les marchands vendent à prix fixe; si l'un d'eux trompe un acheteur, on le fait monter sur un chameau, on lui met à la main une clochette qu'il agite, tandis qu'on le promène par la ville, et il crie à haute voix: «J'ai trompé et je suis puni! que le même châtiment atteigne tous ceux qui mentiront!»

Dans le bazar, les baqqals, les droguistes et les quincailliers fournissent eux-mêmes les verres, les vases en faïence et le papier qui doivent contenir ou envelopper ce qu'ils vendent. Il n'est donc pas nécessaire que l'acheteur se préoccupe de ce qui doit contenir ce qu'il achète.

On extrait des graines de la rave et de la navette une huile à brûler qui porte le nom de zeït harr (huile chaude). Le sésame est peu abondant en Égypte et l'huile

¹ La ville de Djizèh était considérée sous les Fathimites comme un faubourg de Misr. Il s'y tenait tous les dimanches un marché qui attirait un grand concours de monde. On conservait dans la mosquée, appelée Mesdjid et Taubèh (la mosquée du Repentir), la caisse en bois dans laquelle Moïse fut placé par sa mère, lorsqu'elle l'abandonna au courant du Nil. On montrait aussi dans cette ville le dattier au pied duquel la vierge Marie allaita son fils. Maspry, tome 1^{re}, page 206.

en est chère; l'huile d'olive se donne à bon marché. Les pistaches sont d'un prix plus élevé que les amandes; dix men d'amandes dépouillées de leur écorce ne valent pas plus d'un dinar.

Les négociants et les marchands se rendent de leurs maisons au bazar, et du bazar à leurs maisons, montés sur des ânes sellés. On trouve, à l'entrée de chaque rue et de chaque marché, des ânes avec de jolies selles. On peut les monter à volonté pour une faible rétribution. Il y en a, dit-on, cinquante mille qui, tous les jours, peuvent être loués par le public. Les militaires et les gens attachés à l'armée sont les seuls qui aillent à cheval. Les marchands, les paysans, les artisans et les gens de plume vont à âne. J'ai vu un grand nombre d'ânes pie comme les chevaux, mais ils étaient beaucoup plus agréables que ces derniers.

A l'époque où je me trouvais à Misr, les habitants jouissaient d'une très-grande nissance. En l'année 439 (1047), le sultan eut un fils et il donna l'ordre de faire des réjouissances publiques pour célébrer cet heureux événement. On décora la ville et les bazars. Si je faisais la description de ces fêtes, bien des personnes ne voudraient point ajouter foi à mon récit et me taxeraient d'inexactitude. Les boutiques des merciers, celles des changeurs et autres marchands étaient tellement remplies d'or, de bijoux, de

¹ L'huile d'olive porte en Égypte le nom de zéit thayb (bonne huile); celle que l'on extrait du sésame s'appelle siridj (huile à éclairer), celle du carthame, zéit belou (huile douce), enfin celle de la graine de lin ou des graines de raves et de navets, zéit harr (huile chaude).

Cf. *Mémoires des missionnaires du Levant*, tome II, pages 136—136.

monnaies, de marchandises, d'étoffes de brocard et de qaçab que l'on n'y pouvait trouver place pour s'asseoir.

Tout le monde avait la plus grande confiance dans le sultan et personne ne redoutait ni les espions ni les délateurs. On était assuré que le prince ne se livrerait à aucun acte de violence envers qui que ce soit, et qu'il ne convoiterait jamais le bien de personne.

J'ai vu, à Misr, des richesses si considérables que si je tentais de les énumérer et de les décrire, on n'accorderait, en Perse, aucune créance à mes paroles. Il m'a été impossible d'en faire le dénombrement et l'estimation.

Je n'ai connu aucun pays jouissant de plus de tranquillité et de sécurité que l'Égypte. J'ai vu un chrétien qui était une des personnes les plus riches de Misr. On ne pouvait dire le nombre des barques qui lui appartenaient, ni estimer ses biens et la valeur de ses propriétés. Le vézir du sultan le fit appeler et lui dit: «L'année n'est pas bonne et les souffrances du peuple font peser un poids sur le cœur du sultan. Quelle quantité de blé peux-tu fournir, soit en le vendant, soit en le donnant à titre de prêt?» Le chrétien répondit: «Grâce à l'heureuse fortune du sultan et du vézir, j'ai sous la main du blé en telle quantité que je puis fournir du pain à Misr pendant six ans.» Cette ville avait, à cette époque, une population cinq fois plus considérable que celle de Nichapour, en la portant au plus haut. Celui qui est habile dans la science des évaluations arithmétiques peut se rendre compte de la fortune d'une personne qui possède une telle quantité de blé. De quelle sécurité jouis-

sait le peuple! Quel esprit de justice devait animer le souverain, pour qu'en de tels temps on pût voir de pareilles situations et de semblables fortunes! En effet, le prince ne se rendait coupable d'aucun acte d'injustice et de tyrannie, et ses sujets ne cachaient et ne dissimulaient rien de ce qu'ils possédaient.

Je vis à Misr un caravansérail appelé Dar el Vézir dans lequel étaient établis des marchands de qaçab : au rez de chaussée se trouvaient des tailleurs et à l'étage supérieur des ravandeurs. Je demandai un régisseur à quel chiffre s'élevait le revenu des locations de ce caravansérail. Il me répondit qu'il rapportait chaque année vingt mille dinars maghreby, mais qu'actuellement une partie en était tombée en ruines et qu'on la reconstruisait; que, cependant, on percevait encore mille dinars par mois, soit douze mille dinars par an. On m'assura qu'il y avait dans la ville deux cents caravansérails, les uns plus grands, les autres aussi grands que celui-ci dont je viens de parler.

La salle des banquets du sultan.

Le sultan offre, selon l'usage établi, deux festins par an, à l'époque des deux fêtes. Il invite les hauts fonctionnaires et le peuple. Les repas, auxquels il convie les personnes de la cour, ont lieu en sa présence; ceux qu'il donne aux gens du peuple sont servis dans de grands édifices publics ou dans d'autres lieux.

J'avais beaucoup entendu parler de la salle de ces repas d'étiquette¹; je désirai donc la voir.

¹ Maqrizy a donné la description des banquets d'apparat qui étaient

J'avais fait la connaissance d'un des secrétaires du sultan et je m'étais lié d'amitié avec lui. Il vint me faire visite et je lui dis : « J'ai vu la cour de quelques-uns des princes étrangers, telle que celle du sultan Mahmoud de Ghaznèh et celle de son fils, le sultan Mass'oud. Je voudrais voir aujourd'hui la manière dont reçoit le prince des croyants. » Il fit part de mon désir à un huissier que l'on appelle ici Sahib es sitr (maître de la portière).

Le dernier jour du mois de Ramazan de l'année 440 (7 mars 1049) on avait disposé la salle dans laquelle, le lendemain jour de la fête, devait se rendre le sultan, pour assister au festin après avoir fait la prière. Je franchis la porte du palais et je vis une suite de bâtiments, de terrasses et de salles, dont la description, si je tentais de la faire, grossirait mon ouvrage.

Il y avait douze pavillons contigus les uns aux autres et tous de forme carrée. Quand on entrât dans l'un, on le trouvait plus beau que celui que l'on venait de quitter. Chacun d'eux avait une superficie de cent ârech carrés, à l'exception d'un seul qui n'en avait que soixante. Dans ce dernier était dressé un trône occupant toute la largeur de la salle; il avait quatre guezes de haut et autant de large. Trois de ses faces étaient en or et on y avait

donnés par les khalifes Fatimites aux différentes grandes fêtes de l'année et notamment à celle de la rupture du jeûne. Ces festins avaient lieu dans la partie du palais qui portait le nom de Qa'nt ez Zehab (la salle d'Or). Maqrizy nous donne la liste des personnages qui y étaient admis, et celle des mets qui étaient servis dans des plats d'or, d'argent et de porcelaine de Chine. Le khalife ne prenait pas part au festin : il jonnissait du coup d'œil de la salle, assis derrière une fenêtre grillée. *Topographie de l'Égypte*, tome I^{er}, pages 387—398. Aboul Mchassiu, tome II, pages 476—479.

représenté des scènes de chasac, des cavaliers faisant courir des chevaux et d'autres sujets; on y remarquait également des inscriptions tracées en très-beaux caractères. Les tapis et les tentures de cette salle étaient en satin de Grèce et en bouqualemoun tissé expressément sur la mesure de la place où ils devaient être posés. Une balustrade en treillage d'or entourait le trône dont la beauté défie toute description. Derrière le trône, du côté du mur, étaient posés des degrés en argent. Ce trône était si merveilleux qu'un volume tout entier ne suffirait pas à le décrire dans tous les détails. Cinquante mille men de sucre sont assignés, me fut-il dit, pour la décoration de la table du sultan. J'y vis un arbre ressemblant à un oranger dont les branches, les feuilles et les fruits étaient en sucre; on y avait disposé mille statuettes et figurines également en sucre¹.

Les cuisines particulières du sultan se trouvent en dehors du palais; cinquante serviteurs y sont constamment employés. Un passage souterrain conduit du palais aux cuisines. Il est de règle de livrer, tous les jours, à l'office du sultan quatorze charges de chameau de neige. La plupart des grands officiers et des dignitaires en reçoivent des rations déterminées. On en donne aussi aux personnes de la ville qui en réclament pour le soulagement des malades. On distribue également au palais des sirops et des potions à ceux qui en ont besoin et qui en sol-

¹ Maqrizy mentionne ces figurines. Au mois de Ramadan 880 (990) elles furent fournies, ainsi que les autres sucreries, par Janos es Saqlaby (l'Esclave), préfet de la haute-justice, et par le lieutenant de police, Aly ibn Sa'ad. *Topographie de l'Égypte*, tome I^{er}, page 387.

licitent le don. Il en est de même pour les onguents tels que l'huile de baume etc. On ne les refuse jamais à qui en a besoin et en fait la demande.

Caractère et manière de gouverner du sultan.

La sécurité et le calme sont si grands à Misr que les merciers, les changeurs et les bijoutiers ne ferment pas les portes de leurs boutiques. Ils se contentent d'étendre devant elles un filet et personne n'a l'audace de dérober quoi que ce soit.

Il y avait un joaillier juif qui approchait la personne du souverain; il était fort riche, et on avait en lui la plus entière confiance pour l'achat des pierreries. Un jour, des soldats du sultan fondirent sur lui et le massacrèrent¹. Ce meurtre commis, ils redoutèrent la colère du prince. Ils montèrent à cheval, se réunirent au nombre de vingt mille sur la place du Méilan et gagnèrent la plaine. Cette démonstration remplit de terreur la population de la capitale. Les soldats restèrent à cheval jusqu'au milieu du jour. Un eunuque du sultan sortit du palais et, se tenant sur la porte, leur cria : « Le sultan vous demande si vous lui obéissez, oui ou non? » Ils répondirent tout d'une voix : « Nous sommes des esclaves soumis, mais nous avons commis un crime! »

¹ Abou Sayd Sahl ibn Haroun était un marchand juif originaire de la ville de Toust, dans la province d'Ahwaz. Il avait vendu au khelifé el Dhanir li izaz din Allah, l'esclave qui fut le méro de Mostanser billah. A l'avènement de son fils, cette princesse fit venir au Kaire Abou Sayd et en fit son intendant et son conseiller. Abou Sayd fut massacré par des soldats turcs à l'instigation de Fakhr el Mouk Abou Nasr Sadaqah el Felahy, juif converti à l'islamisme et auquel il avait fait donner la charge de vizir.

L'eunuque du sultan leur dit alors : «Le sultan vous donne l'ordre de vous retirer.» Ils partirent aussitôt.

Ce juif qui avait été tué portait le nom d'Abou Sayd. Il avait un fils et un frère et ses richesses étaient si considérables que Dieu seul pouvait les connaître. On rapporte qu'il y avait, sur la terrasse de sa maison, trois cents vases en argent dans chacun desquels était planté un arbre. Le grand nombre de ces arbres, tous chargés de fruits, donnait à cette terrasse l'apparence d'un jardin.

Le frère d'Abou Sayd¹ écrivit une lettre qu'il fit parvenir au sultan et dans laquelle, à cause de la frayeur qu'il éprouvait, il proposait de verser immédiatement au trésor la somme de deux cent mille dinars maghreby. Le sultan renvoya cette lettre et la fit déchirer en public, puis il fit dire au frère d'Abou Sayd : «Soyez sans inquiétude et retournez chez vous, car personne n'a rien à démêler avec vous, et moi je n'ai besoin de l'argent de qui que ce soit.» Il donna des lettres de sûreté au frère et au fils d'Abou Sayd.

Dans toutes les villes et dans tous les villages, depuis la Syrie jusqu'au Qaïrouan où je suis allé, des intendants nommés par le sultan payent les dépenses des mosquées pour l'huile, les nattes fines et grossières, les tapis de prières, les salaires et les gages des sacristains, des gens chargés de l'entretien des tapis, des mouëzzins et autres employés.

¹ Abou Naar, frère d'Abou Sayd, avait été mêlé à toutes les intrigues du palais et avait provoqué la chute du vizir Hassan ibn el Anbari (Mabarrem 440, juin 1048).

Une année, le gouverneur de la Syrie écrivit que l'huile était peu abondante. Si nous en recevons l'ordre, mandait-il, nous fournirons aux mosquées du zeït harr. C'est le nom de l'huile que l'on fabrique avec les graines des ravcs et des navets. On lui répondit : «Tu dois exécuter les ordres et non pas les donner. Il n'est pas permis d'apporter la moindre modification ni le moindre changement à tout ce qui a trait à la maison de Dieu.»

Le Qadhi oul Qoudliat reçoit, tous les mois, un traitement de deux mille dinars maghreby. Chaque qadhi est payé en proportion, selon le rang qu'il occupe, afin qu'il ne soit point tenté de s'emparer du bien des particuliers, et que ces derniers n'aient point à souffrir d'injustices de sa part.

Il est de règle de lire, le quinze du mois de Redjeb, dans les mosquées de l'Égypte, un rescrit du sultan conçu en ces termes : «O communauté des Musulmans! l'époque du pèlerinage est proche; la caravane du sultan sera organisée selon l'usage; elle aura les soldats, les chevaux, les chameaux et les vivres indispensables.» On fait la même proclamation pendant le mois de Ramazan, et on commence à sortir de la ville le premier jour du mois de Zil Qa'addèh. On campe dans un endroit désigné d'avance et on se met en marche au milieu du mois de Zil Qa'addèh¹. La dépense journalière pour les soldats et pour

¹ L'endroit où se rassemblent les pèlerins, avant de se mettre en marche, porte aujourd'hui le nom de Birket el Houliadj (l'étang des Pèlerins). On l'a successivement appelé Djouleb Oueïrah (puits de Oueïrah), parce qu'il était le lieu du campement de cette fraction de la tribu des Beouou Toumia, et Anli el Djoubb (le canton de la Fosse). Les khlifas et, après eux, les sultans d'Égypte s'y rendaient pour se divertir. Ibn Monousser nous apprend

les fourrages est de mille dinars maghrebis, sans compter les vingt dinars qui forment la paye de chaque soldat. On met vingt-cinq jours pour arriver à la Mekke où l'on séjourne pendant dix jours; on en met également vingt-cinq pour revenir. On dépense pour les vivres, pendant ces deux mois, soixante mille dinars, sans compter les frais imprévus, les gratifications, la solde de la troupe et le prix des chameaux qui sont mis hors de service¹.

En l'année 439 (1047), on lut en public un ordre revêtu du sceau du sultan et dont voici la teneur : « Le prince des croyants dit qu'il est inutile que le pèlerinage soit accompli cette année; la disette et la famine règnent présentement dans le Hedjaz, et un grand nombre d'hommes ont péri. Je donne cet avis par sollicitude pour les musulmans. » Les pèlerins restèrent donc en Égypte². Le

que, tous les ans, le khalife Mostanaser allait en partie de plaisir à Birkot el Hondadj avec ses femmes et les officiers de sa maison. Il était suivi de chameaux chargés de grandes outres pleines de vin dont il faisait faire des distributions. Maqrizy, *Topographie de l'Égypte*, tome II, page 163.

¹ Ce chiffre de soixante mille dinars est le même que celui qui est donné par Maqrizy. La dépense totale de la caravane des pèlerins d'Égypte s'élevait à cent vingt mille dinars, dont la moitié était employée à acquitter le droit de passage réclamé par les Arabes, à distribuer des aumônes, à louer des chameaux, à solder la paye et l'entretien des soldats, du chef de la caravane et des domestiques et à creuser des puits sur la route. Sous l'administration du vizir el Yazoury, ces dépenses augmentèrent tous les ans et elles atteignirent deux cent mille dinars. *Topographie de l'Égypte*, tome I, page 492.

² Les historiens orientaux nous apprennent qu'il n'y eut point de pèlerinage en l'année 439. La famine et la peste désolèrent la Mésopotamie, l'Iraq et le Hedjaz. Aboul Mehaasin cite dans sa chronique un passage du *Mirât ou Zeman*, d'Ibn Sibth el Djaury : « On reçut à Bagdad, dit cet auteur, une lettre de Mossoul annonçant que l'on y avait mangé des cadavres; trois cent mille habitants avaient péri et il ne s'était trouvé une fois, dans la grande mosquée, que quatre cents fidèles pour assister à la prière publique du

sultan fit partir, comme d'habitude, le voile de la Ka'abah qu'il envoie deux fois par an à la Mekke. Il fut expédié, cette année-là, par la voie de Qoulzoum, et j'accompagnai ceux qui étaient chargés de le porter. Je quittai Miar le premier du mois de Zil Qa'adèh (18 avril 1048); le huit nous arrivâmes à Qoulzoum. Notre navire mit à la voile et, après quinze jours de traversée, nous abordâmes à la ville de Djar, le vingt-deuxième jour du mois de Zil Qa'adèh. Nous atteignîmes Médine après quatre jours de marche.

Médine est une ville située sur la lisière d'une plaine; le sol est humide et imprégné de sel; il y a des cours d'eau, mais ils sont peu considérables. La ville est entourée de plantations de dattiers et la qiblèh est orientée du côté du sud. La mosquée du Prophète est aussi grande que le Mesdjid el Haram. L'enclos où se trouve le tombeau de Mohammed est placé à côté du minber. Lorsqu'on a la face tournée dans la direction de la qiblèh, on a le tombeau à gauche, et quand le khatib, du haut du minber, prononce le nom du Prophète (sur qui soit le salut!) et appelle sur lui les bénédictions divines, il se tourne à droite et il désigne du geste le tombeau.

La mosquée a la forme d'un pentagone; l'espace entre les piliers, qui sont au nombre de cinq, est rempli par des murs. A l'extrémité de cet édifice, se trouve une espèce d'enclos qui renferme le tombeau, et que l'on a

vendredi. On vendit une grenade deux qirath, une bulbe de nésuphar deux qirath et un concombre un qirath. • Ibu el Athir, *Kamil fit tarikh*, tome IX, page 370. Abou'l Mehsin, manuscrit de la Bibliothèque nationale, suppl. arabe, n° 816, f° 98 v°.

entouré d'une grille, afin que personne ne puisse en approcher. On a tendu un filet au-dessus de la partie qui n'est point couverte (par un toit), afin d'empêcher les oiseaux d'y pénétrer. Entre le tombeau et le minber est un espace semblable à une cour; il se trouve en contrebas et est dallé en marbre. On l'appelle Raudhah et on prétend que c'est un des jardins du paradis, car le Prophète a dit : «Entre mon tombeau et mon minber se trouve un jardin qui est un des jardins du paradis.» Les chiites prétendent que Fathimèh la pure (que le salut soit sur elle!) est aussi enterrée en cet endroit¹.

¹ Aboul Hassan Aly ibn Abdillab el Semhoudy a écrit sous le titre de *Khilaat wal uefa bi akhbari dari' Mustafa* (Histoire très-sincère de la demeure de l'Élu) une description de la mosquée de Médine et du tombeau de Mohammed. Cet ouvrage a été imprimé au Kairo en 1285 (1868).

M. Wüstenfeld a traduit les chapitres relatifs au sanctuaire, en négligeant, avec juste raison, ceux que l'auteur a consacrés aux traditions, aux légendes faiblesses, aux cérémonies dont les pèlerins doivent s'acquitter en visitant le tombeau, et aux mérites qui y sont attachés. *Geschichte der Stadt Medina. Im Auszuge aus dem Arabischen des Sanhidi*, von F. Wüstenfeld, Göttingen 1860, in-4°.

Burckhardt nous a donné une description de Médine fort détaillée. «C'est près de l'angle du sud-est, dit-il, que se trouve le fameux tombeau; il est éloigné de vingt-cinq pieds du mur du sud et de quinze de celui du nord. Une grille de fer peinte en vert et dont la hauteur atteint à peu près le tiers de celle des colonnes, entoure la tombe et renferme un espace irrégulier d'environ vingt pas carrés dans la galerie, dont elle enveloppe plusieurs colonnes par la base Selon l'historien de Médine, la tenture couvre un édifice carré de pierres noires, soutenu par deux colonnes et dans l'intérieur duquel sont les sépultures de Mahomet et de ses plus anciens disciples et successeurs immédiats, Abou Bekr et Omar . . . On dit que celui de Mahomet est placé le premier, puis celui d'Abou Bekr un peu plus haut à gauche, enfin celui d'Omar, dans la même position et la même direction relativement à ce dernier. Celui de Mahomet est le plus grand. L'enceinte qui renferme ces tombeaux est appelée Houjdjrah. La dénomination de Raudhah appartient strictement au seul espace compris entre la chaire et le Houjdjrah, quoique toute la galerie méridionale au nord de la cloison soit souvent désignée par cette appellation. C'est à cause de ce nom de Raudhah ou jardin que les colonnes renfermées dans son enceinte

La mosquée a une seule porte. Au sud de la ville, s'étend une plaine où se trouve un cimetière qui renferme le tombeau du prince des croyants Hamzah, fils d'Abdoul Mouthallib; ce cimetière porte le nom de Qoubour ech Chouheda (les tombeaux des Confesseurs de la foi).

Nous restâmes deux jours à Médine, puis, comme nous avions peu de temps devant nous, nous nous remîmes en chemin.

La route se dirigeait vers l'Orient. A deux stations de

soit pointes, jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds, de fleurs et d'arborescences, afin d'aider à l'imagination qui ne serait pas disposée à découvrir le moiste rassemblement entre ce lieu et le jardin d'Éden.» *Voyages en Arabie contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les Musulmans*, traduits par J. B. Eyric. Paris 1835, tome II, pages 59-60. Les opinions sont partagées au sujet de savoir si la dépouille mortelle de Fathimèh repose dans le Houjdjrah ou dans le cimetière de Bayy' en dehors de la ville.

Ludovico Varthema est le premier Européen qui, ayant visité Médine en 1503, nous en ait donné une description. Elle concorde avec celles des écrivains orientaux et des voyageurs plus modernes. Je crois que le lecteur me saura gré de donner ici le chapitre relatif à la mosquée de Médine.

De l'église et sépulture ou est enterré Mahomet et ses compagnons.

«La mosquée, c'est-à-dire l'église, est carrée et a environ cent pas de long et quatre vingt de large. Il y a deux portes; autour de trois costes la couverture est toute voûtée et dedans, il y a plus de quatre cents piliers de pierre égypte tous blancs. Il y a environ trois mille lampes toujours ardentes. Et du costé des voûtes, a main droite, au bout de la dicte mosquite, il y a une tour carrée ayant environ cinq pas de large. Et a chacun carré de la dicte tour est toute environnée d'ung drap de soye. Et a deux pas pres, y a un beau treillis de cyrvro par dedans lequel les pelerins regardent la dicte tour. Et du costé a main gauche dudict treillis, il y a un petit guichet et pour aller a la dicte tour, il y a un petit huya. Et de l'ung des costes dudict huya, il y a environ vingt livres et de l'autre costé vingt cinq, lequel livres sont ceulz de Mahomet et de ses compagnons. Dedans le dict huya, il y a une sepulture dessous terre ou fut ensepulturé et mis Mahomet, Haly, Abou Baquar, Othman, Aumar et Fatoma.» *Le Voyageur*, traduit par Dabry de Ranconia, manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 6640, f° 12 v° et 13 r°.

Médine, nous rencontrâmes des montagnes et une vallée étroite semblable à un défilé; elle portait le nom de Djouhfèh. C'est là qu'est le Miqat des pèlerins du Maghreb, de la Syrie et de l'Égypte; on donne le nom de Miqat aux lieux où l'on revêt l'ihram pour faire le pèlerinage. On dit qu'une année, une multitude de pèlerins y était campée; un torrent faisant tout à coup irruption les fit tous périr. C'est à cette circonstance que ce lieu doit son nom de Djouhfèh¹.

La Mekke est à cent fersengs de Médine; on marche constamment sur un terrain rocailloux. Nous franchîmes cette distance en huit jours. Le dimanche six du mois de Zil Hidjèh (24 mai), nous arrivâmes à la Mekke et nous logeâmes près de Bab es Safa. La famine désolait la ville; quatre men de pain coûtaient un dinar de Nishapour. Les Moudjavir émigraient, et d'aucun pays, il n'était venu de pèlerins.

Le mercredi, nous nous acquittâmes à l'Arafat, avec l'assistance de Dieu, des cérémonies prescrites pour le pèlerinage; puis, nous séjournâmes pendant deux jours à la Mekke. La disette et la misère forçaient un grand nombre

¹ Dans cette vallée s'élevait autrefois un village riche et florissant appelé Maby'ah; il fut détruit par un torrent qui grossit subitement. Ce lieu reçut alors le nom de Djouhfèh qui signifie : « un torrent impétueux balayant tout devant lui ». Cette catastrophe eut lieu sous le règne du khalife Abd el Melik ibn Merwan, en l'année 80 (699). Un grand nombre de pèlerins y perdit la vie. Aboul Weïd Mohammed el Azraqy, dans son *Histoire de la Mekke*, donne quelques détails sur ce désastre et sur les mesures ordonnées par le khalife pour le réparer. *Geschichte und Beschreibung der Stadt Mekke*, herausgegeben von J. Wüstenfeld. Leipzig 1858, page 395. Djouhfèh est à quatre étapes de Djar, à six de Médine et à quatre de la Mekke. L'étang de Khoumm (Ghadir Khoumm) se trouve à la distance de deux milles.

de gens de s'enfuir de tous côtés, loin du Hedjaz. Je ne parlerai point maintenant, en détail, des cérémonies du pèlerinage; je ne ferai point ici la description de la Mekke; mais je la donnerai plus loin, lorsque je rendrai compte de mon dernier voyage, car, à cette époque-là, je séjournai dans cette ville pendant six mois, en qualité de Moudjavir.

Nous reprîmes le chemin de l'Égypte, et après soixante-quinze jours de voyage nous arrivâmes à Misr. Trente-cinq mille personnes s'étaient, cette année-là, réfugiées du Hedjaz en Égypte. Le sultan leur fit distribuer des vêtements et des subsides pendant toute l'année, car tous étaient arrivés nus et affamés. Plus tard, la pluie étant tombée, les vivres devinrent abondants dans le Hedjaz; le sultan fit, alors, donner à chacun des réfugiés, des habits et de l'argent et il les renvoya dans leur patrie.

Au mois de Redjeb de l'an 440 (décembre 1048), on lut une seconde fois au peuple un rescrit du sultan rédigé en ces termes : « La famine désole le Hedjaz et il est inutile que les pèlerins fassent le voyage; qu'ils s'en dispensent et qu'ils se conforment aux commandements de Dieu. » Le pèlerinage n'eut donc pas lieu cette année-là, mais le sultan ne manqua pas de faire partir ce qu'il était de son devoir d'envoyer, le voile de la Ka'abah, les pensions des serviteurs et des employés du temple, ainsi que celles des émirs de la Mekke et de Médine. Le traitement et la gratification du gouverneur de la Mekke s'élevèrent à la somme de trois mille dinars par mois. Ces

pensions, ainsi que des chevaux et des vêtements d'honneur, lui sont envoyées deux fois par an. *

Un personnage appelé le Qadhi Abdoullah qui avait autrefois exercé les fonctions de juge à Damas, fut chargé de remettre ces pensions et de porter le voile de la Ka'abah. Je l'accompagnai et nous primes la route de Qoulzoum. Cette fois, notre navire aborda à Djar le dernier jour du mois de Zil Qa'adèh (6 mai). Le moment du pèlerinage était fort rapproché et le temps nous pressait. Un chameau se louait cinq dinars. Je fis donc le voyage avec la plus grande hâte. J'arrivai à la Mekke le huit du mois de Zil Hidjèh (15 mai) et je m'acquittai, avec l'aide de Dieu, des cérémonies prescrites. Une très-nombreuse caravane de pèlerins était venue du Maghreb; les Arabes exigèrent d'eux injustement, cette année-là, aux portes de la noble ville de Médine, un droit de passage à leur retour de la Mekke. Il s'ensuivit un combat dans lequel plus de deux mille Maghrebins perdirent la vie, et beaucoup d'autres ne revirent pas leur patrie.

Dans ce même pèlerinage, une compagnie de gens du Khorassan venue par la voie de la Syrie et de l'Égypte, avait traversé la mer pour se rendre à Médine. Le six du mois de Zil Hidjèh, il leur restait encore cent quatre fersengs à franchir pour arriver à l'Ararat. Ils dirent: « Nous donnerons chacun quarante dinars à ceux qui, dans les trois jours que nous avons devant nous, nous feront arriver à la Mekke de façon à pouvoir nous acquitter du pèlerinage. » Des Bédouins se présentèrent à eux et réussirent à les mener à l'Ararat en deux jours

et demi. Ils avaient reçu l'argent d'avance; ils avaient attaché chacun de ces pèlerins sur des dromadaires de course et ils les avaient ainsi fait partir de Médine et arriver jusqu'à l'Ararat. Deux d'entre eux avaient expiré en route, et étaient restés attachés sur les dromadaires; les quatre autres vivaient encore, mais ils n'avaient plus qu'un souffle de vie. Nous assistâmes à leur arrivée au moment de la prière de l'après-midi; ils étaient dans un tel état qu'ils ne pouvaient ni se tenir debout, ni proférer une parole. Ils nous racontèrent qu'ils avaient, à maintes reprises, dit à ces Bédouins: « Nous vous abandonnons la somme en or que nous vous avons donnée; laissez-nous, car nous sommes à bout de forces. Ils ne nous écoutèrent pas, ajoutaient-ils, et ils continuèrent à presser le pas de leurs montures. » Bref, ces quatre individus purent s'acquitter du pèlerinage et s'en retourner par la voie de la Syrie.

Après avoir accompli mon pèlerinage, je revins à Misr, car j'y avais mes livres et je n'avais pas l'intention de retourner à la Mekke.

L'émir de la Mekke se rendit cette année-là à Misr, car il avait à réclamer du sultan une somme qu'on lui payait tous les ans en sa qualité de descendant de Hussein, fils d'Aly¹. Je fis la traversée jusqu'à Qoulzoum sur le même navire que lui, et nous voyageâmes ensuite ensemble jusqu'à Misr.

En 441 (1049), année pendant laquelle je me trouvais

¹ L'émir de la Mekke était le chérif 'Adjoul Mo'aly Choukr dont il sera question plus loin.

à Miar, on y reçut la nouvelle que le gouverneur d'Haleb s'était révolté. Il était le vassal du sultan et son père avait gouverné cette ville. Le sultan envoya, pour le combattre, un eunuque qui portait le titre d'Oumdet oud Daoulèh. Cet eunuque, qui était le chef des Mouthalib, possédait de grands biens et une immense fortune¹. On appelle Mouthalib les gens qui se livrent, dans les montagnes, à la recherche des trésors et des dépôts qui y sont enfouis². Il en vient de tout le Maghreb, de la Syrie et des provinces de l'Égypte; ils supportent de grandes fatigues et dépensent beaucoup d'argent pour leurs recherches dans les montagnes, dans les rochers et les carrières. Beaucoup d'entre eux trouvent des richesses enfouies, mais d'autres dissipent de grosses sommes sans rien découvrir. On dit que les trésors de Pharaon sont cachés dans ces lieux. Lorsque l'on en met un au jour, on en abandonne le cinquième au sultan et on garde le reste. Le sultan fit donc marcher contre Haleb cet eunuque; il lui conféra un rang très-élevé et lui donna des tentes, des pavillons et tout ce qui constitue les attributs de la grandeur. Lorsqu'il arriva près d'Haleb, il fut tué dans un combat. Ses richesses étaient si considérables qu'il fallut deux mois pour les transporter de son trésor dans

¹ Les trésors enfouis dans le sol de l'Égypte sont désignés sous le nom de Methalib et ceux qui se livrent à leur recherche sont appelés Mouthalib. Cf. Maqoudi, *Les Prairies d'or*, tome II, page 414-420.

² L'eunuque Aboul Fadhl Rifiq reçut le commandement d'une armée de trente mille hommes pour marcher contre Mou'ez ed Daoulèh Thimal qui s'était révolté à Haleb. Il campa à Mechhed Djouff, non loin de la ville; les habitants l'attaquèrent et mirent son armée en déroute. Rifiq fait prisonnier fut enfermé dans le château où il mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Rifiq avait été l'esclave du khalife Aziz billah.

celui du sultan. Il possédait trois cents filles esclaves dont le plus grand nombre étaient d'une rare beauté; quelques-unes avaient partagé sa couche. Le sultan donna l'ordre de leur rendre la liberté, et il autorisa toutes celles qui le désirèrent à choisir un époux. Celles qui ne voulurent point se marier conservèrent tout ce qu'elles possédaient et purent se retirer dans leurs maisons; on n'exerça sur elles ni pression ni contrainte.³

Le prince qui gouvernait Haleb, craignant qu'après la mort d'Oumdet ed Daoulèh le sultan ne fit marcher une nouvelle armée contre lui, fit partir sa femme accompagnée d'un fils âgé de sept ans. Il leur remit de riches présents pour les offrir au souverain et solliciter son pardon pour ce qui s'était passé. Lorsque sa femme et son fils arrivèrent en Égypte, ils durent s'arrêter pendant plus de deux mois, en dehors de la capitale. Il ne leur fut pas permis d'y entrer et leurs cadeaux furent refusés; mais les imams et les qadhis intercédèrent tous en leur faveur auprès du sultan et le supplièrent de les recevoir. Ils furent, à la fin, admis en sa présence et autorisés à s'en retourner après avoir reçu un diplôme et des vêtements d'honneur⁴.

³ Cette princesse était fille de Weththal ibn Sabiq en Noumeïry, seigneur de Harran; elle portait le nom de Alwyèh et le surnom de Seydelèh. Elle fut accompagnée, dans le voyage qu'elle fit en Égypte, par Cheikh ed Daoulèh Aly ibn Ahmed ben el Esser qui fut en 443 (1051) envoyé à Constantinople pour porter le tribut que Mou'ez ed Daoulèh devait payer à l'empereur. Kemal ed Din Abou Hafç Omar donna, dans son histoire d'Haleb, tous les détails de l'audience que le khalife accorda à cette princesse. *Zoubdat ou haleb fi tarikèh Haleb*, manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fond, n° 728, f° 72-73. Elle offrit au khalife, outre des magnifiques présents, une somme de quarante mille dinars. Mostanssar lui remit un diplôme

Entre autres particularités de Miar, on doit signaler celle-ci : quiconque veut se créer un jardin peut réaliser son désir en quelque saison que ce soit. Il est possible de se procurer et de planter en tout temps, soit des arbres chargés de fruits, soit des arbres d'agrément. Il y a des gens qui sont les courtiers de ce genre de commerce et qui fournissent immédiatement tout ce qui leur est demandé. Ils ont des arbres plantés dans des bacs, sur les terrasses de leurs maisons qui ressemblent pour la plupart à des jardins. Ces arbres sont, en général, couverts de fruits, oranges sucrées ou amères, grenades, pommes et coings. Ces courtiers ont aussi des rosiers, des basilicas et des plantes odoriférantes.

Lorsqu'on le désire, des porte-faix vont prendre ces caisses avec les arbres qu'elles contiennent; ils les attachent à des perches et les transportent à l'endroit qu'on leur indique et, après avoir vidé les caisses, ils plantent les arbres qui n'éprouvent aucun dommage. Je n'ai vu cet usage pratiqué dans aucun autre pays du monde et je n'en ai entendu parler nulle part ailleurs; je dois ajouter qu'il est fort agréable.

Retour en Perse en passant par la Mekke.

Je fis au Kaire la prière de la fête des sacrifices, et le mardi, quatorze Zil Hidjèh 441 (10 avril 1050), je m'embarquai à Miar pour continuer mon voyage par la route

dont elle avait elle-même dicté les termes et qui confirmait Mou'Yz ed Daoulèh dans le gouvernement d'Ialèb et de ses dépendances. Il m'envoya également des robes d'honneur à ce prince et à ses cousins.

du Saïd el Anly. Cette province se trouve au sud et est traversée par le Nil; elle relève du gouvernement de Miar et c'est à elle qu'est due, en grande partie, l'abondance qui règne dans cette ville. On voit sur les deux rives du Nil un grand nombre de villes et de villages; les décrire allongerait mon récit dans des proportions considérables.

Nous arrivâmes à une ville appelée Assiouth. On y fabrique l'opium qui est produit par un pavot à graines noires. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, et que la tête de la plante est formée, on la brise et il en coule un suc laiteux que l'on recueille et que l'on conserve; c'est l'opium. Les graines de ce pavot sont aussi menues que celles du cumin. On fabrique à Assiouth une étoffe en laine pour turbans qui n'a point sa pareille dans le monde entier. Les fines étoffes de laine que l'on apporte en Perse et que l'on appelle Misyry proviennent toutes de la haute Égypte, car à Miar, on ne tisse pas la laine. Je vis à Assiouth une foutah de laine telle que je n'en ai trouvé de pareille ni à Lahavour, ni dans le Moultan; à son aspect, on l'aurait prise pour un tissu de soie¹.

¹ « Assiouth, dit Yaqout, est une grande et belle ville située sur la rive occidentale du Nil dans la province du Saïd. Un chrétien qui en était originaire m'a rapporté que ses coreligionnaires, qui forment une grande partie de la population, y possèdent soixante-quinze églises. A Assiouth, dit Hassan, fils d'Ibrahim el Misyry, il y a des métiers pour tisser les étoffes appelées Ermeny et Dabiqy Moucellès; on y fabrique différentes espèces de sucre que ne produit aucune des contrées soumises à l'islamisme ou aux infidèles. Les coings y sont plus abondants que dans tout autre pays. Assiouth produit l'opium que l'on extrait des feuilles du pavot noir et de la laitue. . . . Cette ville était un des séjours de plaisance de Khouamroulèh, fils d'Ahmed ibn Thoulouk. » *Moudjèn*, tome 1^{er}, page 272.

Le mot foutah désigne un pagno, une pièce d'étoffe employée pour

D'Assiouth nous allâmes à Qous où il y avait d'immenses édifices construits en pierres d'une telle grandeur qu'en les voyant, on était plongé dans la stupéfaction. Qous est une antique cité entourée d'une muraille en pierres¹. Presque tous les édifices sont construits avec d'énormes blocs de pierre dont chacun pèse de vingt à trente mille men. Ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'y a ni montagnes ni carrières jusqu'à une distance de dix ou de quinze fersengs, et on se demande d'où l'on a pu extraire ces blocs.

De Qous nous nous rendîmes à Ikhmin, ville bien peuplée et florissante. On y voit un grand concours de monde : le château est bien fortifié. Ikhmin est entourée de plantations de dattiers et d'un grand nombre de jardins². Nous y séjournâmes pendant vingt jours.

faire un turban ou une grande serviette. Dozy, *Dictionnaire des noms des lieux chez les Arabes*, Loyde 1846, pages 339—343.

¹ M. Quatremère a inséré dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, (tome I, pages 192 et suivantes) la traduction des passages de Maqrizy et de Khalil ed Dahiry relatifs à la ville de Qous.

² Ibn Haraqal, Ibn Djobâr, Yaqout, Aboul Feda et Maqrizy ont donné la description de la ville d'Ikhmin et de l'ancien temple qu'elle renferme. Ce dernier auteur dit que les blocs de granit que l'on avait fait entrer dans sa construction mesuraient cinq coudées de longueur et deux coudées et demi d'épaisseur. Les murs étaient couverts de peintures faites avec de l'azur et autres couleurs; elles étaient dans un si parfait état de conservation que l'on pouvait croire que l'artiste venait d'y mettre la dernière main. La ville d'Ikhmin renfermait deux églises; la première portait le nom d'église de Sotir (du Sauveur) et était placée sous l'invocation des martyrs; elle était très-révérée par les chrétiens. L'autre était celle de Saint-Michel. Suivant un usage reçu parmi les chrétiens du pays, le dimanche des Rameaux de chaque année, pendant la célébration de l'office, les prêtres et les diacres sortaient en procession de ces deux églises, portant avec eux les encensoirs, les parfums, les croix, les livres des Évangiles et des cierges allumés. Ils s'arrêtaient devant la porte du qadi et l'encensaient durant quelques moments. Ensuite, ils lisaient un chapitre de l'Évangile et chantaient des antiques à la louange de ce personnage. Ils faisaient la même chose à la porte de chacun des principaux d'entre les musulmans. Maqrizy : *Topo-*

De là, nous pouvions suivre deux routes; l'une qui traverse un désert sans eau, l'autre qui est celle du fleuve; nous hésitions au sujet de celle que nous prendrions. Nous nous déterminâmes, à la fin, à remonter le Nil, et nous arrivâmes à la ville d'Assouan. Au sud d'Assouan, des montagnes forment une gorge que traverse le Nil. Les barques, me fut-il dit, ne peuvent pas remonter plus haut, parce que l'eau coule à travers un espace fort étroit et semé de gros rochers. A quatre fersengs de la ville, commence la Nubie dont tous les habitants sont chrétiens. Les rois de ce pays envoient, depuis longtemps, des présents au souverain de l'Égypte, et ils ont conclu avec lui des traités et des conventions pour mettre leur pays à l'abri des invasions et des ravages des troupes égyptiennes.

Assouan est une ville grande, bien fortifiée et qui pourrait résister avec succès à une attaque des Nubiens. Elle est toujours occupée par une garnison chargée de la défendre¹. En face de la ville, au milieu du Nil, est une île plantée, comme un jardin, en dattiers, oliviers et autres arbres; on y voit aussi des champs cultivés. L'eau nécessaire à leur irrigation est élevée au moyen de roues hydrauliques. Cette île est remarquable par la quantité d'arbres qui la couvrent². Notre séjour à Assouan se prolongea pendant vingt et un jours. Nous avions à traverser un vaste désert de deux cents fersenga, avant

graphie, tome I^{er}, pages 239—240. Quatremère : *Mémoires historiques sur l'Égypte*, tome I^{er}, pages 445—460.

¹ Cf. Quatremère : Description de la ville d'Assouan dans les *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tome II, page 4.

² L'île d'Assouan ou Ile Eléphantine.

d'arriver au bord de la mer. Nous étions à l'époque où les pèlerins revenaient à Assouan, montés sur des chameaux et nous attendions leur retour pour en louer lorsqu'on les ramènerait.

Je fis, à Assouan, la connaissance d'un personnage nommé Abou Obeïd illah Mohammed ibn Felidj. C'était un homme pieux et vertueux qui avait quelque connaissance de la logique. Il me vint en aide pour louer des chameaux et pour me mettre en rapport avec les gens qui devaient m'accompagner dans mon voyage. Je louai un chameau pour le prix d'un dinar et demi. Nous partîmes d'Assouan le cinq du mois de Reby oul evvel 442 (29 juillet 1050). La route que nous primes se dirigeait vers le sud-est. Après avoir parcouru huit fersengs nous atteignîmes une station appelée Dheïqah¹. C'était, dans ce désert, une gorge bordée de chaque côté par une montagne s'élevant comme une muraille, et dont la largeur était de cent ârech. On y avait creusé un puits qui fournissait abondamment une eau d'un goût peu agréable. Après avoir dépassé ce lieu, on doit marcher, pendant cinq jours dans le désert sans trouver d'eau; chacun de nous se munit d'une outre pleine. Nous reprîmes notre route et nous arrivâmes à une station nommée Handh (bassin, réservoir). C'est une montagne rocheuse dans laquelle se trouvent deux excavations d'où s'échappe une eau qui va remplir une fosse. L'eau était douce et pour la puiser,

¹ Dheïqah, dit Yaqout, est une station éloignée de dix fersengs de la ville d'Aïdhab. *Moudjem*, tome III, page 484. La distance qui sépare Dheïqah de Aïdhab, d'après Yaqout, est inexacte si l'on s'en rapporte au récit de Nassiri Khosrau.

il fallait entrer dans l'excavation d'où l'on rapportait de quoi abreuver les chameaux. Il y avait sept jours que ces animaux n'avaient ni bu, ni mangé de fourrage, car on n'avait rien pu trouver. Une fois toutes les vingt-quatre heures, on s'arrêtait pour camper, depuis le moment où le soleil devenait trop ardent jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi.

Les stations où l'on fait halte sont toutes connues et déterminées; on ne peut s'arrêter partout, car on ne trouverait rien pour faire du feu. On ramasse, aux stations, de la fiente de chameau que l'on brûle pour faire cuire les aliments.

On aurait dit que les chameaux se rendaient compte qu'en ralentissant leur marche, ils s'exposaient à périr de soif. Ils avaient une allure telle qu'il était inutile de les pousser et ils prenaient d'eux-mêmes, dans le désert, la bonne direction; car bien qu'on ne remarquât ni traces ni signes pouvant indiquer la route, ils marchaient en se dirigeant vers l'est. Souvent, il fallait franchir quinze fersengs pour rencontrer un peu d'eau saumâtre, et quelquefois on faisait trente ou quarante fersengs sans en voir.

Le vingt Reby oul evvel 442 (2 août 1050) nous arrivâmes à la ville d'Aïdhab. Notre voyage, à partir d'Assouan, avait duré quinze jours, et la distance qui sépare ces deux villes peut être estimée à deux cents fersengs. Aïdhab est située sur le bord de la mer; elle possède une mosquée où l'on fait la prière du vendredi, et sa population mâle s'élève à cinq cents âmes. La ville est placée sous la dépendance du sultan d'Égypte.

On y perçoit des droits de douane sur les marchandises provenant d'Abyssinie, du Zeugbar et du Yémen et qui arrivent par la voie de mer; après les avoir débarquées, on les transporte à Assouan par le désert que nous venions de traverser. Là, elles sont mises dans des barques qui descendent le Nil et vont aborder à Misr¹.

Lorsque, à Aydhab, on se tourne dans la direction de la qiblèh, on a, à sa droite, des montagnes derrière lesquelles s'étend un vaste pays plat couvert de pâturages, et occupé par un peuple nombreux qui porte le nom de Boudjah. Les Boudjah n'ont ni culte, ni croyance religieuse; ils ne suivent les préceptes d'aucun prophète, ni d'aucun guide spirituel. La raison en est qu'ils sont éloignés de toute civilisation, et qu'ils habitent un désert qui a plus de mille fersengs de longueur sur trois cents de largeur. Sur toute cette étendue de terre, on ne rencontre que deux petites villes: l'une est Bahr oun Ni'am² (la mer des Autruches) et l'autre Aydhab. Ce désert s'étend, du nord au sud, depuis Misr jusqu'à l'Abyssinie et dans sa largeur, de l'ouest à l'est, il va de la Nubie à la mer de Qoulzoum; il est habité par les Boudjah qui n'ont point un caractère méchant, et ne se livrent ni au vol ni au pillage, mais s'occupent uniquement de leurs troupeaux. Les musulmans et d'autres peuples enlèvent leurs enfants et les conduisent, pour être vendus, dans les villes de l'Islamisme.

¹ Voyez Appendice III.

² Cette ville est mentionnée par Ibn Djobaïr dans la relation de son voyage (page 66); mais l'orthographe en est fautive. Il faut lire البحر النعام au lieu de البحر النعم.

La mer Rouge est un canal qui se détache de l'Océan à la hauteur de la province d'Aden et se prolonge au nord jusqu'à la petite ville de Qoulzoum. Cette mer prend un nom différent selon les villes qui s'élèvent sur ses bords; ainsi, elle s'appelle tantôt mer de Qoulzoum, tantôt mer d'Aydhab, ou bien enfin mer de Bahr oun Ni'am. On assure qu'elle renferme plus de trois cents îles; de quelques-unes d'entre elles partent des barques chargées de beurre et de kechk¹. Ces îles où l'on trouve, à ce qu'on dit, des bœufs et des moutons en abondance, sont habitées par des musulmans. Elles dépendent les unes de l'Égypte, les autres du Yémen.

On ne trouve dans la petite ville d'Aydhab ni eau de puits, ni eau de source, mais seulement celle de la pluie: si celle-ci vient à manquer, les Boudjah en apportent et la vendent. Pendant les trois mois de notre séjour, une petite outre d'eau coûtait un dirhem, et nous donnâmes, même pour une seule, le prix de deux dirhems. Notre séjour se prolongea dans cette ville parce qu'aucun navire ne pouvait mettre à la voile. Le vent du nord régnait, et il nous fallait le vent du sud.

Quand les habitants d'Aydhab me virent arriver, ils me proposèrent d'être leur khatib. J'accédai à leur désir et je m'acquittai de cet office jusqu'à l'époque de la mousson. Les navires partirent alors dans la direction du nord, et je m'embarquai pour Djouddah.

On dit que l'on ne trouve nulle part des chameaux de meilleure race que ceux du désert des Boudjah. On

¹ Le mot kechk désigne du lait caillé que l'on a fait dessécher.

les exporte en Égypte, dans le Hedjaz et dans le Yémen. A Aïdhab, une personne digne de foi m'a raconté qu'un navire était parti de cette ville pour la côte du Hedjaz, ayant à bord des chameaux destinés à l'émir de la Mekke. «J'étais, me dit-il, à bord de ce navire; un chamceau vint à mourir et fut jeté à la mer. Un poisson l'avalait à l'instant; une des jambes du chamceau était encore hors de sa gueule, quand un autre poisson fondit sur lui, et l'engloutit sans qu'il en restât la moindre trace. Ce dernier poisson, ajouta-t-il, porte le nom de qarach¹.» Je vis à Aïdhab des peaux de poisson que, dans le Khorassan, on appelle chafaq². Nous croyons, dans le Khorassan, que cette peau provient d'une espèce de lézard, mais je pus m'assurer à Aïdhab que c'était celle d'un poisson, car elle était encore garnie de toutes ses nageoires.

J'avais contracté des liens d'amitié, pendant mon séjour à Assouan, avec un homme dont j'ai déjà cité le nom; il s'appelait Abou Obeïd Mohammed ibn Felidj. Lorsque je partis pour Aïdhab, il écrivit à son agent dans cette ville une lettre conçue en termes affectueux pour moi. «Donnez à Nassir, disait-il, tout ce qu'il vous demandera et prenez de lui un reçu que vous porterez dans vos comptes.» Au bout de trois mois de séjour à Aïdhab,

¹ Le qarach est le requin. Cf. *Specimen arabicum, ex libro Ahmedis Tefeschii*, ed. St. Ravius. Trajecti ad Rhenum 1784, page 55. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, etc. Paris, 1845, tome II, pages 84—86.

² Les manuscrits portent les mots شفق سفن (chafaq, sefen) qui me paraissent avoir été transcrits fautiveusement par les copistes. Il faut tout substituer celui de saghry سفري qui désigne une peau de poisson préparée, et dont nous avons fait chagrin.

j'avais dépensé tout ce que je possédais. Contraint par la nécessité, je remis la lettre à cet individu qui m'accueillit avec bonté. «Par Dieu, s'écria-t-il, Abou Obeïd a chez moi beaucoup de choses! Que souhaitez-vous que je vous donne contre votre reçu?» Je fus étonné de la générosité de Mohammed Felidj qui, sans avoir eu avec moi de relations antérieures, me traitait avec tant de bienveillance. Si j'avais été un homme sans scrupules et si je l'avais voulu, j'aurais pu, avec cette lettre, me faire donner une somme importante. Je ne demandai à cet homme que cent men de farine, quantité représentant à Aïdhab une valeur considérable et je lui remis une reconnaissance qu'il envoya à Assouan; avant mon départ, il reçut de Mohammed Felidj une réponse dans laquelle celui-ci lui disait : «Quelle que soit la valeur de ce que Nassir demande, donne-le lui sur ce que tu as à moi : tout ce que tu donneras en surplus de ce qui m'appartient, te sera remboursé par moi, car le prince des fidèles Aly, fils d'Abou Thalib, a dit : le croyant ne doit être ni orgueilleux, ni intéressé.»

J'ai rapporté cet incident pour que le lecteur sache que les hommes généreux ont confiance dans leurs semblables, que la libéralité se rencontre partout et qu'il y aura toujours des gens de cœur.

Djouddah est une grande ville située sur le bord de la mer et entourée d'une forte muraille. Sa population atteint le chiffre de cinq mille habitants mâles. Elle se trouve dans la partie nord de la mer Rouge. Les bazars sont beaux; la qiblèh de la grande mosquée est tournée dans

la direction de l'est. On ne voit en dehors de la ville aucun bâtiment, à l'exception d'une mosquée qui porte le nom de Meadjid er Resaoul (mosquée du Prophète)¹.

La ville a deux portes : l'une, à l'orient, s'ouvre sur la route de la Mekke, l'autre, à l'occident, donne sur la mer. Si on part de Djouddah et si l'on suit le bord de la mer, on arrive à la ville de Sa'adah dans le Yémen. Cette ville se trouve à la distance de cinquante fersengs. Si, au contraire, on se dirige vers le nord, on arrive à la ville de Djar qui fait partie du Hedjaz.

On ne voit à Djouddah ni arbres ni végétation; tout ce qui est nécessaire à la vie est apporté des villages voisins. On compte douze fersengs de Djouddah à la Mekke. Le gouverneur de Djouddah était un esclave de l'émir de la Mekke; celui-ci portait le nom de Tadj el

¹ Djemal ed Din Aboul Foth ibn Yaquob el Dimichqy, connu sous le surnom d'Ibn el Moudjavir, a composé un traité de géographie qu'il a placé sous le patronage du khalife Abbasside Abou Djafer Mançour Mostanser billah (623-640. A. D. 1226-1242). On y trouve les détails les plus curieux sur les provinces et les villes de l'Arabie. Il a donné une description et une histoire de Djouddah qui renferme des très-intéressantes particularités. *Tarikh Mostansery*, manuscrit de mon cabinet, pages 46-58.

Je possède également un opuscule historique composé pour le chérif Daoud ibn Souleyman; l'auteur, le khatib Abdoul Qadir ibn Ahmed ben Faradj, donne une description de Djouddah ou Djeddah, selon la prononciation vulgaire, de ses murailles, de ses mosquées et de ses monuments et un court aperçu historique qui s'étend jusqu'à l'année 951 (1544). Cet ouvrage porte le nom de *Es Silah ouel ouddah fi tarikih bender Djouddah* (l'épée et la cuirasse concernant l'histoire du port de Djouddah). La bibliothèque impériale de Vienne en conserve un exemplaire : Füllgel, *Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der k. k. Hofbibliothek zu Wien*, 1865, tome II, page 119. Cf. Istakhrî, page 19, Mouquaddassy, page 79 et le *Moudjerrî ouel louladan* de Yanpout, tome II, page 41. Ibn Djoubair (page 72-73) donne des détails intéressants sur cette ville. Burckhardt est, parmi les voyageurs modernes, celui qui en a donné la description la plus étendue (*Voyage en Arabie*, tome I^{er}, pages 1-71 de la traduction de M. Eyriès).

Me'aly ibn Aboul Foutouh¹ et il était également le maître de Médine. Je me rendis auprès du gouverneur de Djouddah qui me reçut avec bienveillance et m'exempta de l'impôt que j'aurais dû acquitter; je pus ainsi passer les portes sans rien payer. Il écrivit un billet pour me recommander à la Mekke et pour faire observer que j'étais un savant, et qu'il ne fallait exiger de moi aucune taxe.

Le vendredi, à l'heure de la prière de l'après-midi, je partis de Djouddah et j'arrivai à la porte de la Mekke le dimanche, dernier jour du mois de Reby oul akhîr (20 septembre). Un grand nombre d'habitants du Hedjaz et du Yémen y étaient déjà arrivés pour s'acquitter de l'Oumrah² le premier du mois de Redjeb. L'Oumrah est une fête solennelle aussi importante que celle de la rupture du jeûne. Ces mêmes gens viennent à l'époque du

¹ L'émir de la Mekke, Tadj el Me'aly Choukr, fils d'Aboul Foutouh Haasan ben Dja'fer el Alowy, appartenait à la famille des Benou Monassa descendants d'Aly qui gouvernaient la Mekke et Médine depuis l'année 950 (961). Aboul Me'aly qui avait succédé à son père en 430 (1038) fut le dernier prince de cette maison; il mourut en 453 (1061). Aboul Me'aly était un protecteur des savants et un poète distingué. Ibn el Athîr nous a conservé un quatrain composé par ce prince :

قوس خيامك عن ارض تضام بها * وجاب الذل ان الذل محتجب
وارحل اذا كان في الاوطان منقصة * فالتدل الرب في اوطانه حطب

« Fuis tes tentes pour abandonner une terre où tu ne serais point estimé à ta juste valeur; fuis le mépris, car il est de ton devoir de l'éviter. Eloigne-toi de ta patrie, si tu n'y jouis pas de la considération qui t'est due. L'aloès, dans le pays qui le produit, n'est considéré que comme un morceau de bois. » *Kamûl fi tarikih*, tome X, page 12.

² On donne le nom d'Oumrah à la visite des lieux saints des environs de la Mekke, et à l'accomplissement des cérémonies du Sa'y (course entre Safa et Merwâb) et du Thowaf qui consiste à faire sept fois le tour de la Ka'abah.

pèlerinage et le voyage étant pour eux court et facile, ils se rendent trois fois par an à la Mekke.

Description de la ville de la Mekke (que Dieu lui conserve sa noblesse!).

La Mekke est bâtie entre des montagnes élevées; de quelque côté que l'on s'approche de cette ville, il est impossible de l'apercevoir de loin. La montagne d'Abou Qoubéïs¹ qui a la forme arrondie d'une coupole, est la plus haute de toutes celles qui l'entourent. Si, du pied de cette montagne, on lançait une flèche, elle en atteindrait le sommet. Elle s'élève à l'est de la ville, et lorsqu'on est dans l'enceinte du Mesdjid el Haram, au mois de Dey (décembre), on voit le soleil se lever au-dessus de la montagne. Sur le point le plus élevé d'Abou Qoubéïs est une tour en pierres dont la construction est attribuée au prophète Ibrahim.

L'espace qui s'étend au pied des montagnes est occupé par la ville qui, en longueur et en largeur, n'a pas plus de deux portées de flèche.

Le Mesdjid el Haram s'élève au centre de la vallée et tout autour de lui s'étend la ville avec ses rues et ses bazars. Partout où se trouve une gorge étroite dans ces montagnes, elle a été fermée par une solide muraille percée d'une grande porte². On ne voit point d'arbres

¹ La Mekke est construite dans la vallée fermée à l'est par le Djebel Abi Qoubéïs et à l'ouest par la montagne qui porte le nom de Qou'ouqan.

² Les murailles qui protégeaient les extrémités de la Mekke étaient au nombre de trois; l'une était bâtie en travers de la vallée, à la rue Ma'allouh; l'autre protégeait le quartier de Choubéïkhal, et la troisième couvrait la vallée de Maafaléh. Les historiens de la Mekke, Azraqy et Qouthb ed Din,

dans l'intérieur de la ville, excepté près de la porte située à l'ouest du Mesdjid el Haram, et qui est appelée Bab Ibrahim (la porte d'Abraham). Là, près d'un puits, se trouvent quelques grands et beaux arbres.

Un grand bazar part de la façade orientale du Mesdjid el Haram et s'étend dans la direction du sud au nord; à l'extrémité méridionale, s'élève la montagne d'Abou Qoubéïs sur la pente de laquelle est le lieu appelé Safa. On désigne sous ce nom d'énormes gradins creusés dans la montagne et formés de pierres disposées régulièrement¹. C'est là que les fidèles se rendent pour réciter des invocations pieuses. La cérémonie que l'on appelle Safa et Merwèh consiste à se rendre de Safa à Merwèh, à l'extrémité nord du bazar; Merwèh est une colline peu élevée, située au centre de la ville et sur laquelle on a construit un grand nombre de maisons; on doit franchir, en courant, le bazar d'une extrémité à l'autre.

Lorsqu'on arrive de loin, et que l'on veut s'acquitter de l'Onmrah, on trouve tout autour de la Mekke, à la distance d'un demi-ferseng, des tours et des chapelles où l'on revêt l'hram². Prendre l'hram consiste à se dépouiller des vêtements cousus, à se ceindre d'une pièce

sous apprennent que ces murs furent réparés pour la dernière fois en 116 (1115) et en 826 (1422).

¹ A peu près à cent cinquante pieds du côté sud-est de la mosquée, sur un terrain en pente douce, s'élèvent, au-dessus de trois larges marches de pierre, trois petites arcades ouvertes et réunies par une architrave. C'est ce qu'on nomme la colline de Safa. Burekhanli, *Voyages*, tome I^{er}, page 127.

² Ces stations où l'on revêt l'hram ont été désignées par le Prophète lui-même; ce sont Zoul Houdhifah pour les pèlerins de Médine, Djouhifah pour ceux de la Syrie, Zat oul Irq pour ceux de l'Iraq, Qarou pour ceux du Nedjd et Yelaulam pour ceux du Yémen.

d'étoffe ou d'un voile, à se couvrir avec une autre la partie supérieure du corps et à crier à haute voix : « Lebbeik Allahoumma, Lebbeik » (me voilà à ton service, ô mon Dieu, me voilà à ton service!); puis on se dirige vers la Mekke¹. Si, à la Mekke, on veut accomplir l'Oumrah, on se rend à une de ces tours dont j'ai parlé, on y revêt l'ihram, on y prononce le Lebbeik et on rentre dans la ville avec l'intention de remplir ce devoir pieux. On se dirige vers le Mesdjid el Haram et on s'approche de la Ka'abah, dont on fait le tour en commençant par la droite et en ayant soin que le côté gauche soit tourné vers la Ka'abah. Lorsqu'on arrive à l'angle de la pierre noire, on la baise, puis on s'éloigne et on continue à tourner dans le même sens et on baise une seconde fois l'angle de la pierre noire. Cette action constitue un Thewaf. On fait ainsi sept Thewaf, trois en courant très-vite et quatre en marchant lentement. Lorsqu'ils sont achevés, on se rend au Maqam Ibrahim (station d'Abraham) qui fait face à la Ka'abah; on s'arrête derrière le Maqam, de façon à l'avoir entre soi et la Ka'abah; on fait alors une prière de deux rikaat qui s'appelle Namazi Thewaf (prière du Thewaf). On entre ensuite dans le pavillon du puits de Zemzem; on y boit ou on s'y lave le visage. On sort du

¹ Le rituel dit qu'avant de prendre l'ihram, le pèlerin doit se purifier par une ablution, puis, après s'être revêtu des deux pièces d'étoffe sans coutures, il doit se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, et faire une prière de deux rikaat, en récitant, au premier rikaat, le premier et le 109^e chapitre du Quran, et le 112^e au second; puis il récite la prière suivante: « Me voici à tes ordres, ô mon Dieu! me voici à tes ordres, toi qui n'as pas d'associé! Me voici à tes ordres, les louanges te sont dues, les bienfaits viennent de toi! La toute-puissance t'appartient, tu n'as pas d'associé! »

Mesdjid el-Haram par la porte de Safa, ainsi nommée parce qu'elle s'ouvre dans la direction de cette montagne où l'on se rend et où l'on se place sur les gradins pour réciter des invocations pieuses, le visage tourné vers la Ka'abah. Le texte de ces invocations est connu de tous¹.

Après s'être acquitté de ce devoir, on descend et on se rend à Merwèh en traversant le bazar dans la direction du sud au nord. Lorsque l'on passe devant les portes du Mesdjid, on se tourne de leur côté. Dans ce bazar, on franchit, sur une longueur de cinquante pas, l'espace où le Prophète a couru et a accéléré sa marche et où il a recommandé de suivre son exemple. Il y a en ce lieu quatre minarets. Ils sont placés deux par deux de chaque côté du chemin. Lorsque, venant de Safa, on atteint le milieu de l'espace qui les sépare, on se met à courir jusqu'à ce que l'on soit arrivé entre les deux minarets qui s'élèvent plus loin dans le bazar, alors on gagne à pas lents le mont Merwèh : là, monté sur les gradins, on récite les invocations dont le texte est connu, puis on s'éloigne et on rentre dans le même bazar.

On se rend ainsi quatre fois de Safa à Merwèh et trois fois de Merwèh à Safa, en traversant sept fois le bazar².

¹ M. Mourdjés d'Ohsson a énuméré en détail toutes les proscriptions que doivent accomplir les pèlerins musulmans lorsqu'ils visitent la Ka'abah et lorsqu'ils font le Sa'y. *Traité de l'Empire ottoman*. Paris 1780, tome III, pages 55—79.

² Cette cérémonie a été conservée par Mohammed, en commémoration de Hadjar (Agar) qui, voyant son fils Ismaël sur le point de mourir de soif, parcourut sept fois, en proie à l'agitation la plus grande, le Batu el Wady, jusqu'au moment où l'ange Gabriel fit jaillir du sol la source de Zemzem.

Les *Monsseikh oul Hadj ou Guides des pèlerins* donnent toutes les prescrip-

Au pied du mont Merwèh se trouve un bazar contenant vingt boutiques placées l'une en face de l'autre; elles sont toutes occupées par des barbiers qui rasant la tête des pèlerins. Lorsque la cérémonie de l'Oumrah est terminée, on s'éloigne de cette vallée sacrée et on entre dans le grand bazar qui est à l'orient et qui porte le nom de Souq el Aththarin. Il est bien bâti et uniquement occupé par des parfumeurs et des droguistes.

Il y a, à la Mekke, deux bains; le pavé en est formé de ces pierres vertes dont on se sert pour repasser les couteaux.

D'après mon estimation, il n'y avait pas, à la Mekke, plus de deux mille habitants mâles nés dans la ville; le reste de la population se composait de cinq cents étrangers ou Moudjavir.

La disette régnaît, à cette époque, dans cette ville; seize men de blé coûtaient un dinar maghreby. Un grand nombre d'habitants avaient émigré.

On voit, à la Mekke, de grandes maisons destinées à recevoir les gens des villes du Khorassan, de l'Iraq, de la Transoxiane et d'autres contrées. A l'époque où j'y étais, la plupart de ces bâtiments tombaient en ruines.

Les khalifes de Baghdat ont fait, dans cette ville, de

tions auxquelles on doit se soumettre, et le texte des prières et des invocations que l'on doit réciter. Voici celles que le pèlerin doit faire à Safs et à Merwèh:

« Il n'y a de Dieu qu'Allah, le seul, l'unique! Nul ne peut lui être associé. Il est le maître de l'univers! Louange à lui! Il vivifie et il fait mourir. Il est le Dieu vivant et éternel. La félicité suprême est entre ses mains: sa puissance s'étend sur tout. Il n'y a de Dieu qu'Allah: n'adorez point d'autre que lui. Observez ses lois et ses commandements et ne vous laissez pas pervertir par les paroles mensongères des infidèles. »

grands travaux dans un but charitable et y ont élevé de nombreux et superbes édifices. Lors de notre arrivée à la Mekke, les uns étaient en ruines, les autres avaient été convertis en propriétés particulières.

L'eau des puits de la Mekke a un goût si saumâtre et si amer qu'il est impossible de la boire. On a creusé un grand nombre de vastes bassins et on a bâti d'énormes réservoirs; on a dû dépenser la somme de dix mille dinars pour la construction de chacun d'eux. Ils sont alimentés par l'eau de pluie qui se précipite des gorges des montagnes; ils étaient à sec à l'époque de notre séjour.

Un aqueduc souterrain qui amène l'eau dans cette ville a été construit par un émir d'Aden, appelé le fils de Chad Dil; il a dépensé, pour faire exécuter ce travail, des sommes considérables. On employait à l'Arafat cette eau pour arroser les cultures et les champs qui étaient sur ses bords; elle était arrêtée au moyen d'un barrage que l'on y avait établi et autour duquel se trouvaient des jardins potagers; il n'en parvenait qu'une petite quantité près de la Mekke, tandis que le reste n'arrivait pas dans l'intérieur de la ville¹. Cette eau était recueillie dans un bassin situé en dehors de la ville. Les saqqas allaient en puiser pour l'apporter et la vendre à la Mekke.

A la distance d'un demi-ferseng, sur la route qui conduit à Bourqah, se trouve un puits appelé Bir ez Zahid (le

¹ Cet aqueduc fut construit par Zoborèdh, la femme du khalife Haroun er Rechid, pour amener dans l'intérieur de la Mekke les eaux du ruisseau de Abû Na'saman qui prend sa source dans le Djebel Qoura. A de très-nombreuses reprises, il a été réparé par les ordres des khalifes ou aux frais de différents souverains musulmans.

puits du Religieux); on voit également une belle mosquée en cet endroit. L'eau fournie par le puits est agréable au goût. Les porteurs d'eau vont en chercher pour l'apporter à la Mekke et l'y vendre.

Le climat de la Mekke est extrêmement chaud : à la fin du mois de Behmen Mâh (janvier) de l'ancien calendrier, j'y ai vu des concombres, des badrengs et des aubergines nouvelles.

Pendant mon quatrième voyage, je résidai dans cette ville comme Moudjavir depuis le 1^{er} du mois de Redjeb 442 (10 novembre 1050) jusqu'au 15 de Zil Hidjèh (3 mai 1051).

Le 15 du mois de Ferverdîn (mars—avril) je vis apporter de la campagne du raisin mûr qui fut vendu au marché; le 1^{er} jour d'Erdbibicht (avril—mai) les melons étaient abondants. Pendant toute la durée de l'hiver, on a des fruits en grande quantité et jamais ils ne viennent à manquer.

Description du pays occupé par les Arabes et du Yémen.

Lorsque, partant de la Mekke, on se dirige vers le sud, on atteint, au bout d'une journée de marche, le Yémen, qui s'étend jusqu'au bord de l'Océan. Le Hedjaz et le Yémen sont limitrophes et sont, tous deux, des pays de langue arabe.

Le Yémen est désigné, dans le style relevé, sous le nom de Himyar et le Hedjaz sous celui d'Arab. Ces deux contrées, entourées de trois côtés par la mer, forment

une presqu'île bornée à l'est par la mer de Baçrah, à l'ouest par le canal dont j'ai déjà parlé et qui porte le nom de mer de Qoulzoum, et au sud par l'Océan. Cette presqu'île a, depuis Koufah jusqu'à Aden, du nord au sud, une étendue de cinq cents fersengs, et en largeur, de l'est à l'ouest, d'Oman à Djar, quatre cents fersengs.

Le territoire arabe comprend l'espace situé entre Koufah et la Mekke, et celui de Himyar s'étend de la Mekke à Aden. Le pays des Arabes, c'est-à-dire le Hedjaz, est peu cultivé; les tribus qu'il renferme habitent les plaines du désert; elles possèdent des bêtes de somme et vivent sous la tente.

Le pays de Himyar est divisé en trois provinces. L'une, appelée Tihamèh, est située à l'ouest le long du bord de la mer de Qoulzoum. Elle est très-bien cultivée et on y trouve un grand nombre de villes parmi lesquelles Sa'adah¹, Zebid² et Sanna'a³ qui sont bâties dans des

¹ Sa'adah, située à soixante fersengs de Sanna'ah et à seize de Kheïwan, jouissait d'une grande prospérité. Son principal commerce était celui des cuirs tannés et des peaux de bœufs préparées pour faire des sandales.

² Le nom primitif de Zebid, capitale de la province de Tihamèh, était Homselb. Elle est située dans la vallée de Zebid dont le nom a fini par faire oublier celui qui lui avait été donné par son fondateur. Cette ville fut bâtie sous le règne du khalife Mamoun par Mohamad ibn Ziad (203 [818]). Zebid, au rapport de Mouqaddessy, était la capitale des gouverneurs du Yémen. La beauté de ses édifices lui avait fait donner le surnom de Bagdad du Yémen. Elle était entourée d'un mur en terre percé de quatre portes. Son commerce était très-actif. La nourriture des habitants consistait principalement en millet et en maïs. Mouqaddessy, page 84. Yaqout, tome II, pages 916—916.

³ Sanna'a est la ville la plus grande, la plus riche et la plus industrieuse du Yémen : ses manteaux rayés, ses étoffes de soie et ses broderies jouissaient de la plus grande réputation. Abraham, fils de Sabah, y avait fait construire, pour le Neïjeh d'Abyassinic, une église qui portait le nom de Qoulcis; pour la décorer, il avait prodigué l'or, l'argent et les pierres précieuses.

plaines. Les princes qui gouvernent cette province sont vassaux du roi d'Abyssinie. Le fils de Chad Dil, dont j'ai déjà mentionné le nom, était l'un de ces princes.

La deuxième province de Himyar est le Nedjd, pays montagneux où l'on trouve beaucoup de sites abruptes, de localités dont la température est froide, et un grand nombre de vallées et de châteaux-forts.

La troisième province est sise à l'est : elle renferme un grand nombre de villes parmi lesquelles je citerai Kheïwan, Aththar et Beïchêh¹. Elle est morcelée en districts, gouvernés chacun par un seigneur ou un chef.

Il n'y a point de sultan ou de souverain ayant une autorité absolue. Les habitants forment des tribus indépendantes, qui se livrent pour la plupart au vol, au meurtre et au pillage. Cette province a une étendue de deux cents fersengs sur cent cinquante. Elle renferme une population nombreuse, formée de races diverses.

ciens. Elle devait, dans son idée, détourner les tribus arabes du pèlerinage de la Ka'abah. Cette église fut souillée par un Arabe de la tribu des Benou Kenanêh, et cette profanation détermina Abraham à entreprendre son expédition malheureuse contre la Mekka. Niebuhr a donné un plan de cette ville dans son *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam 1776, tome I^{er}, planche LXX.

¹ Ces trois villes n'offrent pas d'intérêt particulier. Kheïwan se trouve à trois journées de marche dans une vallée qui lui a donné son nom. Aththar, dit Mouquaddessy, est le nom d'un district agréable qui est gouverné par un prince indépendant. La ville d'Aththar est florissante et elle est le port de Sana'a et de Sa'adah. Le marché est beau, la grande mosquée bien bâtie. L'eau nécessaire à la consommation des habitants est apportée de loin. Les bains sont sales. Beïchêh ou Beïch ne présente aucune particularité digne de remarque. Cette ville appartenait aux cheïfs de la dynastie des Benou Souleyman, descendants de Housseïn; elle avait reçu le surnom d'Abou Tourab (la Poudreuse), à cause des tourbillons de poussière et de sable fin que le vent y soulevait constamment. La demeure du prince était contiguë à la grande mosquée.

Le palais de Ghoumdan se trouve à Sana'a, dans le Yémen; ce qui en subsiste aujourd'hui ressemble à une butte qui s'élève au milieu de la ville. Le prince qui l'a construit a, dit-on, été le maître du monde; on assure que cet amas de décombres recèle, dans ses flancs, un grand nombre de trésors et de dépôts enfouis, mais personne, ni prince ni particulier, n'ose y porter la main¹.

On travaille à Sana'a la cornaline que l'on apporte des montagnes; on la met sur le feu dans une poêle, après l'avoir entourée de sable; on l'expose ensuite dans le même état au soleil, puis on la met en œuvre avec la roue. J'ai vu à Misr un sabre destiné au sultan et qui avait été apporté du Yémen. La poignée et la garde étaient formées d'un seul morceau de cornaline dont la couleur rappelait celle du rubis².

¹ Le palais de Ghoumdan avait été construit par le prince Himyarite Yahgab : c'était un édifice carré à sept étages, hauts chacun de douze coudées. Ses quatre faces étaient d'une couleur différente, rouge, blanche, verte et jaune. Les plafonds étaient forés d'une acule plaque de marbre. À l'étage supérieur était une vaste salle lambrassée de marbres et garnie de verres de couleur; lorsqu'elle était éclairée, on l'apercévait à la distance de trois milles. Les auteurs orientaux parlent aussi de statues de lions qui placés aux angles, étaient disposés de façon à être frappés par le vent et à faire entendre des rugissements. Le palais de Ghoumdan fut détruit par Ousou, bien que ce khalife eût été prévenu qu'une tradition affirmait que celui qui y porterait la main, périrait de mort violente. Cf. Yaqout, tome III, page 811. *Behâjet ou zeher fi akhbar il Yemem* (Histoire du Yémen), par le cheïkh Zlyz oud Din Abdallah ibn Abd il Medjid, f^o 6.

² Teflachy a donné, dans son traité sur les pierres précieuses, quelques renseignements sur les différentes qualités de cornalines du Yémen et sur la valeur de la cornaline rouge, mais il ne fournit aucun détail sur la façon dont elle est travaillée. Ant. Raineri, *Pior di pentieri sulle pietre preziose di Ahmad Teifasie*. Firenze 1818, page 34 du texte arabe, et pages 44-45 de la traduction.

Le Mesdjid el Haram et la maison de la Ka'abah.

J'ai déjà dit que la Ka'abah s'élève au milieu du Mesdjid el Haram et que le Mesdjid est au centre de la ville. Le Mesdjid s'étend, en longueur, de l'est à l'ouest et, en largeur, du nord au sud. La muraille qui l'entoure n'a point la figure d'un rectangle régulier; les angles qui sont peu saillants ont une forme à peu près arrondie, car lorsque l'on fait la prière dans l'intérieur, il faut, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, avoir la face tournée vers la Ka'abah. La plus grande longueur de la cour du Mesdjid se trouve entre Bab Ibrahim et Bab Beni Hachim; elle mesure quatre cent vingt-quatre ârech; sa plus grande largeur, depuis Bab en Nadwèh au nord, jusqu'à Bab es Safa au sud, est de trois cent quatre ârech. L'enceinte étant presque circulaire, la cour paraît, à certains endroits, plus étroite et à d'autres plus large.

Trois galeries, couvertes d'un toit en bois soutenu par des colonnes en marbre, règnent autour du Mesdjid. Le milieu de ces constructions forme un carré. Quarante-cinq arceaux supportent la toiture dans le sens de sa longueur et dans la partie faisant face à la cour, et vingt-trois dans le sens de la largeur. Toutes les colonnes dont je viens de parler ont été, dit-on, transportées de Syrie par la voie de mer, conformément aux ordres des khalifes de Baghdad. Quand elles eurent été apportées à la Mekke, on vendit les cordages ayant servi à les attacher dans les navires, et les cabestans qui étaient en pièces; cette

vente produisit la somme de soixante mille dinars maghreby. Parmi les colonnes, il y en avait une en marbre rouge qui a été placée à Bab en Nadwèh; elle fut payée au poids de l'or et on estime qu'elle pèse trois mille men.

Le Mesdjid el Haram a dix-huit portes surmontées d'arceaux appuyés sur des colonnes de marbre.

Du côté de l'est, il y en a quatre; ce sont, à partir de l'angle du nord, Bab en Neby (la porte du Prophète), avec trois baies fermées; dans la même muraille, dans la direction de l'angle du sud, il y a une porte appelée également Bab en Neby¹. Elles sont séparées l'une de l'autre par une distance de plus de cent ârech. Cette seconde porte qui est double est surmontée de deux arceaux, et lorsqu'on la franchit, on entre dans le marché des parfumeurs; la maison du Prophète se trouvait dans cette rue, et celui-ci passait par cette porte pour entrer dans le Mesdjid et y faire sa prière. Quand on la dépasse, on trouve, percée dans cette même muraille de l'est, la porte d'Aly, sur qui soit le salut! Le prince des croyants la franchissait pour aller prier dans le Mesdjid. Elle est surmontée de trois arceaux. Un peu plus loin, à l'angle du Mesdjid, se trouve un minaret dominant le Say et qui n'est pas le même que celui qui s'élève près de la porte des Beni Hachim; il indique l'endroit jusqu'où il faut courir. Je l'ai déjà mentionné, lorsque j'ai parlé des quatre minarets, disposés en carré, qui sont entre Safa et Merwèh.

Il y a sept portes dans la muraille méridionale, c'est-à-

¹ Ces deux portes sont appelées aujourd'hui Bab es Selam (la porte de la Paix) et Bab el Djennât (la porte des Convuls funéraires).

dire celle qui s'étend dans le sens de la longueur du Mesdjid. La première se trouve dans l'angle à moitié arrondi de l'enceinte; elle porte le nom de Bab ed Daqqaqin (la porte des Marchands de farine) et elle est à deux baies, surmontées chacune d'un arceau. On rencontre, en s'avancant un peu dans la direction de l'ouest, une autre porte double appelée Bab el Feasanin. Un peu plus loin est Bab es Safa avec cinq arceaux; c'est la plus considérable de toutes les portes. La baie du milieu est plus grande que celles qui se trouvent des deux côtés. Le Prophète sortait par là du Mesdjid pour se rendre à Safa et y faire ses invocations. Le seuil de la baie centrale est formé par une grande pierre blanche; il y avait là, autrefois, une pierre noire que le Prophète foulait de son pied béni, dont l'empreinte y demeura fixée. Cette partie de la pierre noire fut coupée et encastrée dans la pierre blanche, de telle façon que la marque des doigts se trouve dans l'intérieur du Mesdjid. Les pèlerins y posent les uns la face, les autres le pied pour participer aux bénédictions qui y sont attachées. Pour moi, je considérai qu'il était plus digne et plus méritoire d'y appliquer mon visage.

Si, de Bab es Safa, on se dirige vers l'ouest, on trouve, à peu de distance, Bab es Sathwy qui est double¹; puis, un peu plus loin, Bab et Tammarin² (porte des Marchands

¹ Bab es Sathwy, ainsi que l'appelle Naasiri Khosrau, portait autrefois le nom de Bab el Adjjad; elle s'appelle aujourd'hui Bab ech Cherif.

² Bab et Tammarin (la porte des Marchands de dattes) est connue aujourd'hui sous le nom de Bab er Rahmeh (la porte de la Miséricorde); Bab el Meamil (la porte des Métiers) désigne le Bab Qouthneh (porte des Flecons de coton) de l'époque moderne.

de dattes) qui a aussi deux arceaux; après avoir dépassé celle-ci, on arrive à Bab el Meamil, également double. En face de cette porte s'élève la maison d'Abou Djehel, aujourd'hui convertie en latrines.

Le mur occidental qui se développe dans le sens de la largeur du Mesdjid, est percé de trois portes. La première, qui se trouve à l'angle du sud, est appelée Bab Oumrah; elle est double¹. Au centre de la muraille est Bab Ibrahim, sur qui soit le salut! Elle a trois baies surmontées chacune d'une arcade.

Quatre portes s'ouvrent dans le mur qui est dans le sens de la longueur du Mesdjid. Bab el Weaith², couronnée par un arceau, se trouve dans l'angle de l'ouest; plus loin, à l'est, Bab el Adjaléh qui est simple; puis, au milieu de la face du nord, Bab en Nadwéh à deux baies; au-delà est Bab el Mouchaweréh qui est simple, et enfin, dans l'angle nord-est, Bab Beni Cheïbah³.

¹ Bab el Oumrah: le texte persan porte fautiveusement Bab el Ourwéh. La troisième porte qui s'ouvre dans cette muraille est Bab el Widn' (la porte des Adieux).

² Bab el Weaith ou el Raseith (la porte du Milieu ou la porte large), Bab el Adjaléh (la porte de la Roue), Bab en Nadwéh ou Dar en Nadwéh (la porte de la Maison des déclarations), Bab el Mouchaweréh (la porte du Conseil) et Bab Beni Cheïbah (la porte des Benou Cheïbah) sont désignées aujourd'hui sous les noms de Bab el Atiq (la Vieille porte), Bab el Koutouby (la porte du Bibliothèqueaire), Bab Ziadéh (la porte des Propylées) et Bab Doureïléh (la porte de la Nouvelle).

³ Les portes du Mesdjid el Haram de la Mekke ont été, à différentes époques, désignées sous des noms différents. Mousaldensy, Ibn Djohair, Azruy, Qouthb ed Din et les autres historiens du la Mekke constatent ces changements. Burckardt en a donné un tableau dans la relation de son voyage au Hedjaz, tome 1^{er}, pages 204, 206.

La seule particularité intéressante à noter est, à mon sens, celle qui est relative aux portes des Benou Cheïbah, d'Abbas ibn Abdil Mouthalib et des Benou Hachim. Elles avaient chacune trois baies séparées par deux

La Ka'abah s'élève au centre de la cour du Mesdjid; elle a la forme d'un carré allongé dont la longueur s'étend du nord au sud, et la largeur de l'est à l'ouest. Elle a trente arches de long sur seize de large. La porte regarde l'orient. En entrant dans la Ka'abah, on a le Roukn Iraqy (angle de l'Iraq) à sa droite et l'angle de la pierre noire à sa gauche; l'angle du sud-ouest porte le nom de Roukn Yemany (angle du Yémen) et celui du nord-ouest est appelé Roukn Chanuy (angle de Syrie).

La pierre noire est enchassée et fixée dans une grande pierre placée dans l'angle de la muraille, de manière à être au niveau de la poitrine d'un homme de bonne taille se tenant debout devant elle. Elle a une palme et quatre doigts de long sur huit doigts de large, et sa forme est ronde¹. Elle est séparée de la porte par une distance de colonnes; ces bases étaient surmontées d'arceaux de dix coudées de haut. La façade était décorée de mosaïques et on y avait percé une fenêtre grillée, en bois de saïj sculpté et doré. Les jambages de la porte étaient revêtus de marbre blanc et rouge. On descendait quatre marches à la première, et sept aux deux autres, pour entrer dans la cour. Azraqy, page 324.

¹ Je ne rapporterai point ici les légendes musulmanes au sujet de la pierre noire qui aurait été emportée du paradis par Adam, lorsqu'il en fut chassé, puis cactée par les anges dans la montagne d'Abou Qoubeyz au moment du déluge, et enfin remise par Gabriel à Abraham pour être, selon l'ordre de Dieu, placée à l'angle nord-est de la Ka'abah.

« La pierre noire, dit Aly Bey, est minéralogiquement un bloc de basalte volcanique, parsemé dans sa circonférence de petits cristaux en points pailletés et rhombes de schalyath rouge de tuile, sur un fond noir très-foncé, comme du velours ou du charbon, à l'exception d'un des muscles ou préminences qui est aussi un peu teint en rouge. » Aly Bey, *Voyages en Afrique* et en Asie, Paris 1814, tome III, page 348.

« La pierre noire, au rapport de Burckhardt, est de figure ovale irrégulière, à peu près de sept pouces de diamètre; elle a une surface ondulée, composée d'une demi-douzaine de petites pierres de dimensions différentes, bien jointes ensemble par une quantité de ciment et parfaitement polie; son aspect sembleroit qu'elle a été brisée par un coup violent en plusieurs morceaux, puis réunie de nouveau. »

quatre arches, et cet espace a reçu le nom de Moultezem. La porte de la Ka'abah se trouve à quatre arches au-dessus du niveau de la cour; ainsi un homme de bonne taille, debout sur le sol, en atteint le seuil. On a fabriqué un escalier en bois que l'on roule devant la porte lorsque cela est nécessaire, et on en franchit les marches pour entrer dans la maison de Dieu. La largeur de cet escalier permet à dix personnes de monter et de descendre côte à côte. Le sol de la Ka'abah est surélevé de la hauteur dont nous avons déjà fait mention.

La porte de la Ka'abah.

La porte de la Ka'abah est en bois de saïj; elle est à deux battants et elle a six arches et demi de hauteur. Chaque battant a un guez et trois quarts de large, ce qui donne, pour les deux, trois guez et demi. Les plats de la porte et la plinthe sont couverts d'inscriptions, de cercles et d'arabesques en argent incrusté. Les lettres des inscriptions sont en or et en argent niellé; on lit, en entier, le verset qui commence par ces mots : « Le

Pendant l'incendie qui endommagea la Ka'abah du temps d'Abdallah ibn Zobeir, la violence du feu fit fendre la pierre en trois morceaux qui furent réunis et maintenus par une bouillure d'argent qu'Haroun er Retchid fit renouveler. En l'année 317 (930), le chef des Qarmathes, Abou Thahir pillé le Mesdjid et la Ka'abah et transporta la pierre noire à Lahiss. Les Qarmathes la rendirent après sa mort en 339 (950) pour une somme de vingt-quatre mille dinars. En 413 (1022), un Égyptien envoyé, dit-on, par Hakim bi sur Allah asséna sur la pierre trois coups d'une massue en fer. Il fut poignardé sur l'heure par un habitant du Yémen ou de la Mekke; vingt cavaliers qui devoient protéger sa fuite furent massacrés et la caravane d'Égypte fut pillée. Aboul Melassin donna le signalement de cet individu dont le corps fut mis en pièces et brûlé. Aboul Melassin, f° 139 v° et 140 r°. De Gooje, *Mémoire sur les Qarmathes du Bahrein*, Leyde 1802, pages 42-43, 54-55.

premier temple fondé pour les hommes est celui de Bekkèh¹.

Deux grands anneaux en argent, envoyés de Ghaznèh, sont fixés sur les battants à l'aide de clous solides, également en argent. Ils sont placés à une hauteur telle que l'on ne peut les atteindre avec la main. Deux autres anneaux, également en argent, mais de plus petite dimension, sont posés plus bas, de façon à pouvoir être saisis. Un grand cadenas en argent, passé dans ces anneaux, sert à fermer la porte qui ne peut être ouverte que lorsqu'on l'a enlevé².

Description de l'intérieur de la Ka'abah.

La largeur, c'est-à-dire l'épaisseur des murs de la Ka'abah est de six palmes. Le sol est dallé en marbre

¹ *Qoran*, chapitre III, v. 90.

² Azraqy, dans son *Histoire de la Mekke*, donne une description de la Ka'abah qui concorde avec celle de Nassiri-Khoerau. «La hauteur de la porte, dit-il, est de six coudées et dix doigts, et la largeur d'un jambage à l'autre de trois coudées et dix-huit doigts. Les jambages, le seuil et le linteau sont couverts de plaques d'or sur lesquelles on a gravé des arabesques. Les deux battants sont en bois de sadj, ayant chacun une largeur d'une coudée et dix-huit doigts et une épaisseur de trois doigts. Dans chacun des jambages de la porte sont fixés sept anneaux qui servent à maintenir le voile de la Ka'abah. Suivant Azraqy, l'inscription serait celle-ci: «Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel; nous voulons que tu le tournes dorénavant vers une région dans laquelle tu te complairas. Tourne-le donc vers le point où est le Mesdjid el Haram. En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous vers ce point. Ceux qui ont reçu les Écritures savent que c'est la vérité qui vient du Seigneur, et Dieu n'est point inattentif à leurs actions.» *Qoran*, chap. II, v. 139. «Mohammed est l'envoyé de Dieu.»

Les plaques d'or et d'argent furent appliquées dans la Ka'abah et sur la porte sous le règne du khalife Mohammed Wathiq billah. Le khalife Dja'fer Moutewekkel billah envoya en 241 (856), de Bagdad à la Mekke, plus de trente orfèvres sous la conduite de Isahq ibn Selimèh pour en placer de nouvelles. Azraqy, *Histoire de la Mekke*, texte arabe, publié par M. Wüstenfeld. Leipzig 1858, pages 216 et 217 et *passim*.

blanc¹; on remarque dans l'intérieur de la Ka'abah trois petits khalwet ou réduits ressemblant à des estrades². Le premier se trouve en face de la porte, les deux autres sont du côté du nord. Les piliers placés à l'intérieur et qui soutiennent le plafond sont tous en bois de sadj³; ils sont carrés, à l'exception d'un seul qui est rond. Dans la partie nord de la Ka'abah on voit, posée sur le sol, une plaque de marbre rouge de forme allongée; on assure que le Prophète pria en cet endroit, et tous ceux qui sont instruits de cette particularité s'efforcent de faire leurs prières à la même place. Les murs de la Ka'abah sont tous revêtus de marbres de différentes couleurs. Du côté de l'occident, il y a six mirabs en argent fixés à la muraille par des clous; chacun d'eux a la hauteur d'un homme; ils sont ornés d'incrustations en or et en argent niellé, d'une teinte noire foncée. Ces mirabs sont placés au-dessus du sol. Les murailles sont, jusqu'à la hauteur de quatre arches au-dessus de terre, dans leur état primitif; à partir de cette hauteur, elles sont, jusqu'au

¹ Le khalife Mohammed Mostanser billah, lorsqu'il n'était encore qu'héritier désigné, envoya de Bagdad à la fin de l'année 240 (854), cent blocs de marbre qui furent scés à la Mekke par des ouvriers venus de l'Iraq et posés sur le sol de la Ka'abah, pour remplacer les dalles primitives qui avaient été rompues. Azraqy, page 299.

² Ces espèces d'estrades sont désignées par les écrivains arabes par le mot de kerassy (sièges); elles sont en bois de sadj, hautes d'une coudée et demie, larges d'une coudée et demie et revêtues de plaques d'or. Elles sont recouvertes de satin et elles reposent sur des dalles de marbre rouge. Azraqy, page 204.

³ Les piliers avaient été entièrement couverts de plaques d'or en l'année 339 (950) par Loulou, calife de Seyyidh, mère du khalife Moutawik billah et par l'ordre de ce prince. Des lampes en argent, attachées à des chaînes de même métal, étaient suspendues à des barres de fer qui allaient d'un pilier à l'autre. Azraqy, page 203.

plafond, recouvertes de plaques de marbre ornées d'arabesques et de sculptures dont la plus grande partie est dorée. Au-dessus des trois khalwet dont j'ai parlé plus haut, et dont l'un se trouve dans le Roukn Iraqy, l'autre dans le Roukn Chamy et le troisième dans le Roukn Yemany, on voit, dans chaque coin, deux planches fixées au mur par des clous d'argent, et qui proviennent, assure-t-on, de l'arche de Noh (Noé). Chacune d'elles a cinq guez de longueur et un de largeur. Au-dessus du khalwet qui est derrière la pierre noire, on a disposé une tenture de satin rouge.

Lorsque l'on sort de la Ka'abah, on voit dans l'angle à droite de la porte, une construction carrée de trois guez de superficie; on trouve là une petite porte en argent, à un seul battant, par laquelle on passe pour monter sur le toit. Elle porte le nom de Bab er Rahmèh (porte de la Miséricorde) et est fermée au moyen d'un cadenas en argent¹. Lorsque l'on arrive au toit, on rencontre une trappe semblable à celles qui donnent accès sur les terrasses. Cette trappe est recouverte de plaques d'argent sur les deux côtés.

Le plafond de la Ka'abah est formé de poutres entièrement couvertes par du satin qui en cache la vue. On voit sur le mur de la façade, au-dessous des poutres, une ins-

¹ Cette porte qui a, au rapport d'Azrany, trois coudées et demie de haut et une coudée et demie de large, était dans l'origine en bois de sandj, sans aucun ornement en or ou en argent. Le khalife Moutawekkel y fit appliquer des plaques d'argent et y fit mettre un cadenas de même métal au mois de Moharrem 237 (juillet 851). La trappe ou porte posée à plat est également en bois de sandj; elle a deux coudées et demie, de long sur deux coudées de large.

cription en or fixée dans la muraille; on y lit le nom du sultan d'Égypte, el Aziz li din illah, qui a pris possession de la Mekke, après l'avoir enlevée aux khalifes de Baghdat¹. Il y a aussi quatre plaques en argent, placées l'une en face de l'autre et fixées aux murs au moyen de clous d'argent: sur chacune d'elles est inscrit le nom d'un des sultans d'Égypte dont chacun a, pendant son règne, envoyé une de ces plaques. Dans les intervalles qui séparent les piliers, sont suspendues trois lampes en argent.

Le sol de la terrasse de la Ka'abah est dallé en un marbre du Yémen, ayant l'éclat et la transparence du cristal².

La Ka'abah est éclairée par quatre croisées placées aux quatre angles; chacune d'elles est fermée par des feuilles de verre qui laissent passer le jour et empêchent la pluie de pénétrer dans l'intérieur³. La gouttière est placée au centre du mur du nord. Elle a une longueur de trois guez et elle est entièrement couverte d'inscriptions en lettres d'or⁴. Le voile qui recouvrait la Ka'abah était blanc et

¹ Cette inscription fut remplacée en 550 (1165) par une autre qui portait le nom et les titres du khalife Abbasside Alou Abillah Mohammed el Nouqafy bi amr illah. Ibn Djouair en donna le texte. *Traité*, page 90.

² La terrasse de la Ka'abah était antérieurement couverte de mosaïques exécutées par des mosaïstes byzantins, envoyés à la Mekke par le khalife Welid. Les plaques les ayant complètement gâtées, elles furent remplacées après l'an 200 (816) par des plaques de marbre transparent envoyées de Saou'a.

³ D'après le témoignage d'Abou Welid, rapporté par Azrany, les quatre lucarnes étaient couvertes d'une plaque d'un marbre transparent qui laissait passer la lumière du jour. Ce marbre du Yémen est désigné en arabe sous le nom de Balaj. Ibn Djouair qui était à la Mekke en 579 (1183), nous apprend que l'intérieur de la Ka'abah était éclairé par cinq lucarnes ou fenêtres. L'une qui était percée dans le plafond n'était point apparente et les quatre autres étaient placées aux quatre angles. Toutes étaient garnies de vitres de l'Iraq couvertes d'élégantes arabesques gravées. Ibn Djouair, page 81.

⁴ Cette gouttière (mizab) est placée au milieu de la façade qui regarde

rayé de deux bandes d'un guez de large. La hauteur de l'étoffe entre ces deux bandes était d'environ dix guez, et les parties qui se trouvaient au-dessus et au-dessous des bandes avaient la même dimension : grâce à cette disposition, la Ka'abah paraissait, dans le sens de sa hauteur, divisée en trois parties ayant chacune, d'après mon estimation, environ dix guez. Sur les quatre faces du voile on voyait des mihrabs tissés en soie de couleur et des dessins en fil d'or. Il y a trois mihrabs en broderie sur chaque face; celui du milieu est le plus grand; les deux autres placés de chaque côté, ont des proportions moindres. On voit donc représenté douze mihrabs sur les quatre murs de la maison sainte¹.

On a construit, en dehors de la Ka'abah et dans la direction du nord, un mur d'une hauteur d'un guez et demi et dont les extrémités aboutissent aux deux angles de la Ka'abah. Il a la forme d'un arc de cercle dont le sommet est séparé de la Ka'abah par une distance de quinze guez; ce mur, ainsi que le sol qui s'étend jusqu'à la

le Hidjr entre le Rouku ech Chamy et le Rouku el Yraqy. L'eau tombe au centre du Hidjr. Cette gouttière a quatre coudées de long et huit doigts de diamètre. Elle est revêtue intérieurement et extérieurement de plaques d'or; ce travail a été fait par l'ordre de Welid, fils d'Abi el Melik (86-96 = 705-715). *Azraqy*, page 204.

¹ Le Kiswéh ou voile destiné à couvrir la Ka'abah était blanc lorsqu'il était envoyé par les Fathimites et noir sous la dynastie des Abbassides. Cependant, Ibn Djohair dans la description de celui qu'il vit en 569 (1183), assure qu'il était d'un tissu vert dont la trame était en coton, et qu'on y voyait, tissés dans l'étoffe, des mihrabs et une inscription portant le nom du khalife Naasir li din illah et le 136^e verset du chapitre II du *Qoran*. Les Kiswéh étaient fabriqués à Tounéh et à Chuta, villages des districts de Tinnis et de Damiette. L'étoffe dont ils étaient faits portait le nom de *Galaty*. Ibn Djohair, page 81. *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, tome I^{er}, pages 326-328.

maison de Dieu, est recouvert de plaques de marbre de couleur ornées de sculptures. Cet endroit est désigné sous le nom de Hidjr. C'est là que tombe toute l'eau qui coule de la gouttière au-dessous de laquelle est placée une pierre verte ayant la forme d'un mihrab; elle est assez longue et assez large pour qu'un homme y puisse faire sa prière¹.

Le Maqam d'Ibrahim (station d'Abraham) est à l'est de la Ka'abah : on donne ce nom à une pierre sur laquelle on voit l'empreinte des pieds d'Ibrahim. Elle est encaissée dans une autre pierre, entourée elle-même d'une caisse en bois de forme carrée, ayant la hauteur d'un homme et du travail le plus beau que l'on puisse imaginer. Elle est recouverte de plaques d'argent et très-solidement fixée à la pierre au moyen de chaînes. On y a mis un cadenas afin que personne ne puisse porter la main sur la pierre. Le Maqam est séparé de la Ka'abah par une distance de trente arches.

Le puits de Zemzem.

Ce puits qui se trouve à l'est en dehors de la Ka'abah, et non loin de l'angle de la pierre noire dont il est séparé par une distance de quarante-six arches, a un diamètre de trois arches. L'eau en est potable, bien qu'elle ait un goût saumâtre.

¹ Le mur qui environne le Hidjr est appelé *Hatym*. Le Hidjr fut bâti par les Qoréichites; il fut réuni ensuite à la Ka'abah par Hadjar et séparé de nouveau par Abdallah ibn Zobair. Il est regardé comme faisant partie de la maison sainte, et il est aussi méritoire de prier là que dans l'intérieur de la Ka'abah.

L'ouverture du puits est entourée d'une margelle de marbre blanc, haute de deux ares. On a, sur les quatre côtés du pavillon, établi des vasques que l'on remplit d'eau et où l'on fait ses ablutions. Le sol est couvert d'un treillis en bois qui empêche l'eau d'y séjourner et lui permet de s'écouler¹.

¹ Le puits de Zemzem est alimenté par trois sources souterraines dont l'une se trouve en face de l'angle de la pierre noire, l'autre en face de la montagne d'Abou Qoubeyt et de Safa, et la troisième en face de Murwah. Le puits fut retrouvé et creusé plus profondément par Abdoul Mounhallib ibn Hachim et son fils Haris. Abdoul Mounhallib trouva tous les objets en or et les armes que les Benou Djarham y avaient jetés, lorsqu'ils le comblèrent et il ordonna d'en distribuer l'eau aux pèlerins qui viennent tous les ans visiter la Ka'abah. L'eau vint à diminuer, et, dans le cours des années 23 et 24 (643-644) et 200 de l'Hégire (816), on augmenta la profondeur du puits et on en consolida les parois par des travaux de maçonnerie. De semblables travaux furent encore faits pendant les règnes de Haroun er Rachid, de Mehdy, d'Emin et de leurs successeurs.

La salle du puits de Zemzem fut dallée en marbre et la fenêtre fut garnie de marbre, par ordre du khalife Abou Dja'fer Mançour (139 [756]).

Des réparations furent faites par le khalife el Mohdy en 163 (779). Enfin tout le dallage en marbre fut complètement renouvelé par Omar ibn Faradj er Roukhadjy en 220 (835), pendant le règne du khalife Mostanser billah. Jusqu'à cette époque, le puits seul avait été couvert par une petite coupole et l'enceinte avait été à ciel ouvert. Omar ibn Faradj fit bâtir une terrasse qui fut extérieurement revêtue de mosaïque; à l'intérieur, le plafond était formé par des poutres en bois de saïd dorées. Azraïy, pages 300-301.

Le bâtiment qui renferme aujourd'hui le puits de Zemzem est tout près du Maqam Hanbali et fut élevé en 1072 A. H. (1661). Il est de forme carrée et d'une construction massive; il a une porte au nord s'ouvrant dans une chambre où est le puits et qui est ornée de marbres de diverses couleurs. Dans une petite chambre contiguë, mais ayant une porte particulière, il y a un réservoir en pierre qui est toujours plein d'eau de Zemzem. Les pèlerins y puisent sans entrer dans la chambre, en passant une tasse à travers une grille en fer qui sert de fenêtre. L'ouverture du puits est entourée d'un parapet de cinq pieds de haut et d'à peu près dix pieds de diamètre. C'est sur cette margelle que se tiennent les gens qui tirent l'eau du puits avec des seaux de cuir; une balustrade en fer empêche qu'ils n'y tombent. Du temps d'el Fassy, il y avait dans cette chambre huit bassins de marbre pour les ablutions. . . . L'eau est pesante et par sa couleur ressemble quelquefois à du lait; mais elle est parfaitement douce, et diffère beaucoup de celle des puits saumâtres dispersés dans la ville. Au sortir

En face du pavillon du puits de Zemzem, dans la direction de l'est, se trouve une construction de forme carrée et surmontée d'une coupole; elle porte le nom de Siqqayet el Hadj (la buvette des pèlerins). A l'intérieur, on a placé des cruches que l'on passe aux pèlerins pour qu'ils puissent boire. Au-delà du Siqqayet el Hadj et dans la direction de l'est, s'élève un bâtiment oblong avec trois coupoles : on l'appelle Khizanet ez Zeït (le magasin de l'huile). On y serre les cierges, l'huile et les lampes.

On a dressé autour de la Ka'abah, des colonnes qui sont reliées l'une à l'autre à leur sommet par des poutres couvertes de riches ornements sculptés et peints, et dans lesquelles sont fixés des anneaux et des crochets; lorsque vient la nuit, on fixe sur ceux-ci des cierges et on suspend des lampes à ceux-là. Ce lieu est appelé Mechn'il (les luminaires). Il y a cent cinquante guez de distance entre les murs de la Ka'abah et ce Mechn'il : c'est dans cet emplacement que l'on fait le Thewaf¹.

Les bâtiments que renferme l'enceinte du Mesdjid sont donc, à l'exception de la Ka'abah, au nombre de trois : le pavillon du puits de Zemzem, le Siqqayet el Hadj et le Khizanet ez Zeït.

du puits, elle est légèrement tiède et, sous ce rapport, semblable à celle de beaucoup de sources du Hedjaz. Burckardt, *Voyage en Arabie*, tome 1^{er}, pages 190-192.

¹ A quelque distance de la Ka'abah s'étend un beau jardin en marbre inférieur du huit pouces au niveau de la grande place. Il fut posé en 981 (1673) par ordre du sultan Selim II; il décrit un ovale irrégulier et est environné de trente-deux colonnes minces, ou plutôt piliers, en bronze doré; de l'un à l'autre sont des barres de fer auxquelles sont suspendues sept lampes que l'on allume toujours après le coucher du soleil. Burckardt, *Voyage en Arabie*, tome 1^{er}, page 183.

On voit, dans la galerie couverte d'un toit qui règne autour du Meadjid, des coffres appartenant aux villes des provinces du Maghreb, de l'Égypte, de la Syrie, de Roum, des deux Iraq, du Khorassan, de la Transoxiane etc.

L'émir de la Mekke réside, avec un corps de troupes qui n'obéit qu'à lui, à Bourqah, localité située à quatre fersengs au nord de cette ville. On y trouve des eaux courantes et des arbres. Ce canton a deux fersengs carrés d'étendue.

Cette année, je séjournai à la Mekke en qualité de Moudjavir depuis le commencement du mois de Redjeb. Il est d'usage d'ouvrir pendant ce mois, tous les jours, la porte de la Ka'abah au moment du lever du soleil.

Manière dont on ouvre la porte de la Ka'abah.

La garde de la clé de la porte de la Ka'abah est confiée à une famille arabe qui porte le nom de Benou Cheïbah. Les membres de cette tribu sont chargés du service de la maison de Dieu et ils reçoivent, à ce titre, du sultan d'Égypte des pensions et des vêtements d'honneur¹.

Ils ont un chef entre les mains duquel se trouve la clé, et lorsqu'il se rend à la Ka'abah, il est accompagné par cinq ou six de ses gens. A leur arrivée, ils sont rejoints par dix pèlerins qui saisissent l'escalier dont je

viens de parler, le font rouler et le placent devant la porte. Le cheikh le gravit et se tient debout sur le seuil; deux autres personnes qui l'ont suivi soulèvent le voile en satin jaune qui couvre la porte; l'un le relève par un bout, le second par un autre, puis ils le laissent retomber, de manière à dérober leur chef aux regards, pendant qu'il ouvre la porte. Celui-ci dégage le cadenas des aimaux qui le retiennent, et cet acte a lieu pendant que la foule des pèlerins se tient au bas des degrés. Lorsque la porte est ouverte, les fidèles élèvent les mains en invoquant Dieu à haute voix. Tout le peuple qui est dans la Mekke, apprend par les exclamations des pèlerins que la porte de la maison sainte vient d'être ouverte; il joint ses vœux aux leurs, et une immense rumeur remplit toute la ville.

Le cheikh pénètre dans la Ka'abah; il y fait une prière de deux rikaat, pendant que ses assistants continuent à tenir le voile; après l'avoir terminé, il vient ouvrir la porte et il se place sur le seuil pour réciter à haute voix la khouthbèh, et appeler les bénédictions divines sur le Prophète et sur les membres de sa famille. Le cheikh et ses deux compagnons se tiennent debout des deux côtés de la porte et les pèlerins, se mettant alors en mouvement, commencent à entrer dans le sanctuaire. Chacun en sort après avoir fait une prière de deux rikaat, et cela continue ainsi jusque vers l'heure de midi.

Lorsqu'on fait la prière dans l'intérieur de la Ka'abah, on se tourne du côté de la porte. Il est cependant licite de prier le visage tourné dans quelque direction que ce soit.

¹ Les Benou Cheïbah sont les descendants d'Abd ed Dar. Cette branche des Qoreïchites fut, à l'époque de la reconstruction de la Ka'abah, chargée avec les Benou Zahrah de l'édification du mur oriental. Le chef de la famille des Benou Cheïbah portait le titre honorifique de Hadjib el Ka'abah (Baïmier de la Ka'abah). Maqoudy, tome IX, pages 66-67. Ibn Djohatr lui donne celui de Za'ym (chef) des Cheïbites زعيم الشيبان.

Je fis le dénombrement des fidèles qui se trouvaient dans la Ka'abah, un jour qu'elle était pleine et qu'il n'y avait plus possibilité d'y entrer, faute de place; je comptai sept cent vingt personnes.

Les gens du Yémen qui viennent en pèlerinage à la Mekke ont, en général, l'aspect extérieur des Indiens. Ils ont les reins ceints d'un pagne, les cheveux longs et plats et la barbe nattée; chacun d'eux porte un long poignard passé à la ceinture. On prétend que les Indiens sont originaires du Yémen. Le mot kettarèh, par lequel on désigne ce poignard, a passé en arabe sous la forme qattalèh.

On ouvre la porte de la Ka'abah les lundis, jeudis et vendredis pendant les mois de Cha'aban, de Ramazan et de Chevval; elle reste fermée à partir du mois de Zil Qaadèh.

L'Oumrah de Dji'ranèh.

À quatre fersengs au nord de la Mekke se trouve une localité appelée Dji'ranèh. Le Prophète s'y trouva avec son armée le seize du mois de Zil Qaadèh; il y prit l'ihrâm et se rendit à la Mekke pour y accomplir la cérémonie de l'Oumrah¹. Il y a à Dji'ranèh deux puits; l'un est le Bir er Rassoul (le puits de l'Envoyé de Dieu), l'autre Bir Aly ibn Abi Thalib (le puits d'Aly, fils d'Abou Tha-

¹ Dji'ranèh, dit Yaqout, est une localité où l'on trouve de l'eau: elle est située entre la Mekke et Thayf, mais elle est plus près de la Mekke que de cette dernière ville. Le Prophète s'y arrêta pour y partager le butin fait sur les Benou Hawazin, au retour de l'expédition de Honeta. Il y a, à Dji'ranèh, une mosquée et des puits rapprochés l'un de l'autre. *Moudjèn*, tome II, page 88. L'expédition de Honeta eut lieu au mois de Chevval l'an 8 de l'Hégire (janvier-février 630).

lib). Ils fournissent tous deux une eau d'un goût extrêmement agréable, et ils sont à dix guez de distance l'un de l'autre. L'usage fondé sur le souvenir religieux rapporté plus haut existe toujours, et on accomplit l'Oumrah à cette époque de l'année.

Non loin des puits dont je viens de parler, s'élève un grand rocher où l'on remarque des creux de la dimension d'un bol. On dit que le Prophète y a, de ses mains, pétri de la farine. Les pèlerins qui se rendent à Dji'ranèh font, dans ces creux, de la pâte en mêlant de la farine à l'eau des puits. Il y a beaucoup d'arbres en cet endroit; on coupe du bois pour faire le feu qui sert à cuire des pains que l'on porte dans tous les pays, comme un objet auquel sont attachées de grandes bénédictions.

On remarque également à Dji'ranèh un rocher, du haut duquel Bilal Habechy a fait entendre l'appel à la prière¹. Les fidèles le gravissent et y chantent l'ezan.

La foule était considérable à Dji'ranèh à l'époque où je m'y rendis. Il y avait mille chameaux avec des litières; d'après ce chiffre on peut juger du reste.

De Misr à la Mekke il y a trois cents fersengs, en suivant la route que j'ai parcourue en dernier lieu. On compte douze fersengs de la Mekke au Yémen.

La plaine de l'Arafat est bordée par des montagnes qui ne sont pas plus élevées que des collines; elle a

¹ Bilal ibn Ribah, esclave abyssinien, fut affranchi par Mohammed. La beauté et l'étendue de sa voix lui firent donner les fonctions de moultazim. Il mourut à Damas l'an 20 de l'Hégire (640) et fut enterré dans le cimetière qui s'étend entre Bab el Djabich et Bab es Saghur. *Ibn Batoutah*, tome I^{er}, page 222.

deux fersengs carrés d'étendue. On y voyait jadis une mosquée bâtie par Ibrahim, sur qui soit le salut! Il n'en subsiste plus aujourd'hui qu'un minber en briques, tombant en ruines. Au moment de la prière du matin, le khatib monte sur ce minber et récite une khouthbèh; l'appel à la prière retentit ensuite et l'on fait en commun une prière de deux rikaat, comme on la fait en voyage; puis, après un iqamet, on recommence une prière de deux rikaat¹. Le khatib monte ensuite sur un chameau et se dirige vers l'orient. A un ferseng de distance, s'élève une petite montagne rocaillieuse appelée Djebel er Rahmèh. On s'y arrête et on y fait des invocations pieuses jusqu'à l'heure du coucher du soleil.

Le fils de Chad Dil, émir d'Aden, a amené, de fort loin, de l'eau au pied de cette montagne et dans la plaine de l'Arafat. Il a dépensé, dans ce but, des sommes considérables et il a fait établir des bassins que l'on remplit à l'époque du pèlerinage, pour subvenir aux besoins des pèlerins. Le même Chad Dil a fait construire, sur le sommet du Djebel er Rahmèh, un grand pavillon carré, surmonté d'une coupole sur laquelle on place, pendant le jour et la nuit de l'Arafat, un grand nombre de lampes et de cierges. On assure que l'émir de la Mekke lui a demandé une somme de mille dinars pour l'autoriser à construire ce pavillon.

¹ L'iqamet est la répétition de l'eszan ou appel à la prière que le mouézain doit faire avant toute prière faite en commun. Il n'a qu'à ajouter après les paroles : « Venez au temple du salut! » les mots suivants : « Certes, tout est disposé pour la prière. » Il indique ainsi que l'Imam est placé devant la communauté des fidèles et qu'il est prêt à commencer la prière.

Le neuf du mois de Zil Hidjèh de l'an 442 (27 avril 1051) je m'acquittai, avec l'assistance du Dieu très-haut, de mon quatrième pèlerinage.

Après le coucher du soleil, les pèlerins et le khatib s'éloignèrent de l'Arafat; quand on eut marché pendant un ferseng, on arriva au Macl'ar el Haram qui porte le nom de Mouzdelifèh'. On voit là un beau bâtiment qui a la forme d'une Maqçourah; les pèlerins y font la prière et y ramassent les pierres qu'ils doivent lancer à Mina. Il est de règle de passer, en cet endroit, la nuit qui précède le jour de la fête. Le matin, on fait la prière et, au lever du soleil, on se rend à Mina où l'on immole les victimes. Il y a, à Mina, une grande mosquée qui porte le nom de Kheff. Il n'est point obligatoire de réciter, ce jour-là, la khouthbèh à Mina ni d'y faire la prière de la fête². Le Prophète ne l'a point prescrit.

Le dix de Zil Hidjèh, on va à Mina et on y jette les pierres. L'explication détaillée de cette cérémonie se trouve dans les Méhassik. Le douze du même mois, tous les pèlerins qui ont l'intention de retourner dans leur

¹ D'après les prescriptions du rituel, les pèlerins, après avoir passé la nuit à Mouzdelifèh, doivent passer par Macl'ar el Haram, s'y arrêter quelques instants pour y réciter des prières et traverser rapidement Wadi Moulnamir. Au sortir de Mina, les pèlerins doivent lancer, à partir de Bathn el Wasly, sept petites pierres de la grosseur d'une fève dans la direction du Djiuret et Aqaluh. Cette action a lieu en commémoration d'Abraham qui chassa en ce lieu, à coups de pierres, le démon qui lui conseillait de désobéir aux ordres du Dieu et de ne point sacrifier son fils.

² Le mot Kheif a la signification de pente d'une montagne et d'endroit qui, placé sur la pente d'une montagne, est à l'abri des ravages d'un torrent. Le territoire de Kheif, dans le canton de Mina, appartenait à la tribu de Kenanèh. La mosquée qui s'y trouve fut détruite par les eaux, sous le règne du khalife Moutowekkel et rebâtie par ce prince.

patrie quittent Mina; ceux qui désirent séjourner à la Mekke se dirigent vers cette ville.

Après avoir accompli mon pèlerinage, je louai à un Arabe Bédouin un chameau pour me conduire à Lahssa. On m'assura que l'on atteignait cette ville treize jours après être parti de la Mekke. Je fis mes adieux à la maison du Très-Haut, le vendredi dix-neuf Zil Hidjèh 442 (7 mai 1051) qui correspondait au premier jour du mois de Khourdaï Mâh de l'ancien calendrier persan.

Quand nous eûmes franchi sept fersengs après notre départ de la Mekke, nous trouvâmes une prairie verdoyante, et nous aperçûmes une montagne vers laquelle nous nous dirigeâmes en passant par une plaine où nous remarquâmes des villages et un puits qui porte le nom de Bir Housseïn ibn Selamèh¹. La température était froide et nous marchions dans la direction de l'orient.

Le lundi vingt-deux Zil Hidjèh nous arrivâmes à Thayf. Ce district qui est à douze fersengs de la Mekke, est situé sur une montagne. Au mois de Khourdaï Mâh il y faisait un froid si vif que l'on était obligé de s'asseoir

¹ Cette plaine porte le nom de Batha Na'aman et la montagne dont parle Nasair celui de Djebel Na'aman es Sibab à cause des nuages qui en enveloppent le sommet. Aboul Faradj Qoudamèh, *Kiâb Sana'at el Khabèh*, f° 32.

L'émir Abou Abdallah Housseïn ibn Selamèh était un esclave soubien qui, sous le règne d'Aboul Djetch ibn Zyad, fut gouverneur du Thâmèh et le ministre de ce prince. Il fonda la ville de Kudra, sur le Wadi Scham et celle de Ma'qir, près de Zébid. Il agrandit et décora magnifiquement la grande mosquée de Djened qui était visitée, au rapport de 'Oumaral, avec autant de dévotion par les Arabes du Yémen que la Ka'abah de la Mekke. Djened est située dans le canton de Sekassik, dans la province du Nedjèl, à la distance de cinquante-huit fersengs de Sana'a. L'émir Housseïn ibn Selamèh mourut en 428 (1036).

au soleil pour se réchauffer. A cette époque, on trouvait à la Mekke des melons en abondance.

Thayf est une petite ville défendue par un château bien fortifié. Le marché est peu important et la grande mosquée a des proportions modestes. On y voit beaucoup de ruisseaux d'eau courante et un grand nombre de grenadiers et de figuiers. Le tombeau d'Abdallah ibn Abbas est près de la ville. Les khalifes de Baghdad ont construit là une très-grande mosquée dont un des angles (celui qui est à droite du mihrab et du minber) est formé par ce tombeau. Des gens ont bâti, dans le voisinage de la mosquée, des maisons qu'ils habitent¹.

Nous traversâmes, à notre sortie de Thayf, des montagnes et des terrains rocailleux; partout on voyait de

¹ «Thayf, dit Hafiz Abrou, est une petite ville qui a, comme grandeur, l'importance de Wadi' Qours et dont le climat est fort agréable; elle approvisionne la Mekke de fruits. Elle est bâtie sur la pente du mont Ghazwan qu'habitent les Benou Sa'ad (fraction de la tribu des Hawazin) et les tribus de Hodheïl. Le sommet de cette montagne est l'endroit le plus froid des environs de la Mekke et c'est le seul point du Hedjaz où l'eau gèle. Les khalifes Abbassides ont élevé dans cette ville une grande mosquée qu'ils ont décorée avec beaucoup de magnificence. Elle a été construite de façon à laisser, dans un angle à la droite du fidèle qui se tourne vers la qibèh, le tombeau d'Abdallah ibn Abbas. La source du Wadi Na'aman el Arak se trouve à Thayf. Les cuirs et les raisins secs que l'on exporte de cette ville jouissent d'une réputation universelle.»

Yaqout nous dit que Thayf est à une journée de marche pour le voyageur qui s'y rend de la Mekke, et qu'il ne faut qu'une demi-journée à celui qui va de Thayf à la Mekke. Housseïn ibn Selamèh développa la prospérité de la ville et l'entoura d'un mur d'enceinte fortifié. Il fit tailler dans le roc et ouvrir dans la montagne, qu'il faut franchir avant d'arriver à la ville, une chaussée assez large pour permettre à trois chameaux chargés d'y passer de front. Le territoire de Thayf est habité par les tribus de Thaqif, de Himyar et une fraction des Qoreichites. Yaqout, tome III, pages 484-500.

Abdallah ibn Abbas, auteur de la dynastie des Abbassides, mourut à Thayf en l'année 88 (687) à l'âge de soixante et onze ans.

petits châteaux fortifiés et des villages. On me montra, au milieu des rochers, un petit château en ruine que les Arabes Bédouins me dirent avoir été la demeure de Leyla. Les aventures de Leyla et de Medjnoun sont le sujet de récits merveilleux. De là, nous atteignîmes un village fortifié appelé Mouthar, situé à douze fersengs de Thayf¹. De Mouthar, nous gagnâmes Thoureya où l'on remarque de nombreuses plantations de dattiers². On y ensemençait la terre et on l'arrosait avec de l'eau tirée de puits au moyen de roues hydrauliques. On me dit que dans ce district, il n'y avait ni prince ni chef ayant une autorité reconnue de tous³. Partout, on rencontre des seigneurs

¹ Mouthar est un village qui relève de Thayf; il est à la distance de deux nuits de marche de Tebaleh, ville du Yhaméh, sur la route du Yémen.

Mouqaddeisy nous apprend (page 104) que l'on fabriquait à Mouthar les marmites en terre ollaire appelées bourmah.

² Thoureya est une localité du district de Dharriéh où sont établis les Benou Dhibab; on y trouve de l'eau. *Moufjem ou koudan*, tome I^{er}, page 924. Wüstenfeld, *Bahrin und Jemana*, Göttingen 1874, page 210.

³ Djemal ed Din ibn el Moudjavar trace, en ces termes qui confirment l'exactitude du récit de Nassiri Khozrau, le tableau des tribus arabes établies dans les districts situés au sud-est de Thayf.

« Tous ces districts, dit-il, renferment des villages qui ont tous à peu près la même grandeur. Chacun d'eux est habité par une fraction du tribu arabe ou par un clan de Bédouins. Ceux-ci s'opposent, par la violence, à ce qu'aucun étranger ne s'y arrête ou ne s'y fixe. Dans chaque village s'élève un château construit en pierres et en mortier, dans lequel chaque habitant a un magasin où il serre son butin et tout ce qu'il possède, et d'où il tire chaque jour ce qui est nécessaire à sa subsistance. Les gens des villages sont établis dans quatre larges rues, bâties autour du château et qui viennent y aboutir. Chaque village obéit à un cheikh, choisi parmi les anciens pour la considération qu'il a su inspirer, pour son grand âge et son intelligence. Personne ne partage l'autorité avec lui et ne fait d'opposition à ses décisions. Ces pays ne reconnaissent le pouvoir d'aucun sultan; les habitants ne payent aucun impôt et ils ne donnent que ce qu'il leur plaît. Ils sont, les uns vis-à-vis des autres, dans un état d'hostilité perpétuelle. Chacun cherche à s'emparer de ce que possède son voisin, et les parents de Zeyd font tous leurs efforts pour se rendre maîtres des biens

et des chefs indépendants les uns des autres. Les habitants se livrent au vol et au meurtre, et ils sont dans un état d'hostilité perpétuelle les uns vis-à-vis des autres. On compte vingt-cinq fersengs de Thayf à Thoureya. Nous passâmes auprès d'un endroit fortifié appelé Djaz¹, et nous vîmes là, s'élevant sur une étendue d'un ferseng, quatre châteaux-forts. Nous nous arrêtâmes, pour camper, près du plus considérable qui portait le nom de Hian beni Nomoër²; on voyait là quelques rares palmiers. L'homme qui m'avait loué son chameau demeurait à Djaz'. Nous y séjournâmes pendant quinze jours, car nous n'avions point de khafir (protecteur) qui pût nous faire continuer notre route.

Les tribus arabes de ces contrées possèdent chacune un territoire délimité, où paissent leurs troupeaux et aucun étranger ne peut le traverser. Tout homme rencontré sans être accompagné par un khafir est arrêté et dépouillé.

de Amr. Ces Arabes sèment du blé et de l'orge; on trouve dans leur pays la vigne, le grenadier et l'annamier et leur nourriture consiste principalement en beurre et en miel. Ces tribus tirent leur origine de Qahthan et d'autres chefs. *Tarikh Mostawery*, manuscrit de mon cabinet, pages 45-46.

¹ Djaz' ou Djaz' beni Kouz est le nom d'un territoire du Nedjd, habité par les Benou Dhibab. Une vallée du Yomaméh, où réside la tribu des Benou Toim, porte le nom de Djaz' beni Hammar.

² Le texte des manuscrits porte Nassir ou Yesair : il faut lire Nomoër. Les Benou Nomoër, descendants de Amir, formaient une tribu qui occupait les montagnes et les vallées d'une partie du Nedjd et du Yomaméh. On trouvait sur leur territoire deux gros bourgs, Oulakh, où l'on fabriquait beaucoup de poterie en grès, et Houlihyas, défendu par un château et entouré de champs de blé et d'orge. Je crois que c'est cette dernière localité, où se tenait un marché important, que Nassiri Khozrau désigne sous le nom de Hian beni Nomoër.

Cf. Zamakhehary, *Lexicon géographique*, édition Salvador de Grava, Leyde 1856, page 80. Yaqout, *Moufjem*, tome II, page 289 et passim. F. Wüstenfeld, *Register zu den genealogischen Tabellen der arabischen Stämme und Familien*, Göttingen 1853, page 310.

Il est donc nécessaire d'en prendre un dans chacune des tribus sur le territoire de laquelle on veut s'engager. Le khafir vous guide, vous escorte et vous protège. On le désigne aussi sous le nom de qoulavouz (guide).

Le chef des Arabes qui se trouvait sur notre route et qui appartenait à la tribu des Benou Souad, arriva à Djaz'. Il se nommait Abou Ghanim Abs ibn el Ba'yr; nous le primes pour khafir et nous partîmes avec lui. Nous rencontrâmes une troupe de gens de sa tribu qui s'imaginèrent avoir découvert un gibier, car ils ont l'habitude de désigner sous ce nom les étrangers qu'ils trouvent sur leur chemin. Leur chef étant avec nous, ils ne nous dirent rien, mais si celui-ci n'eût point été en notre compagnie, ils nous auraient tués. Nous demeurâmes quelque temps au milieu d'eux, car nous n'avions point de khafir pour nous faire continuer notre voyage. A la fin, nous en trouvâmes deux et nous leur donnâmes dix dinars à chacun pour nous conduire à la limite du territoire d'une autre tribu. Dans celle que nous venions de quitter, des vieillards parvenus à l'âge de soixante-dix ans me dirent n'avoir eu, dans tout le cours de leur vie, d'autre nourriture que du lait de chamelle, car ces déserts ne produisent qu'une plante d'un goût salé qui sert de nourriture aux chameaux. Ces gens s'imaginent qu'il en est de même dans le monde entier.

Nous allâmes ainsi de tribu en tribu, courant les dangers les plus sérieux et craignant continuellement de perdre la vie; mais Dieu avait ordonné que nous sortirions sains et saufs de toutes ces épreuves. Nous atteignîmes enfin une

localité située dans une région dont le sol était couvert de pierres et de rochers brisés. Elle portait le nom de Sarbah¹. Je vis là des montagnes qui avaient la forme arrondie d'une coupole; je n'en ai vu de semblables dans aucun pays. Pour ce qui est de leur hauteur, une flèche lancée du pied en aurait atteint le sommet². Leur surface était lisse comme celle de la coquille d'un œuf; elles étaient formées d'un roc d'une extrême dureté sur lequel on remarquait ni fissures ni inégalités. Nous continuâmes notre route en longeant ces montagnes.

Lorsque mes compagnons de voyage apercevaient un lézard, ils s'en emparaient, le tuaient et le mangeaient; et, partout où nous rencontrions des Arabes, ils leur demandaient du lait de chamelle pour le boire. Pour moi, je ne pouvais ni manger du lézard, ni boire du lait de chamelle; je trouvais, sur notre route, des arbrisseaux produisant un fruit de la grosseur d'une vesce; j'en cueillais une certaine quantité et je me contentais de cette nourriture.

Après avoir enduré de grandes fatigues, avoir vu bien des choses singulières et supporté de pénibles épreuves,

¹ Je crois que l'on peut identifier ce lieu avec Sarbah qui se trouve mentionné dans l'*Itinéraire du Yemaméh à la Mecque*, donné par Esriessy (tome I^{er}, page 163). Sarbah est situé entre Teikhah et Djeliléh. *Mowljien*, tome III, page 380. Il faut lire Teikhah et non Thaadjah (T'anger), comme l'a écrit M. Am. Jaubert. Teikhah est un bourg placé entre Zou Kbourchouh et Wadi'l Qourh. *Mowljien*, tome III, page 368.

² Ces montagnes portent le nom de Djebel Thowaiq (petites coupôles). M. Palgrave donne le mot thowaiq comme le diminutif de thauq طوق (collier). Ce sens me paraît peu satisfaisant, et thowaiq est pour moi le diminutif de طاق, coupole, arceau. Cette explication concorde avec la description que Nassiri Khorrau donne de ces rochers de basalte. W. G. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie orientale*. Paris 1866, tome I^{er}, page 208.

nous arrivâmes à Faladj le vingt-trois du mois de Safer 443 (8 juillet 1051). On compte cent quatre-vingts fersengs de la Mekke à Faladj¹.

Faladj est situé au milieu du désert; c'est un vaste district, complètement ruiné par suite des discordes intestines. A l'époque où nous y arrivâmes, il n'y avait de cultivé et de peuplé que l'étendue d'un demi-ferseng de longueur sur un mille de largeur. Quatorze châteaux-forts, aux mains de deux partis en état de guerre et d'hostilité continuelles, s'élevaient sur cet étroit espace. Les habitants de ce pays prétendent descendre des Eschab er Raqim dont Dieu a fait mention dans le *Qoran*².

Quatre canaux servaient à l'irrigation des plantations de dattiers. Les champs, ensemencés en céréales, se trouvaient sur un terrain plus élevé que celui des plantations de dattiers. L'eau avec laquelle on arrosait les terres cultivées était fournie par des puits. Les travaux de labour étaient faits par des chameaux et non point par des bœufs; en effet, je n'en ai pas vu un seul dans ce pays. Chaque homme qui travaille reçoit par jour, pour prix de son labeur, dix syr de blé qu'il convertit en pain³. D'une prière du soir à l'autre, ces gens ne mangent que peu

¹ Nassiri Khowran écrit constamment Felidj فليدج. Il faut lire Faladj qui est le nom du village le plus considérable du district de Faladj el Afsadj, à l'ouest du Yemaméh : le sol en est sillonné par de nombreux torrents. Le territoire de Faladj est habité par les tribus arabes de Djads'a et de Qouchet, fils de Ka'ab.

² La légende des Gens de la caverne et de la Tablette écrite اصحاب الكهف والرقيم se lit dans le *Qoran*, chap. XVIII, vers. 8-26.

³ Le syr représente un poids de quinze miqqaal.

de chose, comme si l'on était en Ramazan, et, pendant le jour, leur nourriture consiste en dattes. Je trouvai là des dattes d'un goût exquis et bien meilleures que celles de Baçrah et d'autres lieux. Les habitants sont très-pauvres et réduits à une condition fort misérable; malgré leur état précaire, ils sont continuellement en guerre; ils sont en état d'hostilité perpétuelle et ils ne cessent de s'entretenir. Je vis, à Faladj, des dattes appelées meïdoun dont chacune avait le poids de dix dirhems et dont le noyau ne pesait pas plus d'un dang et demi¹. On m'assura qu'il était possible de les conserver pendant vingt mois sans les voir se gâter. Les transactions commerciales se font, dans ce pays, en pièces d'or de Nichapour.

Nous demeurâmes pendant quatre mois à Faladj dans la situation la plus pénible. Il ne m'était resté, pour tout bien, que deux corbeilles remplies de livres. Les habitants, affamés et nus, étaient plongés dans la plus profonde ignorance; ils se rendaient à la mosquée, pour faire leurs prières, armés d'un sabre et d'un bouclier; ils n'auraient donc point acheté des livres. Nous logions dans la mosquée; comme j'avais un peu de vermillon et de bleu minéral, je traçai, sur la muraille, un distique que j'encadrai d'une branche chargée de feuilles, en mettant une autre feuille (pour séparer les hémistiches). La vue de cette peinture émerveilla les gens du château qui se rassemblèrent pour venir la regarder. «Si tu consens, me dirent-ils, à orner de peintures le mihrab de la mosquée, nous te donnerons cent men de dattes.» Une parçaille

¹ Il faut six dang pour faire un miqqaal.

quantité représente à leurs yeux une valeur considérable. Pendant mon séjour à Faladj, une troupe d'Arabes en armes s'y présenta pour réclamer cinq cents men de dattes qui leur furent refusés. Il en résulta un engagement dans lequel dix habitants de la place perdirent la vie. L'ennemi coupa mille dattiers, mais les gens de Faladj ne consentirent même pas à donner dix men.

Je décorai le mirab conformément à l'engagement qui avait été pris vis-à-vis de moi, et je reçus les cent men de dattes qui furent pour nous un secours dans la détresse à laquelle nous étions réduits. Nous ne trouvions pas de quoi nous nourrir et nous désespérions de conserver la vie. Nous ne pouvions nous imaginer que nous trouverions un moyen de sortir de cette région désolée. En effet, lorsque l'on quitte ce district, il faut, pour arriver dans un pays cultivé et peuplé, traverser un désert d'une étendue de deux cents fersengs, où le voyage est des plus périlleux et où l'on court le risque de périr.

Pendant les quatre mois que je passai à Faladj, je n'ai jamais vu, dans un seul et même endroit, une quantité de cinq men de blé. A la fin, une caravane arriva de Yemamèh pour prendre des cuirs et les porter à Lahassa. On apporte les cuirs du Yémen à Faladj où les marchands viennent les acheter.

Un Arabe me proposa de me conduire à Baçrah; je ne possédais plus rien et il m'était impossible de louer un chameau. On compte deux cents fersengs de Faladj à Baçrah, et le prix de louage d'un chameau est d'un dinar; on pouvait même en acheter un bon pour deux ou trois

dinars. Je n'avais pas d'argent; on devait donc consentir à me conduire à crédit. L'Arabe dont je viens de parler me dit : « Je te mènerai à Baçrah et tu me donneras trente dinars. » Je n'avais jamais vu cette ville; j'acceptai donc son offre. L'Arabe chargea mes livres sur le chameau qui fut monté par mon frère, et, quant à moi, je suivis à pied. Nous nous dirigeons vers le point de l'horizon où se lève la constellation de la grande Ourse. Nous traversons une plaine unie, dans laquelle on ne voyait ni montagnes ni collines. On rencontrait des flaques d'eau de pluie partout où le sol présentait quelque solidité. Nous marchions le jour et la nuit, sans voir de traces qui pussent nous indiquer notre route. On allait en avant, n'ayant que l'instinct pour se guider; ce qui m'étonnait, c'est que, sans aucun point de repère, on arrivait à un puits où l'on trouvait de l'eau. Bref, nous atteignîmes Yemamèh après quatre jours et quatre nuits de marche.

Yemamèh est un grand et vieux château, au pied duquel s'étendent la ville et le marché dans lequel sont établis des artisans exerçant tous les métiers. La grande mosquée est belle¹. Les émirs qui gouvernent depuis long-

¹ La province de Yemamèh qui s'étend au nord-est de l'Arabie le long de la route de Baçrah à la Mokke, est divisée en trois districts : Yemamèh, Wachm et Faladj el Afdj. Cette oasis qui portait autrefois le nom de Djaou était habitée par les tribus autochtones de Thasou et de Djedis. Vers l'an 250 après Jésus-Christ, les gens de Thasou furent unis avec leur chef Isliq ibn Habbach par Aswad ibn Djifar. Vers le milieu du V^e siècle de notre ère, Obeïd ibn Tha'lab el Hanfy vint s'établir dans la province et y fonda la ville de Hadjar qui fut désignée plus tard sous le nom de Yemamèh. Sous le khalifat d'Omar ibn el Khattab, la province fut annexée au gouvernement de Médine. Yaqout nous apprend que Hadjar, le plus considérable des bourgs du Yemamèh, était la résidence du gouverneur. Les habitants étaient d'origines diverses et chaque tribu y avait

temps ce pays sont des descendants d'Aly; personne n'a pu les en dépouiller, car ils n'ont dans leur voisinage ni sultan ni roi redoutable, et ces Alydes possèdent eux-mêmes une certaine puissance¹; en effet, Yemamèh peut fournir trois ou quatre cents cavaliers. Les habitants appartiennent à la secte des Zeldy². Ils prononcent dans l'iqamet les paroles suivantes : « Mohammed et Aly sont les meilleurs des hommes, et venez accomplir la meilleure des actions! » La population de la ville est Cherify (soumis aux chérifs).

Le district de Yemamèh est sillonné par des eaux courantes et des canaux souterrains, et on y voit des plantations de dattiers. On m'assura que, lorsque la récolte

son quartier séparé. La plus nombreuse était celle des Benou Obeïd, fraction des Benou Haoufah. Yemamèh, ajoute Yaqout, avait comme étendue l'importance de Baqrah et de Koufah.

« La ville de Yemamèh, dit Hafiz Abron, est plus petite que Médine; on y voit un grand nombre de Juifs. Quelques auteurs ne la mettent point au nombre des villes du Hedjaz. Elle est située sur la lisière des déserts d'Ouan et de Bahreïn qui sont au pouvoir des Qarmathes. La province de Yemamèh renferme de nombreux villages et elle est habitée par des tribus venues d'Égypte et d'autres pays. Après la Mekke et Médine, il n'y a pas, dans le Hedjaz, de cité plus importante que Yemamèh. Wali'l Qoura se trouve entre la Mekke et Yemamèh. La province de Yemamèh est une oasis au milieu du désert : on y voit des plantations de dattiers et elle est arrosée par des sources d'eaux courantes. L'impéreur Mousselimah prêcha dans ce pays sa fautive doctrine. On compte quinze jours de marche de Yemamèh à Koufah. Un cours d'eau, appelé Khardj, traverse cette province. » Cf. Edrisy, tome I^{er}, pages 166—166. Yaqout, tome II, pages 209—212, et tome IV, pages 1026—1034. F. Wüstenfeld, *Bahrein und Jemama. Nach arabischen Geographien beschrieben*. Göttingen 1874, in 4^o.

¹ Les chérifs qui gouvernaient le Yemamèh appartenaient à la famille de Thabathala. Le fondateur de cette dynastie, l'Imam Yahya el Hadj, descendait de Hassan, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib.

² Les Zeldy suivent la doctrine du Zeld, fils d'Aly, fils de Husseïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib, qui affirmait que la qualité d'Imam doit appartenir exclusivement à l'un des descendants de Fathimah, fille du Prophète.

de dattes était abondante, les mille men se vendaient au prix d'un dinar.

Il y a, entre Yemamèh et Lahssa, une distance de quarante fersengs. On ne peut faire ce trajet qu'en hiver, époque où l'on trouve, pour boire, de l'eau de pluie dans les excavations du sol; pendant l'été, elle fait complètement défaut.

Lahssa est située dans une plaine; on ne peut y arriver d'aucun côté, sans franchir un vaste désert. Baqrah est la ville la plus rapprochée de Lahssa qui soit le siège d'une autorité musulmane, et elle se trouve à cent cinquante fersengs de distance. Il n'y a jamais eu à Baqrah de prince qui ait songé à attaquer Lahssa.

Description de Lahssa.

Lahssa désigne à la fois une ville, un district, une banlieue et un château-fort. Quatre fortes murailles concentriques solidement construites en terre et éloignées d'environ un ferseng l'une de l'autre entourent la ville. Lahssa renferme des sources abondantes dont chacune est assez considérable pour faire tourner cinq meules et toute l'eau est si bien utilisée qu'il ne s'en écoule point en dehors des murailles. Une belle ville s'élève au centre de l'enceinte fortifiée; on y trouve tout ce qui constitue une grande cité, et l'on y compte plus de vingt mille habitants en état de porter les armes¹. Jadis, elle eut pour souverain

¹ El Ahssa ou Lahssa porte également le nom de Hedjer. « Cette ville, dit Mounquidessy, est la capitale de la province de Hedjer que l'on appelle aussi Bahreïn : elle est entourée de bois de palmiers; elle est florissante et bien peuplée. La chaleur y est très-forte et les diables y sont fréquents.

un chérif qui avait entraîné le peuple hors des voies de l'islamisme; il lui avait dit qu'il le dispensait de la prière et de l'observation du jeûne, et lui avait persuadé qu'il était son seul recours; cet homme portait le nom d'Abou Sayd¹.

Quand on questionne les habitants au sujet de la secte à laquelle ils appartiennent, ils répondent qu'ils sont Abou Saydy; ils ne s'acquittent pas de la prière canonique et n'observent pas le jeûne; cependant ils avouent que Mohammed l'Élu a reçu le don de prophétie. Abou Sayd leur a persuadé qu'il se présenterait à eux après sa mort. Son tombeau se trouve dans l'intérieur de la ville et on a élevé, sur son emplacement, un beau meclhed². Par ses volontés dernières, il a ordonné que six de ses descendants conserveraient toujours le pouvoir et gouverneraient le peuple avec justice et équité; il leur a recommandé, en outre, de rester toujours unis jusqu'à son retour.

Les descendants d'Abou Sayd occupent encore aujourd'hui

Elle est éloignée d'une journée de marche du bord de la mer, et elle est le centre de tout le commerce de cette région; elle est la capitale de la dynastie Qarmathite d'Abou Sayd. Le gouvernement est vigilant et équitable. Il n'y a pas de service religieux dans la grande mosquée qui est abandonnée.

Au rapport de Yaqout, Lahssa fut entourée d'une muraille par Abou Thahir, fils d'Abou Sayd, en 317 (929). Tous les géographes orientaux s'accordent à vanter, jusqu'au XIII^e siècle, la prospérité de Lahssa. Cf. *Mouqaddesay*, page 93, Yaqout, tome I^{er}, page 148, et tome IV, page 954.

¹ M. de Goeje a publié, sur l'histoire des Qarmathites du Bahrein et sur Abou Sayd, un mémoire dans lequel il a résumé tous les renseignements qu'il a pu recueillir dans les ouvrages des géographes et des historiens arabes. Ce travail forme le premier fascicule des *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, Leyde 1862.

² Abou Sayd fut assassiné en 801 (918) avec ses principaux officiers dans le château de Lahssa par l'ordre d'Obéid oullah. Il fut surpris par les meurtriers pendant qu'il était au bain.

d'hui un vaste palais qui est le siège du gouvernement¹. Il y a, dans ce palais, une estrade où ces six personnages prennent place pour dicter, après s'être mis d'accord, leurs ordres et leurs arrêts. Ils sont assistés par six vézirs qui sont assis derrière eux, sur une autre estrade. Toute affaire est décidée par eux en conseil.

Lorsque je me trouvais à Lahssa, ces princes possédaient trente mille esclaves nègres ou Abyssiniens, achetés à prix d'argent et qui étaient employés à des travaux d'agriculture et de jardinage. Le peuple n'avait à payer ni impôt ni dîme. Si quelqu'un tombait dans la pauvreté ou s'endettait, on lui faisait des avances jusqu'à ce que ses affaires fussent rétablies; si quelqu'un avait contracté une dette, son créancier ne réclamait de lui que le capital. Tout étranger connaissant un métier recevait, à son arrivée à Lahssa, une certaine somme dont il disposait jusqu'à ce qu'il eût des moyens d'existence assurés. Il pouvait acheter les matières et les outils nécessaires à son industrie et il restituait, quand il le désirait, la somme exacte qui lui avait été prêtée. Si le propriétaire d'une maison ou d'un moulin vient à être ruiné, et s'il n'a pas le moyen de remettre son immeuble en état, les gouverneurs désignent un certain nombre de leurs esclaves qui sont chargés de réparer les dommages éprouvés par les maisons ou les moulins; il n'est rien réclamé, pour ce fait, au propriétaire.

Il y a à Lahssa des moulins qui sont la propriété de l'État et dans lesquels on convertit, pour les particuliers,

¹ Ce palais portait le nom de Dar el Bidjreh (maison du Refuge ou de la Retraite). De Goeje, page 40 du mémoire cité plus haut.

le blé en farine, sans rien exiger de qui que ce soit. L'entretien de ces moulins et le salaire des ouvriers qui y travaillent, sont à la charge du gouvernement.

Les princes portent le titre de Seyyd et les vézirs celui de Chayrèh (conseillers).

Il n'existe point à Lahssa de mosquée où l'on puisse faire la prière du vendredi; on n'y récite point la khouthbèh et on n'y fait pas la prière. Cependant, une mosquée a été élevée aux frais d'un Persan nommé Aly ibn Mohammed, qui était un homme attaché aux préceptes de l'islamisme et ayant fait le pèlerinage de la Mekke. Il jouissait d'une grande fortune et il venait en aide, en se portant leur caution, aux pèlerins qui arrivaient dans cette ville.

Les transactions commerciales se font au moyen de plomb contenu dans des couffes dont chacune a le poids de six mille dirhems. Quand on conclut un marché, on compte un certain nombre de corbeilles et on les enlève; cette monnaie ne peut être exportée. On fabrique à Lahssa des foutàh d'une belle qualité que l'on expédie à Baqrah et dans d'autres contrées. On n'empêche personne de faire les prières canoniques, mais les gens de la ville ne s'en acquittent pas. Lorsque l'un des princes donne audience, ceux qui lui adressent la parole reçoivent de lui des réponses pleines de douceur et de modération. Les habitants de Lahssa ne boivent jamais de vin. Un cheval sanglé, paré d'un collier et d'une aigrette, et que l'on change à tour de rôle, se tient jour et nuit à la porte du mausolée d'Abou Sayd pour être monté par lui lorsqu'il sortira du tombeau. Celui-ci a fait, dit-on, à ses enfants

la recommandation suivante : « Si, lorsque je reviendrai, vous ne me reconnaissez pas, asséssez-moi un coup de sabre sur la nuque. Si c'est bien moi, je reviendrai à l'instant même à la vie. » Il a établi cette règle, afin que personne ne puisse se faire passer pour lui.

A l'époque des khalifes de Baghdad, un souverain de Lahssa marcha contre la Mekke à la tête d'une armée. Il s'empara de cette ville et massacra les pèlerins qui faisaient le Thewaf autour de la Ka'abah. Il arracha la pierre noire de l'angle où elle était incrustée et la transporta à Lahssa. Ses partisans disaient qu'elle était l'aimant des hommes, car elle les attirait de toutes les parties du monde; ils ignoraient que la prééminence et la gloire de Mohammed déterminent seules les peuples à se rendre à la Mekke. En effet, la pierre noire resta à Lahssa pendant de longues années et personne n'y vint pour la visiter. A la fin, elle leur fut rachetée et reportée à sa place¹.

On vend à Lahssa la chair de toutes espèces d'animaux, tels que chats, chiens, ânes, bœufs, moutons etc. Mais il faut que la tête et la peau de l'animal soient placées à côté de la viande, afin que le chaland sache bien ce qu'il achète. On engraisse les chiens comme des moutons au pâturage; lorsqu'ils sont tellement gras qu'ils ne peuvent plus marcher, alors on les tue et on les mange.

Quand, partant de Lahssa, on se dirige vers l'orient,

¹ Ce fut Abou Thahir, fils d'Abou Sayd qui enleva la pierre noire de la Mekke en 317 (929). Elle fut restituée par les Qarmathes en 339 (950). Le chérif Abou Aly Omar ibn Yahya el Alewy fut chargé par le khalife Mouthy' lillah de négocier cette restitution. Les Qarmathes transportèrent la pierre noire à Koufouh, où elle resta suspendue au septième pilier de la grande mosquée, avant d'être replacée à l'angle de la Ka'abah.

on atteint le bord de la mer, après avoir franchi sept fersengs. On s'embarque et on gagne Bahreïn, île qui a, en longueur, une étendue de quinze fersengs. Bahreïn est aussi le nom d'une ville importante, entourée de plantations de dattiers¹. On pêche des perles dans la mer de Bahreïn; la moitié de celles qui sont recueillies par les plongeurs appartient aux chefs qui gouvernent Lahssa².

Si on prend la direction du sud, on arrive à Oman, situé sur la côte de la presqu'île de l'Arabie. Ce district d'une superficie de quatre-vingts fersengs carrés est en-

¹ La province de Bahreïn (les deux mers) s'étend, le long du golfe Persique, depuis Raqrah jusqu'à l'Oman, et jusqu'au Yemaméh dans la direction de l'ouest. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est située entre la mer de Fars à l'ouest et un lac salé, le Bohatrah Hedjer, qui se trouve situé sur la frontière de l'est. Ibn Moudjavir nous fournit plusieurs étymologies. J'en rapporte une ici. « Les habitants de ce pays, dit-il, prétendent qu'il y a deux mers ou plutôt deux couches d'eau superposées : la couche supérieure est extrêmement salée, tandis que celle du fond est formée par une eau douce et d'un goût agréable. Les plongeurs attestent la réalité de ce fait. » La province de Bahreïn n'est, en grande partie, qu'un désert coupé de dunes de sable mouvant. On y trouve cependant des cautes d'une extrême fertilité et qui produisent en abondance du blé et des dattes. Le Bahreïn était habité par la tribu des Abd el Qala ibn Afça qui étaient venus du Tibaméh. En l'an 6 ou 8 de l'Hégire (627 ou 629), Mohammed envoya dans le Bahreïn qui était gouverné par Ispidévah au nom du roi de Perse, Ala ibn Abdallah ben el Hadbramy pour engager la population à se convertir à l'islamisme. Les Arabes et les Persans embrassèrent la nouvelle religion, mais les Juifs et les chrétiens préférèrent payer la capitation. Sous les Omeyyades, Bahreïn relevait du l'Iraq; sous les Abbassides, cette province fut rattachée à l'Oman et au Yemaméh, et elle n'en fut séparée qu'au moment où les Qarmathes s'y établirent. Dans le groupe des îles de Bahreïn, la plus grande porte le nom d'Awal et sa capitale celui de Sarin. Ibn Moudjavir dit que l'on y comptait trois cent soixante villages et que les habitants étaient des hérétiques imamiéh très-fanatiques. Leur nourriture consistait exclusivement en poisson et en dattes. Wüstenfeld, *Bahreïn und Irmamah*, pages 4-6. Istakhyr, page 26. Moudjaddesey, page 93. Edrissey, tome I^{er}, pages 372-373, et Yaqout, tome I^{er}, pages 608-511.

² Edrissey (tome I^{er}, pages 372-378) et Ibn Batoutah (tome II, pages 344-346) ont décrit, en grands détails, la pêche des perles à Bahreïn.

touré de trois côtés par un désert infranchissable. Oman est un pays chaud où croissent les arbres qui produisent les noix de l'Inde appelées Narguil¹.

Si, d'Oman, on va droit vers l'Orient, on atteint la côte du Mekran² et la rive de Kich³. Si, au contraire,

¹ La province d'Oman est très-fertile: elle est sillonnée par de nombreux canaux et on y remarque un grand nombre de jardins, de vergers et de plantations de palmiers. La capitale porte le nom de Nazous. Au rapport d'Ibn Batoutah, les marchés de cette ville sont beaux, les musquées mughaiques et propres. Les habitants, qui appartiennent à la secte des Hadhly, prennent leurs repas en commun dans les cours des mosquées, chacun apportant ce dont il peut disposer. Les principales villes de l'Oman sont Zaky, el Qourryyat, Chaba, Kelba, Khaur Foukkan et Souhhar. Les princes qui gouvernaient l'Oman appartenaient à la tribu d'Azad, fils d'el Ghouth. Ibn Batoutah, *Voyages*, tome II, pages 227-229.

² La province de Mekran ou Mokran est bornée au nord par le Sedjestan, au sud par la mer des Indes, à l'est par l'Inde, et à l'ouest par le Kerman. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 539-540.

³ L'île de Kich ou de Qala a quatre fersengs carrés de superficie. La ville capitale est belle et entourée de jardins et de maisons de plaisance. L'île est arrosée par des canaux et elle produit du blé et des dattes.

Ibn Moudjavir a consacré, dans son *Tarikh Moutassery*, un chapitre à l'île de Kich ou de Qala. Il renferme des renseignements que je n'ai trouvés dans aucun autre géographe arabe, et je crois devoir en insérer ici une partie. « L'île de Qala, dit-il, a trois fersengs carrés : on y voit beaucoup de dattiers et des plantations de qarash (espèce d'acacia dont le fruit sert à tanner le cuir) qui sont la propriété du sultan. Il suffit de faire un trou dans le sable avec les mains, pour voir jaillir une eau pure, douce et agréable au goût. Un canal souterrain, creusé par les rois à une époque ancienne, coule à travers le jardin du prince. Il est alimenté par de l'eau provenant des sources et du torrent, et il remplit des réservoirs et des bassins. Les habitants ne mangent que du poisson pilé avec des dattes. Pendant leurs repas, ils ne se servent que de la main droite : celui qui romprait avec la main gauche ce qu'il doit porter à la bouche, serait déshonoré. Les maisons construites en pierre et en plâtre sont fort hautes et ont jusqu'à sept étages. Chacune d'elles semble être un château-fort. . . . Cette île doit son nom, selon les uns à Qala ibn Moulawwah, selon les autres à l'île ou à Qala. Mais l'opinion la plus exacte est celle qui fait remonter sa dénomination à Qala ibn Zohair. Les habitants portent des vêtements faits avec les étoffes de Méchlyeh dans le flaghreh; les bouts flottants de leurs turbans sont fort longs. Le prince de Qala n'a ni cavalerie ni infanterie; tous les gens de l'île sont marins. . . . Les femmes portent des vêtements noirs. Quand un homme

on se dirige vers le sud, on arrive à Aden; si on va dans le sens opposé, on gagne la province de Fars.

Les dattes sont tellement abondantes à Lahssa qu'on en donne aux bêtes de somme pour les engraisser. Il y a des époques où l'on vend plus de mille men de dattes pour un dinar¹.

Lorsque de Lahssa on se dirige vers le nord, on trouve, à la distance de sept fersengs, un district appelé Qathif² avec une grande ville qui porte le même nom. On y voit un grand nombre de plantations de dattiers.

Un émir arabe avait marché contre Lahssa et, après une année de siège, s'était rendu maître d'une des quatre en-

se marie, et qu'il constitue un douaire de cent dinars à sa femme, celle-ci lui remet une somme égale, et l'on rédige un acte authentique constatant que le mari est débiteur d'une somme de deux cents dinars. A Qaïs, les hommes sont soumis à leurs femmes, et ils ne font rien à l'encontre de leurs volontés. Une pareille conduite n'est pas conforme aux paroles du Prophète qui a dit : « Consultez-les, mais agissez contrairement à ce qu'elles diront, car la bénédiction est attachée à l'opposition qui leur est faite. » Ibn Moudjavir nous apprend en outre que, de son temps, la moitié des revenus de l'île était attribuée au khalife de Bagdad qui y entretenait un agent fiscal. Le prince de Qaïs s'était réservé le monopole de la vaiselle de grès et des bambous; personne autre que lui ne pouvait en acheter ni en vendre.

Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 493-500.

¹ L'extrême abondance de ces fruits avait donné lieu au proverbe *كالب الترابي هجر*. « C'est comme celui qui porte des dattes à Hedjer ». Ce dicton est rapporté par Ibn Batoutah, qui nous dit aussi que les habitants nourrissaient leurs bêtes de somme avec des dattes. *Voyages d'Ibn Batoutah*, tome II, page 248. Aboul Feda nous apprend, de son côté, que l'on transportait des dattes de Lahssa à Khardj et que l'on en donnait deux charges pour une de blé.

² Les anciens géographes orientaux ne donnent point de détails sur la province de Qathif. La ville principale qui portait le même nom était, dit Ibn Batoutah, une place grande, belle et possédant beaucoup de palmiers. Elle était habitée par des tribus d'Arabes, Rasidites outre-ét et manufactant ouvertement leur hérale, sans craindre personne. *Voyages etc.*, tome II, page 247.

ceintes. Il s'était emparé d'une grande quantité de butin, mais il n'avait point réussi à vaincre les gens de Lahssa. Quand il me vit, il m'interrogea sur l'aspect des étoiles et me fit la question suivante : « Mon but est de m'emparer de Lahssa, réussirai-je, oui ou non? car les habitants de cette ville sont des gens sans religion. » Je lui répondis dans les termes que je jugeai les plus convenables.

Quant à moi, je considère les Arabes Bédouins comme se rapprochant beaucoup des gens de Lahssa sous le rapport de l'absence de religion; il y a, parmi eux, des individus qui, dans l'espace d'une année, ne répandent pas une seule fois de l'eau sur les mains. Ce que j'avance ici est le résultat de mes observations personnelles, et mon allégation ne repose pas sur des propos mensongers. J'ai, en effet, séjourné au milieu de ce peuple pendant neuf mois consécutifs, et non pas à différentes reprises. Je ne pouvais supporter le lait et on m'en présentait chaque fois que je demandais de l'eau. Lorsque je le refusais et que je réclamais de l'eau, il m'était répondu : « Toutes les fois que tu en verras, demandes-en; mais quel est l'homme qui en a? » Ces Arabes n'avaient jamais de leur vie vu ni baine, ni caux courantes.

Je reviens maintenant à mon récit. Nous partîmes de Lahssa¹ pour nous rendre à Baçrah, et dans les différentes stations où nous faisons halte, tantôt nous trouvions de l'eau, tantôt nous n'en rencontrions pas.

Le vingt Cha'aban 443 (28 décembre 1051) nous arri-

¹ Le texte des manuscrits porte Yemaméh, mais il faut évidemment lire Lahssa.

vâmes à Baçrah. Cette ville est entourée par une haute muraille, excepté du côté du fleuve; ce dernier est le Chathth el Arab, formé par le Tigre et l'Euphrate qui se réunissent à la limite de la province de Baçrah¹. Le canal de Djouberèh se jette également dans le fleuve qui prend alors le nom de Chathth el Arab. On a dérivé de ce fleuve deux grands canaux dont les prises d'eau se trouvent à un ferseng l'une de l'autre. On a dirigé leur cours dans la direction de la qiblèh et, après avoir parcouru une

¹ Le mot Baçrah, dit Hafiz Abrou, a la signification de terrain couvert de pierres. Deux villes portent ce nom; l'une est celle de l'Iraq, l'autre se trouve dans le Maghreb, non loin de la ville de Sous. Baçrah a été fondée en 14 de l'Hégire (635), deux ans avant Koufah, par l'Outbah, fils de Gharwan. L'expression Baçratan (ou deux Baçrah) désigne cette dernière ville et Koufah. Baçrah atteignit à l'époque des Omeyyades le plus haut degré de prospérité; sa population montait à un chiffre très-élevé. La ville est bâtie sur la lisière d'un désert qui s'étend à l'orient et dans lequel on ne trouve aucune végétation; elle possède quatre grandes mosquées où l'on fait la prière du vendredi. Elle est entourée du côté du nord, de l'ouest et du sud, par une haute muraille en terre, le côté de l'est, bordé par des canaux, n'est protégé par aucune enceinte. On ne peut traverser les canaux qu'en barque. Il n'existe pas, dans le monde entier, de lieu qui soit plus couvert de canaux et d'eau que les environs de Baçrah. Les maisons sont toutes construites en briques cuites. Le sol est imprégné de sel, et l'eau des puits est tellement saumâtre qu'il est impossible de la boire. On l'emploie dans les bains et l'on s'en sert pour faire le mortier. L'eau potable est apportée du dehors par des saques qui la vendent. On a dépensé, à l'époque des khalifes, des sommes énormes pour en amener dans un grand bassin au moyen de tuyaux en cuivre et en plomb. Les gens des quartiers voisins y font leur provision, mais, comme elle se gâte rapidement dans ce bassin, les pauvres vont seuls y puiser. Les riches font venir leur eau du canal de Ma'qil.

Mouqaddesay n'a consacré qu'une courte notice à Baçrah. Il mentionne trois grandes mosquées, trois marchés dont le marqae l'emplacement, et les portes de la ville. Il se plaint du manque d'eau, des variations de la température et de l'insalubrité du climat (pages 116—117).

Yaqout, au contraire, raconte en grands détails l'histoire de la fondation de la ville et il enregistre les louanges et les critiques dont elle a été l'objet. *Moudjèn*, tome I^{er}, pages 636—668.

La décadence de Baçrah avait déjà commencé au X^e siècle de notre ère.

longueur de quatre fersengs, ils se réunissent en un seul qui coule vers le sud pendant l'espace d'un ferseng. On a fait dériver de ces grands canaux un nombre infini de plus petits qui vont dans tous les directions, et sur leurs bords, on a planté des jardins et des vergers.

Le canal supérieur qui est au nord-est porte le nom de Nehr Ma'qil¹; celui qui est au sud-ouest s'appelle Nehr Ouboullèh². L'espace qui s'étend entre eux forme une grande île qui a la forme d'un carré oblong, et la ville de Baçrah est située sur le plus petit côté de ce carré. On ne rencontre dans le désert qui s'étend au sud-ouest de la ville ni végétation, ni eau, ni arbres.

A l'époque où nous arrivâmes à Baçrah, la plus grande

¹ Ce canal porte le nom de Ma'qil ibn Yassar el Mouzeny qui le fit creuser sur l'ordre du khalife Omar ibn el Khattab. Son embouchure se trouvait non loin du canal d'Idjdjanèh. Ma'qil ibn Yassar mourut en 60 (670) à Baçrah, lorsque Obeid oullah ibn Zyad en était gouverneur.

Cf. Yaqout, *Moudjèn*, tome IV, page 614. D'Anville, *Mémoires sur le cours du Tigre et de l'Euphrate*, Paris 1779, page 134.

² Le canal d'Ouboullèh, dit Hafiz Abrou, est de tous les canaux de Baçrah celui qui jouit de la plus grande célébrité. Un dictionnaire assure qu'il y a, dans le monde, quatre sites auxquels on n'en saurait comparer un cinquième sous le rapport du charme, de l'agrément, de la fertilité et de l'abondance de tous biens. Ce sont le Soghd de Samarqand, la vallée de Bevan dans le Fars, le Ghouthih de Damas en Syrie, et enfin le canal d'Ouboullèh. Abou Bekr Kharezmy a écrit ce qui suit : « J'ai vu ces quatre sites; le Soghd de Samarqand est le plus fertile, mais le canal d'Ouboullèh est celui qui offre le plus de charmes. » Le canal d'Ouboullèh a été dérivé de l'Euphrate et amené jusqu'à Baçrah. Il a une largeur de cent arcs; son lit est tellement profond que les eaux ont une profondeur de quinze coudes lorsqu'elles sont basses, et de plus de trente lorsqu'elles sont hautes. Ce canal, pris sur la rive occidentale de l'Euphrate, coule de l'ouest à l'est. On compte quatre fersengs de son embouchure à Baçrah. Les deux rives sont couvertes de jardins bien entretenus, de plantations de dattiers et de constructions magnifiques qui se succèdent sans interruption. On a, sur les deux bords, dérivé un grand nombre de canaux qui sont navigables et sillonnés continuellement par des barques. »

partie de la ville était en ruines; les quartiers habités étaient fort éloignés les uns des autres, et il fallait, pour se rendre de l'un à l'autre, franchir un espace d'un demi-ferseng couvert de décombres. Cependant les murailles et les portes de la ville étaient encore solides et en bon état. La population était nombreuse et le sultan percevait des revenus considérables. Le maître de Baçrah était, à cette époque, Aba Kalindjar, de la dynastie des Deïlemites¹, qui gouvernait également le Fars. Il avait pour ministre un Persan nommé Abou Mançour, fils de Châhmerdan².

Il y avait, chaque jour, marché dans trois endroits de la ville; le matin il se tenait à Souq el Khouza'a (le marché où l'on vend la viande de chameau), à midi à Souq Osman, et le soir à Souq el Qaddahin (le marché des gobeletiers). Les transactions commerciales se font de la manière suivante : quiconque a des valeurs, les dépose chez un changeur ou banquier qui lui en donne un reçu. Pour tous les achats, on donne une assignation sur ce banquier qui les solde. Pendant tout le temps de leur séjour dans la ville, les marchands ne se servent que de billets qui doivent être payés par les banquiers³.

¹ Khoerou Firouz Abou ou Aba Kalindjar avait succédé à son père Firouz Abou Kalindjar Merzban Izz el Moulouk en 440 (1048). Il prit, à son avènement, le surnom de Melik el Italim. Il mourut en 450 (1058).

² Abou Mançour, fils de Châh Merdan, vèzir de Melik er Rahim, avait fondé à Baçrah une bibliothèque qui contenait les ouvrages les plus précieux; elle fut détruite lors du pillage de cette ville par les Arabes des confins de la province de Lahass, au mois de Djoumaz el orvoul 483 (juillet 1090). *Kamûl si tarikh*, tome X, pages 121-122.

³ Mousqaldassy (page 116) désigne les emplacements où se tenaient ces trois marchés. Haïz Abrous, qui donne les mêmes détails que Nassiri Khoerou,

Nous étions, à notre arrivée à Baçrah, dans un tel état de dénûment et de misère que nous ressemblions à des fous; nous n'avions pas dénoué nos cheveux depuis trois mois. Je voulus entrer dans un bain pour me réchauffer, car il faisait froid et je n'avais point de vêtements. Moi et mon frère, nous n'avions qu'un vieux pagne autour des reins, et, pour nous préserver de la rigueur de la température, un morceau d'étoffe de bure en haillons attaché sur le dos. « Qui nous laissera entrer dans le bain dans l'état où nous sommes? » me dis-je à moi-même. Je possédais une petite sacoche dans laquelle je serrais mes livres. Je la vendis et on m'en donna le prix en quelques dirhems de billon. Je les enveloppai dans un morceau de papier pour les remettre au maître du bain, afin d'obtenir de lui la permission d'y rester quelques instants de plus et d'avoir la possibilité de nous débarrasser de la saleté qui nous couvrait. Lorsque je lui présentai ces petites pièces de monnaie, il nous regarda, nous prit pour des insensés et s'écria : « Allez-vous-en, car voici l'heure où tout le monde va sortir du bain! » et il ne nous permit pas d'entrer. Nous nous éloignâmes tout confus et en pressant le pas. Des enfants, qui jouaient à la porte, nous prirent pour des gens privés de leur raison, et se mirent à nous poursuivre en nous jetant des pierres et en poussant des

ajouta ces mots : « Les marchands d'étoffes, les banquiers et les négociants se réunissent au marché qui se tient depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit. Les banquiers jouissent, pour leurs affaires, d'un monopole qui leur est conféré par les gouverneurs de Baçrah. » Mousqaldassy nous apprend que Azhed ed Daouleh avait fait construire à Kazroun, ville peu éloignée de Baçrah, une bourse دار البورصة qui rapportait chaque jour au fisc une somme de dix mille dirhems (page 434).

cria. Nous nous cachâmes dans un coin en songeant avec stupéur aux caprices du sort.

L'homme qui nous avait loué un chameau nous réclamait trente dinars maghrebey et nous n'avions aucun moyen de le satisfaire. Le vézir du gouverneur d'Ahwaz, qui se nommait Aboul Feth Aly ibn Ahmed, était venu à Baçrah avec ses fils et les gens de sa maison et il avait établi sa résidence dans cette ville où il était inoccupé. C'était un homme de mérite, possédant en littérature et en poésie des connaissances étendues et dont le caractère était plein de générosité. Malgré la triste situation où nous nous trouvions, je fis alors la connaissance d'un Persan instruit qui était en relations avec le vézir auquel il rendait de fréquentes visites; mais il était avare et n'avait pas le moyen de nous venir en aide. Il fit connaître au vézir la situation dans laquelle nous nous trouvions; aussitôt que celui-ci en eût connaissance, il m'envoya un homme avec un cheval, en me faisant prier de le monter et de venir le trouver, en quelqu'état que je fusse. J'eus honte de me présenter devant lui, misérable et nu comme je l'étais, et je lui écrivis un billet pour lui faire agréer mes excuses et lui dire que je paraîtrais plus tard devant lui. Deux motifs dictaient ma conduite; le premier était ma déplorable position, le second était l'espoir qu'en lisant mon billet, il connaîtrait mon mérite littéraire et pourrait apprécier le degré de ma capacité, et ainsi je n'éprouverais pas de confusion, lorsque je serais admis auprès de lui.

Aussitôt après avoir reçu ma lettre, il me fit parvenir une somme de trente dinars pour acheter des habits. Nous

nous fîmes faire deux beaux vêtements et, au bout de trois jours, nous nous rendîmes à l'audience du vézir. C'était un homme instruit, lettré, d'un grand mérite, d'un extérieur avenant, modeste et pieux, et dont la conversation était remplie d'agrément. Il avait quatre fils dont l'aîné était un jeune homme éloquent, instruit et intelligent. Il portait le nom de Reïs Abou Abdillah Ahmed ibn Aly ben Ahmed. Il était poète et rédigeait avec élégance; il avait d'caprit et il s'abstenait de tout ce qui est défendu par la loi. Il nous retint comme ses hôtes, et nous demeurâmes chez lui depuis le premier Cha'aban jusqu'au quinze Ramazan. Le vézir donna l'ordre de payer au Bédouin qui nous avait loué son chameau, la somme de trente dinars dont nous lui étions redevables, et il nous délivra ainsi de ce grave souci. Que Dieu, dont le nom soit exalté et béni, daigne délivrer ses serviteurs des préoccupations que causent les dettes!

Lorsque nous voulûmes continuer notre voyage, le vézir nous fit partir par la voie de mer après nous avoir comblé de ses bienfaits et des marques de sa libéralité. Nous gagnâmes la province de Fars sans encombre et en jouissant de toutes nos aises, grâce à la munificence de cet homme bienfaisant. Que Dieu daigne toujours être propice aux cœurs généreux!

Il y a, à Baçrah, treize mechhed consacrés au souvenir et placés sous l'invocation du prince des croyants Aly fils d'Abou Thalib. L'un de ces mechhed est celui des Benou Mazin¹. Quand Aly vint à Baçrah au mois de Reby oul

¹ La tribu des Benou Mazin, descendants de Malik, était établie à Safar,

Evvel de l'année 35 de l'Hégire (septembre 655) époque à laquelle Aycha se disposait à le combattre; il y épousa Leïla, fille de Mass'oud en Nehchely¹. Le mechhed des Benou Mazin est la maison qu'habitait Leïla et le prince des croyants y demeura pendant soixante douze jours. Il s'en retourna ensuite à Koufah. Un autre mechhed s'éleva à côté de la grande mosquée et porte le nom de mechhed de la Porte de Thyb². J'ai vu, dans la grande mosquée de Baçrah un morceau de bois ayant une longueur de trente aèch et une épaisseur de cinq palmes et quatre doigts; une de ses extrémités est plus grosse que l'autre. C'est, assure-t-on, un bois de l'Inde dont Aly s'est emparé dans cette contrée et qu'il en a rapporté.

Notre condition matérielle s'étant améliorée, et chacun de nous étant vêtu convenablement, nous nous rendîmes, un jour, au bain dont on nous avait interdit l'accès. Lorsque nous pénétrâmes dans l'intérieur, le maître et tous ses serviteurs qui l'entouraient se levèrent et se tinrent debout jusqu'à ce que nous fussions entrés dans la salle du bain. Le masseur et le garçon s'empressèrent à nous servir et, à notre sortie, tous les gens qui se trouvaient dans la pièce où l'on s'habille, se levèrent également et restèrent debout jusqu'à ce que notre toilette fût achevée. Au moment de notre départ, un garçon baigneur dit à

entre Médine et Baçrah. Outbab, fils de Obazwan, qui fonda Baçrah, appartenait à cette tribu.

¹ Leïla, fille de Mass'oud Ibn Khalid en Nehchely et Temimy, donna le jour à Obeïd Oullah et à Abou Bekr, qui furent l'un et l'autre tués en même temps que Hussein.

² La Porte des parfums ou la porte de Thyb. Thyb est une petite ville située entre Wamith et le Khouzistan.

l'un de ses compagnons : « Ce sont ces deux jeunes gens que, tel jour, nous n'avons pas laissés entrer dans le bain. » Cet homme supposait que nous ne comprenions pas leur langue. Je lui répondis en arabe : « Tu dis vrai, nous sommes ces gens qui n'avaient sur le dos qu'un morceau d'étoffe en baillons. » Il devint alors tout honteux et nous pria de recevoir ses excuses. Nous avions ainsi, dans l'espace de vingt jours, connu deux situations extrêmes. J'ai rapporté ce fait pour que l'on sache qu'il ne faut point se lamenter à cause des rigueurs de la fortune; on ne doit jamais désespérer de la bonté et de la miséricorde du Créateur; que sa gloire soit proclamée et que ses bienfaits s'étendent en tous lieux, car il est le Dieu tout-clément et tout-puissant!

Du flux et du reflux qui se font sentir à Baçrah et dans les canaux voisins de cette ville.

La mer d'Oman est, deux fois en vingt-quatre heures, sujette au flux; l'eau s'élève alors d'une hauteur de dix guez. Lorsqu'elle est arrivée à son point le plus élevé, elle commence à baisser de dix ou douze guez, ainsi que je vais l'expliquer.

On se rend compte, à Baçrah, de la hauteur de l'eau, en observant une colonne dressée à cet effet, ou bien encore au moyen d'un mur que la mer vient battre. Si le sol était bas au lieu d'être élevé, la mer s'étendrait fort avant dans l'intérieur des terres.

Le Tigre et l'Euphrate coulent avec une telle lenteur, qu'en certains endroits, il est impossible de discerner dans

quel sens se dirige le courant. Lorsque le flux se fait sentir, il refoule l'eau du fleuve jusqu'à une distance de quarante fersengs, et l'on croirait que les eaux rebroussent chemin et remontent vers leur source.

Dans les terrains qui ne sont pas situés sur le bord de la mer, l'eau atteint plus ou moins de hauteur selon que les terrains sont bas ou élevés.]

On prétend que le flux et le reflux sont soumis à l'influence de la lune. Toutes les fois que cet astre est au sommet de l'horizon et au zénith, et se trouve dans les dixième et quatrième mansions, la marée est extrêmement forte. Lorsque la lune est à l'un des deux horizons, c'est-à-dire à l'orient ou à l'occident, le reflux est très-sensible. En outre, lorsque la lune se trouve en conjonction (qiran) ou en opposition (istiqbal) avec le soleil, l'eau du flux est très-abondante, et elle s'élève à une plus grande hauteur qu'à l'ordinaire. Lorsque la lune est éloignée du soleil de trois mansions, l'eau subit une diminution, c'est-à-dire qu'au moment de la marée, elle n'atteint point une aussi grande hauteur que lorsque la lune est en conjonction avec le soleil, ou placée vis-à-vis de lui, et le reflux est beaucoup plus bas qu'au moment de la conjonction et de l'opposition.

On se base sur ces observations pour dire que le flux et le reflux ressentent l'influence de la lune. Dieu sait mieux toutes choses!

Ouboullèh¹, située sur le bord d'un canal auquel elle

¹ Ouboullèh s'élève sur le bord de Djijlèt el Ouzhms, dans l'angle formé par l'embouchure du canal qui porte son nom et qui a, en cet endroit, une largeur de deux cents guez. Ouboullèh était une ville plus ancienne que Baçrah. Les rois de Perse y entretenaient à l'époque du khalifat d'Omar une garnison

donne son nom, est une ville qui me parut florissante; on y voit des palais, des bazars, des mosquées et des caravansérails en si grand nombre qu'il est impossible de les compter et de les décrire. La ville proprement dite s'élève sur le bord septentrional du canal; sur la rive du sud, on trouve aussi des quartiers, des mosquées, des caravansérails, des bazars et de vastes édifices, de telle sorte qu'on ne saurait voir, dans le monde entier, un endroit plus agréable. Cette autre partie de la ville porte le nom de Chiqq Osman. Le grand fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate et qui est appelé Chathth el Arab, coule à l'est d'Ouboullèh. La ville se trouve au sud. Le canal d'Ouboullèh et celui de Ma'aqil se rejoignent à Baçrah. J'en ai parlé plus haut.

Vingt districts relèvent de Baçrah; chacun d'eux renferme un grand nombre de villages et de terres cultivées.

Districts de Baçrah¹.

Hichchan, Cherrebèh, Belas², Aqar Missan³, el Mouqym,

commandés par un général. Mouquddessy, page 118. Yaqout, tome I^{er}, pages 97-99.

¹ Les noms des districts relevant de Baçrah sont, dans les manuscrits que j'ai eus à ma disposition, écrits d'une manière fort irrégulière et quelques-uns sont même à peu près illisibles. Les mots Cherrebèh, Mouqym, Souaid, Merrou, Cherir désignent également des localités du Hedjaz et du Kouljd. On peut supposer que les Arabes des différentes tribus qui se fixèrent dans les environs de Baçrah, donnèrent aux lieux où ils s'établirent, des noms de leur pays d'origine. L'histoire orientale nous fournit de nombreux exemples de ce fait.

² Belas, dit Yaqout, est le nom d'un district situé entre Wasaith et Baçrah et habité par une tribu arabe célèbre par sa générosité et ses vertus hospitalières. *Mouqym*, tome I^{er}, page 708.

³ Le district de Missan renferme un nombre considérable de villages et de palmiers. Il s'étend entre Baçrah et Wasaith. Le chef-lieu porte également

Nehr el Harb¹, Chathth el Arab, Sa'ad, Sam, Djaferieh, el Mechan², es Soumd, el Djonèh, Djeziret el Ouzhma (la grande île), Merrou, ech Cherir, Djeziret el 'Ourch, el Houmeidah, Djouberèh³, el Mounferidat.

On assure qu'il fut une époque où il était impossible aux navires de franchir le passage où se trouve l'embouchure du canal d'Ouboullèh, à cause de l'eau qui y tourbillonnait avec violence. Une femme riche de Baçrah fit construire quatre cents bateaux que l'on remplit de sable et de noyaux de dattes et que l'on fit couler à fond, après les avoir fermés hermétiquement. Le résultat de cette opération permit aux navires de passer par l'embouchure du canal.

Le quinze du mois de Chevval de l'an 448 (20 février 1048⁴), nous quittâmes Baçrah et nous prîmes passage sur une barque. Nous trouvâmes, à partir de Baçrah⁴ et jusqu'à la distance de quatre fersengs, les deux rives du canal couvertes de jardins, de vergers, de maisons de campagne et de pavillons de plaisance se succédant sans interruption. Des canaux dérivés du grand canal se dirigeaient dans tous les sens, et chacun d'eux avait les dimensions d'une rivière. Arrivés à Chiqq Osman qui se

le nom de Missan. Le tombeau du prophète Ouseïf (Esdra) est dans un de ces bourgs; les Juifs l'entretiennent avec le plus grand soin et y apportent des ex-voto. *Moudjies*, tome IV, page 814.

¹ Ce canal tire son nom de Harb ibn Belm ben Abdillah. *Moudjies*, tome IV, page 836.

² El Mechan est le nom d'un petit canton non loin de Baçrah, qui produit en abondance des fruits et des dattes. Mechan a la signification de dattes fraîches.

³ Il est évident pour moi qu'il faut substituer au nom de حوره حوزة celui de حوزة Houweztéh.

⁴ Le texte porte Ouboullèh, mais il faut lire Baçrah.

trouve en face d'Ouboullèh, nous mêmes pied à terre et nous nous arrêtâmes en ce lieu¹.

Le dix-sept (22 février) nous nous embarquâmes sur un grand navire qui portait le nom de Boucy. A sa vue, la foule qui se trouvait sur les deux rives faisait entendre ce souhait en s'écriant : « Que le Dieu très-haut te conduise, ô Boucy ! » A notre arrivée à Abbadan, les passagers mirent pied à terre dans cette ville.

Abbadan, située sur le bord de la mer, semble être une île, car le Chathth se divise là en deux branches, et il est impossible d'arriver à cette ville autrement que par eau. La partie méridionale d'Abbadan est baignée par l'océan; au moment de la marée, les flots viennent battre les murs, et pendant le reflux, la mer s'éloigne à la distance d'un peu moins de deux fersengs. Quelques passagers firent à Abbadan l'acquisition de nattes, d'autres achetèrent des vivres². Le lendemain, au matin, on lança le navire en

¹ Au sud d'Ouboullèh et en face de cette ville, dit Haffz Abrou, se trouve Chiqq Osman (Chiqq a la signification de canal dérivé d'un autre plus grand). On remarque sur les bords de ce canal des lieux de plaisance, des jardins, des vergers, des bazars, des bains et des constructions élevées; il a, devant la ville, une grande largeur, et au moment de la marée, l'eau atteint la hauteur de trente guez au-dessus de son lit; lorsque la mer est basse, elle a encore plus de quinze guez de profondeur.

On a dépensé des sommes considérables pour établir à Ouboullèh et à Chiqq Osman des cales en pierre sur les bords du canal. Les marches sont, pendant le flux, couvertes par l'eau. On peut, pendant la marée basse, lorsqu'elle est à sec, descendre jusqu'à l'eau pour transporter les marchandises à bord des navires et s'embarquer ou débarquer. Ce canal est sans cesse allongé par des bateaux circulant d'une rive à l'autre. Dans les environs de Chiqq Osman, les villages sont séparés les uns des autres par des marcs, et l'on y voit aussi un grand nombre de terrains couverts de roseaux.

² Abbadan, dit Haffz Abrou, est une petite ville bâtie sur le bord septentrional de la mer de Fars; les eaux du Tigre et de l'Euphrate qui se jettent dans cette mer après s'être réunies, l'entourent de tous les côtés.

pleine mer et nous fîmes route vers le nord. Jusqu'à une distance de dix fersengs, nous trouvâmes l'eau encore assez douce pour qu'on pût la boire, car le Chathth s'avance comme une langue au milieu de la mer. Au lever du soleil, nous distinguâmes, sur la surface de l'eau, quelque chose qui semblait être un passereau. A mesure que nous approchions, cet objet grandissait, et lorsqu'il fut à la hauteur de notre navire, à la distance d'un ferseng sur notre gauche, le vent nous devint contraire. On jeta l'ancre et on abattit les voiles. Je demandai ce qu'était ce que nous apercevions; on me répondit que c'était un khachâb.

Description du Khachâb.

Le khachâb est formé de quatre grandes poutres en bois de sadj disposées en carré et ayant l'apparence d'une catapulte; la base en est large, le sommet étroit et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de quarante guez. On a disposé, sur la faite, des pierres et des tuiles reposant sur des pièces de bois, de manière à former une plate-forme où l'on a établi une loge carrée dans laquelle se tient un guetteur. Selon les uns, ce khachâb a été construit aux frais d'un riche négociant; d'autres affirment qu'il est l'œuvre d'un roi. On s'est, en l'élevant, proposé

Il n'y a à Abbadan ni champs cultivés ni vergers. La nourriture des habitants consiste presque entièrement en poisson. Cette ville doit, dit-on, son nom à Abbad, fils de Hussein. La plupart des habitants ont fait vœu de pauvreté et se livrent aux pratiques de la dévotion et de la vie ascétique. Tous les navires qui prennent la direction du sud-est pour aller à Oman et à Bahrein, passent devant Abbadan. Moussaldessy nous apprend, en outre, que les nattes en jonc d'Abbadan étaient fabriquées par les religieux établis dans les ribath ou couvents de cette ville (page 118).

un double but : le premier est, en allumant, pendant la nuit, des lampes renfermées dans des verres pour les protéger contre le vent, de le faire apercevoir de loin et de faire prendre toutes les précautions nécessaires pour échapper aux dangers de ces parages. Le second est d'indiquer aux navigateurs la position où ils se trouvent et de leur signaler la présence des pirates, s'il y en a, afin qu'étant avertis, ils se mettent sur leurs gardes et rebrouscent chemin.

Après avoir dépassé ce khachâb et l'avoir perdu de vue, nous en aperçûmes un autre de même forme, mais qui n'avait point de loge à son sommet, car sa construction n'avait pu être achevée¹.

Nous atteignîmes ensuite Mehrouban, grande ville bâtie sur le rivage de la mer, du côté de l'est. Elle possède un grand marché et une belle mosquée. On n'y trouve que de l'eau de pluie, car elle n'a ni puits ni canaux souterrains qui puissent fournir de l'eau douce. Les habitants ont des citernes et des réservoirs qui les mettent à l'abri du manque d'eau. On voit à Mehrouban trois grands ribath d'une construction si solide et d'une telle hauteur qu'ils ressemblent à des châteaux-forts. Dans la grande mosquée

¹ Mass'oudy mentionno, en quelques mots, trois khachâb ou échafaudages en bois élevés dans la rade de Djerraréh, non loin d'Ouboulléh et d'Abbadan: on y entretenait pendant la nuit des feux allumés. *Les Trésors d'or*, tome I, page 230. Ces postes d'observation sont aussi mentionnés par Istakhrî, Ibn Hauqal et Moussaldessy. Edrissy qui les décrit fort succinctement, dit qu'ils se trouvaient à six milles d'Abbadan. *Géographie*, tome I^{er}, page 370. M. Reinaud interprétant un passage d'Aboul Fein n'a vu, à tort, dans les khachâb que « des pieux qui sont enfoncés dans la mer et auprès desquels, quand la mer est basse, les navires se retirent sans les dépasser, de peur de toucher le fond ». *Mémoire sur le commencement et la fin du royaume de la Merne et de la Khazenne* etc. Paris, 1861, page 4.

où l'on fait la prière du vendredi, je lus sur le minber le nom de Yaqoub, fils de Leïs. J'en demandai le motif et il me fut répondu que Yaqoub, fils de Leïs, avait étendu ses conquêtes jusqu'à cette ville, et qu'aucun autre émir du Khorassan n'avait été, depuis lors, assez puissant pour s'en rendre maître¹. A l'époque où j'y arrivai, elle était au pouvoir du fils d'Aba Kalindjar qui régnait sur le Fars. Les approvisionnements nécessaires à Mehrouban sont apportés des villes voisines, car on n'y trouve rien que du poisson. Mehrouban est une place de commerce où l'on paye les droits de douane, et un port où les navires viennent mouiller².

Si, de Mehrouban, on suit la côte dans la direction du sud, on arrive à Tevrèh³ et à Kazroun⁴.

¹ Yaqoub, fils de Leïs es Saffar, premier prince de la dynastie des Saffarides, gouverna de 254 à 265 (808-878) le Sedjestan et une partie du Khorassan qu'il avait enlevés au khalife Mou'tamed.

² Nassiri Khoarau fait de cette ville une description plus détaillée que celles qui nous sont données par Istakhr, Ibn Haoual, Mouqaddessy et Yaqout. Hafiz Abrou ne lui a consacré qu'une courte notice dont je donne ici la traduction : « Mehrouban, dit-il, est une petite ville bâtie sur le bord de la mer et dont les murailles sont battues par les flots. L'air y est plus chaud et plus malsain qu'à Richehr. Elle se trouve sur le passage des navires qui se rendent du Fars dans le Khouzistan et les droits perçus sur ceux-ci, forment la plus grande partie de ses revenus. On ne trouve, à Mehrouban, en fait de fruits que des dattes. Dans les troupeaux, il y a plus de bœufs que de brebis. On engraisse à Mehrouban comme à Bacrah des chevreaux qui atteignent le poids de quatre-vingts ou cent rathls. On récolte en abondance, dans cette localité, du lin que l'on exporte en tous lieux. »

³ Tevrèh, Tevrèdj ou Tevrèz est située dans un désert privé d'eau et où la chaleur est excessive. On fabriquait dans cette ville des étoffes de coton appelées Tevrèziéh : ces tissus, d'une extrême ténuité, étaient rehaussés de couleurs très-vives et de fils d'or. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 142-143.

⁴ Yaqout a reproduit, dans la notice qu'il a consacré à Kazroun, les détails intéressants que lui ont fournis les ouvrages d'Ibn Haoual et de Mouqaddessy. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 472-478.

Je séjournai pendant quelque temps à Mehrouban, parce que j'avais appris que les hostilités avaient éclaté entre les fils d'Aba Kalindjar, et que les routes étaient peu sûres. Chacun de ces princes était à la tête d'un parti et le pays était livré au trouble¹. On me dit qu'il y avait à Arghan un grand personnage, homme de mérite et de science, nommé Cheikh Sedid Mohammed ibn Abd el Melik. Quand je fus informé de ce fait, comme le séjour à Mehrouban m'était devenu pénible, j'écrivis un billet à ce personnage pour lui faire part de ma situation, et le prier de m'aider à sortir de cette ville et à gagner un lieu où je me trouverais en sûreté. Trois jours après avoir expédié ma lettre, je vis arriver trente hommes de pied, bien armés, qui me dirent être envoyés par le cheikh pour se mettre à ma disposition, et m'accompagner à Arghan. En effet, ils me servirent d'escorte et me protégèrent jusqu'à mon entrée dans cette ville.

Arghan ou Erradjan est une grande ville qui renferme vingt mille habitants mâles. A l'est de la ville coule une rivière qui descend des montagnes ; dans la partie nord de cette rivière, on a fait des coupures et dérivé quatre

¹ Firouz Abou (ou Aba) Kalindjar Izz el Moulouk, fils de Merzban, laissa neuf fils : Firouz Khoarau qui lui succéda et prit le surnom de Melik er Rahim, Abou Mançour Foulad Soutoun, Abou Thalib Kamran, Aboul Mouzaffar Behram, Abou Aly Key Khoarau, Abou Sayd Khoarau Châh et trois autres en bas âge.

Abou Mançour Foulad Soutoun se révolta à Chiraz contre l'autorité de son frère : il se réfugia dans le château d'Istakhr (Persépolis) et y soutint, avec sa mère, un siège contre son frère Abou Sayd Khoarau Châh. Les hostilités entre Melik er Rahim et ses frères désolèrent le Khouzistan et le Fars jusqu'en 447 (1055), année où laquelle Abou Mançour qui avait reconnu la suzeraineté de Thoghrouk beik, fut obligé de s'enfuir de Chiraz et de se réfugier à Firouzabad.

grands canaux qui distribuent l'eau dans l'intérieur de la cité; ces travaux ont coûté des sommes considérables. Ces canaux s'étendent, dans leur cours, au-delà de la ville. et leurs bords sont couverts de jardins et de vergers. A Arghan, on trouve, en abondance, les dattes, les oranges douces et amères et les olives. La ville offre cette particularité qu'il y a autant de constructions au-dessous du sol qu'à la surface. Ces caves et ces salles souterraines sont, partout, traversées par des cours d'eau qui permettent aux habitants d'y goûter quelque repos pendant l'été¹.

¹ Arghan est le nom persan auquel les Arabes ont donné la forme Erjan ou Erradjan. Arghan, dit Istakhry, est une ville importante et prospère; les palmiers et les oliviers s'y trouvent en abondance: son territoire qui renferme des plaines et des montagnes est bordé par la mer et s'étend loin dans l'intérieur. Arghan est à soixante fersangs de Souq el Abwas, à la même distance de Chiraz et à une journée de marche de la mer. Moqaddesay nous fournit sur cette ville des détails intéressants que je crois devoir insérer ici: « Erradjan, dit cet auteur, est une ville extrêmement prospère et qui abonde en tous biens. Les habitants sont généreux et hospitaliers. On y voit, en même temps, de la neige et des dattes fraîches, des citrons et du raisin; les figues et les olives y sont à profusion. On y fabrique du dibs (en persan douchâh, sirop épais fait avec du jus de raisin) d'une qualité supérieure et du savon. Elle approvisionne le Pars et l'Iraq et elle est l'entrepôt du Khouzistan et d'Isfahan. Un gros cours d'eau partage la ville en deux parties. La grande mosquée qui est belle et bien entretenue s'élève à côté des bazars; le minaret est fort haut et d'une construction élégante. La mosquée et le minaret sont bâties en pierres qui ne sont point reliées entre elles par du mortier. Le marché des marchands de soieries rappelle par sa disposition celui de Sedjestan. On en ferme les portes toutes les nuits. Les rangs des boutiques sont disposés en forme de croix et les portes qui sont aux quatre côtés sont placées l'une vis-à-vis de l'autre. Il est impossible de rien voir de plus beau que le marché au blé. Erradjan est très-propre et le séjour en est agréable pendant l'hiver. La ville est cachée à la vue par les plantations de palmiers et les jardins qui l'environnent. L'eau des puits y est douce. On ne trouve rien à redire à ses pains, à ses poissons, à sa neige et à ses fruits frais; seulement la température est, pendant l'été, aussi ardente que celle de l'enfer. L'eau de la rivière devient salée depuis l'époque des raisins jusqu'à celle des pluies. Nulle part ailleurs, les femmes ne sont aussi laquées. Il y a, à Erradjan, six grandes rues: la rue d'Abwas, la rue de Chiraz, la rue de Rouqaféh, la rue du Meïdan et

A l'époque où j'étais à Arghan, on y rencontrait des gens appartenant à toutes les sectes. Les Moutazelèh avaient pour imam Abou Sayd Baqry, personnage doué d'une grande éloquence et qui avait aussi la prétention de bien connaître la géométrie et les mathématiques. J'eus avec lui de nombreuses discussions, et nous dissertâmes ensemble sur la théodicée, sur les mathématiques et sur d'autres sujets².

Je m'éloignai d'Arghan le premier jour du mois de Moharrem 444 (3 mai 1052) et je me dirigeai sur Isfahan, en traversant un pays couvert de hautes montagnes. Il nous fallut, sur notre route, passer par un défilé fort étroit. Les gens du peuple croient que la montagne où il se trouve a été fendue d'un coup de sabre par Behram Gour; elle porte le nom de Chemchir Bourid (le sabre l'a tranchée). Dans cet endroit nous remarquâmes, sur notre droite, une masse d'eau qui, jaillissant d'une excavation, se précipitait d'une grande hauteur. Cette eau, au dire des gens du peuple, ne cesse de couler pendant tout l'été; en hiver, elle s'arrête et elle gèle.

la rue des Mesourans jaugeurs. Cette ville a été conquise (pour l'islamisme) par Osman ibn Abil 'Assy. La grande mosquée a été construite par Hâshimijâl.

² Arghan, dit Hafis Abrou, a été fondé par Qobâf, fils de Firouz, père de Nouchirevan. Les Ismaélites s'en sont emparés et l'ont ruinée. Elle est traversée par une grosse rivière qui porte le nom de Thab et que l'on passe sur un pont appelé Pouli Tekan. Il y a, dans cette ville, au outre de cette rivière, un grand nombre de cours d'eau. Le sol est très-fertile et produit toutes sortes de fruits et surtout une espèce de grenade mellissay (sans pépins dure). Les habitants qui sont d'une nature pacifique, ont beaucoup à souffrir des courses des gens des châteaux de Thanbour et de Dizkelat. Ces attaques fréquentes amènent la décadence de la ville.

Istakhry nous apprend que le Thab prend sa source près de Bourdj dans les montagnes d'Isfahan, qu'il se jette dans la rivière de Messac et qu'après avoir passé à Erradjan et arrosé la banlieue de Richehr, il se décharge dans la mer, non loin de la frontière du district de Toustar.

Nous atteignîmes Lourdghan, située à la distance de quarante fersengs d'Arghan. Lourdghan se trouve sur la frontière de la province de Fars¹.

De cette ville nous nous rendîmes à Khan Lendjan où je vis inscrit sur la porte de la ville le nom du sultan Thoghroul beik². On compte sept fersengs de Khan Lendjan à Isfahan. Les habitants de Khan Lendjan jouissaient de la plus grande tranquillité et de la plus complète sécurité; chacun d'eux s'occupait de ses affaires et des travaux qui incombent aux chefs de famille.

Nous nous remîmes en route le huit du mois de Safer 444 (10 juin 1052), et nous atteignîmes Isfahan.

Il y a cent quatre-vingts fersengs de Baçrah à Isfahan. Cette dernière ville est bâtie dans une plaine et jouit d'un climat agréable. Partout où l'on creuse la terre, on voit jaillir, lorsque l'on atteint la profondeur de dix guez, une eau d'une extrême fraîcheur.

La ville est entourée d'une muraille solide et fort haute, percé de portes, et au sommet de laquelle on a établi des plate-formes pour y placer des combattants. L'enceinte est, dans toute son étendue, garnie de créneaux. La ville est sillonnée par des canaux d'eau courante et les maisons y sont belles et fort élevées. Une superbe mosquée, où l'on fait la prière du vendredi, se trouve au centre de la ville. On prétend que le mur d'enceinte d'Isfahan a trois fersengs et demi de développement. L'intérieur de la ville

présente l'aspect d'une grande prospérité et je n'y ai remarqué aucun bâtiment en ruines. Les bazars sont nombreux; je citerai particulièrement celui des changeurs ou banquiers, où se tiennent deux cents personnes exerçant cette profession. Chaque bazar est fermé par une clôture avec une grande porte; il en est de même pour les rues et les différents quartiers. Les caravansérails sont propres et bien tenus; il y en a cinquante, remarquables par leur beauté, qui sont dans une rue appelée Kou Tharraz (la rue des Brodeurs); des marchands et des locataires sont logés dans chacun d'eux. La caravane dont nous faisons partie avait apporté treize cents kharvar de marchandises. Quand nous fûmes entrés dans la ville, on ne s'aperçut pas de notre arrivée, tant il y avait de place, tant il était facile de trouver un gîte et de se procurer des vivres³.

Le sultan Thoghroul beik ibn Mikail ben Seldjouq, que Dieu lui fasse miséricorde! avait établi comme gouverneur à Isfahan, après qu'il s'en fut rendu maître, un homme

¹ Mouddezzay (pages 386—390) et Yaqout, dans son *Moudjeh* (tome I^{er}, pages 292—298, et *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 40—48) nous ont donné une description d'Isfahan qui a porté successivement les noms de Djory et de Yeboulidh. Lorsque Naassiri Khosrau arriva dans cette ville, elle venait de subir un long siège. Thoghroul beik l'avait investie en 442 (1050) après en avoir ravagé les environs; de nombreux combats se livrèrent sous ses murs et les habitants proposèrent au sultan, s'il consentait à s'éloigner, de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer une forte rançon. Thoghroul beik, ayant exigé la reddition de la place, la résistance se prolongea. Les habitants, vaincus par la famine, durent capituler. La détresse avait été si grande que l'on avait démolli la grande mosquée pour se procurer du bois. Thoghroul beik fit son entrée dans la ville au mois de Mohrrem 443 (mai—juin 1051); il en fit sa capitale et il y fit transporter les trésors, les armées et les armes qu'il avait mis à Rey. Il fit démolir une partie des fortifications qui avaient été augmentées par l'émir Abou Mançour ibn Ala ed Daouléh Kakonié.

¹ Lourdghan ou Lourdejan est le nom de la ville principale du canton de ce nom dans la province d'Ahwaz.

² Voir Appendice IV.

encore jeune, originaire de Nichapour et qui avait une grande habileté comme secrétaire, et comme calligraphe; son caractère était calme et sa physionomie agréable. On l'appelait Khadjèh Amid¹. Il savait apprécier le mérite, il s'exprimait en termes élégants et il était doué d'une grande générosité. Le sultan avait donné l'ordre de ne prélever, pendant une durée de trois ans, aucun impôt sur la population. Khadjèh Amid se conformait à cette prescription, et les gens qui avaient émigré rentraient tous dans leurs foyers. Khadjèh Amid avait été un des secrétaires du Conseil (du sultan).

Une grande disette avait désolé le pays, mais, quand nous arrivâmes à Isfahan, on coupait les orges. Un men et demi de pain de froment coûtait un dirhem, en bonne monnaie, et on avait, pour le même prix, trois men de pain d'orge. Les habitants de la ville me dirent que jamais on n'avait eu, pour un dirhem, moins de huit men de pain.

Je n'ai pas vu, dans le pays de langue persane, de ville plus belle, plus peuplée et plus florissante qu'Isfahan. On prétend que le blé, l'orge et les autres grains peuvent s'y conserver pendant vingt ans sans s'altérer. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'avant la construction des murs qui l'entourent, l'air était plus sain. Depuis, le climat a changé, de sorte que l'on voit aujourd'hui se gâter des choses qui étaient autrefois à l'abri de toute corruption. Le climat de la campagne est resté ce qu'il était autrefois.

¹ Les gouverneurs des villes étaient, au XI^e et XII^e siècles, désignés en Perse sous le nom de Amid.

La caravane ayant retardé son départ, mon séjour à Isfahan se prolongea pendant vingt jours. Nous quittâmes cette ville le vingt-huit du mois de Safer (30 juin) et nous atteignîmes le village de Heïçem Abad. Puis, après avoir traversé la plaine et la montagne de Meskyan¹, nous arrivâmes à Nayyn, ville située à la distance de trente fersengs d'Isfahan². Nous franchîmes ensuite quarante-trois fersengs pour arriver au village de Guernèh, dans le Biâban (désert), district qui renferme dix ou douze villages. La température y est chaude et on y voit des palmiers. Le district de Biâban avait été autrefois au pouvoir des Goufj³; mais à l'époque où nous y arrivâmes, il leur avait

¹ Mesky ou Meskyan est le nom d'un canton qui s'étend le long de la frontière du Kerman. Son territoire a une étendue de trois journées de marche; il est traversé par quelques cours d'eau et on y voit des plantations de palmiers. On y trouve aussi les productions des climats tempérés. *Dictionnaire géographique* etc., page 635.

² Nayyn est la capitale du district de ce nom qui fait partie de la province de Yazd. L'enceinte fortifiée qui la défend a quatre mille pas de circonférence. *Dictionnaire géographique* etc., page 661.

³ Les Goufj, Koufèhdj ou Qoufs, selon l'orthographe des géographes arabes; formaient une des trois tribus établies dans les montagnes du Kerman; il se livraient au pillage sur les routes du Fars, du Khorman, du Djibal et du Sedjestan. « Nous partîmes de Thabès, dit Mounaddessy, pour nous rendre dans le Fars et nous passâmes soixante-dix jours dans ce pays de montagnes, allant d'un district dans un autre, tantôt nous rapprochant du Kerman tant de la province d'Isfahan. . . . Ces âpres montagnes servent de refuge à des tribus nommées Qoufs qui sortent d'une autre montagne, située dans le Kerman, leur patrie. Ce sont des hommes barbares, d'un extérieur farouche et d'une excessive cruauté. Ils ne reconnaissent pas de maître et vivent de rapines; non contents de piller les caravanes, ils tuent les voyageurs; ils posent la tête de leurs prisonniers sur une large dalle et l'écrasent, à coups des pierres, comme on écrase les serpents. Je leur demandai pourquoi ils avaient adopté ce genre de supplice, ils me répondirent qu'ils évitaient ainsi d'émousser le tranchant de leurs sabres. . . Leur arme habituelle est la flèche, cependant ils emploient aussi le sabre. Ashed ed Daoudèh tua un grand nombre de Qoufs et les dispersa. »

Et Itolny a donné sur les Qoufs des détails qui ont été, ainsi que le

été enlevé par l'émir Kileky, qui avait établi un gouverneur dans le village de Piadèh, défendu par un petit château; il tient ainsi ce pays en bride et il assure la sécurité des routes. Si les Goufdj battent les chemins, l'émir Kileky envoie contre eux des officiers qui les arrêtent, leur prennent ce dont ils se sont emparés et les mettent à mort. Le bon ordre maintenu par ce personnage assure la sécurité des routes et la tranquillité de la population. Que Dieu, dont le nom soit béni et exalté! ait en sa garde tous les princes qui pratiquent la justice! qu'il leur accorde son aide et sa protection! qu'il daigne faire miséricorde aux âmes de ceux qui sont trépassés!

Sur la route qui traverse ce désert, on a élevé de petites coupoles, placées à la distance de deux fersengs l'une de l'autre. Elles recouvrent des citernes remplies d'eau de pluie, et creusées dans des endroits où le sol n'est point imprégné de sel. Ces coupoles ont été construites pour que les voyageurs ne puissent s'égarer et qu'ils trouvent aussi, pendant quelques instants, un abri contre la chaleur ou la rigueur du froid.

Nous remarquâmes, pendant notre marche, un grand espace couvert de sables mouvants. Quiconque s'écarterait des indications placées sur la route, tomberait au milieu de ces sables; il n'en pourrait sortir et il y périrait. Nous rencontrâmes plus loin un sol salin, couvert de boursoffures et s'étendant sur un espace de six fersengs. Si l'un de nous se fût éloigné du chemin tracé, il y eût disparu. Nous

récit de Mouquaidazy, insérés par Yaqout dans l'article qu'il leur a consacré dans son *Moudjma*. Cf. *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 462-466.

gagnâmes le ribath de Zobeydèh désigné également sous le nom de Ribathî Meramy et qui renferme cinq puits. Sans ces ribath et sans l'eau que l'on y trouve, personne ne pourrait traverser ce désert¹. Nous entrâmes ensuite dans le district de Thabès et nous nous arrêtâmes dans un village appelé Roustabad. Le neuf du mois de Reby oul evvel (9 juillet 1052), nous étions à Thabès. On compte, nous fut-il dit, d'Isfahan jusqu'à Thabès, cent dix fersengs.

Thabès est une ville fort peuplée, bien qu'elle ait l'apparence d'un village; l'eau y est rare, et les terrains cultivés sont peu nombreux; on y voit des plantations de dattiers et des vergers². Nichapour se trouvait à quarante fersengs au

¹ Istakhrî a indiqué, dans sa géographie, les différentes routes suivies dans le Mefuzèh ou désert que Nassiri Khosrau désigne sous le nom persan de Biaban. Il décrit (page 231) celle qui, partant de Nayyn, aboutissait à Thabès et qui fut parcourue par Nassiri Khosrau. « De Nayyn, dit-il, on arrive à un endroit cultivé situé à un ferseng de cette ville et appelé Bonchè. Il n'y a pas, dans ce lieu, plus de deux ou trois habitants; une source d'eau vive sert à l'irrigation des champs. On compte quatre étapes de Bonchè à Djermaq. Sur cette route, on rencontre de petits édifices surmontés d'une coupole à la distance de deux ou trois fersengs l'un de l'autre. Djermaq porte le nom Sîlèh (les trois villages) : ce sont Bindan, Djermaq et Arabèh qui sont considérés comme faisant partie du Khorassan. On y remarque des plantations de palmiers, des champs cultivés, des sources vives et de nombreux troupeaux. Ces villages ont une population que l'on peut évaluer à mille habitants au plus. Ils sont situés l'un près de l'autre, et on les embrasse d'un seul coup d'œil. On compte quatre étapes de Djermaq à Nasikhany. On rencontre aussi, tous les trois ou quatre fersengs, une petite coupole et un réservoir rempli d'eau. De Nasikhany, on atteint Ribath Haouran après une journée de marche, puis après une courte étape, on gagne le village d'Atschguelan. D'Atschguelan, on arrive à Thabès. »

Djermaq جرمق et Bindan بياندق sont les formes arabisées des noms de كرمه (Guernèh) et de بياده (Piadèh) qui se lisent dans le texte de Nassiri Khosrau.

² Thabès, dit Istakhrî, est une ville plus petite que Qayn; les maisons sont construites en terre et elle est entourée d'une ceinture fortifiée. Elle

nord; si on se dirige vers le sud, en traversant le désert, on atteint Khabis qui est aussi à la distance de quarante fersengs. A l'est de Thabès, s'élève une montagne difficile à gravir. L'émir qui, à cette époque, gouvernait cette ville dont il s'était emparé de vive force, s'appelait Kileky ibn Mohammed. La population y jouissait d'une tranquillité et d'une sécurité si complètes que l'on ne fermait pas les portes des maisons pendant la nuit, et qu'on laissait les bêtes de somme dans les rues, bien que la ville ne fût point entourée de murailles. Les femmes n'osaient point adresser la parole à un homme qui n'était ni leur parent ni leur mari, et si l'une d'elles avait été surprise conversant avec un étranger, ils auraient été, tous deux, mis à mort. Grâce à la bonne police faite par l'émir, il ne se commettait à Thabès ni vol ni assassinat. Je n'ai vu, dans les pays arabes et persans, la justice observée et le bon ordre établi au même degré que dans quatre contrées : dans le Decht sous l'administration de Lecker Khan, dans le Deïlem à l'époque de l'Émir des Émirs Djestan ibn Ibrahim, en Égypte sous le règne de Mostansser billah, prince des fidèles, enfin à Thabès sous le gouvernement de l'émir Aboul Hassan Kileky ibn Mohammed. Pendant tout le cours de mes voyages, je n'ai point été témoin d'une pareille sécurité, et je n'ai point entendu dire qu'elle regnât nulle

n'a point de château. Le climat est chaud. Les dattes sont très-abondantes, et l'eau y est amenée par des canaux (page 274).

Mouquaddeszy (page 321), dans sa description de Thabès, nous apprend que le marché y était petit, que la grande mosquée était d'une construction élégante, et que les habitants puisaient leur eau potable dans des bassins alimentés par des canaux à ciel ouvert. Il dit, en outre, que les bains y étaient bien tenus.

part ailleurs. L'émir nous retint à Thabès pendant dix-sept jours; il nous traita comme ses hôtes et au moment de notre départ, il nous fit cadeau d'une somme d'argent en s'excusant de la modicité de son présent. Que le Dieu très-haut soit satisfait de lui! Il me fit accompagner par un de ses écuyers jusqu'à Zauzen, ville éloignée de Thabès de soixante-douze fersengs.

Après avoir franchi douze fersengs au-delà de Thabès, nous arrivâmes à Raqqah, gros bourg traversé par des eaux courantes, et entouré de champs cultivés, de jardins et de vergers. On y remarque une mosquée où l'on fait la prière du vendredi¹. Le neuf du mois de Reby oul akhir (8 août) nous nous éloignâmes de Raqqah et le douze (15 août) nous atteignîmes Toun². Une distance de vingt fersengs sépare Toun de Raqqah.

Toun est une ville considérable, mais lorsque je la vis, la plus grande partie en était ruinée. Elle s'élève dans une plaine arrosée par des eaux courantes et des canaux souterrains; elle est, du côté de l'est, entourée de jardins. Le château est très-solidement construit. On m'assura que Toun renfermait quatre cents ateliers pour le tissage des tapis.

On voit dans les cours des maisons beaucoup de pis-

¹ Istakhyr, Ibn Hauqal et Yaqout ne mentionnent point cette localité. Mouquaddeszy n'en dit que quelques mots. « Raqqah est une petite ville située non loin du désert. L'eau potable, ainsi que celle pour les irrigations, est fournie par des sources » (page 321).

² Le nom de Toun ne se trouve pas non plus dans les traités géographiques d'Istakhyr et d'Ibn Hauqal. « Toun, dit Mouquaddeszy, est une ville prospère et bien peuplée; elle est moins grande que Qayn et elle renferme un grand nombre d'ateliers de tissage et d'ouvriers qui travaillent la laine. Elle est entourée d'une ceinture fortifiée; l'eau potable est fournie par un canal à ciel ouvert, qui coule non loin de la grande mosquée » (page 321).

tachiers; les gens de Balkh et du Thakharistan croient que cet arbre ne peut pousser et vivre que dans les montagnes. Au sortir de Toun, le serviteur de l'émir Kileky me fit le récit suivant : « Un jour nous étions partis de Toun pour nous rendre à Gounâbad¹. Nous fûmes attaqués par des voleurs qui nous mirent en fuite. Des hommes de notre troupe, sous l'empire de la terreur, se jetèrent dans l'ouverture d'un canal souterrain. L'un d'eux était accompagné par son père qui, ému de pitié, donna quelque argent à un individu pour descendre dans cette ouverture et en retirer son fils. On attachâ, au bout l'une de l'autre, toutes les cordes que l'on put se procurer et, un grand nombre de gens s'étant mis à l'œuvre, on en déroula sept cents guez pour le faire arriver jusqu'au fond. La corde fut alors attachée autour du corps du jeune homme, mais il était mort lorsqu'on le remonta. Quand l'individu qui était descendu revint à la surface du sol, il déclara qu'une grande masse d'eau coulait au fond de ce souterrain qui a quatre fersengs de longueur et qui a été, dit-on, creusé par Key Khosrau².

Le vingt-trois du mois de Reby oul akhîr (23 août) nous arrivâmes à Qayn. J'estime que cette ville est séparée de Toun par une distance de dix-sept fersengs que les caravanes mettent quatre jours à franchir. Qayn est une ville grande et bien fortifiée. La cité intérieure est entourée d'un fossé et elle renferme la principale mosquée dont la

¹ Gounâbad ou Djounâbed, est le nom du chef-lieu d'un canton du Qouhistan, dans la province de Nichour.

² « Djounâbed est entourée de canaux qui ont cinq cents et même sept cents coudées de profondeur: ils vont du sud au nord sur une étendue de quatre farsakhs. » *Dictionnaire géographique de la Perse*, page 166, note.

Maçqourah possède un arceau qui est le plus grand de ceux que j'ai vus dans le Khorassan; il n'est point en rapport avec la grandeur du monument. Toutes les maisons de Qayn sont surmontées de coupoles¹.

Si de Qayn, on se dirige dans la direction du nord-est, on trouve, à dix-huit fersengs, la ville de Zauzen; Hérât est à trente fersengs au sud. Je vis, à Qayn, un personnage nommé Abou Maçqour Mohammed ibn Doust. Il était versé dans toutes les sciences et il me posa des questions sur l'astronomie et sur la logique. « Quelle matière, me demanda-t-il, existe-t-il au-delà du firmament et des étoiles? » « On donne le nom de matière, lui répondis-je, à tout ce qui se trouve en deçà du firmament; tout ce qui est au-delà ne porte pas le nom de matière. » « Au-delà des voûtes célestes, me demanda-t-il encore, y a-t-il des choses immatérielles ou non? » Je lui dis : « Le monde est borné, et son extrême limite est le Felek oul Efkak². On donne le nom de limite à ce qui sépare un

¹ Qayn, dit Istakhry, est une ville qui est, à peu près, aussi grande que Serakhs. Les maisons sont construites en terre. Qayn possède un château-fort entouré d'un fossé. La grande mosquée et le palais du gouverneur sont dans l'intérieur de ce château. L'eau est amenée dans la ville par des canaux souterrains. Les jardins sont peu nombreux et les villages des alentours clairsemés. Qayn appartient à une région dont la température est froide. Mouqaddesay fait de Qayn un tableau peu attrayant. « Qayn, dit-il, est la capitale du Qouhistan; elle n'est ni agréable ni abondante en eaux; elle est au contraire petite, les rues sont étroites et l'on y souffre de la soif. Le dialecte que l'on y parle est affreux. C'est une ville sans offrir peu de ressources pour la vie. Son château est très-solidairement fortifié. Son nom est connu avantageusement dans l'Oman. Elle exporte beaucoup de soieries et elle voit affluer les caravanes, elle est l'emporium du Khorassan, le trésor du Fars. L'enceinte qui l'entoure est percée de trois portes : Bab Kouran, Bab Kelawodj et Bab Zoqan Istakhry » (page 321).

² Le Felek oul Efkak est la neuvième voûte céleste.

corps de ce qui l'environne. Lorsque nous nous sommes rendu compte de cette limite, nous sommes obligés de reconnaître que ce qui est à l'extérieur du firmament ne ressemble pas à ce qui est renfermé dans l'intérieur. Il me dit encore : « Cette substance immatérielle que le raisonnement admet, a-t-elle, à son tour, oui ou non, une limite? jusqu'où s'étend-elle? et si elle n'en a pas, comment ce qui est infini, pourrait-il être sujet à l'anéantissement? »

Nous nous entretenimes longuement sur de pareils sujets. « Cela a été pour moi, me dit-il, la cause d'étranges perplexités. » « Qui ne les a point éprouvées? » lui répondis-je. Les troubles suscités par Obeïd Nichaboury et qui avaient éclaté à Zauzen, ainsi que la révolte du Reïs de cette ville, me forcèrent de demeurer un mois à Qayn. Je congédiai, dans cette ville, l'écuyer de l'émir Kileky.

Nous nous dirigeâmes de Qayn sur Serakhs où nous arrivâmes le deux du mois de Djourmazay oul akhîr (1^{er} octobre). Je supputai qu'il y avait de Baçrah à Serakhs trois cent quatre-vingt-dix fersengs.

Nous quittâmes cette dernière ville et nous prîmes la route de Ribath Dja'fery, de Ribathl 'Amraouy et de Ribathl Nî'mety. Ce sont trois caravansérails qui se trouvent sur la route, à peu de distance l'un de l'autre.

Le douze Djourmazay oul akhîr (14 octobre), nous entrâmes à Merw er Roud. Nous en partîmes après y avoir passé deux jours, et nous prîmes le chemin d'Abi Guerm¹.

¹ Abi Guerm (eau chaude), désigne probablement une source qui jaillit à la suite du tremblement de terre de 203 (818) dont il est question dans la note suivante.

Le dix-neuf, nous arrivâmes à Bariab, après avoir parcouru trente-six fersengs.

L'émir du Khorassan, Djaghry beik Abou Souleyman Daoud ibn Mikayl ben Seldjouq, se trouvait à Chirbourghan, et il avait le dessein de se rendre à Merw, siège de son gouvernement.

Le peu de sécurité du pays nous obligea de prendre la route de Senglan¹. Nous nous dirigeâmes de cette localité sur Balkh par la route de Sêh Derêh (les trois vallons)². Lorsque nous atteignîmes le caravansérail de Sêh Derêh, nous apprîmes que mon frère Khadjêh Aboul Feth Abdoul

¹ Je crois qu'il faut lire, au commencement de la relation de Nassiri Khorau et ici, Sengan au lieu de Senglan. Sengan était le nom d'un bourg considérable du district de Merw, et une des portes de la ville était désignée sous le nom de Bab Sengjan, ou Sengan.

² Sêh Derêh n'est mentionné par aucun géographe arabe. Aboul Faradj Dja'fer ibn Qoudamêh nous donne sur cette localité quelques détails intéressants : Il y a, dit-il, six fersengs de Chirbourghan à Sêh Derêh qui est un district de la province de Balkh. Il n'y avait, autrefois, dans ce lieu qui inspirait la terreur, que la route, suivie par les courriers de la poste et des khans (caravansérails). Lorsque le tremblement de terre qui eut lieu en l'année 203 (818) se fit sentir dans le Khorassan et dans les provinces de Merw et du Thakharistan, il jaillit à Sêh Derêh une source abondante dont les eaux s'écoulaient dans le désert en grande partie sablonneux et couvert de roseaux, qui s'étend jusqu'à Merw. Sêh Derêh devint alors un gros bourg entouré de champs cultivés et d'arbres.

ومن الشبوغان الى السدره وهي كورة بلخ سنة فراسخ وكانت هذه المنزلة
 هواله وليس فيها الا سكة البريد وخانات فلما كانت سنة الزلزلة بمخراسان في
 نواحي مرو واطخارستان وهي سنة ثلث ومائتين تغيرت من الزلزلة عين السدره
 وصارت عيناً كبيرة وجرت ماؤها في البرية وهي مفازة متصلة بمرو واسل
 والغالب عليها الزبال والقصباً وصار موضع السدره قرية فيها زروع كبيرة

واشجار

Djelil se trouvait dans la suite d'Abou Nasr, vézir de l'émir du Khorassan.

Il y avait sept ans que je m'étais éloigné du Khorassan. A mon arrivée à Deatguird, je remarquai des bagages que l'on dirigeait du côté de Chibourghan¹. Mon frère qui était avec moi, demanda à qui ils appartenaient. «Au vézir», lui fut-il dit. «Connaissez-vous, reprit-il, Aboul Feth Abdoul Djelil?» «Un de ses gens est avec nous», lui répondit-on. A l'instant même, un homme s'approcha de nous et s'écria : «D'où venez-vous? Nous répondîmes que nous revenions du pèlerinage. «Mon maître Aboul Feth Abdoul Djelil, ajouta-t-il, avait deux frères; ils sont partis, depuis quelques années, pour accomplir le pèlerinage. Il ne cesse d'aspirer au moment de leur retour, et tous ceux qu'il questionne à leur sujet, ne peuvent lui donner aucun renseignement.» Mon frère répliqua : «Nous apportons une lettre de Nassir; lorsque ton maître viendra, nous la lui remettrons.» Au bout de quelques instants, la caravane s'arrêta sur la route et nous fîmes de même. Ce domestique nous dit alors : «Mon maître va arriver; s'il ne vous rencontre pas, il éprouvera un cruel chagrin. Si vous me confiez la lettre pour que je la lui remette, il ressentira une joie très-vive.» Mon frère s'écria alors : «Est-ce la lettre que tu désires ou Nassir lui-même? Le voici!»

La joie fit perdre toute contenance à cet homme; pour nous, nous nous dirigeâmes vers Balkh par la route de

¹ Deatguird est cité par Yaqout comme étant un village relevant de Balkh. On le désignait, pour le distinguer d'autres localités portant le même nom, sous celui de Deatguirdi. Djemouguian.

Myan Roustâ. Mon frère traversait la plaine de Deatguird en compagnie du vézir, qui allait rejoindre l'émir du Khorassan. Lorsqu'il apprit que nous étions de retour, il se détourna de Deatguird et s'arrêta au pont de Djemouguian pour attendre notre arrivée. Ce fut le samedi vingt-six Djoumazî oul akhîr de l'année 444 (26 octobre 1052) que nous nous trouvâmes réunis et que nous goûtâmes le plaisir de nous revoir. Nous avions, en maintes circonstances, perdu l'espérance de conserver la vie et nous avions échappé aux plus grands dangers. Nous rendîmes au Dieu très-haut toutes nos actions de grâce, et nous entrâmes, ce même jour, dans la ville de Balkh. Je composai ces trois distiques qui répondaient à notre situation.

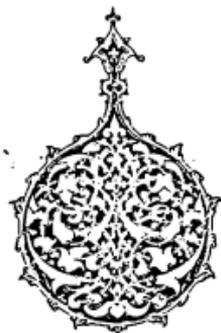
«Bien que dans ce monde, les soucis et les chagrins soient de longue durée, ce qui est bien comme ce qui est mal finit, sans aucun doute, par avoir un terme. Le firmament, dans son mouvement de rotation, tourne pour nous et le jour et la nuit; quand un mortel quitte ce monde, un autre arrive pour le remplacer. Nous faisons, dans cette vie, de nombreux voyages jusqu'au jour où il nous faut faire le dernier, celui d'où l'on ne revient pas.»

La route que nous avions parcourue depuis Balkh jusqu'à Mîr, puis de Mîr à la Mekke et de cette dernière ville jusqu'à Balkh, en passant par Baçrah et la province de Fars, sans compter les excursions faites pour visiter des lieux de pèlerinage et autres endroits, était de deux mille deux cent vingt fersengs.

J'ai relaté en toute sincérité ce que j'ai vu moi-même. Si le lecteur trouve des erreurs et des inexactitudes dans

ce que je rapporte d'après des récits qui m'ont été faits, je le prie de ne pas me les attribuer; de ne pas me blâmer et de ne m'adresser aucun reproche à ce sujet.

Si le Dieu très-haut daigne m'accorder son aide, j'ajouterai à cette présente relation le résultat des observations que j'aurai faites pendant mon voyage dans les pays de l'Orient.



APPENDICE.

I.

MERW CHAHIDJAN.

Le district et la ville de Merw Chahidjan ont été, dans les premiers temps de l'islamisme, le théâtre des événements les plus considérables. C'est dans la banlieue de Merw, dans le moulin du petit village de Zerq, que le dernier souverain des Sassanides perdit la vie¹; c'est aussi à Merw qui, par sa situation sur la frontière du Khorassan, avait une importance militaire de premier ordre, qu'Abou Moulim prépara les événements qui assurèrent aux Abbassides la possession du khalifat. Le fils d'Haroun er Rechid, Mamoun, y résida jusqu'à l'époque où il recueillit la succession de son frère Emin, et son séjour dans cette ville, au milieu d'une société polie et instruite, développa en lui ce goût des arts et des sciences dont il donna des preuves si constantes pendant toute la durée de son règne. Lorsque les Seldjouquides eurent étendu leurs conquêtes dans le Khorassan, ils firent de Merw la capitale de leur empire; elle l'était encore lorsque Nassiri Khosrau entreprit son voyage.

¹ Holazael, *Liber expugnationis regionum*, édition de Goeje, pages 316—316.

Les géographes orientaux, antérieurs au XI^e siècle, nous fournissent sur Merw des détails qui présentent un intérêt assez grand pour que j'en offre ici la traduction.

Merw Chahidjan est située dans une plaine unie dont le sol, imprégné de sel, doit sa fertilité aux canaux dérivés du Mourghâb ou Merwâb. Les terrains qui ne sont point arrosés ne produisent que le choutour ghaz, plante épineuse sur laquelle on recueille la substance sucrée, appelée par les Persans terenguebin (manne du Hedysarum Alhadji)¹. Le Mourghâb qui traverse le district de Merw et fournit l'eau à cette ville, prend sa source au-delà de Bamian dans le Ghour, canton montagneux de la province de Balkh. Il arrose le district de Merw er Roud et il débouche près du village de Koukin, sur le territoire de Merw Chahidjan. A la distance d'un ferseng de cette dernière ville, il traverse une vallée où il coule dans un lit étroit dont les parois étaient consolidées, des deux côtés, au moyen de madriers. Au sortir de cette vallée, la rivière se dirige vers Merw. Quatre cents ouvriers appelés ghawwas (plongeurs), étaient chargés de l'entretien de ces endiguements et devaient avoir toujours prêt l'approvisionnement de poutres nécessaires aux réparations. Ils étaient de garde jour et nuit, et lorsqu'il leur fallait travailler dans l'eau par un froid rigoureux, ils s'enduisaient le corps de cire. Le cours du Mourghâb, sur le territoire de Merw Chahidjan, était placé sous la surveillance d'un émir dont les pouvoirs étaient plus étendus

¹ M. Schlimmer a consacré un long article à cette substance dans sa *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*, Téhéran 1874, in-8°, pages 366-369.

que ceux de l'émir el Himayèh¹. Il avait, sous ses ordres, dix mille hommes recevant une solde régulière, et des surveillants chargés de faire réparer les digues.

La répartition de l'eau se faisait à un ferseng de la ville: il y avait là un grand bassin de forme circulaire, où elle était mesurée au moyen d'une planche sur laquelle étaient marqués soixante degrés ou châtîrèh. Quand l'eau atteignait cette hauteur, on était assuré d'une année d'abondance; ce fait était le signal de réjouissances publiques et les habitants recevaient alors une mesure d'eau complète. Si, au contraire, elle n'atteignait que la hauteur de six degrés, il fallait s'attendre à une extrême disette².

Le niveau était constaté par le maître général des eaux; celui-ci faisait part de ses observations à l'administration des postes (Diwan el berid), et celle-ci expédiait sur-le-champ des courriers aux inspecteurs des canaux qui procédaient alors à la répartition, en se basant sur les indications données par le maître général.

Quatre grands canaux, dérivés du Mourghâb, traversaient la ville de Merw et des canaux plus petits approvisionnaient les citernes et les réservoirs. Ces quatre grands canaux portaient les noms de Nehr Zerq, Nehr Madjan, Nehr Hormouzferrèh et Nehr Ess'ady Khorassany.

Merw, comme toutes les grandes villes de l'Orient, était

¹ L'émir el Himayèh était, ainsi que l'indique son nom, l'officier chargé de défendre et de protéger les habitants de la campagne contre les incursions des tribus turques.

² Barnes a donné quelques détails sur l'état actuel du Mourghâb, sur le lac ou bassin formé par ses eaux et sur la ruine de la digue. *Voyage de l'Indou-ahar de l'Indus à Lahore, Caboul, Balkh et Boukhara*, traduits par M. Eyriès. Paris 1836, tome III, pages 1-3.

dépendue par un château et se composait d'une cité intérieure, entourée de faubourgs. La construction du château remontait, selon la tradition, à Tehmouras. Il était bâti sur une éminence et, malgré la hauteur à laquelle il était placé, il était pourvu d'eau par un aqueduc. Au VI^e siècle de l'Hégire, le château de Merw tombait déjà en ruines et l'intérieur de son enceinte avait été converti en champs de pastèques et en jardins potagers. La cité avait été fondée, disait-on, par Iskender Zoul Qarnefn; les maisons y étaient construites en argile. La muraille qui l'entourait était percée de quatre portes : Bab el Medinèh qui faisait face à la grande mosquée, Bab Sendjan ou Sengan, Bab Balin et Bab Deri Mechkan par laquelle on sortait pour se rendre dans la Transoxiane. C'est près de cette dernière porte qu'était le palais habité par Mamoun, avant son élévation au khalifat. Les quartiers de la ville et les édifices publics s'étendaient sur le bord des canaux. Le palais du gouvernement, la grande mosquée neuve et la prison se trouvaient sur la rive du Nehr Madjan. On y remarquait aussi la demeure des Aboul Nedjm, affranchis et clients de la famille d'Abou Mou'èith. Dans cette maison se trouvait une salle surmontée d'une coupole, où furent teintes en noir les étoffes qui servirent à faire les vêtements et les drapeaux des partisans des Abbassides. Le canal de Hormouzferrèh que l'on trouvait sur sa route en venant de Serakhs, traversait un vaste quartier dans lequel on remarquait les maisons et les édifices construits par Hussein ibn Thahir qui gouvernait le Khorassan en 261 (874). Hussein ibn Thahir avait voulu y établir le siège du gouvernement et les

marchés publics. Le canal de Hormouzferrèh fournissait également l'eau aux habitants du quartier de Ras ech Chahay, où était la demeure du cheikh Aboul Fazl Moham-med ibn Obetdillah.

Le Nehr Zerq coulait non loin de Bab el Medinèh; la mosquée appelée Djami el Atiq (la mosquée vieille) était construite sur la rive de ce canal. On y remarquait aussi les maisons de plaisance de la famille de Khalid ibn Ahmed ben Hammad, ancien gouverneur de la Transoxiane et du Khorassan.

Le quatrième canal, celui de Ess'ady Khorassany, fournissait l'eau aux habitants des quartiers de Bab Sendjan et des Beni Mahan¹. Il était bordé par les constructions qui portaient le nom de maisons du Merzban.

Merw possédait trois grandes mosquées cathédrales. La première, construite dans la cité peu de temps après la conquête musulmane, portait le nom de Djami el Medinèh ou Djami Beni Mahan. L'islamisme ayant fait un grand nombre de prosélytes, on en bâtit une autre en dehors de l'enceinte; elle fut désignée plus tard sous le nom de mosquée vieille (Djami el Atiq). C'est dans cette mosquée que les traditionnistes se réunissaient tous les vendredis. Abou Mouslim en fit élever une troisième à Madjan et il établit les bazars dans son voisinage.

Le palais du gouvernement se trouvait derrière la mos-

¹ L'histoire nous a conservé les noms de membres de cette famille. L'un d'eux, Fadhl ibn Mahan, client des Beni Samah, conquit, dans le Sind et dans l'Inde, sous le règne de Mansour, des territoires dont son fils Moulzoum ibn Fadhl fut le gouverneur. Le frère de Fadhl, Mahan, fut mis à mort par les Indiens.

quée des Beni Mahan et l'on y admirait la salle d'audience des gouverneurs du Khorassan, surmontée d'une coupole en briques, d'un diamètre de cinquante-cinq coudées. Cette salle avait quatre portes donnant chacune accès à un *ciwan* ou pavillon ouvert précédé d'une cour-carrée.

Le *mouçalla* où la population se rendait pour faire les prières publiques de la fête de la rupture du jeûne et de la fête des sacrifices, était dans un vaste terrain carré situé à Ras el Meydan et bordé de maisons et d'édifices; il portait le nom de Mouraba'ah Abil Djaham (carré d'Aboul Djaham)¹.

On visitait à Merw les tombeaux de Bourc'idalh ibn Khaçib, de Souleyman son fils et de Hakim ibn Amr el Ghafary, qui furent les compagnons du Prophète.

Merw possédait au XIII^e siècle, au moment de l'invasion des Mongols, dix bibliothèques dont chacune, au dire de Yaqout, renfermait un plus grand nombre d'ouvrages de choix que celles que l'on voyait dans d'autres villes. Deux de ces bibliothèques appartenaient à la grande mosquée. L'une portait le nom de Azizièh; elle avait été fondée par Aziz ed Din Abou Bekr er Reïdany, et on y conservait douze mille volumes; l'autre était la Kemalièh. Les plus riches après celles-ci, étaient les deux bibliothèques de la famille des Sam'any, l'Omarieh, la Khanoumièh et enfin la Zhoumatrèh qui était annexée à un couvent. Elle n'avait que deux mille volumes, mais ils étaient tous du plus haut prix, et Yaqout avoue avoir trouvé, dans les bibliothèques de Merw, les livres qui lui ont fourni les matériaux dont il

¹ Aboul Djaham el Kelby avait joué un rôle important dans les événements qui assurèrent le khalifat aux Abbassides.

s'est servi pour rédiger son *Moudjem oul bouldan* et ses autres ouvrages.

La plus grande partie des habitants de Merw appartenait au rite chaféite et, comme dans toutes les villes musulmanes au moyen-âge, ils étaient divisés en deux partis : celui des gens de la cité et celui des gens du quartier de Souq el Atiq (le vieux marché), qui vivaient dans un état de rivalité perpétuelle.

Les environs de Merw produisaient une grande quantité de fruits d'une saveur plus délicate que ceux de Hérat. On exportait des raisins secs qui jouissaient d'une grande réputation et des melons, dont les tranches coupées et deséchées, étaient fort appréciées dans l'Iraq.

Les graines de vers à soie avaient, selon la tradition, été transportées de Merw dans le Gourgan et le Thabarestan. L'industrie de la soie y était florissante et les étoffes de Merw étaient recherchées dans toutes les contrées de l'Islamisme. Les revenus de la ville et du district de Merw s'élevaient à la somme de 1,132,184 dirhems. L'invasion des Mongols mit fin à la prospérité de Merw; Touly Khan, fils de Djenghiz Khan, se rendit maître de la ville et massacra la population toute entière. Merw ne se releva de ses ruines que sous le règne de Chahroukh; mais les troubles qui agitérent le Khorassan et les incursions des tribus turcomanes précipitèrent sa décadence, et elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de misérables maisons, au milieu desquelles s'élèvent le tombeau de sultan Sendjar (552—1157), ainsi qu'une grande mosquée et un collège construits par Timour.

Je ne donnerai point à la fin de cette courte notice la liste des littérateurs, des poètes et des théologiens qui, depuis Barzouïh jusqu'à Mirza Sadiq Houmay, ont vu le jour dans cette ville; je me bornerai à citer les noms des auteurs qui en ont écrit l'histoire jusqu'au commencement du XV^e siècle.

Les annales de Merw ont été rédigées par Ahmed ibn el Seyyar el Merwezy (268—881); cet ouvrage a été continué par Abou Salih Ahmed Nichaboury (470—1078) et par Abdoul Djebbar el Kharayy (553—1158). Le célèbre Abou Bekr Mohammed el Sam'any composa une histoire de Merw qui ne compte pas moins de vingt volumes. Bedr ed Din ibn Fertoun, qui mourut à Médine en 769 (1367), et l'auteur du Qamous, Mohammed Firouzâbadÿ (817—1415), ont également tracé le tableau des vicissitudes dont cette antique capitale du Khorassan a été le théâtre.

II.

NICHAPOUR.

Dans la description qu'il nous fait de Mîsr, Nassiri Khou-rau ne trouve à lui comparer, parmi les villes du Khorassan, que Nichapour; elle seule pouvait rivaliser avec la capitale de l'Égypte, sous le rapport de l'étendue, de la population, de la richesse et de l'industrie. J'ai cru devoir réunir ici les renseignements donnés sur cette ville par les géographes orientaux du moyen-âge; j'y ajoute ceux que nous fournit Hafiz Abrou qui les a puisés dans des ouvrages aujourd'hui disparus.

Nichapour, désignée également sous les noms d'Ebrchehr et d'Iranchehr, est l'une des plus anciennes villes du Khorassan. Sa fondation remonte, si l'on en croit les traditions, au règne de Tehmouras; Ardechir Babegan la rebâtit, et Chapour Zoul Ektaf l'éleva au rang de capitale du Khorassan. Les musulmans, sous la conduite d'Ibn Amir, s'en emparèrent en l'an 30 de l'Hégire (650); le merzban ou gouverneur militaire qui y commandait, capitula et les habitants durent, pour se racheter, verser entre les mains des vainqueurs la somme d'un million de dirhems. Cette ville

fut la résidence des princes de la dynastie des Thahirides qui se plurent à l'embellir; l'un d'eux, Abdallah, fils de Thahir, fit bâtir le superbe faubourg de Chadiakh, où il construisit un palais qu'entourèrent les demeures des officiers de son armée.

Amr, fils de Leys, enleva Nichapour au dernier prince Thahiride et en fit sa capitale : « Je veux, avait-il dit, avant d'en entreprendre la conquête, soumettre un pays dont l'herbe est le reïbas (rhubarbe), dont le sol est couvert de plantes et où les pierres sont des turquoises. »

Nichapour, située à quarante fersengs de Serakhs et à soixante-dix de Merw Chahidjan, s'élève dans une vaste plaine, arrosée par la rivière de Seghawer. Ce cours d'eau alimente les canaux de la ville, qui coulent tous sous terre. Cette particularité a inspiré la boutade suivante à un Arabe qui avait à se plaindre des habitants : « Quelle belle ville serait Nichapour, si ses canaux étaient sur terre et ses habitants dessous ! » Le cours du Seghawer était placé sous la surveillance d'inspecteurs chargés de faire réparer les canaux et leurs endiguements, et de présider à la juste répartition des eaux.

Nichapour couvrait une étendue d'environ un ferseng carré. La ville se composait d'un château et d'une cité entourée de faubourgs. L'enceinte du château était percée de deux portes dont l'une s'ouvrait sur la cité, et l'autre sur le faubourg. La ville proprement dite était entourée d'une muraille qui avait quatre portes : Bab ras el qanjarah ou Deri Poul (la porte de la Tête du pont), Bab derb Ma'aqil (la porte de la Rue de Ma'aqil), Bab el qouhendiz (la porte

du Château), et enfin Deri pouli Tekin (la porte du Pont de Tekin). Le mur qui protégeait le faubourg avait plusieurs portes. Celle que l'on franchissait pour se rendre dans l'Iraq et le Gourgan, portait le nom de Bab qilab. Celle qui était dans la direction de Balkh et de la Transoxiane, s'appelait Deri djeng (la porte de la Guerre); une troisième qui se trouvait sur la route du Fars et du Qouhistan, était le Deri Haonzabad, d'autres enfin s'ouvraient sur les routes conduisant à Thous et à Nessa, et parmi elles on citait Deri soukhthè (la porte Brûlée) et Deri seri Chirin (la porte de la Tête de Chirin).

Nichapour était, au dire d'Abou Aly el Alewy, plus grande que Fosthath, plus peuplée que Baghdad, plus parfaite que Baqrah, et plus magnifique que Qaïroan. Elle était divisée en quarante-quatre quartiers dont chacun, aussi vaste que la moitié de Chiraz, occupait une superficie égale à celle des villes de Hérât, de Gour¹ et de Menichek. Cinquante grandes rues la traversaient dans toutes les directions. Le palais du gouvernement, construit par Abdallah ibn Thahir et rebâti par Amr ibn Leys, s'élevait sur la place des Descendants de Hussein (Meïdan el Housseïnyyn); la prison y était contiguë.

La grande mosquée, séparée du palais par la distance d'un ferseng, se trouvait sur la place d'Armes (Lechkerghâh) qui s'étendait dans le faubourg, en dehors de la ville et à côté des marchés. La partie où était placé le minber était soutenue par des piliers en bois, et sa construction remon-

¹ Gour est une ville de la province de Fars, à vingt fersengs de Chiraz; elle a porté plus tard le nom de Firouzabad.

taut à l'époque d'Abou Mouslim. Le reste de l'édifice qui reposait sur des colonnes rondes formées de briques, avait été bâti par Amr ibn Lays. La cour était entourée, sur trois de ses côtés, par une galerie ouverte, et, au milieu, on remarquait un pavillon d'une grande élégance soutenu par des colonnes d'un marbre veiné de noir et de blanc; il était percé de onze portes, et ses parois et son toit incliné étaient couverts de sculptures et d'arabesques peintes et dorées.

Les marchés publics étaient dans les faubourgs. Le plus grand, qui portait le nom de Mourabba'at el kebirèh¹ (le Grand Carré), s'étendait dans la direction de l'est jusqu'au-delà de la grande mosquée, et jusqu'au Mourabba'at es Saghirèh dans celle de l'ouest. Il allait au nord jusqu'au cimetière de Husèin (gouristani Housseïn) et au nord jusqu'à la tête du pont. Le Mourabba'at es saghirèh (Petit Carré) se trouvait non loin de la place des Descendants de Husèin, à côté du palais du gouvernement.

Au-delà de ces marchés, s'élevaient les khans et les fondouqs occupés par les négociants avec les dépôts de leurs marchandises. Les corporations les plus importantes étaient celles des bonnetiers, des négociants en soie écru et en étoffes, des ouvriers en cuir et des cordiers.

Nichapour n'était point seulement une ville industrielle dont les produits étaient exportés et recherchés dans toutes les contrées de l'Asie; les sciences y étaient cultivées avec succès et Abou Abdillah ibn el Yeça, plus connu sous les surnoms d'Ibn el Hakim et d'Ibn el Beyy' (405 [1015]), a

¹ Le mot Mourabba'ah مرصعة, dans le sens de marché, bazar, est la traduction exacte de l'expression persane بازار Tchazarou.

réuni les biographies des docteurs qui ont fleuri à Nichapour, dans un volumineux ouvrage qui a été continué par Abdoul Ghafir el Farsy (518 [1125]). Nichapour fut dévastée en 540 (1145) par un tremblement de terre qui dispersa les habitants et les força d'émigrer dans les différentes villes de la Perse. Quelques familles des plus illustres allèrent s'établir à Qazwin.

Hafiz Abron, dans la notice qui a consacré à Nichapour, nous apprend que les khalifes Abbassides y avaient fondé huit grands collèges¹, et qu'il y en avait dix-sept où les études se faisaient selon les préceptes de la secte chafite. Cet historien nous donne, à propos de la prise et du pillage de Nichapour par les Ghouzz en 548 (1153), quelques détails sur les bibliothèques qui furent incendiées ou dévastées par ces hordes.

« Parmi les malheurs qu'il faut déplorer, dit-il, on doit citer la destruction de la bibliothèque annexée à la mosquée qui portait le nom de Mesdjid el 'ouqela. » Elle renfermait cinq mille volumes traitant de différentes sciences et qui étaient mis à la disposition des étudiants. Cinq autres bibliothèques fort importantes furent livrées aux flammes et sept autres furent pillées. Les livres qu'elles contenaient furent vendus au poids du carton كاعذ مقوا, et un petit nombre seulement put être racheté par les habitants. »

Dévastée par les Mongols, Nichapour avait reconquis une certaine splendeur, lorsqu'un tremblement de terre la ruina de fond en comble, sous le règne d'Abaga Khan. Veiljih ed

¹ Ibn Bathoutha mentionne particulièrement les quatre collèges qui s'élevaient dans le voisinage de la grande mosquée. Voyages, tome III, page 80.

Din Zenguy Ferivendy, vézir du Khorassan, la fit rebâtir en 669 (1270), et un poète contemporain consacra la date de sa reconstruction par ces vers : « Grâce à ta puissance, l'antique Nichapour est devenue une nouvelle ville, semblable à un vieillard décrépiti qui aurait reconquis les grâces de la jeunesse. La terre en tremblant lui avait fait une blessure sans remède; le médecin de ton équité lui a donné ses soins et elle a recouvré la santé. Cet événement eut lieu en neuf cent soixante-neuf, et cette année eut la gloire de voir la construction de cette ville charmante. Ce fut pendant les derniers jours du mois de Ramazan, alors que le soleil et Vénus étaient dans le signe du Taureau, la lune dans celui du Poisson et Mercure dans les Gémeaux. »

بدولت تو نساپور كهنه نوسد باز
 بسان پير خرف كشته كو شود برنا
 اگر چه زلزله در ديش بود بي در مان
 طبيب عدل نو كردش دوا وماقت شفا
 سال شصت و شصت و نه اتفاق افتاد
 بنا نهادن اين شهره شهر زيبا
 اواخر رمضان آفتاب و زهره بنور
 قمر مجبوب و عطارد نشسته در جوزا

Une catastrophe semblable anéantit encore Nichapour en 808 (1405), une année après l'avènement au trône de Châhroukh. La plupart des habitants furent ensevelis sous les ruines de la ville; ceux qui purent échapper au désastre

s'enfuirent dans la campagne. Mowlana Louthfoullah composa, pour fixer la date de cet événement, les vers suivants :

« Nichapour, cette ville célèbre qui fut jadis la résidence des rois de Perse, a, encore une fois, été tellement bouleversée par un tremblement de terre que ses édifices ont été renversés au niveau du sol. Plus de trente mille hommes et femmes ont été ensevelis sous les ruines, en proie à la douleur et au désespoir. Nulle part, personne n'est demeuré sain et sauf à sa place; nulle part, une brique n'est restée intacte sur une autre brique. Personne n'a été épargné, ni ceux que dévorait l'ambition, ni ceux qui recherchaient les jouissances de ce monde, ni les hauts personnages, ni ceux qui donnaient l'exemple de la sainteté. Cet écroulement a, dans un instant, donné l'idée de ce que serait le monde lorsque retentira la trompette qui en annoncera la fin. A cette date, à partir de l'époque de l'Hégire, qu'a été ce moment? Il a été celui du jour du jugement dernier. »

نساپور معظم را كه بودي
 در آن شاهان ابرار اقامت
 چنانش كرد ويران زلزله باز
 كه هانوكشت بنيانش تمامت
 فزون از سي هزار از مرد و از زن
 فرو رفتند در درد و ندامت
 نه يك در ماند در يك جاى بر جاى
 نه خشتى ماند بر خشتى سلامت
 نه صاحب حرص و نه صاحب شهه ماند
 نه صاحب جاه و نه صاحب كرامت

نمود آن رحمتن اندر کسی دم
 ز فتح سودر عالم علامت
 ببارخ سنین از عهد هجرت
 چه بود آن دم روز قیامت¹

Les guerres et les incursions dont le Khorassan a été le théâtre depuis plus de trois siècles ont amené la ruine de Nichapour, et cette ville n'a conservé que peu de traces de sa splendeur passée. M. Fraser qui la visita au commencement du siècle, en a donné une description recommandable par l'exactitude des renseignements.

¹ Les trois derniers mots du dernier hémistiche *دم روز قیامت* donnent, en additionnant les lettres, selon leur valeur numérique, la date de 808.

III.

AÏDHAB.

Maqrizy, dans sa *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, a consacré une notice à la tribu de Boudjah et donné, sur le désert d'Aïdhab, des renseignements qui lui avaient été fournis, dit-il, par le qadhi de cette ville qu'il avait eu l'occasion de voir au Kaire¹. Maqrizy prétend que la route d'Aïdhab à Qous ou à Assouan fut suivie par les pèlerins depuis l'année 450 (1058), époque à laquelle les calamités qui désolèrent l'Égypte firent abandonner la route de Qoulzoum. Cet état de choses dura jusqu'en l'année 660 (1258), pendant laquelle le sultan Melik edh Dhalir Beybars réorganisa la caravane d'Égypte et lui confia le voile de la Ka'abah. Les pèlerins partis du Kaire reprirent alors la route qui avait été délaissée pendant si longtemps.

Le témoignage d'Istakhry, d'Ibn Hauqal et de Mouqaddeasy, et la relation de Nassiri Khosrau, nous font savoir que la route de Qous ou d'Assouan à la mer Rouge, était

¹ *Topographie de l'Égypte et du Kaire*, tome I^{er}, pages 194 - 197 et 202 - 203. Ces deux chapitres ont été insérés, avec des additions tirées d'ouvr. orientaux, par M. Et. Quatrecroix dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, tome II.

parcourue par les pèlerins et les marchands avant l'année 450 indiquée par Maqrizy. Les détails donnés par ce dernier écrivain, ne permettent pas de douter qu'il n'ait eu sous les yeux la relation d'Ibn Djobaïr qui partit de Qous au mois de mai 579 (1183) pour gagner Aïdhab et s'y embarquer afin d'aller à Djouddah et, de cette dernière ville, gagner la Mekke. Le récit de ce voyage à travers le désert m'a paru renfermer des détails assez intéressants pour être mis sous les yeux du lecteur.

Mois de Safer (579) pendant lequel Dieu nous a fait connaître sa faveur et sa bénédiction.

La nouvelle lune se leva dans la nuit du mardi au mercredi 25 mai. Nous étions à cette époque à Qous, et nous avions l'intention de nous rendre à Aïdhab. Que Dieu dans sa bonté et sa générosité nous fasse la grâce de mener ce projet à bonne fin!

Le lundi 13 du mois de Safer, correspondant au 6 juin, nous envoyâmes au Mabraz tous nos bagages et toutes nos provisions. Le Mabraz est situé dans la direction de la gibleh et à peu de distance de la ville. C'est un vaste emplacement entouré de dattiers où les pèlerins et les marchands se réunissent; ils y font charger leurs effets; c'est de là que l'on se met en marche, et c'est enfin en ce lieu que sont pesées les marchandises avant d'être confiées aux que sont pesées les marchandises, après la prière de l'Icha, pour gagner une aiguade connu sous le nom de el Hadjiz.

Nous y passâmes la nuit et la journée du mardi, pour aller à la recherche de quelques chameliers arabes qui

s'étaient rendus dans leurs demeures voisines de l'endroit où nous campions. Dans la nuit du mardi au mercredi, nous fûmes témoins, à el Hadjiz, d'une éclipse totale de lune qui commença à la chute du jour et dura une partie de la nuit. Le mercredi matin, nous nous remîmes en route, et, après avoir fait une halte à Qila' ed Dhya', nous allâmes coucher à Mahathth el Laqithah¹. Ces endroits sont en plein désert et on n'y voit aucune construction. Le jeudi, nous nous arrêtàmes, à la fin de notre étape, à l'aiguade des Deux Esclaves. Elle doit son nom à deux esclaves qui sont morts de soif avant d'avoir pu l'atteindre et s'y désaltérer. On y voit leurs deux tombeaux. Que Dieu leur fasse miséricorde! Nous fîmes, en cet endroit, provision d'eau pour trois jours. Le vendredi matin, nous continuâmes notre marche dans le désert, nous arrêtant pour camper dès que la nuit nous enveloppait de ses ombres. Nous rencontrions souvent des caravanes de Aïdhab et de Qous et leur apparition donnait à la route une plus grande animation et une plus grande sécurité. Le lundi 20, nous atteignîmes le puits secourable de Denqach. Ses eaux servent à désaltérer et à abreuver un si grand nombre d'hommes et d'animaux que Dieu seul, dans sa grandeur et sa puissance, peut en faire le dénombrement.

Les chameaux sont, à cause de leur résistance à la soif, les seules montures employées dans ce désert. Les personnes qui aiment leurs aises placent sur eux des chaqlouf. Ce sont des espèces de literca et les meilleures sont celles

¹ Le nom de cette localité fait supposer que l'on y réunissait les objets trouvés sur la route.

du Yémen. Elles ressemblent aux chakiz de voyage; elles sont larges comme celles-ci et recouvertes en cuir. Elles sont doubles et attachées sur le dos du chameau au moyen de cordes solides. Elles sont pourvues, à chaque coin, de piquets destinés à soutenir un tentelet qui permet au voyageur et au compagnon qui lui fait contrepoids de supporter l'ardente chaleur du milieu du jour.

Les deux voyageurs jouissent, assis ou couchés, d'un repos complet. Ils peuvent se passer l'un à l'autre soit des aliments, soit des objets dont ils auraient besoin, et même, s'ils le désirent, se livrer à la lecture du *Qoran* et des livres qu'ils ont avec eux. Ils ont même la possibilité, s'ils aiment le jeu des échecs, d'y trouver un délassement et une récréation. En un mot, ces litières assurent à l'homme dont la destinée est de voyager, un repos salutaire.

Néanmoins, le plus grand nombre des voyageurs montent sur les charges que portent les chameaux, et ils ont à supporter à cause d'une chaleur torride, les plus pénibles souffrances.

L'encombrement qui se produisait auprès des puits de Denqach fit naître une discussion qui faillit avoir les plus graves conséquences. Dieu nous en préserva. Une dispute s'éleva entre des Ghouzz (Turcs) et des chameliers arabes du Yémen, originaires de Bely et appartenant à la tribu de Qoudha'ah. Ces derniers servent de guides sur la route de Aydhab et ils sont responsables de sa sécurité.

On se rend de Qous à Aydhab par deux routes : l'une, qui est celle que nous avons suivie, est connue sous le nom de route des Deux Esclaves; elle est aussi la plus directe.

L'autre part de Assouan¹, bourg situé sur la rive du Nil. Ces deux routes se rejoignent à deux endroits différents : en premier lieu, auprès du puits de Denqach, et ensuite, à une journée de marche plus loin, en face de l'aiguade de Chaghlib.

Le lundi soir, nous fîmes une provision d'eau pour un jour et une nuit, et nous nous dirigeâmes sur Chaghlib que nous atteignîmes dans la matinée du mercredi 22 Safer². Cette aiguade est à sec, mais on parvient à se procurer de l'eau si on creuse le sol à peu de profondeur. Le jeudi matin, au lever de l'aube, nous nous remîmes en marche pour gagner Oummetan où nous fîmes une provision d'eau pour trois jours. Arrivés à nous laissâmes sur notre gauche la route qui conduit à une aiguade située à une journée de distance seulement de Chaghlib; l'eau en est saumâtre, et le chemin qui y conduit offre des difficultés à la marche des chameaux.

Nous atteignîmes Oummetan le dimanche matin 26 Safer. Le même jour, je finis d'apprendre par cœur le livre du Dieu tout puissant, que son nom soit exalté et sanctifié pour cette grâce qu'il nous a accordée à Oummetan! On y trouve, au fond d'une excavation, une source sur laquelle Dieu a répandu des bénédictions spéciales. L'eau qu'elle fournit est la meilleure et la plus agréable de toutes celles que l'on rencontre sur la route. Le nombre des seaux apportés par ceux qui viennent en puiser est vraiment incalculable. Elle

¹ Le mot est mutilé dans le texte : il faut, je crois, lire Assouan.

² Le mot Chaghlib a la signification de « placé en dehors de la route, qui est éloigné du chemin ».

suffit pour désaltérer les caravanes et pour abreuver les chameaux qui viennent des contrées les plus lointaines, bien que leur nombre soit assez grand pour tarir et dessécher même un fleuve.

Je voulais faire le compte des caravanes qui passaient sur cette route, mais je ne pus y parvenir. Les plus nombreuses sont celles de Aïdhab qui transportent les marchandises apportées de l'Inde dans le Yémen et de cette dernière contrée à Aïdhab. Le poivre formait la plus grande partie des charges et la quantité en était si considérable, que je n'imaginai pas qu'il eût plus de valeur que la poussière. On a, dans ce désert, un spectacle bien extraordinaire; c'est celui de voir, abandonnés sur la route et sans être gardés, des ballots de poivre, de cannelle et autres épices que l'on a dû abandonner là, à cause de la fatigue des chameaux, ou pour toute autre raison. Ces ballots restent en place, jusqu'à ce que leurs propriétaires viennent les reprendre, sans que jamais, malgré le grand concours des passants, ils soient l'objet d'une soustraction. Le lundi matin, nous partîmes de Oummetan, et le même jour, nous atteignîmes à midi, l'aiguade de Moudjadj qui se trouve non loin de la route. Nous y fîmes une provision d'eau pour quatre jours, afin de nous rendre à Ouchera qui n'est qu'à la distance d'une journée de Aïdhab. De Moudjadj, on gagne facilement el Ouadhah¹, terrain couvert d'un sable mou qui s'étend jusqu'au bord de la mer de Djouddah. De là, nous nous dirigerons, s'il plaît à Dieu sur Aïdhab qui

¹ Le mot Ouadhah sert à désigner une terre de couleur blanche sur laquelle il ne pousse que des chardons. *Moudjem*, tome IV, page 982.

est située dans une grande plaine où rien n'arrête la vue ni à droite ni à gauche. Le mardi 28 Safer, nous nous éloignâmes de Moudjadj, à l'heure de midi, et nous prîmes la direction de el Ouadhah.

Mois de Reby oul ewvel pendant lequel Dieu nous a comblés de ses bénédictions.

La nouvelle lune se leva dans la nuit du jeudi au vendredi 24 juin. Nous avons franchi el Ouadhah et nous nous trouvâmes à trois stations de Aïdhab. Le vendredi, à l'heure du repas du matin, nous arrivâmes à l'aiguade de 'Ouchera, éloignée de deux étapes d'Aïdhab. On voit dans cette localité un grand nombre de 'Oucher (*Asclepias gigantea*)¹. Cet arbre ressemble à un oranger à fruits amers, mais il n'a pas d'épines. L'eau d'el 'Ouchera est loin d'être douce; elle est fournie par un puits dont les parois ne sont pas revêtues de maçonnerie. Nous le trouvâmes comblé par le sable qui s'y était accumulé. Les chameliers essayèrent, sans y réussir, de le creuser et d'en tirer de l'eau; la caravane s'en trouva privée. Nous marchâmes pendant toute la nuit du vendredi au samedi 2 de ce mois (Reby oul ewvel). Dans la matinée, nous atteignîmes l'aiguade d'el Khobeïb qui se trouve en vue d'Aïdhab. Khobeïb est un grand puits, aussi vaste qu'une citerne, et qui suffit à subvenir aux besoins des caravanes et des habitants de la ville.

Le samedi soir, nous entrâmes dans Aïdhab. Cette ville

¹ Le 'Oucher, au rapport des naturalistes arabes, est un grand arbre qui produit une sorte de gomme qui porte le nom de Soukkar el 'Oucher (sucré de l'*Asclepias*).

s'élève au bord de la mer de Djouddah et n'est point entourée de murailles. Des huttes forment le plus grand nombre des habitations; on voit maintenant quelques constructions en plâtre. Le port est un des plus fréquentés du monde, parce que les navires de l'Inde et du Yémen, sans compter les bâtimens qui transportent les pèlerins, viennent y aborder et en partent. La ville est en plein désert; on n'y voit aucune végétation, et on n'y consomme rien de ce qui est nécessaire à la vie qui ne soit apporté du dehors.

Les habitants réalisent des bénéfices importants, particulièrement sur les pèlerins; ils prélèvent, sur chaque charge de comestibles, une légère taxe dont le taux est réglé et qui vient s'ajouter aux droits de douane que Salah ed Din les a, comme je l'ai dit, autorisés à percevoir. Il faut compter comme une source de revenus très-importante l'affrètement des Djelbèh ou navires qui conduisent à Djouddah les pèlerins, et les en ramènent lorsqu'ils ont accompli les prescriptions imposées par Dieu. On ne considère, parmi les habitants, comme jouissant d'une certaine aisance, que ceux qui possèdent une ou deux Djelbèh; ces navires leur procurent, en effet, des profits considérables. Louange à Celui qui, par les moyens les plus divers, répartit à chacun sa subsistance! Il n'y a de Dieu que lui!

Nous logeâmes à Ajdhab dans une maison bâtie, dit-on, par Moutah, un des gouverneurs abyssiniens. Ce furent ceux-ci qui donnèrent à la ville sa prospérité par les constructions de maisons, de quartiers et de navires.

Il existe dans les îles voisines d'Ajdhab une pêcherie de perles; l'époque de la pêche est indiquée dans le chrono-

gramme suivant¹ et correspond au mois de juin et au mois suivant du calendrier non musulman. C'est alors que l'on trouve les perles les plus précieuses; les plongeurs montés sur de petites barques se rendent dans ces îles, et, après y avoir passé quelques jours, ils reviennent à Ajdhab rapportant chacun, selon la chance qu'il a eue, la part que Dieu a daigné lui accorder. La pêche pour laquelle ils ne sont pas, d'ailleurs, obligés de plonger à une grande profondeur, a pour objet de rapporter des coquilles doubles qui renferment des poissons dont la chair a quelque ressemblance avec celle de la tortue.

Ces coquilles lorsqu'elles sont ouvertes, se divisent en deux valves dont la partie intérieure brille comme de l'argent; on trouve les perles cachées sous la chair de l'animal. Chaque plongeur recueille, selon sa chance, la part que le Dieu unique lui a réservée dans sa bonté infinie. Les habitants de ce pays, où n'existe ni vert ni sec, ont habitué leurs bestiaux à se nourrir de la chair de ces mollusques. Qu'il soit sanctifié le Dieu qui a inspiré l'amour de la patrie à des gens qui se rapprochent plus de la bête que de l'homme!

L'embarquement à Djouddah et le voyage de cette ville à Ajdhab est, pour les pèlerins, une véritable calamité; très-peu d'entre eux arrivent à destination avec l'aide du Dieu très-haut et tout-puissant. Les vents les font dévier de leur route dans la direction du sud, et ils vont atterrir dans des ports situés sur la côte du désert. Là, les Boudjah, peuplades de noirs, vivant dans les montagnes, se portent à leur ren-

¹ Ce chronogramme manque dans le texte.

contre et leur louent des chameaux. Ils leur servent ensuite de guides, et les conduisent par des routes privées d'eau pour les faire périr de soif, et s'emparer de leur argent et de leurs effets.

Si de malheureux pèlerins essaient de traverser à pied ce pays inconnu, ils sont assurés de s'égarer et de mourir de soif. Ceux qui parviennent à échapper à ces périls, atteignent Aïdhab comme s'ils venaient de sortir de leurs sinistres. Combien en ai-je vu arriver pendant mon séjour dans cette ville, changés, défigurés et offrant aux hommes perspicaces un exemple terrible! Les ports de la côte du désert sont des parages mortels pour les pèlerins. Quelques-uns, mais c'est le plus petit nombre, ont la chance d'être favorisés par le vent et de pouvoir débarquer à Aïdhab.

Les bâtiments qui naviguent sur cette mer perfide et odieuse, sont construits avec des planches cousues les unes aux autres; il n'entre pas un clou dans leur construction. Les coutures sont faites avec des cordelettes fabriquées avec les fibres de l'écorce de la noix de coco préalablement battues et ensuite, réduites en fils que l'on tord pour en faire des cordes. L'étoffe du dattier est employée pour calfater les barques qui, une fois terminées, sont enduites d'huile de ricin ou préférablement de graisse de requin. Le requin est un gros poisson qui dévore les cadavres des noyés. Le but des habitants du pays, en enduisant ainsi leurs barques, est d'en rendre le bois moins dur et plus souple, à cause des nombreux tourbillons qui existent dans cette mer, et qui ne leur permettent pas de se servir de navires dont la membrure serait clouée.

Ils font venir le bois et les noix de coco de l'Inde et du Yémen. Les voiles sont la partie la plus extraordinaire de ces barques; elles sont fabriquées avec les feuilles tressées du palmier Dom. Tous ces matériaux disparates et peu solides forment cependant un ensemble convenable. Qu'il soit béni celui qui leur permet d'en faire usage! Il n'y a de Dieu que lui!

Les gens d'Aïdhab usent à l'égard des pèlerins de procédés abominables; ils les entassent les uns sur les autres dans leurs barques, de façon à faire ressembler celles-ci à des cages remplies de poules. Ils agissent ainsi, poussés par leur avidité et leur amour du lucre qui sont si grands que, dans un seul voyage, ils gagnent le prix de leur navire, sans se préoccuper de ce qui peut lui arriver pendant la traversée; le dicton suivant a cours parmi eux : « Nous risquons nos planches et les pèlerins risquent leurs âmes. »

Bref, ce pays est un des pays de Dieu qui mériterait le plus d'être exterminé par l'épée.

Le mieux, pour celui qui en a le moyen, est de ne jamais le voir et de gagner l'Iraq en traversant la Syrie pour se mettre à la suite du chef de la caravane des pèlerins de Bagdad. S'il ne peut le faire pour aller à la Mekke, il pourra toujours, après avoir accompli son pèlerinage, se rendre à Bagdad avec ce chef. De cette ville, il pourra gagner Akkèh, et de là Alexandrie et la Sicile ou toute autre contrée où il trouvera, presque toujours, des navires chrétiens en partance pour Sebta (Ceuta) ou tout autre pays musulman.

S'il trouve ce chemin détourné un peu long, il devra,

néanmoins, se féliciter d'avoir heureusement échappé aux calamités d'Aydhah et autres lieux semblables.

Les tribus nègres qui habitent les environs d'Aydhah portent le nom de Boudjah. Elles sont gouvernées par un sultan de leur race qui réside au milieu d'elles dans les montagnes voisines. Il semble exercer l'autorité conjointement avec le gouverneur turc de la ville dont il est le lieutenant, bien qu'il perçoive la totalité des impôts.

Les noirs de ces tribus ont des mœurs plus abjectes et une intelligence plus bornée que celles des bestiaux. Ils ne connaissent, en fait de religion, que la formule de l'unité de Dieu, et ils ne la prononcent que pour montrer qu'ils sont musulmans. Leur conduite et leur genre de vie sont, malgré cette apparence, si dépravés qu'ils méritent le mépris et la réprobation universels. Les femmes et les hommes vont tout nus et un morceau de toile leur sert à cacher leurs parties sexuelles; le plus grand nombre d'entre eux ne prend même pas cette précaution. Ils sont profondément ignorants, ils ne connaissent ni leur origine, ni les péchés qu'ils peuvent commettre à l'égard de celui qui les a maudits.

Le 25 du mois de Reby oul evvel correspondant au 28 juillet, nous nous embarquâmes dans le dessein de nous rendre à Djouddah; mais le vent étant tombé, et les matelots ayant déserté le bord, nous fûmes obligés de passer toute la journée dans le port. Le mardi matin, nous levâmes l'ancre en invoquant les bénédictions du Dieu tout puissant. Puisse-t-il nous accorder son assistance protectrice!

Nous fîmes à Aydhah, en comptant le lundi dont je viens

de parler, un séjour de vingt trois jours. Je ne doute pas que Dieu ne m'en tienne compte, car j'ai supporté tous les désagrémens et enduré tous les maux que peut occasionner une nourriture malsaine. Il suffira de savoir que dans cette ville, l'eau même est apportée du dehors, quand le soin de calmer la soif est pour l'homme un besoin aussi impérieux que celui de conserver la vie.

Nous devons supporter une chaleur torride capable de faire fondre le corps et nous étions obligés de boire une eau qui nous enlevait tout appétit. Il a raison celui qui a marqué son horreur pour cette ville par ces mots : eau crouissante et température toujours brûlante.

Le séjour dans cette ville maudite est une des épreuves les plus terribles et les plus méritoires réservées aux pèlerins dans leur voyage à l'antique sanctuaire. Que Dieu multiplie pour lui les hommages et les marques de vénération!

On se plaît tellement à citer les tourments que l'on subit à Aydhah, que l'on prétend que Souleyman, fils de Daoud (que la paix soit avec notre prophète et avec lui!), l'avait assignée comme prison aux démons. Que Dieu, en préservant les pèlerins de cette route, leur permette de suivre celle qui conduit directement à son sanctuaire vénéré, en passant par l'Égypte, par Aqabat el Aylah et la sainte ville de Médine! On a, pendant ce court voyage, la mer à sa droite et le mont Sinai à sa gauche; seulement les Chrétiens possèdent, non loin de la route, un fort qui commande le passage. Puisse-t-ils en regretter bientôt la perte!

IV.

KHAN LENDJAN.

Khan Lendjan ou Khoulendjan, petite ville située à deux journées de marche d'Isfahan, était fort peuplée et le centre d'un commerce actif. Les environs produisaient en abondance toutes sortes de fruits. Firdoussy y fut reçu après sa fuite de Ghaznèh par le gouverneur Ahmed ibn Mohammed ben Abou Bekr et il nous a laissé le récit de l'accueil qui lui fut fait et de l'aventure qui lui arriva pendant son séjour. Ce morceau se trouve dans l'exemplaire du Châh Nâmeh acquis par le British Museum à la vente de M. Mohl (ms. Or. 1403, f° 518), et il m'a été signalé par M. le docteur Rieu, conservateur des manuscrits orientaux, auquel je me plais à offrir ici l'expression de tous mes remerciements.

« Lorsque ma grande histoire, lorsque les récits des règnes des rois puissants furent achevés, c'était le troisième jour qui suit le samedi, après le milieu du jour, lorsque s'étaient écoulés cinq fois cinq jours du mois que les Arabes appellent Moharrem et auquel, en signe de vénération, on donne le nom de mois sacré. Je te ferai également connaître cette date

selon le style des Dèhqan; c'étaient le mois de Behmen et le jour d'Assouman'. Ce même jour, le gouverneur fit éclater la satisfaction que lui causait ce livre; il témoigna le désir de me voir, il s'enquit de mes besoins et il m'interrogea à ce sujet. Le caractère de ce personnage était noble et bienveillant. Il était sage, prudent et rempli de bonté. C'était le digne Ahmed, et on aurait vainement cherché ailleurs, et même dans sa famille, quelqu'un qui fût son pareil (litt. son jumeau). Si tu demandes comment s'appelait son père, son nom se terminait par Abou Bekr et commençait par Mohammed (Mohammed, fils d'Abou Bekr). Il était originaire d'Isfahan et le lieu de sa résidence était Khan Lendjan. Sa conduite était l'objet des éloges des grands et des sages. Lorsque je descendis à Khan Lendjan, j'étais dénué de tout ce que vous pourriez dire. Il me conduisit dans sa maison et, après m'avoir vu, il m'assigna une demeure. Ses bienfaits firent de moi, l'auteur de ce livre, son esclave. Il fit sourire les lèvres de mes désirs en me donnant vêtements, tapis et lit; il se chargea même de me nourrir. Tout ce qu'il m'accorda était beau et en rapport avec ma situation. Mais sa générosité ne put bannir la tristesse de mon cœur, car un homme malveillant donna carrière à sa langue et, semblable à un âne qui braie, il tint sur moi des propos affreux qui me causèrent un vif chagrin, car je craignis qu'ils n'indisposassent le gouverneur contre moi.

Celui-ci m'appela; il m'écouta et me dit : « S'il te faut

¹ Le jour d'Assouman était le vingt-cinquième ou le vingt-huitième jour du mois. Ce nom était aussi celui de l'ango auquel ce jour était consacré.

de nouveau quelque chose, je te l'accorderai encore. Je sais que celui qui parle mal de toi désire que le malheur te poursuive. Le malveillant épie tes actions et il se tient sur ton chemin. Quant à toi, bannis toute crainte, ne t'éloigne pas de nous, car jamais le médisant ne sera à nos gages. Puisse son corps être la proie d'infirmités continuelles! que sa mère et sa femme soient considérées partout comme des créatures d'un mauvais renom! » Quand je sus ce qu'étaient ces femmes, je courus lui rendre hommage. Je me déclarai prêt à exécuter tous ses ordres et je proclamai la générosité de son caractère. J'en atteste son fils, bien qu'il ne soit encore qu'un enfant, vois jusqu'où a été sa bienveillance pour moi.

Un jour de printemps, nous allâmes pour nous divertir, sur les bords du Zerrin Roud et nous descendîmes sur la berge. Tout à coup, je tombai dans l'eau. Mes compagnons petits et grands s'empressèrent autour de moi. J'étais entraîné par la violence des tourbillons du courant; on aurait dit que mon heureuse destinée avait fait place à un sort fatal. Dès qu'il s'aperçut (le gouverneur) de l'accident qui m'arrivait, il accourut pour me porter secours. Il me saisit par les cheveux et me tira hors de l'eau. En me voyant sain et sauf, son cœur se remplit de joie; il fit immédiatement donner un mouton aux pauvres. Après le Dieu très-saint dont la bonté et la volonté me sauvèrent, c'est grâce à lui, que ma vie fut préservée de la mort.

Aujourd'hui, si j'étais le maître de mon âme et de mon corps, je ne les lui refuserais pas s'il me les demandait. Que Dieu dispensateur de tous les biens lui accorde son

aide! Puisse ceux qui lui sont hostiles et qui médient de lui, être réduits à la condition la plus vile!

چو شد اسپری داستان بزرگ • مخنه‌های آن خسروان سترک
 بروسیم شنبدی چاشتنکه • شده پنج ره پنج روزان زماه
 که نازش خواند محرم بنام • که از ارچندیش ماه حرام
 اگر سال نیز آرزوت آمدست • نهم سال وهشاد بایصدست
 ز تاریخ دهقان بگویت نیز • ز اندیشه دل را بشویمت نیز
 مه بهمن وآسمان روز بود • که حاکم بدین نامه پیروز بود
 چو خواهنگری و نیازم نمود • بدین پرستم زبان برکشود
 همایون نهاد وپسندیده کل • خردمند وارمیدبه وینک دل
 کرامتایه احمد که همال او • بجوید بهرجا ازو آل او
 ز باباش جوی تو نام درست • ابو بکرش آخر محمد نخت
 سپاهانی و خان نشنگش • بنزد بزرگان ستوده دهش
 چو در خان لیمان فراز آدم • بهرح بگویی نیاز آدم
 مرا سوی خان خود راه داد • چو با من بدید او بجزگه داد
 خداوند این دقتم بنده کرد • لب هر مرادم بر از خنده کرد
 ز پوشیدنی و زکتردی • ز اشکننی وهم از خوردنی
 پسندیده و پاک در خورد من • بدادی نشستی زدل درد من
 بد اندیش بر من زبان کشود • چو خر ژاز هر زشتی می سرود
 بگویم رسید و کرفتم کران • که تا دلش بر من نکردد کران
 مرا خواند و از من نوشید چیز • چو بایدت گفتا بخشم نیز
 چو بدگوی دانم که بد خواه تست • بد اندیش بر شیوه و راه تست
 توی بیم باش و مشو دور ما • که بدگو نشاید بردور ما
 که همواره رنجور بادا تش • چو مادری بد نام هر جا ز تش

چو از پردکیش آکھی یافتم * سوی خدمتش تیز بشتافتم
 بهرکار فرمان بر او شدم * بیکو لهادیش خستو شدم
 بفرزند او کچه شاکرد هست * نکر تا کجا مهرنایش هست
 بهاران سوی رود زین شدم * ز بهر نشاط و این شدم
 باب اندر اختادم از ناکهان * ز یاران به پیشم کهان و مهان
 بماندم کرفزار کرداب سخت * تو کفتی که برکت بیدار بخت
 چو آگاه شد بر سر من دويد * بوم کرفت و مرا بر کشید
 دلش کشت پردیدم نیک شاد * بک کوفسندی بدرویش داد
 پس از خواست دادار یزدان پاک * شد این از و جان من از هلاک
 کنون کر بدستم بود جان و تن * ندادم دروغ از بخواد ز من
 که یزدان نیکی دهش یار باد * بد اندیش و بدگوی او خوار باد

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page XI. — Toutes les copies de la traduction du *Rissalet en Nedamèh* que je possède, portent que Nassiri Khoaran lut l'ouvrage de Qostha, fils de Louqa de Ba'al-bek, qui avait recueilli les paroles de Jésus. Cette assertion renferme une erreur trop grossière pour pouvoir être admise. J'ai reçu, tout récemment, un exemplaire de l'*Atech Kedèh* copié sur le texte autographe de Hadji Louthf Aly beik; la phrase dans laquelle est mentionné le nom de Qostha, fils de Louqa, y est remplacée par celle-ci: Je lus le qatha Louqa قسا لوتا. Ces mots désignent, sans aucun doute, l'évangile selon Saint Luc (κατά Λουκᾶν) qui nous a conservé les enseignements de Jésus Christ.

Page XXV, ligne 2. — Il faut aussi signaler ce fait caractéristique; Nassir ne put aller visiter le tombeau d'Abou Horeïra près de Thabarièh, car les habitants, chiïtes fanatiques, accablaient de mauvais traitements les sunnites qui voulaient faire ce pèlerinage.

Page XXVIII, ligne 1. — Il faut ajouter après la phrase : « et la main du trépas l'a mis hors de tout ce qu'il possédait », les mots suivants : « tous les biens de ce monde ne sont que poussière et immondices. »

Page 245, ligne 1. — Le mot *boucy* désignant une espèce de navire, se trouve dans Albert d'Aix' sous la forme *buza*. « Verum dehinc septem diebus evolutis, Rex ab Assur exiens, navem quae dicitur Buza ascendit. » *Hist. Hieros.*, Lib. IX, p. 330 dans les *Gesta Dei per Francos*.

Page 271, note. — Le mot *himayèh* désignait en Égypte un impôt prélevé sur les terres et les marchandises. Cf. Quatremère, *Histoire des Sultans mamelouks*, tome II, 2^e partie, p. 129.

Page 6, ligne 18	Djagblr	liesc	Djagbry.
» 16, note	Djouzdjanan	»	Djourdjan.
» 79, ligne 23	Maqçourèh	»	Maççourah.
» 92, » 6	le	»	ce.
» 110, note	Mebassin	»	Mebassin.
» 113, ligne 10	qasab	»	qaçab.
» 143, » 16	sultna	»	sultan.
» 168, » 6	tiasé	»	tissés.
» 233, » 12	les	»	leurs.

TEXTE PERSAN.

Page » (6), ligne 18'	خیل	liesc	جیل.
» 88, » 11	چرز	»	جزز.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

*Un n. placé à côté d'un nombre, renvoie à la note de la page indiquée.
Les titres des ouvrages cités sont imprimés en italique.*

- A
- | | |
|--|---|
| <p>Abu Kalidjar <i>XXIII</i>, 236, 248.
 <i>Abanmih</i> (mois) 136.
 <i>Abasq Khan</i> 261.
 <i>Abbas</i>, fils de <i>Husein</i> 246 n.
 <i>Abbasau</i> (ville) 245, 246 n., 247 n.
 <i>Abbas ibn Abdil Mouthallib</i> (porte à la Mekke) 197 n.
 <i>Abbasides</i>, les —, <i>XXV</i>, <i>XXXIII</i>, 31 n., 121 n., 146, 204 n., 216 n., 230 n., 269, 272, 274 n., 281.
 <i>Abdallah el Mehdy</i>, voy. <i>Mehdy</i>.
 <i>Abdallah</i>, fils de <i>Hasan</i> (ornementiste) 80 n.
 <i>Abdallah</i>, fils de <i>Thahir</i>, gouverneur de Syrie, voy. <i>Aboul Abbas Abdallah</i>, fils de <i>Thahir</i>.
 <i>Abdallah</i>, fils de <i>Thahir</i>, prince de la dynastie des <i>Thahirides</i> 278, 279.
 <i>Abdallah ibn Abbas</i> 216.</p> | <p><i>Abdallah ibn Hassan er Razy el Bily</i> 12 n.
 <i>Abdallah ibn Zobeir</i> 198 n., 206 n.
 <i>Abdallatif</i>, voy. <i>Abd el Lathif</i>.
 <i>Abd ed Dar</i> 208 n.
 <i>Abd el Lathif</i> 143 n., 160 n.
 <i>Abd el Melik</i> (surn. <i>Merwan</i>) <i>XXXIII</i> n., 64 n., 76 n., 166 n.
 <i>Abd el Qasr ibn Afça</i> 280 n.
 <i>Abdoul Djebbar el Kharagy</i> 276.
 <i>Abdoul Ghafir el Faray</i> 281.
 <i>Abdoul Ghany el Nabloumy</i> 67 n., 83 n., 93 n., 94 n., 99 n.
 <i>Abdoulleh</i>, le <i>qalhi</i> —, 168.
 <i>Abdoul Melik</i>, fils de <i>Merwan</i> <i>XXXII</i>.
 <i>Abdoul Mouthallib ibn Hachim</i> 206 n.
 <i>Abdoul Qadir ibn Ahmed bin Faradj</i> 182 n.
 <i>Abid ech Chirn</i> 138; quartier au Kaire, 146.
 <i>Abi Gnorm</i> 262.
 <i>Abillin</i> 62.</p> |
|--|---|

Abakoun, mer d'—, 14.
 Abkboury 8.
 Abou Abdallah Hussein ibn Selaméh 214 n., 216 n.
 Abou Abdallah Mohammed el Bily el Moazzil 12 n.
 Abou Abdallah Mohammed ibn Yazid bin Madjéh, l'Imam —, 12 n.
 Abou Abder Rahman Hatim, voy. Hatim le sourd.
 Abou Abdillah Djabr ibn Abdillah Enqary XXXI.
 Abou Abdillah ibn el Yeça 280.
 Abou Abdillah Malik ibn Anas, voy. Malik.
 Abou Abdillah Mohammed el Mouqafy bi amr illah, le khalife —, 203 n.
 Abou Abdillah Mohammed ibn Hassan ech Chelbany, voy. Chelbany.
 Abou Abdillah Mohammed ibn Idris ech Chafey, voy. Chafey.
 Abou Abdillah Zoubeyr ibn el Awam, voy. Zoubeyr.
 Abou Aly Cheqig ibn Ibrahim el Balkhy, voy. Cheqig.
 Abou Aly el Alewy 279.
 Abou Aly Fazlyl, fils d'Iyazh, voy. Fazlyl, fils d'Iyazh.
 Abou Aly ibn Sina (Avicenne) V, X n., XXXIV, XLVI, 6 n., 9.
 Abou Aly Key Khooran 249 n.
 Abou Aly Omar ibn Yahya el Alewy 229 n.
 Abou Aly Saïd 21 n.
 Abou Amr Osman 94 n.
 Abou Bekr XXV, XXX, XXXI, 164 n., 186 n., 240 n.

Abou Bekr Ahmed ibn Manqour ez Zennady XXXIV n.
 Abou Bekr Chibly, voy. Chibly.
 Abou Bekr el Benna 49 n., 50.
 Abou Bekr el Eakafy 101 n.
 Abou Bekr Hamdany 106.
 Abou Bekr Kharemy 235 n.
 Abou Bekr Mohammed el Sam'any 276.
 Abou Bekr Mohammed ibn Osman IX n.
 Abou Dheyfan (surnom d'Abraham) 104 n.
 Abou Dja'fer el Haddad XXXIV n., — es Saghir XXXV n.
 Abou Dja'fer Haoud ibn Mohammed el Nahhas IX n.
 Abou Dja'fer Manqour, le khalife —, 206 n.
 Abou Djeih XXXII; maison d'—, à la Mekke, 197.
 Abou Djeïch ibn Zyad 214 n.
 Abou Ghanim Abs ibn el Ba'ry 218.
 Abou Hamzal Anas ibn Malik, voy. Anas.
 Abou Haniféh, rite d'—, XXV.
 Abou Haniféh Na'aman ibn Çabit XXXIV n., XXXV.
 Abou Harb Souleyman 22 n.
 Abou Hodhal Zaïer ibn Sabbah, voy. Zaïer.
 Abou Horeïra, tombeau d'—, 69.
 Abou Horeïra ed Dousey 59 n.
 Abou Inbaq el Isthakiry, voy. Isthakiry.
 Abou Abbas Abdallah, fils de Thahir 81 n., 118 n.
 Abou Abbas Ahmed ibn Thouloud, voy. Ibn Thouloud.

Abou Ach'ath el Kendy 123 n.
 Abou Lahab 30.
 Abou Ala Ahmed ibn Abdallah el Tenoukhy el Ma'arry, voy. le suivant.
 Abou Ala el Ma'arry XLIX, 35, 36.
 Abou Becher (surnom d'Abraham) XXVII.
 Abou Berekat el Behary 64 n.
 Abou Berekat Hussein el Djartjary 130 n.
 Abou Djehan el Kelby 274 n.
 Abou Lefs Near Samarqandy LI.
 Abou Fadhl ibn Maas'oud 130 n.
 Abou Fadhl Raïfan 144 n.
 Abou Fadhl Rifq, voy. Rifq.
 Abou Faradj Qoudaméh 214 n., 263 n.
 Abou Fazhl Khaliféh, fils d'Aly el Filosouf XXIV, XLVII, 16.
 Abou Fazhl Mohammed ibn Oberdillah 273.
 Abou Fork 39 n., 102 n., 174 n., 232 n., 247 n. (voy. *Taqouim sud soudan*).
 Abou Feth Abdoul Djellil, frère de Nassiri Khooran, XIX, XXI, 268, 261.
 Abou Feth Aly ibn Ahmed 238 n.
 Abou Hassan Aly el Horewy, voy. Aly el Horewy.
 Abou Hassan Aly el Kharqany XII.
 Abou Hassan Aly ibn Abdillah el Semoudy 164 n.
 Abou Hassan Aly ibn Mohammed, voy. Meadjik.
 Abou Hassan Djaher ibn Abdallah 125 n.—128 n., 131 n., 136, 144 n., 146 n.
 Abou Hassan Kileky ibn Mohammed, voy. Kileky ibn Mohammed.
 Abou Me'aly 183 n.
 Abou Mehasin 102 n., 121 n., 129 n., 131 n., 136 n., 140 n., 142 n., 157 n., 162 n., 163 n., 199 n.
 Abou Mouzhafer Ahmed 19 n.
 Abou Mouzhafer Behram 249 n.
 Abou Mouzhafer Moustadj 19 n.
 Abou Nedjm, loc —, 272.
 Abou Osoud Mighdad el Kindy, voy. Mighdad.
 Abou Qasim Abdoul Kerim er Rafiy 12 n.
 Abou Qasim Aly ibn Ahmed 80 n.
 Abou Qasim Aly ibn Hussein el Maghreby 21 n.
 Abou Sery 114 n.
 Abou Welid, le khalife —, voy. Welid.
 Abou Welid Mohammed el Azraqy, voy. Azraqy.
 Abou Manqour Anouchtekin Emir el Djenouch 97 n., 101.
 Abou Manqour Feramouz 7 n.
 Abou Manqour, fils de Chahmertan 236.
 Abou Manqour Foulad Soutoun 248 n.
 Abou Manqour ibn Ala ed Daouléh Kakouïéh 268 n.
 Abou Manqour ibn Doust 261.
 Abou Manqour Qathran el Djebely el Azhedy, voy. Qathran.
 Abou Manqour Vthasouran, fils de Mohammed XXXIII, 17, 18 n., 20.
 Abou Mohammed Hassan ibn Aly el Yazoury 130 n.

Abou Mohammed Qasim ibn Aghagh en Nahwy IX n.
 Abou Mou'ath, famille d' —, 372.
 Abou Mouslim XXXIII, XXXV, 260, 278, 280.
 Abou Moutha' el Hamdany 07 n.
 Abou Mooyo Eddin Nasir, voy. Nasiri Khoerau.
 Abou Naar 12 n., 160 n., 264.
 Abou Naar Ahmed 25; — el Zoundjy, voy. Ahmed Zoundjy.
 Abou Naar Manqour el Koundoury 7 n.
 Abou Naar Mohammed Tharkhany 5 n.
 Abou Naar Sadaqah el Felsahy 130 n., 189 n.
 Abou Obeldah ibn el Djerrah XXXII, 65 n.
 Abou Obeld Allah el Bekry 120 n., 121 n.
 Abou Obeld Allah Mohammed ibn Felidj 176, 180, 181.
 Abou Qoubeta, montages d' —, 184, 186, 198 n., 206 n.
 Abou Saad 12 n.
 Abou Sahl Mohammed, voy. Ibn Mouwaffaq.
 Abou Salih Ahmed Nichaboury 276.
 Abou Salih Djestan ibn Ibrahim XXXI, 14 n., 16, 258.
 Abou Sayd 226, 228.
 Abou Sayd, frère de Nasiri Khoerau XII, XX.
 Abou Sayd Bagry 251.
 Abou Sayd Khoerau Châh 240 n.
 Abou Sayd Sahl ibn Haroun 160 n., 160.
 Abou Saydy, loc —, 226.
 Abou Souleyman Djaghir beik 1.
 Abou Temim Ma'atid, Abou Temim Mou'az, voy. Mostanasor billah et Mou'az lidia ilah.
 Abou Thahir 18 n., 190.
 Abou Thahir, fils d' Abou Sayd, 226 n., 229 n.
 Abou Thalih ibn Ammar 42 n.
 Abou Thalih Kamran 249 n.
 Abou Tourab (urnon de la ville de Botchéh) 192 n.
 Abou Yaly Khalil el Qazwiny 12 n.
 Abou Yezid Bisthamy XXXIV n., 7, 8 n.
 Abou Yousoof Yaqoub ibn Ibrahim el Koufy XXXV n.
 Abou Zokeria el Qazwiny 14 n., 40 n., 50 n., 143 n.
 Abou Zerr Abad el Herowy 18 n.
 Abou Zherr el Ghouffary XXXII.
 Abouzourdjmih, voy. Bozourdjmih.
 Abraham, fils de Sabah 191 n., 192 n.
 Abraham 30 n., 32 n., 33 n., 72 n., 98, 101 n., 102 n., 108, 109 n., 184, 198 (repas d' Abraham), 104 n. (voy. Ibrahim).
 Abasalon, tombeau d' —, 69 n.
 Abyssinie 123 n., 124, 130, 140, 178, 191 n., 192, 227.
 Agar ou bilad ou Akkhar ou bilad IV, 12 n.
 Acef, fils de Borkhia XXXV.
 Achqar XXXI.
 Acim ibn Amr et Temimy XXXII n.
 Acro 47 n.—62 n., 65, 69, 60 n., 61, 226.
 Ad, le peuple de —, 62 n.
 Adam XXVII, 49, 60, 133 n., 108 n.

Aden 122, 123 n., 124, 178, 189, 191, 232.
 Adjaib el Makhoumat 14 n., 50 n.
 Afrasiab XXXVI, 6 n.
 Afrique, intérieur de l' —, 160 n.
 Agar, voy. Isuljar.
 Agathias 44 n.
 Ahmed, fils de Manqour, voy. Abou Bekr Ahmed ibn Manqour ez Zenady.
 Ahmed, fils de Mostanasor billah XII.
 Ahmed ibn Aly el Djardjary 130 n.
 Ahmed ibn el Seyyar el Morwezy 276.
 Ahmed ibn Isbah el Anbery IX n.
 Ahmed ibn Ismayl el Mehdy, voy. Mehdy.
 Ahmed ibn Mohammed ben Abou Bekr 298, 299.
 Ahmed ibn Qoumadj 18 n.
 Ahmed ibn Thouloun, voy. Ibn Thouloun.
 Ahmed Razy 17 n.
 Ahmed Toifaehius 180 n.
 Ahmedy, dinar —, LVII.
 Ahmed Zoundjy XXXV.
 Ahnef 8 n.
 Ahouan 8 n.
 Ahwaz, province de —, XXXII, XLI, 139 n., 238, 262 n., scorpions d' —, 86 n., ruo d' — à Arghan 250 n.
 Aïdhab XLI, 176 n., 177—181, 286—297.
 Aïn ech Chems XLIX, 126 n., 142, 143 n.
 Aïn el Beïdha 24 n.
 Aïn Na'man 180 n.
 Aïn oul Baqar 50.
 Aïn oul Qoufhat VI.
 Aïn Selwan 70, 86.
 Akkhar Beyrou 44 n.
 Akkhat 21—24.
 Akhmas, loc —, (esclaves) 77.
 Akk, tombeau d' —, 61.
 Akka, Akkèh, voy. Acra.
 Ala of Daoulèh 7 n.
 Ala Eddin Aydoghdy et Salihy el Nedjmy 82 n.
 Ala ibn Abdallah ben el Hadhrany 220 n.
 Alamout, les Ismaélites d' —, XLII, XLIII.
 Ala oud Din Aboul Hasan Aly el Djliriny 33 n.
 Aldjezirèh, voy. Djezirèh.
 Aïen Arey 13 n.
 Alep, voy. Haleb.
 Alexandre, l'ère d' —, 4 n.; le roi —, 22 n. (voy. Iskender.)
 Alexandrie 119, 120, 226.
 Al Farabiy, voy. Abou Naar Mohammed Tharkhany.
 Alp Arslan 7 n., 26 n.
 Alpa, Prosper —, 143 n.
 Aïric, M. 72 n.
 Alwah 32 n.
 Alwyèh 171 n.
 Aly Bey 90 n., 106 n., 108 n.
 Aly el Herowy 26 n., 62 n., 65 n., 66 n., 69 n., 80 n., 87 n., 80 n., 90 n., 94 n., 101 n., 109 n., 150 n.
 Aly er Riza, voy. Aly, fils de Mousas er Riza.
 Aly, fils d' Abou Thalih XI, XVI, XXXI, XXXII n., XLIII, 80 n., 92 n., 105 n., 181, 224, 230, 240, porte d' —, à la Mekke, 105.

Aly, fils d'ed Dhahir li Ixas din Illah 80 n.
 Aly, fils de Mamoun Ferighouny 3 n.
 Aly, fils de Mousa er Riza X, XVII.
 Aly ibn Ahmed ben el Eissar 171 n.
 Aly ibn Mohammed 238.
 Aly ibn Sa'ad 168 n.
 Amid (nom des gouverneurs en Perse) 264 n., (ville) 26, 28, 29, 146.
 Amir, Amir ibn Çabit XXXII.
 Amir bi akham Allah, le khalife —, 134 n., 146 n.
 Ammar, la famille —, à Tripoli 42 n.
 Ammar ibn Yasir XXXII.
 Amol XXXVI n., 9.
 amphore (dans la mosquée de QaYasarieh) 62.
 Amr, palais et mosquée d' —, 149 n.
 Amr el Acy XXXII n.
 Amr, fils de Lets 278—280.
 Amr ibn el Aas 50 n., 147, 148.
 Amr ibn Hicham Abou Djehel, voy. Abou Djehel.
 Ams XXXII.
 Anatboth 66 n.
 Andréouay, le général —, 112 n.
 Anazryth, les —, 36 n., 39 n.
 Antar XXXII, XXXIII n.
 Anthakieth 34.
 Antioche 43 n. (voy. le précédent).
 Antiochus 43 n.
 Antipatris 65 n. (voy. Kafar Baïlam).
 Anville, d' —, 236 n.
 Aqabah 146.
 Aqabat el Aïlah 297.
 Aqar Missan (district de Bagrah) 243, 244 n.
 Aqçâ, el —, voy. Meadjid el Aqçâ.

Aqiq 69 n.
 Arab (le Hodjas) 190.
 Arabeh 267 n.
 Arabos, les —, 34 n., 42 n.—44 n., 61 n., 63 n., 106, 162 n., 191, 214 n., 217 n.—220 n., 232, 230 n., 232 n., 233, 236 n., 243 n., 260 n.
 Arabie XXXIII n., XLI, L, LVII, 28, 182 n., 223 n., 230 n.
 Arafat, le mont —, 66 n., 106, 166, 168, 169, 189, 211—213.
 Arar 44 n.
 Araxe, l' —, 20 n.
 Arbed, voy. Arbil.
 Arbela (anc. ville) 53 n.
 Arbil 53.
 Arcasa, voy. Irqah.
 Ardechir X n., XXXVI.
 Ardechir Babegan 277, —, fils de Babek 31 n.
 Ardebil 16 n.
 Ardevan XXXVI.
 Ardñ el Djoubb 161 n.
 Ardñ el Hammam 56 n.
 Ardñ eth Thabbalah 134 n.
 Ardjich 20 n.
 Ardouni, les princes —, 20 n.
 aroch (mesure) LVI.
 Arech XXXVI.
 Arghan (ville) 249—262.
 Argoun el Kamily 74 n.
 Arménie, l' —, XI n., 21, 23 n., 24 n.
 Arous el bilad (surnom de Hama) 37 n.
 Arram ibn Aabagh ce Soulemy 123 n.
 Arsouf 63 n.
 Arsen 23, 24 n.
 Arsendjan, Arzenkan, voy. Arzen.
 Arzinet er Roum, voy. Erzroum.

Ascalon, voy. Asqalan.
 Ascension, coups de l' —, voy. Qoubbet el Miradj.
 Asclepias gigantea 29L.
 Asfar 16 n.
 Asqalan 63 n., 109, 113 n.
 Asrafi, porche d' —, au Haram 89 n.
 Assad out ghobhâ fl ma'arifet le schahâh 69 n.
 Assouani 26 n.
 Assiouth 173, 174.
 Assouan XLI, 116, 175—178, 180, 181, 288, 289.
 Assoumen, jour d' —, 299.
 Assy (l'Oronte) 37.
 Aswad ibn Djifar 223 n.
 Atochguchan 267 n.
 Atoch Kedeh VIII n., XVII, LVIII, LVIII.
 Athlith 80 n.
 Aththar 192.
 Atlantique, l'océan —, 124 n.
 Avicenne, voy. Abou Aly ibn Sina.
 Awal, ile d' —, 230 n.
 Awassim, province d' —, 31 n.
 Ayadh ibn Ghanem 24 n.
 Ayche 240.
 Ayeh, examen des — du Quran, 87 n.
 Aylah 123 n.
 Ayyoub, le patriarche —, (Job) XXVIII, 62 n.
 Aad, fils d'el Ghauth, tribu d' —, 231 n.
 Azerbaïdjan, l' —, XXIII, 14 n., 17, 20 n., 61.
 Azermâh (mois) 24.
 Azeh ed Daoulèh 18 n., 237 n., 265 n.
 Azis Allah, le khalife —, 130 n., 134 n., 135 n., 144 n., 170 n.

Azis ed Din Abou Bekr er Reïdany, 274.
 Azisiéh (bibliothèque à Merw) 274.
 Azis li din Illah (sultan d'Egypte) 203.
 Azizy, el —, 39 n.
 Azray 116 n., 166 n., 184 n., 197 n., 198 n., 200 n.—204 n., 206 n.

B

Baalbek XI, 39 n.
 Bab Ala ed Din Basseiry (à Jérusalem) 74 n.
 Bab Allah (à Haleb) 33.
 Bab Anthakieth (à Haleb) 33.
 Bab Balin (à Merw) 272.
 Bab Beni Chetbah (à la Mekke) 197.
 Bab Beni Hachim (à la Mekke) 194, 195.
 Bab Daoud (à Jérusalem) 73.
 Bab Derb Ma'aqil (à Nichapour) 278.
 Bab Deri Neehkan (à Merw) 272.
 Bab Douretbèh (à la Mekke) 197 n.
 Bab ech Chorif (à la Mekke) 196 n.
 Bab ed Daqquin (à la Mekke) 196.
 Babek XXXVI, 31 n.
 Bab el Adjalèh (à la Mekke) 197.
 Bab el Adjiad (à la Mekke) 196 n.
 Bab el Aïa (à Jérusalem) 86.
 Bab el Asbath (à Jérusalem) 74, 76.
 Bab el Atiq (à la Mekke) 107 n.
 Bab el Bahr (au Kaire) 129.
 Bab el Basseith, voy. Bab el Wessaih.
 Bab el Djabièh (à Damas) 23 n., 211 n.
 Bab el Djentid (au Kaire) 146 n.
 Bab el Djentix (à la Mekke) 196 n.
 Bab el Djouan (à Haleb) 33.

- Bab el Fossanin (à la Mekke) 196.
 Bab el Foutoub (au Kairo) 129, 131, 135 n.
 Bab el Hadid (à Jérusalem) 74 n.
 Bab el 'Id (au Kairo) 129.
 Bab el Khalifé (au Kairo) 131.
 Bab el Koutouby (à la Mekke) 197 n.
 Bab el Moamil (à la Mekke) 196 n., 197.
 Bab el Medinèh (à Merw) 272, 273.
 Bab el Megharibèh (à Jérusalem) 74 n., 85 n.
 Bab el Mouchabbak (mosquée et cimetièrre à Qazwin) 11 n.
 Bab el Mouchawerèh (à la Mekke) 197.
 Bab el Moutawaddiha (à Jérusalem) 82 n.
 Bab el Oumrah (à la Mekke) 197.
 Bab el Ourwèh, voy. le précédent.
 Bab el Qanharah (au Kairo) 131, 134 n.
 Bab el Qatthanin (à Jérusalem) 74 n.
 Bab el Qoubendiz (à Nichapour) 278.
 Bab el Wessèth (à la Mekke) 197.
 Bab el Wida (à la Mekke) 197.
 Bab el Youbond (à Haleb) 82.
 Bab en Nadwèh (à la Mekke) 194, 195, 197.
 Bab en Nasr (au Kairo) 131.
 Bab en Neby (à Jérusalem) 74 n., 85, (à la Mekke) 196, 195.
 Bab er Rahmèh (à Jérusalem) 76, (à la Mekke) 196 n., 202.
 Bab er Roum (à Amid) 27.
 Bab es Safa (à la Mekke) 195, 196.
 Bab es Saghir (à Damas) 23 n., 211 n.
 Bab es Saqr (à Jérusalem) 74.
 Bab es Bathwy (à la Mekke) 196.
 Bab es Sekinèh (à Jérusalem) 87.
 Bab es Seloum (au Kairo) 129, (à la Mekke) 195 n.
 Bab es Silèsièh (à Jérusalem) 73 n.
 Bab es Siridj (au Kairo) 129.
 Bab es Sourèh (au Kairo) 129.
 Bab et Tummario (à la Mekke) 196.
 Bab et Thaubèh (à Jérusalem) 76.
 Babey Zoufèh (au Kairo) 131 n.
 Bab ez Zebertjed (au Kairo) 129.
 Bab ez Zehab (au Kairo) 129.
 Bab ez Zoufèh (au Kairo) 129.
 Bab ez Zouhoumèh (au Kairo) 129.
 Bab Hittèh (à Jérusalem) 86, 87 n.
 Bab Iurabim (à la Mekke) 185, 194, 197.
 Bab Kelawedj (à Qayn) 261 n.
 Bab Kourou (à Qayn) 261 n.
 Bab oud Didjèh (à Amid) 27.
 Bab oud Djewami (à Mir) 147.
 Bab out Ebouab (à Jérusalem) 76.
 Bab out Ermen (à Amid) 27.
 Bab out 'Oll (à Amid) 27.
 Bab Qibab (à Nichapour) 279.
 Bab Qouthèh (à la Mekke) 196 n.
 Bab Ras el Qanharah (à Nichapour) 278.
 Bab Saadèh (au Kairo) 131 n.
 Bab Sandjan (à Merw) 263 n., 272, 273.
 Bab Sengan, voy. le précédent.
 Babyloniens, les —, IX.
 Bab Ziadèh (à la Mekke) 197 n.
 Bab Zoqaj Isthakr (à Qayn) 261 n.
 Baçrah, mer de —, 191 (ville) IX, XLI, XLII, L, 163, 241—226, 228, 230 n., 233—244, 248 n., 259, 262, 265, 279.

- Baçran 234 n.
 Badakhchan VII, XIV, XLIII, montagnes de —, III n., XLII, prince de —, VI, rivière de —, I n.
 Baïj 13 n.
 Baghlad VIII, XII, XVIII, XXXIV n., 7 n., 37 n., 81, 163, 162 n., 200 n., 201 n., 203, 215, 232 n., 279, 293; — du Yémen 191 n.; le khalife de — 125, 188.
 Baïreïn 199 n., 224 n., 225 n., 226 n., 230, 246 n.
 Bahr oum Ni'am 178, 179.
 balaj (marbre du Yémen) 203 n.
 Balatub (village) 103 n.
 Balikh IV, XVIII, XXXIV n., XLI, L, LI, 5 n., 5, 9, 18 n., 10 n., 21 n., 24, 32, 66, 260, 263—265, 270, 279.
 Bamian III n., 270.
 baqqal (marchand) 13, 115, 163.
 Baqy (cimetièrre à Médine) 69 n., 165 n.
 Barstier, J. B. voy. Benjamin de Toulèze.
 Barbier de Moynard 2 n., 12 n., 17 n., 20 n., 30 n.
 Barclay 83 n., 84 n., 85 n.
 Bardouil, le roi —, (Baudouin) 102 n.
 Bar Hebraeus, Grégoire —, 26 n., 112 n., 113 n.
 Barieb 5, 203.
 Barin 38 n.
 Barqouq, le sultan —, 33 n.
 Barthélemy, maison de saint —, 59 n.
 Barzakh (secte) II.
 Barzouich 276.
 Basile, l'empereur —, 42 n.
 Bathily, les —, 138.
 Bathilyèh, quartier de —, 146.
 Bathinien (secte) II.
 Bathn el Wady 187 n., 213 n.
 Bathn Na'man 214 n.
 Batroun, 43 n.
 Baudouin, le roi —, voy. Bardouil.
 baume, l'arbre à —, 143.
 Bayezid Ansari, III n.
 Bayezid Biathamy, voy. Abou Yezid Biathamy.
 beclènèh (étouffe) 110 n.
 Béloûsina, les —, 138, 168, 169, 214, 216, 233.
 Belr, bataille de —, XXXII n.
 Belr od Din ibn Fertoun 276.
 Belred Djumaly, l'Émiral Djontouch, 131 n., 135 n.
 Belra el Din (quartier du Kairo) 131 n.
 Behariston VI, XLVII, XLVIII.
 Behdaj ouz sennèh f' akbar à Yamen 193 n.
 Behmen Mûh (mois) 31, 190, 230.
 Behram XXXVI.
 Behram Gour 251.
 Beïeb, Beïebèh 192.
 Beït Aynoun 99 n.
 Beït el Mounaddès 66, voy. Jérusalem.
 Beït Lahm 99, 102 n.
 Bekkèh, le temple de —, 200.
 Bekry, voy. Abou Obetî Allah el Bekry.
 Belna (district de Baçrah) 243.
 Belazori, 10 n., 269 n.
 Boly 286.
 Beni Kkouièh, dynastie des —, 7 n.
 Beni Kulab, tribu des —, 32 n.
 Beni Mahan, les —, 273, 274.
 Beni Merwan, dynastie des —, XXXIII, 24 n.

- Beni Mirdas, dynastie des —, 32 n.
(voy. Benou Mirdas.)
- Beni Modhar, prov. de —, XXXIV n., 39 n.
- Beni Moussafr, dynastie des —, 17 n.
- Beni Salar, dynastie des —, 16 n., 17 n.
- Beni Samah, les —, 273 n.
- Benjamin de Tundé, 47 n., 60 n., 61 n., 103 n.
- Benou Badia, dynastie des —, 121 n.
- Benou Chevab, les —, 208, porte des —, 197 n.
- Benou Dhamir, les —, XXXI n.
- Benou Dhibab, les —, 216 n., 217 n.
- Benou Djarham, les —, 206 n.
- Benou Hachim, porte des —, 197 n.
- Benou Hanifah, les —, 244 n.
- Benou Hawazin 210 n., 216 n.
- Benou Kenaneh, les —, 192 n.
- Benou Mazin, les —, 239, 240.
- Benou Mirdas, famille des —, XXIII (voy. Beni Mirdas).
- Benou Moussa, famille des —, 183 n.
- Benou Nometr, les —, 217 n.
- Benou Obeld, les —, 224 n.
- Benou Sa'ad, les —, 218.
- Benou Salar, voy. Beni Salar.
- Benou Souad, les —, 218.
- Benou Souleyman, les —, 192 n.
- Benou Teim, les —, 217 n.
- Benou Temim, tribu des —, 161 n.
- Benou Zahrah, les —, 208 n.
- Berbera, province de —, 160 n.
- Berceau de Jésus, mosquée du —, 78, 79, 98 n.
- Berdjouan, le vésir —, 184 n., 144 n.
- Berekat oul omme li saïr el Qoude* 64 n.
- Berekat ech Châh 78 n., 93 n.
- Berkory 20, 21.
- Bertou, de —, 48 n.
- Berwêh 61.
- Borz oul Khair 13, 14.
- Beatham XLI, voy. Biatham.
- Bothléhem, voy. Bett Laham.
- Bethlemious Aqghar X.
- Bethroun, voy. Batroun.
- Bevvan, vallée de —, 235 n.
- Beybars, voy. Melik ed Dahir Bibars.
- Beyrout 44.
- Beyyhaq LI.
- Biaban, district de —, 256, 257 n.
- Biadaq 257 n., voy. Piadéh.
- Bianchi, M. 106 n.
- Bi'at el Qoumsméh 106, 107 n.
- Bibars, voy. Melik ed Dahir Bibars.
- bibliothèques (à Merw) 274, (à Nichapour) 281.
- Bidlis, voy. Bithlis.
- Bijou, pavillon du —, voy. Djaubereh.
- Bil 12.
- Bilal Habechy 211.
- Bilal ibn Ribab, voy. le précédent.
- Bilqan 12.
- Biqah, la petite —, voy. Bouqeiya.
- Blr Aly ibn Abi Thalib (suite) 210.
- Hiran, le chevalier —, 102 n.
- Birêh 31 n.
- Bir er Resoul (suite) 210.
- Bir ez Zabid 189.
- Bir Housseïn ibn Selaméh 214.
- Birket el Fil 145 n.
- Birket el Houfjudj 161 n., 182 n.
- Birouny LI.
- Biatham XLI, 7 n., 8 n.
- Bithamy 7 n.

- Bithlis 22, 23.
- Bltame de la mer Morte 57, 58 n.
- Bland, M. LIII.
- Blochmann, M. LII.
- Boémond VI, 42 n.
- Boraf, source du — à Acre, 60.
- Bohrah Hedjer (jac du Bahreïn) 250 n.
- Bobry 22 n.
- Bohry 22 n.
- Boquée, Boquis, voy. Bouqeiya.
- Borag, le —, 94.
- Botrya, voy. Batroun.
- Bouchendj 2 n.
- Bouchie, la —, voy. Bouqeiya.
- boucy (navire) 246, 304.
- Boudjah, les —, 178, 179, 285, 293, 298.
- Boukbara LI.
- Boulaq 185 n.
- Bouneh 267 n.
- bouqulemonu (étouffe) 111, 113, 157, 161, 168.
- Bouqeiya 39 n.
- Bourak, les — (basins) 83 n.
- Bourdj 261 n.
- Boureïdah ibn Khacib 274.
- Bourmah (poterie de Monhar) 216 n.
- Bourjah 189, 208.
- bourse (coustruite à Kazroun, près de Baqrah) 237 n.
- Bosourdjuïhr XXXV n.
- Broydenbach 104 n.
- Burkard 38 n., 164 n., 182 n., 185 n., 197 n., 198 n., 207 n.
- Burnes 271 n.
- Byar 7 n.
- Byblou, voy. Djobetl.
- Byzance, voy. Constantinople.

C

- Çabit, fils de Mondhar XXXIV.
- Çabit ibn Qurrah el Harrany XXXIV n.
- Caesarea Palaestinae, voy. Qatserieh.
- Caire, le —, voy. Kaire, le —.
- Calamon, voy. Qalamoun.
- Callirhoë (Étesse) 80 n.
- Camamat, voy. Bl'at el Qoumaméh.
- Cana (en Galilée), voy. Kafar Kanna.
- Capharnaum 60 n., voy. Koumetméh.
- Caruathes, les —, voy. Qarmathes.
- Carmel, le mont —, 60 n.
- Casiri XI n.
- Caspionne, mer —, 14 n.
- Castrum Emmaus 65 n.
- Castellum Peregrinorum, voy. Athlith.
- Castrum boui latronis 65 n.
- Cavar Salin, voy. Kafar Sallam.
- Cédron, vallée de —, 89 n.
- Cehabéh, les —, XXXI.
- Céar, voy. QaYeer.
- Cestine 62 n.
- Centa, voy. Sebtab.
- Chaba (ville) 231 n.
- Chadlakh, voy. Chadiakh.
- Chad dil, le file de —, 189, 192, 212.
- Chadiakh (faubourg de Nichapour) XLII n., 278.
- chafaq, voy. saghry.
- Chafey XXXV.
- Chafettea, les —, XXXV n., 7 n.
- Chaghil, aiguade de —, 289.
- Chihî (titre donné à Nassiri Khoarsu) IV n.

Châh Abbas 15 n.
 Châh, fils de Guiv XVII.
 Châh Namâh 19 n., 298.
 Châhrôud (rivière) 14.
 Châh Roukh XLVIII, 276, 282.
 Châh Seyyid Nassiri Khozrau Alewy III n.
 Châh Sultan Mahmoud (prince de Badakhchan) VI.
 Chaîne, coupole de la —, voy. Qoubet et Silsiléh.
 Chalikan, mosquée de —, à Qarwin, 11 n.
 Chamûl, le —, X.
 Chapour Zoul Ektaf 7 n., 11 n., 277, chaqdonf (litière) 287.
 Chata (village) 204 n.
 Chathub el Arab 234, 243, 245, 246 (district de Baqrah), 244.
 Chayrêh (titre des vézirs à Lahasa) 228.
 Chebir, voy. Hassan ibn Aly.
 Cheddâd el Absy XXXIII n., XXXVI.
 Chehab ed Din Ahmed, le cheikh —, 93 n.
 Chehristan 11 n.
 Chehristanek (mosquée à Qarwin) 11 n.
 Chehriver (moia) 116, 130.
 Chehrah XXXII.
 Chehbany X, XXXV n.
 Cheikha, les — de Balkh, IV n.
 Cheikh Abou Yezid Biethamy, Cheikh Cheref Eddin etc., voy. Abou Yezid Biethamy, Cheref Eddin, etc.
 Cheikh ed Daouléh Aly ibn Ahmed ben el Elaser, voy. Aly ibn Ahmed ben el Elaser.

Chefzar 37 n.
 Chemchir Bourid (montagne) 261.
 Chemiran XXIV, 13 n., 16, 16.
 Chem'ous, tombeau de —, 52.
 Cheqiq XXXIV.
 Cheref Eddin, le Cheikh —, 8 n. (auteur), 21 n., 22 n.
 Cheref Namâh 22 n.
 Cherir, ecb — (district de Baqrah), 243 n., 244.
 Cherrebêh (district de Baqrah), 243.
 Chibly XXXIV.
 Chibourghan 3 n., 5, 283, 264.
 Chine, la —, XLVII, 92 n., 123, 124 (porcelaine de —, au Knire), 167 n.
 Chiqq Osman (près de Baqrah) 243, 244, 246.
 Chiraz 18 n., 249 n., 260 n., 279 (rue de —, à Argahan), 260 n.
 Chirin, porte de la Tête de —, à Nichapour, 279.
 Chith XXVII.
 Choubekkah (quartier de la Mekke) 184 n.
 Choubêr, voy. Hassên, fils d'Aly.
 Choueyb XXVIII, tombeau de —, 58.
 choutour ghar (plante) 270.
 Chypre 60 n.
 Çobeyr ibn Sina er Roumy XXXII n.
 Colin, Antoine — de Lyon, 144 n.
 Constantin 107 n.
 Constantin, fils de Luc, voy. Qostis, fils de Louqa.
 Constantinople 21 n., 34, 41, 99 n., 107 n., 114, 119, 122, 171 n.
 Costarini, J. 42 n.
 Coptes, les — à Tinnis, 111 n.
 Coerôte 81 n.

Coste, P. 146 n.
 Crax, le —, voy. Hien el Akrad.
 crocodiles (en Palestine) 61 n.
 Crocodiles, le val des —, voy. Wafî el Teuzail.
 Crocodilus (ville de Palestine) 60 n.

D

Dabotan ouf Afakâh VII, XLI, XLIII n.
 Dabonyêh XXIII n.
 Dalra de Ranconis 165 n.
 Daclicbêh (repas d'Abraham) 104 n.
 Damas XIII, 23 n., 34, 38, 39 n., 42 n., 43 n., 47, 56 n., 67 n., 68 n., 64 n., 73, 81 n., 93 n., 97 n., 162, 168, 211 n., 236 n.
 Damiette 110, 204 n.
 Damghan 7 n., 8.
 Dammou 52.
 Dan, tombeau de —, 63 n.
 dang (joies) LVI, 221.
 Daoud XXIX, 76, 77, 86, 93; porte de —, 75; mirab de —, 97, 98 n.
 Daoud ibn Souleyman, le chérif —, 162 n.
 Daoulet Châh V, VI.
 Daqiq XXIV, 19.
 Darbecsak, voy. Tharaberzen.
 Dar el Dharb 146 n.
 Dar el Bidjêh 227 n.
 Dar el Qoura 106 n.
 Dar el Vézir 166.
 Dar en Nadwêh, voy. Bab en Nadwêh.
 Dar es Babaghlu (à Hamêh) 64 n.
 David 63 n., voy. Daoud.

Day, le — du Guffan, XII, XIII.
 Day, doctrine des —, III n.
 Decht, le —, 268.
 Defrémery, C. 17 n.
 Debery (secte) II.
 Dêhman, atyle des —, 289.
 Deïlom, le —, XXIII, LIV, 6, 13 n., 14—16, 18 n., 141 n., 268.
 Deïlomites, les —, 11 n., 139, 141, 144 n., 236.
 Deïmâh (moia), voy. Day.
 Deïr el Idham (convent) 127 n.
 Deily LII, 139.
 Demaved, le —, 9, 10 n.
 Denqeh 287—289.
 Denys de Telmahar, le patriarche —, 113 n.
 Derb Chema ouf Daouléh (quartier du Kairo) 144 n.
 Derbend 10 n.
 Deri Djeng, — Haouzâd, — Poul, — Poul Tekin, — Scri Chirin, — Soukthêh (portes de Nichapour) 278, 279.
 Destguird, Destguirdi Djemougulan 264, 265.
 Destour el A'zhem, el —, XVII.
 Deux Esclaves, aiguade des —, 287, 288.
 Day (moia) 4, 26, 30, 160, 184.
 Dhabir li Itaz din Illah, le khalife —, 83 n., 80 n., 97 n., 134 n., 140 n., 169 n.
 Dharrih, district de —, 216 n.
 Dhoïqa, Dhoïqah 176.
 Dîar Bekr (province) 21 n., 24 n., 22.
 Dîar Modhar (province) 31 n.
 Dibaqy (robe) 141.

D[é]l[é]t el Ouzhna 242 n.
 Dihék (mosquée à Qaswin) 11 n.
 Dihistan, caravansérail de —, 8 n.
 Dikhé 88 n.
 dinar LVII.
 Dwan el berid (à Merw) 271.
 Diaber Ibn Aoussé (officier de l'émirat)
 97 n.
 Diakh 2 n.
 Dinkelat (château) 261 n.
 Dja'ad, el —, voy. Abou Bekr Mo-
 hammed Ibn Osman.
 Djafir l'Ençary, voy. Abou Abdillâh
 Djafir Ibn Abdillâh Ençary.
 Djada'a, tribu de —, 220 n.
 Djaferiéh (district de Baçrah) 244.
 Djafer Montewekkel billah, voy. Mou-
 tewekkel.
 Djaçbry beik Abou Souleyman Daoud
 Ibn Mikayl ben Seldjouq 263.
 Djaçbry beik, frère de Thoghroul
 beik XIX.
 Djahir beik 6.
 Djalinoua (Gâlen) XXXV.
 Djamaç X, XXIII n., XXXV.
 Djami Beni Mahan (mosquée à Merw)
 273.
 Djami el Anouer 136 n.
 Djami el Atiq (à Miar) 147 n. (à
 Merw) 278.
 Djami el Azhar (mosquée au Kaïre)
 136.
 Djami el Medinéth (mosquée à Merw)
 278.
 Djami Hakim, — Moufss, — Nour
 (mosquées au Kaïre) 136.
 Djamal oul Kabir IX, X n.
 Djamy VI, XXXIV n., XLVII.

Djar, ville et mer de —, 128, 124,
 183, 188, 182, 191.
 djaou (poids) LVI.
 Djauber, le qaid —, voy. Aboul
 Hassan Djauber Ibn Abdallah.
 Djauberéh, pavillon de —, au Kaïre,
 184.
 Djanaw, oasis de —, 228 n.
 Djas', Djas' beik Kouz 217, 218.
 Djas' beci Hammas 217 n.
 Djebel (province), voy. Djibal.
 Djebel Abi Qoubéya 184 n.
 Djebel er Rahméh 212.
 Djebel Foureidja 98 n.
 Djebel Na'aman es Sihab 214 n.
 Djebel Qoura 189 n.
 Djebel Thowafiq 219 n.
 Djebel Yekhour 145 n.
 Djibrayl XVI.
 Djeddah, voy. Djouddah.
 Djedis, tribu de —, 223 n.
 Djeboudan 3 n., voy. Yehoudéh.
 Djetchy, dinar —, LVII.
 Djéjal ed Din Roumy XIX n.
 Djéjal oul Mouk Aboul Hassan
 Ammar 42 n.
 Djelbéh (navire) 292.
 Djémal ed Din Aboul Fetb Ibn Ya-
 qoub el Dimicqay, voy. Ibn el Mou-
 djavir.
 Djémal ed Din Ibn el Moodjavir, voy.
 Ibn el Moudjavir.
 Djémal ed Din Youssouf el Oustadar
 145 n.
 Djémouguian, pont de —, 296.
 Djéne, mosquée de —, 214 n.
 Djéongiz Khan, voy. Djingiz Khan.
 Djérmaq, voy. Guerméb.

Djémaréh, 247 n.
 Djéstan Ibn Ibrahim, voy. Abou Salih
 Djéstan Ibn Ibrahim.
 Djéyy (Infahan) 268 n.
 Djéziréh (province) 21 n., 22 n. (île
 à Miar), voy. Djézirét Miar.
 Djézirét el Hlan, voy. Djézirét Miar.
 Djézirét el Nordjés (près de Tripoli)
 39 n.
 Djézirét el 'Ourch, — el Ouzhna
 (districts de Baçrah) 244.
 Djézirét Miar 162 n.
 Djibal, province de —, 11 n., 18 n.,
 266 n.
 Djéjou Nawâh XLIX.
 Djéjou Nawâ 20 n.
 Djéhoua, le —, 1 n., 116, 163.
 Djémet el Aqabah, 213 n.
 Djéngiz Khan, 6 n., 276.
 Dji'raéh, 210, 211.
 Djiéh, 120, 130 n., 131 n., 163.
 Djibelli, 43, 44.
 Djiofry, le chevalier —, (Geoffroy)
 102 n.
 Djoud Qoualerin, voy. Qinnarin.
 Djordj, le chevalier —, (Georges)
 102 n.
 Djoubb 180 n.
 Djoubb Ounévrâh 127 n., 161 n.
 Djoubréh 234, 244.
 Djouddah XLI, 123 n., 179, 181—183,
 246, 250, 292, 298, 296.
 Djoudler, 144 n.
 Djoudery, les —, 144 n.
 Djouderyéh (quartier du Kaïre) 144.
 Djoudy (bateaux à Haifa) 60.
 Djouhah 123 n., 166, 186.
 Djouaned, voy. Gouaned,

Djounéh, el —, (district de Baçrah) 244.
 Djounerd XXXIV n.
 Djouzdjan, Djouzdjanan 8, 5, 18 n.
 Doboçy moucolles (stoffé) 173 n.
 Doua (palmier) 295.
 Dorn, M. LTV.
 Dotb, province de —, 20 n.
 Doukhan 88 n.
 Dourra'ah (tunlique) 141.
 Durand, Paul —, 108 n.

E

Ebrecheu (Nichapour) 277.
 Ebrkoul 7 n.
 Ed Dhabir li izaz din Allah, voy.
 Dhabir li izaz din Allah.
 Edou, jardin d'—, 106 n.
 Edesse 29 n., 30 n.
 Edhem, l'émir —, XXXIV.
 Edriasy 43 n., 66 n., 68 n., 60 n., 61 n.,
 64 n., 124 n., 219 n., 224 n., 230 n.,
 247 n.
 Efravéh, le caravansérail d'—, 8 n.
 Égypte VII, VIII, XI, XII, XXIII,
 XLII, XLVI, LVII, 32, 64 n., 73,
 105 n., 109, 113 n., 114—126, 128 n.,
 130 n., 136, 138, 139, 140 n., 144 n.,
 145 n., 147, 160, 161, 164 n., 165,
 161, 162, 166—168, 170, 171, 173,
 176, 177, 179, 180, 203, 206, 224 n.,
 268, 277, 285, 297.
 Égypte, le sultan d'—, 92, 97.
 El Ahasa, voy. Lahasa.
 El Aqra', île de Habis Etemimiy,
 3 n.
 El Bekry, voy. Abou Obéid Allah el
 Bekry.

Épéphantine, fle —, 176 n.
 El Fassy, voy. Fassy.
 El Hadjar (cap en Syrie) 48 n.
 El Johar *de's* *siarâ* 26 n.
 Elliot, H. M. LIV.
 El Yaça, el Yazoury, voy. Yaça, Yazoury.
 Emio, le khalife —, 206 n., 269.
 Émir Acim, voy. Acim ibn Amr et Temimy.
 Emir el Djonouch, l'—, voy. Abou Mançour Anouchtekin et Bedr el Djemaly.
 Eubar, 3 n.
 Eçars, les —, XXXI.
 Endkhoudj, voy. Enkhoud.
 Enkhoud 3 n.
 Epha, Epha, voy. Haifa.
 Er Bohay, voy. Bohay.
 Ercodes, *F'Estoire de — empereur*, 59 n.
 Erbed, voy. Arbil.
 Erdbiacht (mois) 190.
 Ercljan, Erradjan, voy. Arghan.
 Ertroum 24 n.
 Esail, voy. Ych.
 Esclavons, les —, 121, 144 n.
 Esdra, le prophète —, 62 n., 244 n.
 Esfourqan, voy. Chibourghan.
 Emeny (étouffe) 178 n.
 Esna schary (élite) II.
 Espagne 41, 120, 121, 125.
 Ess'ady Khorassany (canal), voy. Nehr Ess'ady Khorassany.
 Esnah er Raqim, les —, 220.
 Es Sâk *oual ouddah f' tarikh tender Djoudah* 182 n.
 Eshé, M. XLVI n., LV.
 Euclide IX, 9.

Euphrate 81, 234, 235 n., 241, 243, 245.
 Eusèbe 60 n.
 Eyriès J. B. B. 186 n., 182 n., 271 n.
 Eyyoub (Job), voy. Ayyoub.
 Eyyoubites (dynastie kurde) 23 n.
 ezan, l'—, (prière) 211, 212 n.

F

Faber, F. Felix —, 104 n.
 Fadhel Bekkâ IV n.
 Fadhli ibn Mahan 273 n.
 Fagnan, M. LV.
 fafence (à Mir) 161.
 Fa'iz bi naar illah, le khalife —, 134 n.
 Fakhr oud Daouléh, le prince Bouyde —, 16 n.
 Fakhr oud Daouléh Abou Naar Mohammed ibn Djebir 21 n.
 Fakhr oud Mouk Abou Naar Sadaqah el Felahy, voy. Abou Naar Sadaqah el Felahy.
 Faladj 220—222.
 Falsdj el Afadj (district) 220 n., 223 n.
 Fariab, voy. Fariab.
 Fariab 3 n., 6 n.
 Fariaby XVI, XLVI.
 Fars, le —, XXIII, 160 n., 232, 235 n., 236, 239, 246, 249 n., 250 n., 262, 266 n., 281 n., 265, 279 n., mer de — 230 n., 246 n.
 Fassy, el —, 206 n.
 Fathiméh XXXI, 166 n.
 Fathimites, les —, XII, XXIII—XXV, LVII, 106 n., 121 n., 128 n., 136 n., 146 n., 152 n., 163 n., 167 n., 204 n.

Fashloun, l'émir —, 18 n.
 Fashyl, fils d'Iyash XXXIV.
 Felek oul Eshak, le —, 261.
 Faldj, voy. Faladj.
 Fend Dyéh, 2 n., voy. Poudjdih.
 Femek 22 n.
 Ferdiâ 95.
Ferkengul Nasory 12 n., 110 n.
 Ferihoun XXXVI.
 Ferighoun, la famille de —, XI, IV, 3 n.
 ferweg LV, LVI.
 Ferverdin (mois) 190.
 Fewwarat ed Dair (source) 38 n.
 Filastin, province de —, 63 n., 64 n. (ville), 66, voy. Ramleh.
 Firouzay, 19 n., 298.
 Firouzabad 13 n., 249 n., 279 n.
 Firouz Abou Kalidjar Merzbau Izz el Moulouk XXIII, 236 n., 248, 249 n.
 Firouz Khozru 249 n.
 Flügel, Dr. 162 n.
 Fous sabbathicus (source) 38 n.
 Fouthat 124, 279.
 fouqja' (boisson), voy. kechikâ.
Foussal oud Ghelat 56, 87 n.
 fouthik (à Lahasa) 228.
Foumah et Haremân LVII.
 France, les —, 33 n., 41, 60 n., 92 n., 102 n., 109 n., 113; montagne des — (Djebel Fourouïda), 98 n.
 Francr, M. 284.
 Falter, M. A. R. LIV.

G

Gabriel, l'ange —, 187 n., 198 n.; couple de —, voy. Qoulbet Djibrayl; doigt de —, 96 n.

Galice, voy. Djalinous.
 Galilée 62 n., 63 n., 69 n.
 Géniois, les — à Césarée, 61 n.
 Geoffroy, le chevalier —, voy. Djofry.
 Georges, le chevalier —, voy. Djortj.
 Georges d'Antioche 131 n.
 Géorgie, les princes de — au Kaïre, 139.
 Gharb, province du —, 44 n.
 Ghardjistan, le —, 2 n., 6 n.
 gharwas (plongeur) 270.
 Ghaznèh 21 n., 200, 298.
 Ghaznévidas, les —, XXII.
 Ghazwan, moût —, 216 n.
 Ghazali XXXV n., 63 n.
 Gbillebert de Lannoy 113 n.
 ghouffarèh (cottes) de Sidjilmassèh 120 n.
 Ghoumdan, le palais de —, 193.
 Ghour, le —, 270.
 Ghoury, voy. Lèh oud Daouléh Nouchtekin Ghoury; place de —, 95.
 Ghouthâh, le — de Danaa, 235 n.
 Ghouza, les —, 281, 288.
 Giblet, voy. Djobell.
 Godofroy de Bouillon 60 n., 61 n.
 Goejo, M. de —, 2 n., 199 n., 226 n., 227 n., 269 n.
 Gog et Magog 64 n.
Gouchap Namâh 19 n.
 Goufdj, les —, 265, 266.
 goulavrouz, voy. khaïr.
 Gounâbad 260.
 Gour 279, voy. Firouzâbad.
 Gourgan, le —, XLIV, 276, 279.
 Greca, les —, IX, XVI, 34 n., 40, 41, 60 n., 62 n., 118, 119, 130, 144 n.
 Grèce, la —, XI n.; l'empereur de —

à Tonia, 111; mer de —, 121; astin de —, 158.
 Guéris, M. 62 n., 63 n., 60 n., 61.
 Guernéh 256, 267 n.
 gués LVI.
 Guil de Guilan (Guili Guilan) XXXII.
 Guilan, le —, VIII, XII, XIII, 14, 10.
 Guikerd (Qif Ouzhor) 25 n.
 Guillaume de Tyr 39 n., 47 n., 60 n.
 Goya, M. 44. n.

H

Habô oue Sier VII.
 Habroun (quartier d'Hébron) 99 n.
 Hachimy, le pas —, LVI.
 Hadermaut 62 n.
*Hadrat el amouéh de rikat il qoude-
 rih, 82 —, 66 n.*
 Hadjadj 206 n., 261 n.
 Hadjar (Agar) XXVIII, 187 n., (bourg
 de Yémaméh) 223 n.
 Hadjib el Ka'abah 208 n.
 Hadji Khalifa IX n., XLIV, XLVIII,
 LV.
 Hadji Louthf Aly beik Azher, VIII,
 XVII, 303.
 Hadjiz, el —, 286, 287.
 Hady, le khalife —, XXXV n.
 Haïr Abroun XLVIII, XLIX, 5 n.,
 32 n., 34 n., 37 n., 39 n., 64 n., 66 n.,
 215 n., 224 n., 234 n., 235 n., 236 n.,
 246 n., 248 n., 251 n., 277.
 Haïr lidin ilah, le khalife —, 134 n.
 Haïfa 60.
 Haïth el Maghreby, 71 n.
 Hakim bi Amr el Ghaffary 274.
 Hakim bi Amr ilah 107, 119, 130,

181 n., 184 n., 136 n., 144 n., 146—
 148, 199 n.
 Haleb 31—34, 37 n., 40, 97 n., 170—
 172 n.
 Haïma, Hamâh 35, 87, 38.
 Haïwandan 9.
 Haïdallah 17 n.
 Haïmoullah Moustaufy V, 12 n., 20 n.
 Hammor (bitume de Judée) 68 n.
 Hamzah XXXI n., XXXII n.
 Haïzah, Sls d'Abdoul Mouthallib,
 86, 106.
 Handûte, rite —, X, XXV.
 Haouran, voy. Ribath Haouran.
 Haqar Yousoouf 103 n.
 Haql el Qicha, le champ de —, près
 de Beyrouit 44 n.
 Harnam, Mesaljid el —, à Jérusalem
 XLIX, 72—89, 98, 98.
 Harsam, le — à la Mekke, voy. Mes-
 djid el Harsam.
 Harsam ech Cherif, voy. Harnam à
 Jérusalem.
 Harb ibn Selim ben Abdillah 244 n.
 Harêh (quartiers du Kaire) 144.
 Haret Berdjouan, — ed Dialimêh, —
 el Bathilyêh, — el Djouderyêh, —
 el Meçamidêh, — er Roum, — oul
 Oumers, — Zouetlêh 144, 146.
 Haris, fils d'Abdoul Mouthallib ibn
 Hachim 206 n.
 Harith XXXII.
 Haroun er Rechid XXXIII, XXXVn.,
 11 n., 81 n., 189 n., 199 n.
 Haïrou XXXIV n., 29, 30, 31 n., 171.
 Harzevil 12, 13.
 Hassan Aly Khan (Seuy' oud Daou-
 lèh) 12 n., 13 n.

Hassan, Sls d'Abdoul Feth Yousoouf 122 n.
 Hassan, Sls d'Ibrahim el Miary 173 n.
 Hassan ibn Aly XXXI, 121 n., 224 n.
 Hassan ibn el Anbary 130 n., 140 n.
 Hassan ibn Hamouyeh XXXIV n.
 Haïmer, C. D. 104 n.
 Hatim le Sourf XXXIV.
 Hatym (mur du Hidjir) 205 n.
 Haudh 76.
 Hawazin, les —, XXXIII n.
 Hayder, voy. Aly.
 Hazerêh (village) 62.
 Heber, le patriarche, voy. Houd.
 Hébron 67 n., 63 n., 72 n., 73 n., 79 n.,
 99 n., 100—105.
 Hedjuz, le —, XXIII, 95, 105, 123,
 127 n., 138, 144 n., 162, 165 n., 167,
 180, 182, 183, 190, 191, 197 n.,
 207 n., 216 n., 224 n., 243 n.
 Hedjdjadj ibn Yousoouf eth Thaoufy
 XXXIII n.
 Hedjir 225, 232 n.
 Hedyarum Alhadji (manne) 270.
 Heftekin 144 n.
Heft Iqlim 17 n.
 Heïcom Abad 265.
 Heïm VIII.
 Héïtne d'Adiabène 69 n.
 Héïopolis, voy. Aïn ech Chemes.
 Hérit XLVIII, 5 n., 261, 276, 279.
 Herbelot, d' —, LIII, 107 n.
 Herkenil, mer de —, 92 n.
 Héroule 61 n., — Agrippa 44 n.
 Herzevil, voy. Harzevil.
 Hezarêh, les —, III n.
 Hibbet oullah Mouwaffaq, voy. Kha-
 djêh Mouwaffaq.

Hicham XXXII.

Hicham ibn Abd el Molik, le kha-
 life —, 60 n.
 Hichchan (district de Bagrah) 243.
 Hidjir, le — à la Mekke, 204 n., 205.
 Hîlal ibn el Mousaïn 32 n.
 himaly (vase en cuivre) 132 n.
 Himayeh, émir el —, 271, 304.
 Himourays X.
 Hims 33.
 Himyar, le pays de —, 190—192;
 tribus de —, 216 n.
 Hisslonstan, l' —, 124; voy. Inde.
 Hian ben Nessim, voy. le suivant.
 Hian boui Nomeïr 217.
 Hian beni Yessir, voy. le précédent.
 Hien el Akraul 39 n.
 Hian Koff 23 n.
 Hiothouf, tribu de —, 216 n.
 Hionêh, expédition de —, 210 n.
 Hormouzd, jour de —, 115.
 Hormouzferrêh (assal), voy. Neïr
 Hormouzferrêh.
 Housêb (Zebid) 101 n.
 Houd XXVII, tombeau du prophète
 —, 62.
 Houdhyan 217 n.
 Houdjet (surnom de Naasir Khoerou)
 II, III n., XLVI.
 Houdjet oul Islam III n.
 Houdjêh (enceinte à la Mekke) 164 n.,
 166 n.
 Houmar, el —, (surnom de Merwan)
 XXXIII n.
 Houmeïyah, el —, (district de Ba-
 rah) 244.
 Houms XXXI n.
 Houris, l'arbre des —, 98.

Houssam ed Din Aboul Mousyyed
 Ibn Na'man IV.
 Houssouyeb, canton d'El —, 56 n.
 Houweïtch 244 n.
 Hussein el Djardjaray, voy. Aboul
 Berekat Hussein el Djardjaray.
 Hussein, fils d'Ally XXXI n., 109 n.,
 120, 124, 140, 169, 240 n.
 Hussein ibn Selaméh, voy. Abou
 Abdallah Hussein ibn Selaméh.
 Hussein ibn Thahir 272.
 Hyde, Thomas —, 4 n.

I

Iacoe es Saqlaby 158 n.
 Ibn Abbas 68 n.
 Ibn Abi Oqeil 47.
 Ibn Abi Thay Yahia el Haleby 33 n.
 Ibn Adim 33 n., 171 n.
 Ibn Amir 277.
 Ibn Asakir 101 n.
 Ibn Batoutah 17 n., 23 n., 211 n.,
 250 n. — 232 n., 281 n.
 Ibn Bethar 143 n.
 Ibn Bosthian el Mouthetabbib 32 n.,
 33 n., 114 n.
 Ibn Chakrim 107 n.
 Ibn Denyar 31 n.
 Ibn Djobair 85 n., 47 n., 48 n., 50 n.,
 174 n., 182 n., 197 n., 203 n., 204 n.,
 208 n., 288.
 Ibn el Athir 7 n., 17 n., 18 n., 22 n.,
 23 n., 59 n., 92 n., 163 n., 183 n.,
 258 n.
 Ibn el Bayat 19 n.
 Ibn el Beyy', voy. Abou Abdillah
 Ibn el Yeqa.

Ibn el Djaury 37 n.
 Ibn el Faqih 11 n.
 Ibn el Hakim, voy. Abou Abdillah
 Ibn el Yeqa.
 Ibn el Moudjavir 182 n., 216 n., 230 n.,
 231 n., 232 n.
 Ibn Ferat 42 n.
 Ibn Hakem XXXIII.
 Ibn Hauqal 13 n., 20 n., 29 n., 30 n.,
 174 n., 247 n., 248 n., 250 n., 285.
 Ibn Ishaq Ahmed eq Caaleby 52 n.
 Ibn Kethir 18 n.
 Ibn Khallikan 5 n., 63 n., 81 n.
 Ibn Khoureddbeh XLIX, 143 n.
 Ibn Mohammed ben Nedjib Mekran
 XLIX.
 Ibn Moudjavir, voy. Ibn el Moutja-
 vir.
 Ibn Mousymer 161 n.
 Ibn Mouwaffaq 7 n.
 Ibn Theouloun 49 n., 112 n., 145 n.,
 146 n., 173 n.
 Ibrahim (le patriarche) XXVIII, 91,
 98—105, 205, 212, 213 n., voy.
 Abraham.
 Ibrahim es Soyouthy, voy. Soyouthy.
 Ibrahim, fils de l'émir Edhem
 XXXIV n.
 Ibrahim ibn Ahmed el Khaleudjy
 102 n.
 Ibrici (vase en cuivre) 132 n.
 Içaf ibn Souheïl el Djorhomy XXXII,
 XXXIII n.
 Icharat *ita mar'afat il siarat, el —*,
 69 n.
 Idjdjanéh, canal d' —, 235 n.
 Idris, le prophète —, IX n., XXVII.
 Ifriqiah, province d' —, XXIII, 124 n.

Ihla out souleut 19 n.
 Ibram, l' —, 185, 186.
 Ikhebid Mohammed ben Thefofy 127 n.
 Ikblas, le chapitre — du Qoran, 80 n.
 Ikhnim 174.
Iksair A'shah XII.
 Imad oud Daouléh Aboul Haasan
 Aly 11 n.
 Imamiéh, doctrine des —, 82 n., 230 n.
 Imliq ibn Habbach 228 n.
 Imr out Qata 231 n.
 Infe, l' —, XIX, XLIV, XLVII,
 XLIX, 28, 123 n., 231, 240, 273 n.,
 292, 295.
 Indiens, les —, IX, 210.
 Iodjrdjian 20 n.
 iqamet, l' —, (prière) 212.
 Irachehr (Nichapour) 277.
 Iraq, l' —, XXXIII n., 7 n., 32, 36, 58 n.,
 82, 162 n., 185 n., 188, 198, 201 n.,
 203 n., 208, 230 n., 234 n., 250 n.,
 275, 270, 295.
 Irbid, voy. Arbil.
 Irqeh 38 n., 39.
 Isaac, voy. Ishaq.
 Isambert, M. E. 78 n.
 Isafan III, 7, 9, 250 n., 251 — 255,
 298.
 Isfèh Salar Isz ed Din, l' —, 94 n.
 Isfendiarouz (mois) 44.
 Ishaq XXVIII, 81, 100, 101 n., 102 n.,
 108.
 Ishaq ibn Seliméh 200 n.
 Iskander XXXVI, voy. Alexandre.
 Iskander Mounchy 13 n.
 Iskender Zoul Qarneh 6 n., 272.
 Ismail XXVIII, 108.
 Italiens, les —, II, III n., XII —

XIV, XLII, XLIII, 16 n., 34 n.,
 251 n.
 Ispidvèh 230 n.
 Issadjar, tombeau d' —, 53 n.
 Istakhr XXXVI n., château d' —,
 249 n.
 Istakhry 2 n., 6 n., 8 n., 11 n., 12 n.,
 20 n., 182 n., 230 n., 247 n., 248 n.,
 250 n., 251 n., 267 n., 269 n., 285 n.
 Isthambol LII, voy. Constantinople.
 Ithobal, roi de Tyr, 43 n.
Ithera Hierosolymitana 112 n.
Itherrarium Roberti monachi 112 n.
 'Itra 106.
 Isz ed Din, voy. Isfèh Salar Isz ed
 Din.

J

Jacob, voy. Yaqoub.
 Jacob, tombeau des quatre fils de —,
 53.
 Jacques, tombeau de —, 69 n.
 Jafia 63 n.
 Jaimins, moquée des —, à Thaba-
 riéh, 56.
 Jaubert, M. 43 n., 60 n., 61 n., 124 n.,
 219 n.
 Jean-Baptiste, saint —, voy. Yahia.
 Jemama, voy. Yemaméh.
 Jérémie 65 n.
 Jérôme, saint —, 65 n.
 Jérusalem 29 n., 49 n., 55 n., 57 n.,
 63 n. — 65 n., 66—109.
 Jésus XI, XXIX, 78, 79, 108, 303;
 berceau de —, 78, 79, 98 n.; source
 de —, 55 n.
 Jéthrou, voy. Chouetb.

Job, voy. Ayyoub.
Jonas voy. Younia.
Joseph, vallée de —, 89 n.
Joseph 38 n., 82 n.,
Joseph, fils de Jacob, voy. Youssouf.
Joué, voy. Youcha.
Jourdaïo, le — voy. Ourdouna.
Jugement dernier, le —, 68.
Juges, tombeau des —, 69 n.
Juifs, les —, 42 n., 66, 103 n., 144 n.,
224, 230 n., 244 n.
Justinien 26 n., 42 n., 44 n.

K

Ka'abah, la —, XXXIII n., L, LVII,
71, 82 n., 169, 167, 168, 183 n., 186,
187, 192 n., 194—210, 214 n., 229,
285.
Kachan, VII n.
Kachgarie, la —, XLVII.
Kad, tombeau de —, 53 n.
Kafar Kanna 59.
Kafar Saba, 62.
Kafar Sallam 82, 63.
Kafour, jardin de —, au Kaire 134 n.
Kafour el Ikhlaidy 125 n.
Kafir Thab 37 n.
Kaire, le —, XXXV n., XLVI n.,
LIV, 109 n., 124—136, 139, 142—
147, 151 n., 164 n., 172, 285.
Kaire, Vieux —, voy. Mir.
Kama'at si Tarikh, voy. Ibn el Athir.
Kana'an, vallée de —, 65 n.
Karib ibn el Aawoud XXXIII n.
Katib Houmy, voy. Aboul Hassan
Djauber ibn Abdallah.
Kazroun 237 n., 248.

Kachf oul salateh fi ouaf el salateh
18 n., 84 n.
kechik 170.
kechkaïb, le —, (boisson) 110.
Kechwin 11 n.
Kodra, ville de —, 214 n.
Kelba 231 n.
Kelbita, les émirs —, 123 n.
Kennélih (bibliothèque à Murv) 274.
Kemal oud Din Abou Hafs Omar,
voy. Ibn Adim.
Kananah, tribu de —, 213 n.
Kenissiat el Qiaméh, voy. Bi'at el
Qoumamoh.
Kera oul Haqaiq LV.
kerasey voy. khalwet.
Kerman, le —, 231 n., 255 n.
Kears, voy. Coeroh.
Kearouap, le —, 44 n.
Ketamy, les —, 138.
kettaréh (poignard du Yémen) 210.
Kevvan 7.
Key Kaous 8 n.
Key Khourou 260.
Khabia 258.
Khachâb, le —, 246, 247.
Khadjéh Aboul Feth Abdoul Djeïl,
voy. Aboul Feth Abdoul Djeïl.
Khadjéh Abouzouredjmhir, voy. Bo-
zouredjmhir.
Khadjéh Amid 254.
Khaljéh Hibbet ullah Mouwaffaq,
voy. le suivant.
Khadjéh Mouwaffaq 7.
Khaljéh Nour ed Din Louthoullah,
voy. Hafs Abrou.
khalr (guide arabe) LII, 217, 218.
Khal'lar, portes de —, XI.

Khalid ibn Ahmed ben Hammad 273.
Khalidj, Khalidj Émir el Moumenin
(canal au Kaire) XL, 127 n., 131 n.,
134 n., 136, 137, 140—142.
Khalil (Hébron) 90.
Khalil ed Dahiry 174 n.
khalwet, les — dans la Ka'abah 201,
202.
Khan Lenjan 262, 298—300.
Khanoumiéh (bibliothèque à Merw)
274.
Khaour Foukkan 231 n.
Khaqan, le — du Turkestan, 139.
Khartj (course d'eau) 221 n., (localité)
232 n.
Kharezmi, le —, LI, 3 n.
kharwar (poids) LVII.
Kharzouï, voy. Parzevil.
Khatlan, le —, XXXIV n., XLIV.
Khatoun 65, voy. Lathroun.
Khoïf 213.
Kheïf, le — du Gullan, 16.
Kheïwan 191 n., 192.
Kheudan 14, 15.
Khilaat oul ehar ou saoudet el ehar
VII n.
Khilaat oul tafa bi Athari Dar el
Moustaifa 161 n.
Khillath, voy. Akhlath.
Khirwa', bourro de —, 294.
Khizmet es Zott 207.
Khobeth (puits) 291.
Khodemir VII.
Khorassan, le —, II n., III, VII, XIV,
XVIII, XIX, XX, XXIII, XXIV,
XXXI n., XI, XII, XIII, XLIII,
XLIV, XLVII, XLVIII, L, LV, 2,
8 n., 6 n., 8 n., 11 n., 30, 72, 114,

168, 180, 188, 208, 248, 255 n.,
267 n., 281, 263 n., 284, 285, 269,
272—277, 282, 284.
Khoueran, le — de Dohly, 139.
Khoueran Firouz Abou ou Aba Ka-
liedjar, voy. Aba Kaliedjar.
Khoton 97 n.
Khouledjian, voy. Khan Lanjan.
Khoumariéh, fils d'Ahmed ibn Thou-
lou 173 n.
Khoumar Tech, l'émir —, 11 n., 12 n.
Khoumm, étang de —, 166 n.
Khouzistan, le —, 240 n., 218 n., 240 n.,
260 n.
Khoï, 10, 20, 68 n.
Khoydjieh (étouffe) 20 n.
Kich, 231, 232 n.
Kiloky, l'émir —, 266, 280, 282.
Kiloky ibn Mohammed, l'émir —, 268.
Kiphas (Qif Ouzhor) 23 n.
Kiryuth Yunim, 66 n.
Kiswéh (voile de la Ka'abah) 204 n.
Kitab es Zikrat 85 n., 66 n., 101 n.,
102 n., 109 n., 161 n.
Kitab Oufat il Ayau 36 n.
Kitab Sans'at il kitobéh 214 n.
Koumal 37 n.
Kouneïmt 37.
Koufah XXXIV n., XXXV n., 191,
234 n., 229 n., 234 n., 240.
Kouféhjy, voy. Goufjy.
Koukin 270.
Kouneïmeh 60.
Kours el Talta 42 n.
Kourad Mâh (mois) 214.
Kou Tharraz (rou à Isfahan) 233.
Koutouby el Baghdady, el —, voy.
8 n., 6 n., 8 n., 11 n., 30, 72, 114,
Yousseouf, fils d'Iausayl.

Kurde, dynastie —, 31 n.
Kurdes, les —, 3 n., 20, 22 n.
Kurdes, Château des —, en Syrie,
voy. Bian el Akrad.
Kutchuk Bogha 20.

L

Labore 173.
Lahsa I, 214, 227, 228—230, 232,
233, 236 n.
Lanc, Ed. W. 132 n.
Langlès, M. 123 n., 134 n.
Laqih ibn Zouraféh XXXI n.
Lathroun 65 n.
Latina, les —, 65 n., 69 n.
Lebbeik, le —, 168.
Lechkerghâh (à Nîchapour) 279.
Lecker Khan 258.
Leïla, fille de Maas'oud en Nehchely
240, voy. Leyla.
Leï'soud Daouléh Nouchtekin Ghoury
96, 97, 133 n.
Le Roy, André —, 133 n.
Levaman 10.
Leyden J. III n.
Leyla 216.
Liban, le —, 39 n., 43 n.
Loqman XXXV, tombeau de —,
65 n.
Loudé, ville de —, 64 n.
Louia, saint —, 61 n.; Louis XII,
133 n.
Loulou, esclave de Seyydeh 201 n.
Loulou, pavillon de —, au Kaire 134.
Louq, canton de —, 134 n.
Lourdejan, voy. le suivant.
Lourdghân 252.

Louth, ville et mer de —, 67.
Luc, saint —, 503.
Lyde, Sam. —, 88 n.

M

Maaden 23 n.
Ma'allah, rue —, à la Mekke, 164.
Ma'arat en Na'aman XLIX, 34—36,
37 n.
Ma'arrâh, voy. le précédent.
Mabraz 266.
Mach'ar el Haram 213.
Maçmoud, pays de —, 138.
Maçmoudy, les —, 124, 138, 145 n.
Maçoudi 50 n., 119 n., 170 n., 208 n.,
247 n.
Madjan 273.
Magharat el Arwah (grotte) 94 n.
Maghreb, le —, LVII, 36, 41, 42, 65,
80, 100, 120, 125, 131 n., 138, 139,
143, 144 n., 149, 166, 168, 170,
208, 231 n., 234 n.
Mahan 273.
Mahhathth el Laqih 287.
Mahmoud le Ghaznvide V, XIX,
19 n., 167.
Mahmoud, souverain du Zaboulistan
XLIV.
Mahouz Aزدoud, — Youbna, 63 n.
Mahy'ah 160 n.
Malik XXXIV n., XXXV, 239 n.
Malik Ejder XXXII.
Malik ibn el Harîq el Echter, voy.
le précédent.
Malikites, les —, XXXV n.
Mamoun XXXIII, 61, 191 n., 269, 272,
273 n.

Mançour, cousin de Naamir Khoerau
XVII.
Many, philosophie de —, XXI.
Maçam, le — d'Ibrahim, 38 n., 166,
205.
Maçam ech Chamy, — ech Charuy, 97.
Maçam el Ghoury 96, 96.
Maçam en Naby 95.
Maçam Hachely 206 n.
Maçmourah, la —, à Jérusalem, 21 n.,
74, 79—81.
Ma'qil (canal à Baçrah) 234 n., 243.
Ma'qil ibn Yessan el Mouzeyy 235 n.
Ma'qir 214 n.
Maçriay 105 n., 110 n., 114 n., 119 n.,
123 n., 128 n. — 131 n., 134 n. —
136 n., 142 n., 143 n., 147 n., 149 n.,
163 n., 166 n. — 168 n., 162 n., 174 n.,
286, 286.
Maqa, le —, au Kaire, 131 n., mos-
quée de —, 135 n.
mahre (à Ramléh) 64, (du Yémen)
203 n.
Marcel, J. J. 117 n.
Marsico, l'empereur —, 42 n.
Marco Polo 5 n.
Mar Djirdjis (couvent en Syrie) 38 n.
Marinicus Scottus 63 n.
Marie, la Vierge —, 78, 87 n., 163 n.
Maristan el Atiq, le —, 145 n.
Marthoun, voy. Mathloun.
Masfaléh, vallée de —, 184 n.
Maas'oud, le sultan —, XIX, 157.
Maas'oud ibn Khalid en Nehchely et
Temisy 240 n.
Maas'oudy, voy. Maçoudi.
Maathalah 88.
Matharyeh XLIX.

Mathloun 99.
Maufaf, le —, 66.
Maysset el Mouhadaféh 98 n.
Mazandoran, le —, XXII n.
meçani' (cisternes à Timis) 112.
Meçha'll, le —, à la Mekke, 207.
Meçhan, el —, (district de Baçrah)
244.
Mechariqah, les —, 158.
Meçhhoé XVIII, 6 n.
meçhodes, les —, à Tripoli, 42.
Meçhied Djouff 170 n.
Médecine XXXI n., XXXV n., LVII,
23 n., 71 n., 92, 106 n., 123, 124,
163—169, 183, 185 n., 223 n., 224 n.,
240 n., 276, 297.
Medinet Akka, voy. Acre.
Medinet ouï Kelab, voy. Irqah.
Méditerranée, la mer —, 121, 122.
Meçjina' ouï fousaço VII, XXII n.
Medjouun 216.
Medresot ouï Halawéh (collège à
Haleb) 33 n.
Meçzâh, le —, 267 n.
Meïh Issa (berceau de Jésus) 76, 70,
99 n.
Meïhy, le khalife —, XXXIV, 105,
120, 121 n., 144 n., 206 n.
Meïhyeh 120, 121 n., 144 n., 231 n.
Meïkomeh, le —, 74 n.
Meïrouban 247—249.
Meïsafarinj 23 n. — 26, 29, 31, 128,
145.
Meïdan, place du —, 159; rue du —,
à Argilan, 250 n.
Meïdan el Housseynyya 279, 280.
meïdouun (dattes à Falafj) 221.
Meïmenéh 3 n.

Mekke, la —, III, VII, XX, XLII, XLII, XLV, XLIX, LVII, 3 n., 5, 16, 60, 62 n., 66, 71 n., 79, 82, 86, 92, 106, 109, 123, 124, 163, 163, 166—169, 172, 180, 182—192 n., 197 n., 200 n., 201 n., 209 n., 208—216, 219 n., 220, 223 n., 224 n., 228, 239, 263, 286, 295.

Mekran, province de —, 231.

Melguoof 14 n.

Melik ed Dahir Bibars 61 n., 285.

Melik el Kamil Abou Mo'aly Mohammed 113 n.

Melik el Mouazhham Touran Chih Chems oud Daouléh 144 n.

Melik en Namir Mohammed 74 n., 84 n.

Melik er Rahim, voy. Aba Kalindjar.

Melik er Rahim (surnom de Firouz Khozrau) 219 n.

melissay (espèce de grenades) 251 n.

Memlan, le sultan —, 18 n.

mes (poids) LVII.

Méandre 43 n.

Mesariék oud Hadj 187 n., 213.

Mezbéh (pyrée) 31 n.

Mezbidj 31.

Mendjik XXIV, 19.

Mendjil 12 n., 13 n.

Menicbek 276.

Menoutchehr 16 n.

meqias (milomètre) 117.

Meramy, voy. Ribathi Meramy.

Merend 19, 20 n.

Meriem, voy. Marie.

Merrot (district de Baçrah) 243 n., 244.

Merw XIX, XXV, XXXVI n., 1—

3 n., 6, 8, 8 n., 81 n., 282, 283, 269—276, 278.

Merwäh, voy. Mourghäh.

Merwan XXXIII n.

Merwan ibn Rouchek 21 n.

Merwéh LVII, 183 n., 185, 187, 188, 195, 206 n.

Merw er Roud, voy. Merw.

Merzban, le — du Doïlom, XXII, 16; maisons du —, à Merw, 273.

Mesdjid el Aqça LVII, 72 n., 79 n., 80 n., 85, 88.

Mesdjid el Haram (à Jérusalem), voy. Haram.

Mesdjid el Haram (à la Mekke) LVII, 71 n., 163, 184—187, 194—198, 199 n., 200 n., 208.

Mesdjid el Ouqela (à Nichapour) 281.

Mesdjid er Reouou (à Djouddah) 182.

Mesdjid et Taubéh 153 n.

Meaky, Meakyan 255.

Mesmy XIX n.

Méopotamie, la —, LVI, 34 n., 162 n.

Mesodik ila' Mesalik XLVIII.

Mesem (rivière) 261 n.

Mes'oud, fils de Mahmoud le Ghaznévide XIX, voy. Mas'oud.

Methalib (trésors en Égypte) 170.

Mewlana Abdurrahman Duchami, voy. Djamy.

Mewlana Louthfoullah 283.

Michel, l'empereur —, 17 n., 107 n.

Micocoulier, le — ferré, voy. Mayssot el Moudhadadéh.

miçqal (poids) LVII.

Mimas 63 n.

mina (port à Sour) 47 n., (à Acro) 48 n., 49.

Miolet el Aabagh 127 n.

Miqat, le —, 166, 185 n.

Miqdad XXXII.

Miradj, la nuit du —, 79, 86, 94, 95.

Mirdi oudlouden Nasry 12 n., 13 n., 17 n.

Mirhath 62 n.

Mirza Baysonghor XLVIII.

Mirza Chährrouk XLVIII.

Mirza Sadiq Houmay 276.

Mir XIV, XL, L, LIV, 80 n., 101, 114—119, 122—127, 133—136, 142, 145—148, 161—160, 169, 163, 167, 160—173, 178, 193, 211, 265, 277.

Miry (étouffe) 173.

Missan, voy. Aqar Missan.

Muswéh, le khalfé —, XXXII, 42 n., 81, 147.

Muswéh ibn Abou Sofrau 60 n.

Mo'cir ibn Moubillil 7 n., 16 n.

Moghoun 7 n.

Mohammed (le Prophète) XXV, XXX, XXXI, XXXII n., XXXIII n., LVII, 71, 79, 94, 96, 98 n., 99, 164 n., 165 n., 187, 195, 196, 201, 210, 211, 213, 226, 229, 230 n., 274.

Mohammed ben Mnsaif 16 n.

Mohammed, fils de Hassan Chetlmy, voy. Chetbany.

Mohammed, fils de Hedjdadj, 11 n.

Mohammed, fils de Mamoun XXXIV.

Mohammed, fils de Merwan XXXII.

Mohammed, fils de Zekeria XXXV.

Mohammed, fils d'Ibn el Bayat, 19 n.

Mohammed Hanadany, voy. Ayn oul Qoullat.

Mohammed Hassan ibn Ibrahim beu Zoulaq 128 n.

Mohammed Hassan Khan Souy' oud Daouléh, voy. Hassan Aly Khan.

Mohammed ibn Aboulou Rahim 143 n.

Mohammed ibn Ahmed beu Beasou 110 n.

Mohammed ibn Ayan 110 n.

Mohammed ibn Doust XLVII.

Mohammed ibn el Fndil 273 n.

Mohammed ibn Hassan, voy. Chetbany.

Mohammed ibn Yahia XLIX.

Mohammed ibn Zafer LI.

Mohammed ibn Zynd 191 n.

Mohammed Mustanser billah, voy. Mostanser billah.

Mohammed Wathiq billah, le khalfé —, 200 n.

Mohammed Zetu ed Din Ghazaly III n.

Mohl, M. 258.

Moïse XXVIII, 71, 169 n.; tombeau de la femme de Moïse 63, de la mère de Moïse 63 n., 64.

Mokran, voy. Mekran.

Mongols, les —, 274, 276, 281.

Moutchil, Col. —, 14 n.

Morte, la uer —, 67 n., (voy. mer de Louth).

mosaïstes byzantins 203 n.

Misson 162 n.

Mostanser billah V, XII, XXIII, XL, XLII, XLVI n., 49 n., 107 n., 124 n., 130 n., 131 n., 140 n., 145 n., 159 n., 162 n., 172 n., 182 n., 201 n., 206 n., 258.

Mouallim Çami 6 n.

mouçalla, le —, à Merw 274.

Moudir oul pharwan *de starat à Qouda*
ou esk Cham 93 n.
 moudâ (mesure) 24 n.
 Mouddebir oud Daoulèh (titre de
 Berdjouan) 144 n.
 Moudjadj 290, 291.
 Moudjavir, les —, 82, 87, 166, 167,
 186, 190, 208.
Moudjoun *de bouïden* XLII n., 1 n., 21 n.,
 24 n., 31 n., 32 n., 34 n., 50 n., 53 n.,
 60 n., 99 n., 102 n., 112 n., 120 n.,
 121 n., 123 n., 147 n., 160 n., 178 n.,
 178 n., 182 n., 210 n., 216 n., 217 n.,
 219 n., 234 n., 235 n., 243 n., 244 n.,
 253 n., 256 n., 274, 290.
 Moudjir ed Din 68 n., 78 n., 76 n.—
 78 n., 88 n., 94 n., 97 n., 101 n.,
 103 n.—106 n.
 Moughatta (à Jérusalem) 79 n.
 Moudjir, les —, XXXI.
 Moudhaccèh 25.
 Moudhy LVIII.
 Moutz ed Daoulèh Thimal 144 n.,
 170 n.—172 n.
 Moutz lidin ilah, 121 n., 126, 126,
 128 n., 130 n., 131 n., 186 n.
 Moutz ed Daoulèh Abou Alwan
 Thimal ibn Salih 82 n. (voy. Moutz
 ed Daoulèh Thimal).
 Moutzy, dinar —, LVII.
 Moutan, le —, XIX, XLVII, 178.
 Moutzenm, le —, à la Mekke 199.
 Mounehbid oud Daoulèh Mançour 21 n.
 Mounferidat, el — (district de Bagrah),
 244.
 Moudqademy L, 2 n., 6 n.—8 n., 12 n.,
 16 n., 19 n., 20 n., 23 n., 29 n., 80 n.,
 48 n.—60 n., 64 n., 55 n., 58 n., 61 n.,

62 n., 64 n., 68 n., 70 n., 81 n., 87 n.,
 89 n., 90 n., 109 n., 183 n., 191 n.,
 192 n., 197 n., 216 n., 226 n., 228 n.,
 230 n., 234 n., 238 n., 287 n., 243 n.,
 246 n.—248 n., 250 n., 253 n., 256 n.,
 268 n., 268 n., 269 n., 281 n., 285.
 Moutqadir billah, le khalife —, 50 n.,
 89 n., 102 n., 201 n.
 Mouqym, el — (district de Bagrah),
 243.
 Mourabba'ah Abil Djaham (à Merw)
 274.
 Mourabba'at el Kebirèh, — *ca Sagh-*
rèh (à Nichapour) 280.
 Moursdjaa d'Ohaeon, 187 n.
 Mourdad Mâh (mois) 10.
 Mourghâh, le —, 270, 271.
 Mousa, voy. Moïse.
 Moussa, Moussa er Riza, l'imam —,
 X, XVIII.
 Mousselimah, l'impoiteur —, 224 n.
 Moust'aly billah, voy. Ahmed, fils
 de Mostanser billah.
 Mouts, bataille de —, XXXII n.
 Mout'acem billah XI n., XXXIII.
 Moutah (gouverneur abyssinien d'AY-
 dhab) 292.
 Moutazèlèh, les —, 251.
 Mout'azhad XXXIII.
 Mout'amed, le khalife —, 248 n.
 Moutewekkel, 19 n., 200 n., 202 n.,
 215 n.
 Mouthalib, les —, 170.
 Mouthar 216.
 Mouthy' lillah, le khalife —, 229 n.
 Mouwaffaq, voy. Khadjèh Mouwaffaq.
 Moudeloufèh 218.
 Myan Rousta 265.

N

Nahr oul Tamasah, voy. le suivant.
 Nahr Zerqa 60 n., 61 n.
 Nakhleto 106 n.
 Namazi Thowaf 186.
Namâhi Danicherevan 83 n.
 Naokhasy 257 n.
 Naplouse 108 n.
 Narguil (noix de l'Inde) 231.
 Naar ed Daoulèh Ahmed XXIII.
 Naar, fils de Nassir oud Din Sebek-
 tekio 19 n.
 Naarèh 26.
 Naar oud Daoulèh XLIX n., 21, 22 n.,
 28.
 Naar oullah, qadhi de Balakichan
 XVII.
 Naar oullah Sawery XIV.
Nasikh oud Mousouk *fil Hadîc* IX.
 Nassir Eddin Chah 8 n.
 Nassiri, Khosrau, I—XXV, XL—
 LVIII, 1, 17 n., 30 n., 36 n., 264,
 289, 286; frère de —, XII, XIX,
 XX, 263—265.
 Nassiri Thousey II.
 Nassir li dia ilah, le khalife —, 204 n.
 Nassiryèh (secte) III n.
 Naylah, fille de Dhib XXXIII n.
 Nayyn 255, 257 n.
 Nazareth 59 n.
 Nazhir el Haramein eck Cherifeu
 72 n.
 Nazous 231 n.
Nedq oul ahar *à adjèit à agthar*
 110 n.
 Nedjach, le — d'Abyssinie, 191 n.

Nedjd, le —, 185 n., 192, 214 n., 217 n.,
 243 n.
Nefchak oul euse XXXIV n., XXXV n.
 Négros, les —, au Kairo, 138.
 Nehr el Harb (district de Bagrah)
 244.
 Nehr Ema'ady Khorasany, — Hor-
 mouzferelli, — Madjan, — Zerq
 (canaux à Merw) 271—273.
 Nehr Ma'qil 235 (voy. Ma'qil).
 Nehr Ouboulèh 235, 243, 244.
 neige au Kairo 168.
 Nercbakhy LI.
 Nessa L, 279.
 Nezar V; —, fils de Mostanser bil-
 lah XII.
 Nicée LII.
 Nicéphore 42 n.
 Nichapour XIV, XXV, XXXIV n.,
 XLII n., LI, LVIII, 6, 7, 8 n., 162,
 165, 166, 221, 254, 267, 200 n., 277—
 284.
 Nicolò da Corbizzo, Fra —, 113 n.,
 114 n.
 Niebahr 192 n.
 Nil, le —, 61 n., 111, 112, 116—119,
 126, 128, 130 n., 132—135, 146,
 160 n., 162, 163, 178, 176, 178,
 289.
 Niq, voy. Nicée.
 Noé, voy. Noub.
 Normands, les — en Sicile, 122 n.
 Nouchirevan XXIII n., XXXV n.,
 XXXVI, 261 n.
Noudjoun *ca Zakirèh* 121 n., 129 n.,
 131 n., 140 n.
 Noub (Noé), XXVII, arche de —, 202.
 Noub, fils de Mançour 19 n.

Nouqra Kouh (château de Thalqan) 8 n.
 Nouzer XXXVI.
Nouzet oul Qoulob 17 n., 20 n.
 Nubie, la —, 116, 116, 124, 139, 176, 178.

O

Obetdab ibn el Harith XXXII n.
 Obetd Allah Mehdy 103 n.
 Obetd ibn Tha'labèh el Hasefy 223 n.
 Obetd Nichaboury 202.
 Obetd oullah 220 n., 240 n.
 Obetd oullah ibn Ziyad, 235 n.
 Obod, combat d'—, XXXI n.
 Oldjaltan Sultan Mohammed Khoudabendèh 8 n.
 Oliviers, mont des —, 68 n.
 Oman 191, 224 n., 230, 231, 241, 246 n., 261 n.
 Omar, le khalife —, XXV, XXX, XXXII, 24 n., 68 n., 70 n., 78 n., 81, 164 n., 165 n., 242 n.
 Omar el Qasfar XXXV n.
 Omar ibn el Khatthab 69, 223 n., 236.
 Omar ibn Faradj er Roukhadjy 206 n.
 Omarièh, l'—, (bibliothèque à Merw) 274.
 Ometrèh, poite d'—, 127 n., 161 n.
 Omeyyah Dhamiry XXXI.
 Ommeyyadeh, les —, XXXIII, 230 n.
 Orfa 37 n.
 Oronce, l'—, 87.
 Oudao, voy. Vesthan.
 Osman, le khalife —, XXV, 193 n.
 Osman ibn Abil 'Amy 261 n.
 Otman, le khalife —, 165 n.

Oudlah, el —, 290, 291.
 Oualy Noby Hazour 63 n.
 Ouboullèh 242, 243, 245, 247 n., voy. Nehr Ouboullèh.
 'ouchèr (plante) 291.
 'Ouchera 290, 291.
 Ouchtroudj 8 n.
 Oudakh 217 n.
 'Oudbah, fils de Ghazwan 234 n., 240 n.
 Oudh, bibliothèque du roi d'—, LIV.
 'Oumarah 214 n.
 Oumdet oud Daoullèh 170, 171.
 Oummetan 289, 290.
 Oumrah, l'—, 183, 186, 186, 188, 210.
 Ourdoun, province d'—, 63 n.
 Ourniah 18 n.
 Ourtas 99 n.
 Oustad, les —, 138.
 Oustad Abou Mançour Mohammed ibn Ahmed Daqiqy, voy. Daqiqy.
 Oustad Aly Nessay XXIV, 9.
 Outbah XXXII.
 Ouweis Qarany XXXII, 23.
 Ouzèr (Esdra), tombeau du prophète —, 62, 224 n.

P

Palgrave, W. G. 219 n.
 Palestine XXIII, LIV, 66 (voy. Jérusalem).
 papier, fabriques de —, 41, 68 n.
 Paris, P. 89 n.
 Pautlier, M. 6 n.
 peintures (dans l'église de la Résurrection à Jérusalem) 108.

Poodjdib 2.
 Perle, pavillon de la —, voy. Loulou.
 Persans, les —, XI n., 138, 230 n.
 Perse, la —, XXII, XXIII, XLVIII, 19 n., 28, 60, 141 n., 155, 172, 173, 230 n., 281.
 Persépolis 249 n.
 Perse, golfe —, 230 n.
 Pertach, Dr. W. XLV n.
 Pesius 88 n.
 Pharaon, jardin de —, 45, 142; bonnet de —, 69 n.; maison de —, 69; trésors de —, 170.
 Piadèh (village) 256, 267 n.
 pierre noire, la — de la Ka'abah, 108, 199 n., 202, 229.
 pierres précieuses du Yémen 193 n.
 Pierrotti 85 n.
 Plin 60 n.
 Poccoke 61 n.
 Polybe 43 n.
 Pomet, Pierre 144 n.
 Pordria 60 n., voy. Haïfs.
 Potvin, Ch. 113 n.
 Poulain de Boessay, M. P. A. 48 n.
 Pouli Tekan (pont à Arghan) 251 n.
 Procope 23 n., 26 n.
 Prophète, le —, voy. Mohammed; couple du —, voy. Qoubbet er Resoul; maison du —, à la Mekke 196; porte du —, voy. Bab en Neby.
 Ptolémée IX n., 61 n.

Q

Qa'at es Zehab 167 n.
 qabaty (étouffe) 204 n.
 qaqab (étouffe), voy. qasab.

Qadir billah, le khalife —, 21 n.
 Qalouqiaal (près de Doyroud) 44 n.
 Qafir el Yoboud (bitume de Judée) 58 n.
 Qahirèh el Moutzèh 124 (voy. Kaïre, le —).
 Qaïthan 217 n.
 Qaïcer XXXVI.
 Qaïm bi amr illah, le khalife —, XII, 7 n., 89 n., 121 n., 130 n.
 Qaïm billah, voy. le précédent.
 Qaïroun 120, 121, 138, 144 n., 160, 270.
 Qaïr, voy. Kich.
 Qaïr ibn Moulawwah 231 n.
 Qaïr ibn Zohair 231 n.
 Qaïsarieh 61—63.
 Qaïr 'at el Maq 136 n.
 Qalamous, Qalroun 42, 45 n.
Qanous Mohammed Firousabady 276.
 Qanber XXXII.
 Qanouni d'ahem XVII.
Qanoun oul Dawdan XLIX.
 qarach (poisson) 180.
 Qaraf, île de —, 123 n.
 qarazh, plantations de —, 231 n.
 Qaren 185 n.
 Qariet el Anab 65.
 Qarmathes, les —, L, 181 n., 199 n., 224 n., 226 n., 229 n., 230 n.
 Qaroul 30.
 Qaroun XXXV.
 Qasr Ahouf 2 n.
 Qasr ech Charqy, voy. Qasr el Kebir ech Charqy.
 Qasr ech Chauk 146.
 Qasr el Bahr, — el Gharby 129 n.
 Qasr el Kebir ech Charqy 128 n., 134 n.

Qasr el Montazy 128 n.
 qasab (étioffe) 110, 111, 118, 120 n.,
 156, 166.
 Qatha Louqa 303.
 Qathif, district de —, 232.
 Qathran XXIV, 18.
 Qayn 257 n., 259 n.—262.
 Qazwî 5 n., 10—15 n., 281.
 Qazwiny, voy. Abou Zakeria el Qaz-
 winy.
 Qebban 12.
 Qelsoun 74 n.
 Qif Ouzhor, château de —, 25.
 Qija' edh Dhya' 287.
 Qionaria 34.
 Qirbèh (outré) 182 n.
 Qisla oul Enôis 52 n.
 Qitadèh ibn Na'aman XXXII.
 Qobad, fils de Firouz 251 n.
 Qobadian XVIII, 1.
 Qomamah, el —, voy. Bi'at el Qom-
 amèh.
 Qorelchites, les —, XXXII, 205 n.,
 208 n., 215 n.
 Qorthoby, El —, 23 n.
 Qosha, fils de Louqa XI, 305.
 Qoubbèh Yaqaub 75.
 Qoubbet Djibrayl 93, 94.
 Qoubbet el Miradji 94 n.
 Qoubbet er Bessoul 94.
 Qoubbet es Silahieh 93.
 Qoubour ech Chouhada (à la Mekke)
 165.
 Qouchèh 8 n.
 Qouchetr, fils de Ka'ab, tribu de —,
 270 n.
 Qoudamah ibn Djafer 3 n.
 Qoudha'ab, tribu de —, 268.

Qouds 65, voy. Jérusalem.
 Qouetq, rivière du —, 32 n.
 Qou'stqan, montagne de —, 184 n.
 Qoufa, les —, voy. Goufdj.
 Qouhed, voy. le suivant.
 Qouhèh 10.
 Qoubistan, le —, XIII, 260 n., 261 n.,
 270.
 qoulavoux, voy. khaïr.
 Qoulets (église de Sana'a) 191 n.
 Qoulzoum 122, 123, 168, 169, 169,
 179, 286; mer de —, 123 n., 149,
 178, 179, 191.
 Qoumès 7, 8 n.
 Qouristani Houassou (à Nichapour) 280.
 Qourah ibn Çabit IX n.
 Qourryyat, el —, (ville) 281 n.
 Qous (ville) 174, 286—288.
 Qous Namàh 18 n.
 Qoutalbah ibn Mouslim XXXI n.
 Qouthb ed Din 184 n., 197 n.
 Qowadian, voy. Qobedian.
 Quatre mètres, M. 42 n., 105 n., 174 n.,
 175 n., 285 n.

R

Radhi billah, le khalife —, 101 n.
 Radhdites, les —, 292 n.
 Raineri, Ant. 193 n.
 Ramlèh 51, 62—65, 109.
 Raphanos, voy. Barin.
 Raqqa 29 n.
 Raqqaq 259.
 Ras el Ghoul (Qif Ouzhor) 23 n.
 Ras el Meïdan 274.
 Ras es Chabay, quartier de —, à
 Merw, 278.

rathl (poids) LVIII, 26, 53.
 Raudah, fle de —, voy. Roudah.
 Raudah (à la Mekke) 164.
 ravièh (outré) 152 n.
 Navia, St. 180 n.
 Rebyah XXXII n.
 Reçhdouni 20 n.
 Reisaud, M. 20 n., 247 n.
 Reïs, le — de Zaouen, 262.
 Reïs Abou Abdillah Ahmed ibn Aly
 ben Ahmed 239.
 Restaq ech Chaïr 11 n.
 Résurrection, église de la —, à Jé-
 rusalem, 106 n., 107, voy. Bi'at el
 Qoumamèh.
 rey (outré) 132 n.
 Ray (ville) 7 n., 8 n., 9, 10 n., 12 n.,
 263 n.
 Rey, G. 28 n., 42 n., 43 n.
 rezamanouch (raisin) 24.
 ribah, caravansérails à Tripoli, 42, le
 long de la mer, en Palestine, 62 n.
 Ribah Haouran 267 n.
 Ribathi 'Amsouy, — Dja'fery 262.
 Ribathi Meramy 257.
 Ribathi Ni'mety 262.
 Riblèh 39 n.
 Richehr 248 n., 251 n.
 Rien, M. LIII, 86 n.
 Rifq 170 n.
 Rioudat en Nadamèh f. zad el çimèh
 VIII, XII, XX, 305.
 Rivadenoyra, M. 106 n.
 Riza Gouly Khan II n., VII, XXII n.,
 12 n., 110 n.
 Robert le Moine 112 n.
 Robinson, M. 63 n., 69 n., 84 n., 84 n.,
 99 n.

Roboom 63 n.
 Roger, roi de Sicile 121 n.
 Roïsa, voy. Edesse 29 n.
 Rohay, Er —, 256 n.
 Roeheniah, les —, (secte) III n.
 Rouqafèh 82 n. (rue à Arghan) 260 n.
 Rouchenay Namàh III, V, XXIV,
 XXV, XLV, XLVI, LV.
 Roudah, fle de —, 117 n., 162 n.
 Roudcky XXIV.
 Rouge, la mer —, 122, 123 n., 179,
 181, 285.
 Roukn Chamy, le —, 198, 202, 204 n.
 Roukn Eddin, le Qadhî —, 18 n.
 Roukn Eddin Abou Thalh Thogh-
 rouï beik Mohammed 7 n., voy.
 Thighroul beik Mohammed.
 Roukn Iraqy, le —, 198, 202, 204 n.
 Roukn Yemany, le —, 198, 202.
 Roum, pays de —, 82, 88, 66, 99,
 107, 118, 121, 139, 208; branche
 de —, (bras du Nil) 110; brocart
 de —, 144; mer de —, 61 n., 115,
 119; satin de —, 137.
 Roussau, M. 87 n.
 Roustabad 267.
 Roust oul Sefay Nasery II n.
 Russel, Alex. 33 n.

S

Sa'ad (Cheikh) 26 n. (district de Baç-
 rah), 244.
 Sa'adah 182, 191, 192 n.
 Sa'adeh ibn Hayyan 151 n.
 Sa'ad ibn Mou'adh XXXII n.
 Sabakh, voy. Chadiakh.
 Saba'y (secte) II.

Sabéens, les —, XXI, 29 n.
 sable de la Mekke 60, 62.
 Sacy, de —, 107 n.
 Sadaqah el Felahy, voy. Abou Nasr
 Sadaqah el Felahy.
 Safa LVIII, 183 n., 186, 187, 196, 196,
 206 n.
 Safar 239 n.
 Saffarides, dynastie des —, 19 n.,
 248 n.
 Saftéh, le — à Ramléh, 64.
 Saghlian, province de —, I n.,
 19 n.
 saghy (peau de poisson) 180 n.
 Saharidj el Emir (citerne à Tinnia)
 112 n.
 Sahib ed Da'wéh XXXV (voy. Abou
 Mouslim).
 Sahib es Serdab ouel Qendil (Abra-
 ham) 101 n.
 Sahib es Sitr 157.
 Sahiréh (plaine près de Jérusalem)
 66, 69.
 Saïdabad 17.
 Saïd el A'la, — el Asly (province
 d'Assouan) 116, 178.
 Saint-Georges, couvent de —, en
 Syrie 38 n.
 Saint-Jean d'Acro, voy. Acro.
 Saint-Jérôme, église de —, 65 n.
 Saint-Martin 20 n.
 Saint-Michel, église de — à Ikhmim,
 174 n.
 Saint-Sépulcre, église de —, L, 107.
 Sakhrab, pierre de la —, 70 p.—72,
 82 n., 86—95, 98 n.
 Salah ed Din, le sultan —, 118 n.,
 128 n., 136 n., 144 n., 292.

Salah ed Din Khalil ibn Ibek es
 Sefady 81 n., 97 n.
 Salaryend 16 n.
 Salih, XXVII, tombeau de —, & Ak-
 keh 49.
 Salih ibn Yahia 44 n.
 Saïbiéh 115.
 Salomon, fils de David, voy. Souley-
 man, fils de Daoud.
 Sa'louk (gardien du tombeau d'Abra-
 ham) 101 n.
 Salvedra de Grave 217 n.
 Sam (district de Baqrah) 244.
 Samanides, les princes —, 19 n.
 Sam'any, bibliothèque de la famille —,
 à Merw 274.
 Samarqand 19 n., 41, 236 n.
 Samhûdi, voy. Aboul Hassan Aly
 ibn Abdillah el Semhoudy.
 Samiréh, voy. Sahiréh.
 San 3 n.
 Sana's 191—193, 203 n., 214.
 Sana'at el Kûabbâ 263 n.
 sandarous, huile de —, 106.
 Sara, voy. Sarreh.
 Sarba, Sarbah 219.
 Sarin (ville des îles Bahreïn) 236 n.
 Sarreh, femme d'Ibrahim, 101.
 Sassanides, les —, XXXVI n., 209.
 Sauvaire, M. 78 n., 76 n.
 Savéh, 9.
 Sa'y, cérémonies du —, 183 n., 187 n.,
 196.
 Sa'youd, cousin d'Omar XXXII n.
 Sayd, province du —, 173 n.
 Sayda 48.
 Schlechta-Wasehrd, O. M. von —
 VI n.

Schlummer, LVI n., M. 270 n.
 scorpions (à Tiberiade et à Ahwas)
 65 n.
 Seadet Namâh XLV n., XLVI, LV.
 Sebektekin VII n.
 Seltah 295.
 Sedid Mohammed ibn Abd el Melik
 249.
 Sedjistan, le —, 28 n., 231 n., 248 n.,
 260 n., 266 n.
 Sefer Namâh VI, VII, XVII, XLV n.,
 XLVII—XLIX, LI, LIII, LIV.
 Seghawer (rivière) 278.
 Séh Deréh 263.
 Sér oul Kébir IX, X n.
 Setydeh, fille d'El Qaym bi Amr il-
 lah 7 n.
 Sekazek, canton de —, 214 n.
 Seldjouq 2.
 Seldjoukides, les —, XXII, XLIV, 269.
 Selim II, 207 n.
 Selman le Persan XXXII n.
 Selma, montagnes de —, 70 n.
 Semhoudy, voy. Aboul Hassan Aly
 ibn Abdillah el Semhoudy.
 Semiramis 20 n.
 Semiran, Semirem, voy. Chemiran.
 semouïh (nattes de Tiberiade) 58 n.
 Souraïs X.
 Seudjar, voy. Siodjar.
 Sengen, voy. Sengian.
 Sengian 5, 263.
 Sepid Roud (rivière) 14.
 Serâb 16.
 Seraiy, les —, 138.
 Sorakhs 6, 261 n., 262, 272, 278.
 Serdab (souterrain au Kaire) 129,
 130 n.

Sermin 34.
 Serouchan 8 n.
 Seroudj 81.
 Seth, voy. Chith.
 Seyf ed Daouléh Aboul Hassan Aly
 ibn Hamdan 34 n.
 Seyloun (Bilo) 87 n.
 Seyydeh, mère de Mouqtadir billah,
 201 n.; (surnom d'Alwyéh), 171 n.
 Sicile XXIII, 42, 118 n., 122, 136 n.,
 295.
 Siddiq, voy. Abou Bekr.
 Sidéh 267 n.
 Sidjitanastli 120.
 Siegfried, archevêque de Mayence
 63 n.
 Siffin XXXII n., 28 n.
 Sifam, mont —, 16 n.
 Siloh, voy. Ayn Selwan et Beyloun.
 Silvestre de Sacy 110 n., 131 n., 143 n.
 Siméon, voy. Chem'oun.
 Siunna XXXIII, 7 u., 8, 9 n.
 Siunnak 9 n.
 Simon le Juste, tombeau de —, 69 n.
 Sinaï, mont —, 297.
 Sioud, le —, 273 n.
 Siodjar 18 n., 276.
 Siqayet el Hadj (à la Mekke) 207.
 Sirath, le —, XVI.
 siridj (huile) 164 n.
 Sistan 19 n.
 Sitt el Mouk 130 n.
 Slesu, Mac Guckin de —, 20 n., 36 n.,
 81 n., 120 n.
 Slaves, pays des —, 139.
 Sofurgan, voy. Chibourgian.
 Soghd, le — de Samarqand, 235 n.
 Soualy, les —, 160 n.

Souir, égise de —, à Iknaim, 174 n.
 Soufan eq Caury (ascète mort en 181 (778)) XXXIV.
 Soufourqan, voy. Chibourghan.
 Souhbar 231.
 Soukhar el 'Oucher 291 n.
 Souleyman, fils d'Abd el Melik 63 n.
 Souleyman, fils de Bourcidak Ibn Khacib 274.
 Souleyman, fils de Daoud XXIX, XXXIII n., XXXV n., 64 n., 66, 63 n., 71, 76, 84, 86, 93, 98, 297.
 Souleyman Ibn Mekhalid 81 n.
 Soumath Ibrahim (repas d'Abraham) 104 n.
 Sound, es — (district de Bagrah), 243 n., 244.
 Souq el Abwas 260 n.
 Souq el Ala (à Hama) 37 n.
 Souq el Athharin 168.
 Souq el Atiq (quartier à Merw) 276.
 Souq el Esfel (à Hama) 37 n.
 Souq el Khouna'a (à Bagrah) 236.
 Souq el Qaddahin (à Bagrah) 236.
 Souq el Qanadil 149.
 Souq Osman (à Bagrah) 236.
 Sour XXIV, 46—60 n.
 Sous 234 n.
Soucar ou Agalim XLIX.
 Soyouthy 18 n., 64 n., 93 n.
 Sprenger, M. A. LIV.
 Stephanus, F. Bonifacius 66 n.
 Strabon 60 n., 61 n.
 Sycamicum, voy. Haifa.
 syr (poids) LVI n., LVII, 220 n.
 Syrie XIa, XXIII, XXXII n., XXXIII, LVII, 31—83 n., 86—89 n., 92 n., 46—49, 63 n., 67, 62, 97 n., 96,

106, 118 n., 123 n., 127 n., 130 n., 144 n., 160, 161, 166, 168—170, 185 n., 198, 208, 296; Maqam de Syrie 97.

T

Tabi', les —, XXXI.
 Taco Roorda, M. 140 n.
 Tadj, voy. Badj.
 Tadjoul Djewami' 147 n.
 Tadjoul Mo'aly Choukr 169 n., 183.
 Taican, voy. Thaligan.
 Tandjab 219 n.
 Tanger, voy. le précédent.
 Tannia, voy. Tinnia.
 Taqoum ou Boulouan 20 n., 31 n., 37 n., 39 n.
 Taqoum ou Teuarikh XLIV.
 Taqy ed Din Mohammed Kachy VII, LIV.
Tarikhi Aïem Aray Abbasay 13 n.
Tarikhi Bouhaki LI n.
Tarikhi Gouaidh V, 12 n.
Tarikhi Menejdjîm bachy 23 n.
Tarikhi Mostansery 182 n., 217 n., 231 n.
 Tarim, province de —, 12 n., 15, 16.
 Tartares, les —, 10 n.
 Tchachtkharas 8.
 Tcharsou 280 n.
 Tchémouch 12 n.
 Tobaléh 216 n.
 Tebouk, combat de —, 99 n.
 Tebris XXIV, 16 n., 17—19.
 Tehmouras 272, 277.
 Tetschky 193 n.
 Totkhab 210 n.
 Tekbir, cri du —, 76.
 Tekin, porte du pont de —, à Nichapour, 279.
 Tell Berwéh (colline) 61 n.
 Tell Kouneiséh 60 n.
 Temim ed Dary 99 n.
Tentik et Oksitim LI.
 Ténésres, pays des —, 122.
 Tenezi, voy. Tinnis.
Tenzer ala siqâ il aoud 37 n.
 terenguebin (manus) 270.
 Tevveh, Tevvedj, Tevvez 248.
 Tevvezih (étiofo) 248 n.
Tevvêret oueh Chouars V.
 Thab (rivière) 251 n.
 Thabarestan, le —, XXXVI n., 16 n., 141 n., 276.
 Thabariéh 53 n., 64—68, 60 n., 60 n.; lac de —, 64, 66, 67.
 Thabataba, famille de —, 224 n.
 Thabés 256 n., 267—269.
 Thahir ibn Ahmed 19 n.
 Thahirica, les —, 278.
 Thaikar, voy. Thaligan.
 Thakharistan, le —, 260, 263 n.
 Thalbah ibn Khouwailod XXXII.
 Thaligan 3 n., 6.
 Thambour, château de —, 261 n.
 Thesthourah Firouze 69 n.
 Thaqif, tribu de —, XXXIII n., 216 n.
 Tharberzen 48.
 tharikh (polsou) 21 n.
 Thasm, tribu de —, 223 n.
 Thay, tribu de —, XXXIII.
 Thayf 210 n., 314—317.
 Thestour ibn Issa 8.
 Thenaud, Jehan —, 133 n.

Thewaf, le —, 183 n., 186, 207, 229.
 Thinh 100.
 Thoghroul beik Mohammed XIX, XXIII, 6, 7 n., 16 n., 17 n., 21 n., 240 n., 262, 263.
 Thomas, M. Ed. LII.
 Thomson, W. 43 n.
 Thouloun, moquée de —, 146.
 Thoulounides, les —, LVII.
 Thourroya 216, 217.
 Thous L.
 Thowafq, voy. Djebel Thowafq.
 Thyb (ville) 240 n., porte de —, à Bagrah 240.
 Tibériade, voy. Thabariéh.
 Tibet, le —, XLVII.
 Tigre, le —, 23 n., 234, 285 n., 241, 243, 246 n.
 Tihaméh, le —, 191, 214 n., 216 n., 230 n.
 Timbalière, canton de la —, voy. Arth eth Thabbaléh.
 Tîmour XLVII, 276.
 Tinnis XLIX, L, 106—114, 204 n.
 Tirmiz, 1 n., 16 n., 18 n., 116.
 Titus 38 n.
 Tobler, T. 88 n.
Tol'at ou El'ab 143 n.
 Tomberg, M. 7 n.
 Tortoso 26 n.
 Touly Khan 276.
 Toun 230, 260.
 Tounéh (village) 204 n.
 tours pour signaux d'alarme, en Palestine, 82 n.
 Touster 261 n.
 Tremsianec, la —, XXXI n., 186, 208, 272, 279.

Tripoli (Syrie) XXIV, 34, 89 n., 40 - 43, 88 n., 86.
 Turcs, les -, XLIV; — au Kaïre 136; les Ghouaz 288.
 Turkestan, le -, 28, 139.
 Turkomans, les -, 84 n.
 Tyr, voy. Sour.
 Trimicte 42 n.

Y

Yan (ville) 20; (roi) 20 n.
 Vanagerd, Vanapert (anciens noms de Van) 20 n.
 Vartehna, Lud. —, 165 n.
 vase de la Sainte-Cène 61 n.
 Vebdjih ed Din Zenguy Ferivendy 282.
 Véhsoudan, voy. Abou Mançour Véhsoudan.
 Yekhchab 1 n.
 Yélaminoz-Zernof, M. de —, 22 n.
 verre (à Mir) 162.
 verreries (à Tripoli) 42 n., (à Sour) 47 n.

Vespaïen 61 n.
 Vesthan 20.
 Vierge, tombeau de la —, 89 n.
 Vitry, Jacques de —, 60, 61 n.
 Vogué, M. de —, 59 n., 71 n., 81 n., 85 n., 90 n., 91 n., 93 n., 94 n.

W

Wachgulrd XXXIV n.
 Wachm 223 n.
 Wady Aly 65 n.
 Wadi Djehensem 69, 70.

Wadi el Temassih 60.
 Wadi'l Qoura 106, 219 n., 224 n.
 Wadi Mouhassir 218 n.
 Wadi Na'aman el Arak 215 n.
 Wadi Ourtas, l'enceinte du —, 68 n.
 Wadi Rouwerd 38 n.
 Wadi Seham 214 n.
 Wassih 240 n., 243 n.
 Wassihab (titre de Berdjouân) 144 n.
 Wathiq billah, le khalife —, voy. Mohammed Wathiq billah.
 Welid, le khalife —, 64 n., 119 n., 203 n., 204 n.
 Welid ibn Outbah XXXII n.
 Wethbah ibn Sabiq en Noumetry 171 n.
 Wright, M. 31 n.
 Würzburg, Jean de —, 70 n., 68 n., 69 n., 96 n.
 Wüstenfeld, F. 1 n., 12 n., 164 n., 168 n., 200 n., 216 n., 217 n., 224 n., 230 n.

Y

Yaça, El —, 120 n.
 Yafey 18 n.
 Yahçqab, le prince himyarite —, 193 n.
 Yahia (St-Jean-Baptiste) XXIX.
 Yahia, fils de Zeyd 3 n.
 Yahia el Hady, l'imam —, 224 n.
 Yahia ibn Mousah XXXIV n.
 Yalamlam 185 n.
 Yalyal (source) 123 n.
 Yaqoub XXVIII, 72, 101 n.; tombeau de —, 102, 108.
 Yaqoub, fils de Lela el Saffar 248.
 Yaqout XLII n., 1 n., 2 n., 6 n. — 12 n.,

16 n., 17 n., 20 n., 21 n., 24 n., 30 n. — 34 n., 37 n., 89 n., 50 n., 53 n. — 55 n., 60 n., 77 n., 90 n., 99 n., 102 n., 111 n., 120 n., 121 n., 147 n., 160 n., 174 n., 176 n., 182 n., 191 n., 193 n., 210 n., 216 n., 217 n., 223 n. — 226 n., 230 n., 234 n., 235 n., 243 n., 244 n., 248 n., 253 n., 256 n., 259 n., 264 n., 274.
 Yazoury, el —, 182 n.
 Yeh, tombeau d' —, 62.
 Yeboudieh 3 n., 6 n., 263 n.
 Yemaméh 216 n., 217 n., 219 n., 220 n., 223 — 225, 230 n.
 Yemgan IV, XIV, XVII, XLIII, XLIV.
 Yémen, le —, 37 n., 52 n., 124, 189, 178 — 180, 182, 183, 185, 190, 191 n., 193, 198, 203, 210, 211, 214 n., 216 n., 222, 288, 290, 292, 296; mer du —, 123 n.
 Yeaz 7 n., 235 n.
 Yeazdjerd, XXXVI; ére de —, 4, 10.
 Yeizd XXXII.
 Youcha, tombeau de —, fils de Noun, 67.
 Younat Yil, l'année de —, 13 n.
 Younis, tombeau de —, 69.
 Youssouf (Joseph, fils de Jacob) XXVIII; tombeau de —, 102, 103.
 Youssouf, fils d'Isamayl, fils d'Eliaa, l'Iusam —, 68 n.
 Yusa, voy. Jésus.
 Yusa ibn Assad el Alewy XIV, XVII.
 Yula, M. W. LIII.
 Yvermah (mois) 17.

Yyz oud Din Aly Ibn el Athir, voy. Ibn el Athir.

Z

Zabedj, le camphre de —, 92.
 Zaboulistan, le —, XLIV.
 Zabalou (ville) 62 n., tombeau de —, 53 n.
 Zacharis, XXIX; tombeau de —, 60 n., voy. Zékéria.
 Zed el Afousséris XVII, LV.
 Zafer XXXV.
 Zahreh ibn Kelab XXXII n.
 Zaïm des Chelbitos 208 n.
 Zaky (ville) 231 n.
 Zamakhchary 217 n.
 Zat ou Irq 185 n.
 Zausen 259, 261, 268.
 Zebid 191, 214 n.
 Zaghneh 7 n.
 Zeheby 18 n.
 Zeïd XXXII, voy. Zeyd ibn el Harithab.
 Zeïd, fils d'Aly, fils de Husayn, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib, 224 n.
 Zeïdy, les —, 224.
 zelt barr, — helou, — thayb, 163, 164 n.
 Zékéria XXIX, 76, 94 n., mibrab de —, 75.
 Zekerya ibn Mohammed el Qazwiny IV, 12 n.
 Zemzem, puits de —, 70 n., 166, 167 n., 203 — 207.
 Zerdja, les —, 188, 150 n.
 Zenghar, le —, 124, 149, 178.
 Zerq (village) 269.

Zerrin Road, le —, 300.

Zeyd ibn el Harithab XXXII n.

Zboumaribh, la —, (bibliothèque à Merw) 274.

Zhya oud Din Abdallah ibn Abdil-Medjid, le cheikh —, 189 n.

Zia ed Din, le Nevvab —, LII, LIV.

Zikry (surnom de Taqy ed Din Mohammed Kasby) VII n.

Zobeidéh (femme de Haroun er Rachid) 189 n.

Zobeidéh, ribath de —, 287.

Zobeir ibn Bekkar XXXIV n.

Zoqay el Qanadil 149 n.

Zoubdat oul haleb à tarikh Haleb 171 n.

Zoubdat oul haqayq à kashf ul daqaq
VII n.

Zoubdat oul Tnoarik XLVIII.

Zoubetr XXXII.

Zouetléh (quartier du Kaire) 144.

Zou Khouchoub 219 n.

Zoul Houleffab 186 n.

Zoul Khimar Soubay ibn el Harith
XXXII, XXXIII n.

Zoul Kif Becher 62.

Zoul Noun XXXIV.

zouumarab, la —, 55 n.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
INTRODUCTION	I
RELATION DU VOYAGE DE NASSIRI KROUAD	1
Description de la plate-forme élevée au milieu de l'enceinte du Haram et où se trouve la roche (Sakhrab) qui servait de qibléh avant la naissance de l'Islamisme	87
Description du dôme de la Sakhrab	89
Description des escaliers donnant accès à la plate-forme qui s'élève au centre de l'enceinte du Haram	95
Description du tombeau d'Ibrahim, l'ami de Dieu	99
Description du pays d'Égypte	116
Description de la ville du Kaire	124
Description de l'ouverture du canal	136
Description de la ville de Mir	145
La salle des banquets du sultan	166
Caractère et manière de gouverner du sultan	189
Retour en Perse, en passant par la Mekke	172
Description de la ville de Mekke	184
Description du pays occupé par les Arabes et du Yémen	190
Le Mesjid el Haram et la maison de la Ka'abah	194
La porte de la Ka'abah	199
Description de l'intérieur de la Ka'abah	200
Le puits de Zemzem	205
Manière dont on ouvre la porte de la Ka'abah	208
L'Oumrah de Dji'ranéh	210
Description de Lahaa	226

	Page
Du flux et du reflux qui se font sentir à Bagrah et dans les canaux voisins de cette ville	241
Districts de Bagrah	243
Description du Khachâb	246
ARRIVÉES	267
I. Merw Chahidjan	269
II. Nichapour	277
III. Aïdhab	286
IV. Khan Leodjan	298
Additions et corrections	303
INDEX ALPHABÉTIQUE	305



